This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580350 6

NKP
Dumas

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

COMPLET

XII

ROMULUS

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV — LE MARBRIER

LA CONSCIENCE — L'ORESTIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

THÉATRE COMPLET

DE

ALEXANDRE DUMAS

Poissy. — Typ. et stér. de A. Bourry

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

DOUZIÈME SÉRIE

ROMULUS

LA JEUNESSE DE LOUIS XIV. — LE MARBRIER

LA CONSCIENCE. — L'ORESTIE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

-16956-

ASTOR LIBRARY
JUN
7
1893
NEW YORK

ROMULUS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

Théâtre-Français. — 13 janvier 1854

DISTRIBUTION

LE DOCTEUR WOLF	MM.	REGNIER.
LE DOCTEUR CÉLESTUS		MONROSE.
LE BOURGMESTRE BABENHAUSEN		ANSELME.
UN INCONNU		TRONCHET.
MARTHE, sœur de Célestus	Mlle	FAVART.

— A Marbourg, en Westphalie. —

Une chambre fort simple. — Une grande fenêtre occupe le premier plan à droite. Cette fenêtre est ouverte, et un télescope est braqué à son ouverture. A gauche, une cheminée. A droite et à gauche, une porte au deuxième plan. Aux deux côtés du théâtre, deux guéridons : l'un, celui qui porte le télescope, est chargé de globes, de sphères terrestres et célestes. Au milieu, une table carrée. — Il fait nuit. Une bougie brûle sur chaque guéridon. — A droite, Célestus regardant par son télescope; à gauche, Wolf abîmé dans la lecture de son Leibnitz.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLESTUS, WOLF, MARTHE.

MARTHE, entrant par la gauche.

Bon! voilà tout le monde congédié jusqu'à lundi... Pas d'indiscrétion à craindre de ce côté... Je serai la très-humble servante de ces messieurs, s'ils veulent bien m'accepter comme telle. (S'avançant vers Célestus.) Voulez-vous de moi pour servante, mon frère?

CÉLESTUS, à son télescope.

Il est évident que, tant que le vent viendra de l'est, je ne verrai pas Orion.

MARTHE.

Et d'un ! (Se retournant vers Wolf.) Voulez-vous de moi pour servante, monsieur Wolf ?

WOLF, frappant sur son Leibnitz.

Où la vérité n'existe pas, ou elle est là, dans Leibnitz !

MARTHE.

Et de deux ! — Messieurs, à table ! le souper est servi.

CÉLESTUS.

Allons, bon ! voilà un nuage qui passe !... Ces nuages sont absurdes ; autant vaudrait regarder dans un puits.

MARTHE.

Mon frère ! (Haussant la voix.) Mon frère ! (Le touchant.) Mon frère !

CÉLESTUS.

Hein ?... Ah ! c'est toi, petite sœur ?

MARTHE, prenant la bougie sur le guéridon de Célestus.

Le souper refroidit. Allons, allons, à table !

CÉLESTUS, se levant.

Tu sais, ma chère, que je n'ai pas pu voir Orion !

MARTHE.

C'est désolant !... Mais vous le verrez demain, quand votre télescope sera arrivé de Cassel.

(Elle pose la bougie sur la table du milieu.)

CÉLESTUS.

Oh ! ce n'est pas la faute de mon télescope, c'est la faute du vent, qui vient de l'est.

(Il s'assied à la droite de la table.)

MARTHE.

Espérons qu'il changera. (Allant à Wolf.) Docteur !

WOLF, lisant.

« Je n'ai jamais cessé de méditer sur la philosophie, et il m'a toujours paru qu'il y avait moyen d'établir quelque chose de solide par des démonstrations claires... » En effet, grand Leibnitz, ce qui fait ta force, à toi, c'est la clarté.

MARTHE.

Docteur !

WOLF, lisant.

« Il existe une monade primitive, infinie (*monas mona-*

dum), et des monades singulières ou produites, qui se distinguent les unes des autres par le degré et la qualité de leurs phénomènes. » — Tu as bien raison, grand homme, la clarté avant tout.

MARTHE, allant à la gauche de Wolf.

Docteur!

WOLF, se levant.

Ah! pardon, mademoiselle.

MARTHE, prenant la bougie sur la table de Wolf.

Docteur, voulez-vous me permettre de vous faire observer que voilà près d'un quart d'heure que je vous parle sans avoir obtenu de vous la faveur d'une réponse?

WOLF.

Mademoiselle, je vous souhaite le bonjour. J'aime à supposer que vous avez passé une bonne nuit.

MARTHE.

Et moi, docteur, j'aime à supposer que vous êtes simplement distrait et non pas fou ; vous me souhaitez le bonjour à neuf heures du soir.

WOLF.

Un salut, mademoiselle, est comme une prière : quand la bonne intention y est, la forme importe peu.

(Il s'assied à gauche de la table. Célestus se lève et va à son télescope.)

MARTHE.

Aussi, mon cher monsieur Wolf, croyez à ma reconnaissance. (Ne trouvant pas son frère à côté d'elle.) Ah! bon! voilà l'autre qui retourne à son télescope! (Allant à Célestus.) Mon frère, je voudrais pour beaucoup de choses qu'Orion eût disparu tout à fait ou n'eût jamais existé.

CÉLESTUS.

Ce serait un grand malheur pour le Bâton de Jacob.

(Il se rassied à table.)

MARTHE.

Vraiment!

CÉLESTUS.

Sans doute... Suivez ma démonstration, Marthe. (Il prend son couteau de la main gauche.) Voici le Bâton de Jacob, qui, comme vous le savez, se compose de trois étoiles...

MARTHE.

Non, je ne sais pas.

CÉLESTUS.

Comment! vous ne savez pas cela, ma chère? Mais que savez-vous donc, alors?

MARTHE.

Mais je sais coudre, broder, tricoter, filer, toutes choses qui sont peut-être plus utiles dans un ménage que l'astronomie.

CÉLESTUS.

C'est possible!... Je disais donc... voici le Bâton de Jacob, et voici Orion. Eh bien, supposez qu'Orion disparaisse...

MARTHE.

Bon! voilà que vous renversez le sel... Oh! mon Dieu, mon Dieu, cela nous portera malheur!

(Elle se lève et remonte au fond.)

CÉLESTUS, se levant aussi.

Mais non, ce n'est pas le sel, c'est le poivre.

(Il souffle sur la table.)

MARTHE.

Ah! tant mieux!

(Célestus souffle le poivre et l'envoie dans les yeux et dans le nez de Wolf.)

WOLF, éternuant.

Atchi! atchi!

(Il se lève.)

CÉLESTUS.

Où vas-tu?

WOLF.

Mon ami, je vais fermer la fenêtre; je crois que je m'enrhume du cerveau... Atchi!

CÉLESTUS.

Allons, allons, reviens ici; assieds-toi à ta place, et déjeunons.

WOLF, éternuant.

Atchi!

(Il s'assied à droite.)

CÉLESTUS, regardant à son télescope.

Toujours le vent d'est! (Il va pour s'asseoir à la droite de la table; voyant que Wolf y est, il prend la place de gauche. A Wolf.) Veux-tu

du poulet? (Plus haut.) Veux-tu du poulet? (Frappant sur la table avec le manche de son couteau.) Morbleu!

WOLF, tressaillant.

Hein?

CÉLESTUS.

Veux-tu du poulet?

WOLF, tendant son assiette.

Oui, mon ami, oui... j'en prendrai volontiers deux cuillerées.

MARTHE.

En vérité, cher docteur Wolf, on vous volerait votre habit sur le dos, que vous ne vous en apercevriez pas.

WOLF.

Il me paraît, mademoiselle, qu'il y a un peu d'exagération dans ce que vous dites...

CÉLESTUS.

Eh bien, petite sœur, veux-tu parier qu'il y a quelque chose dont Wolf s'est aperçu, malgré sa distraction?...

MARTHE.

Quelque chose?...

WOLF.

Quoi donc?

CÉLESTUS.

Oui, quelque chose que tu as remarqué, j'en suis sûr.

WOLF.

Tu te trompes, mon ami, je n'ai rien remarqué.

CÉLESTUS.

Rien?

WOLF.

Absolument rien!

CÉLESTUS.

Quel esprit contrariant que ce Wolf! Je te dis que tu l'as remarqué, moi.

WOLF.

Mon ami, dis-moi ce que j'ai remarqué, et, si c'est vrai, tu verras que je n'y mets aucun entêtement.

CÉLESTUS.

Eh bien, tu as remarqué que, depuis longtemps déjà, Marthe est triste.

WOLF.

Ah! oui, mademoiselle, cela est vrai, je l'ai remarqué.

MARTHE.

Bon ! quelle folie !

CÉLESTUS.

Et que, depuis quelques jours, non-seulement tu es triste comme d'habitude, mais, de plus, pâle et fatiguée.

MARTHE.

Mon frère !...

CÉLESTUS.

Je te le demande, voyons, Wolf, Marthe est-elle pâle, et a-t-elle l'air fatigué ?

WOLF.

Seriez-vous malade, mademoiselle ?

MARTHE.

Mais non, monsieur Wolf, je vous jure... C'est une imagination de mon frère.

CÉLESTUS.

Wolf, regarde-moi ces yeux-là.

WOLF.

Je les regarde, mon ami.

CÉLESTUS.

Eh bien, comment les trouves-tu ?

WOLF.

Je les trouve fort beaux !

CÉLESTUS.

Oui; mais battus, rougis, comme si tu avais veillé et pleuré... Donnez-moi la main... Je suis sûr... (Il lui prend la main et lui tâte un instant le pouls.) Tiens, Wolf !... touche-moi un peu cette main-là.

WOLF.

Volontiers, mon ami.

MARTHE.

Mais, en vérité, mon frère...

WOLF, demandant la main de Marthe.

Mademoiselle ?... Le fait est, mon ami, que je ne sais pas si c'est ma main qui brûle ou si c'est celle de mademoiselle, mais, à coup sûr, un de nous deux a la fièvre.

MARTHE.

Monsieur Wolf...

CÉLESTUS.

Eh ! tiens ! tiens ! voilà, de pâle que tu étais, voilà que tu deviens rouge...

MARTHE.

Mais c'est qu'aussi, Célestus, vous insistez d'une façon si étrange...

CÉLESTUS.

Si j'insiste, c'est que j'ai mes raisons pour cela.

MARTHE.

Vos raisons?

CÉLESTUS.

Oui !... par exemple, la nuit passée...

MARTHE.

Eh bien, la nuit passée?...

CÉLESTUS.

J'ai entendu du bruit dans ta chambre.

WOLFA.

Oh !... pour cela, oui... moi qui loge au-dessus de mademoiselle, je l'ai entendu aussi ; et il m'a semblé que mademoiselle se levait.

CÉLESTUS.

N'est-ce pas?

MARTHE, embarrassée.

Je me levais?... Eh bien, oui, si je me levais, si j'ai les yeux battus, c'est que, depuis trois ou quatre nuits, je veille pour achever une layette...

CÉLESTUS.

Une layette?...

MARTHE.

Oui, la layette de cette pauvre femme qui nous a été recommandée... La nuit dernière, je me suis levée parce que Gertrude, la fille du bourgmestre, M. Babenhausen, était indisposée et que j'ai monté chez elle. Y a-t-il du mal à cela? Je sais bien que M. Babenhausen et vous, vous vous détestez, quoique vous logiez dans la même maison ; mais, Gertrude et moi, nous sommes amies d'enfance, et nous n'avons aucun motif pour entrer dans vos différends.

(Elle dégarnit la table.)

CÉLESTUS.

Moi, je ne déteste pas le bourgmestre... Pauvre cher homme ! Je trouve sa maison un peu bruyante, c'est vrai ! Il a un tas d'enfants dans sa maison, et Dieu sait si je les aime ! Mais ne nous écartons pas de mon sujet... Veux-tu que je te

dise, moi, pourquoi tu es triste, pâle, fatiguée? pourquoi il y a chez toi agitation pendant le jour, insomnie pendant la nuit?

MARTHE.

Dites, mon frère.

CÉLESTUS.

Eh bien, c'est que tu t'ennuies.

MARTHE.

Moi?

WOLF.

Mademoiselle, si cela était, je pourrais vous prêter mon Leibnitz.

MARTHE.

Merci, monsieur Wolf; le sacrifice serait trop grand et je n'accepte pas.

CÉLESTUS.

D'autant plus qu'après y avoir mûrement réfléchi, j'ai, je crois, quelque chose de mieux à t'offrir que Leibnitz.

WOLF.

Quelque chose de mieux? Ce n'est ni Spinosa ni Descartes, j'espère?

CÉLESTUS.

Non, mon ami, sois tranquille... Écoute, ma petite Marthe, nous pouvons parler devant Wolf... Wolf est de la famille : voilà bientôt trois ans qu'il habite avec nous.

WOLF.

Est-ce qu'il y a déjà trois ans, mon ami?

CÉLESTUS.

Mais oui!

WOLF.

Mon Dieu! comme le temps passe!

CÉLESTUS.

Tu vas avoir dix-huit ans, Marthe.

MARTHE.

Eh bien?

CÉLESTUS.

Eh bien, j'ai pensé qu'il serait à la fois opportun et convenable de te marier.

(Wolf, qui portait son verre à sa bouche, reste la main en l'air et la bouche ouverte.)

MARTHE.

Me marier?

CÉLESTUS.

Sans doute.

MARTHE.

Mais... je ne veux pas me marier, moi, mon frère...

(Elle remonte au fond. Wolf pousse un soupir et avale un verre d'eau d'un trait.)

CÉLESTUS.

Bon! crains-tu que je ne veuille te marier contre ton gré?... Voyons, parle!... choisis qui tu voudras... Que dis-tu, par exemple, du fils du major?

WOLF.

Pardon, mon ami! mais je ne comprends pas comment, avec ton horreur pour les enfants, tu veux marier...

CÉLESTUS.

J'ai horreur des enfants en général, je les déteste comme espèce... *species*... Mais les enfants de ma sœur...

WOLF, poussant un troisième soupir.

Ah!

MARTHE.

Mon frère, il est inutile que vous vous donniez tant de peine : je n'épouserai pas plus le fils du conseiller que le fils du major...

CÉLESTUS.

Non? Croyez-vous donc, mademoiselle, que je vous laisserai devenir vieille fille?

WOLF.

Mais si, cependant, mademoiselle ne veut pas se marier?...

CÉLESTUS.

Comment, si elle ne veut pas se marier? Je voudrais bien voir qu'elle ne voulût pas se marier! L'homme est fait pour l'état de mariage!...

MARTHE, debout derrière le dos de la chaise de Wolf.

Mais, alors, mon frère, pourquoi êtes-vous resté garçon, vous?

CÉLESTUS, embarrassé.

Moi? moi? Parce que... parbleu!... parce que...

WOLF.

Tu sais, mon cher Célestus, qu'il y a un proverbe arabe qui dit : « Le mariage est comme une forteresse assiégée :

ceux qui sont dehors veulent y entrer ; mais ceux qui sont dedans veulent en sortir. »

CÉLESTUS.

Oui-da! Je vois ce que c'est! c'est vous qui donnez à ma sœur ces mauvais conseils...

WOLF.

Pardon, mon ami, je ne donne pas de conseils à mademoiselle... Il me semblait que mademoiselle se refusait, et, alors... je disais, moi...

CÉLESTUS.

Vous disiez une sottise, monsieur Wolf.

WOLF.

C'est possible, mon ami; mais...

CÉLESTUS.

De quoi vous mêlez-vous, d'ailleurs?...

WOLF.

Je te demande pardon, Célestus; je sais bien que cela ne me regarde point.

CÉLESTUS.

Non, cela ne vous regarde point, entendez-vous, monsieur le philosophe!... C'est moi, moi, moi, que cela regarde...

WOLF, timidement.

Et puis un peu ta sœur, bon ami.

MARTHE.

Bien, docteur! défendez-moi.

WOLF.

Car, enfin, c'est mademoiselle...

CÉLESTUS.

Je sais, maître Wolf, que le mariage ne vous plaît pas! (il se lève.) Ah! je vois enfin où tendait cette philosophie que vous professiez au collége de Hall!... je reconnais là les principes de l'homme qui sapait la société dans sa base!...

WOLF.

Moi!... je sapais?...

MARTHE.

Vraiment, docteur?

CÉLESTUS, se promenant.

Oui! tu ne sais pas cela, toi... toi qui es prête à devenir la victime de ses maximes perverses?... Tu ne sais pas que le roi de Prusse, qui est cependant un philosophe, celui-là, puisqu'il est lié avec M. Diderot et M. de Voltaire... tu ne

sais pas que le roi de Prusse l'a condamné à sortir de ses États, sous peine d'être pendu !...

MARTHE.

Est-ce possible?...

CÉLESTUS, à gauche.

Et il a bien fait, entendez-vous !

WOLF.

Mademoiselle, laissez-moi vous expliquer de quelle fatalité j'ai été victime...

CÉLESTUS.

Point de mariage... point de mariage... C'est ma faute... je devais prévoir ce qui arrive... quand j'ai reçu sous mon toit ce tison de discorde.

(Il s'assied près du guéridon de gauche.)

WOLF, se levant.

Mon Dieu ! peut-on dire de pareilles choses, à moi... qui ne demande qu'à vivre tranquille !...

CÉLESTUS, se levant.

Oui ! certainement, monsieur ne demandait qu'à vivre tranquille !... Mais savez-vous ce que faisaient les élèves de monsieur? le savez-vous, ma sœur? En sortant de son cours, ils incendiaient les villages.

WOLF.

Mais, mon ami, ce n'est pas moi : c'est Descartes...

CÉLESTUS.

Appuyez-vous sur Descartes, je vous le conseille, un athée !

WOLF.

C'est possible !... mais moi ?

CÉLESTUS.

Taisez-vous, révolutionnaire !... Silence, anabaptiste !

WOLF.

Serait-il possible, ô mon Dieu ! que je fusse aussi méchant qu'il le dit? (Se levant tout à coup avec résolution.) Allons !...

(Il prend son chapeau et son Leibnitz.)

MARTHE.

Mais que faites-vous, monsieur Wolf ?

WOLF.

Je prends mon chapeau et mon Leibnitz.

MARTHE.

Où allez-vous donc?

WOLF.

Je m'en vais, ma chère demoiselle... Votre frère vient de m'ouvrir les yeux. Vous comprenez bien que, maintenant que je me connais moi-même, je ne puis plus rester ici...

MARTHE.

Comment! docteur?...

WOLF.

Oui, mademoiselle, avec une doctrine que je crois bonne, je fais du mal partout où je vais.

MARTHE.

Vous?

WOLF.

Car votre frère a dit vrai... A la suite d'une de mes leçons sur les idées innées et l'harmonie préexistante, comme j'avais eu le malheur de dire que rien n'arrivait que ce qui devait arriver, un de mes élèves, un fou, un écervelé, un malheureux!...

CÉLESTUS.

M. Conrad!

MARTHE, tressaillant.

M. Conrad!

WOLF, continuant.

Jeta un paquet d'allumettes tout enflammées dans une meule de blé, en sécriant: « Si tu ne dois pas brûler, tu ne brûleras pas... C'est le docteur Wolf qui l'a dit... » Hélas! mademoiselle...

CÉLESTUS.

La meule brûla.

WOLF.

Eh bien, il est temps que je mette une fin aux désordres que je traîne partout après moi... A partir d'aujourd'hui, je me condamne au silence, comme Pythagore... à la solitude, comme Épiménide... et puissé-je dormir cinquante ans comme lui! peut-être que, pendant ce temps, je ne ferai pas de mal. Allons!

MARTHE.

Monsieur Wolf, je vous en supplie...

CÉLESTUS, à part.

C'est donc sérieux?

WOLF.

Non, mademoiselle, je suis décidé... Ayez la bonté de m'envoyer demain mon pauvre bagage à l'hôtel du *Lion d'or :* ce sont quelque chemises, mon autre habit, ma veste, ma c... (baissant les yeux avec modestie) et un petit vêtement inférieur... Et maintenant, mademoiselle, je vous salue de tout mon cœur.

MARTHE.

Adieu donc, docteur.

CÉLESTUS, à part.

Comment! c'est pour tout de bon?

(Il s'est approché peu à peu et paraît très-ému. Wolf ne le voit pas et va pour sortir par le fond.)

MARTHE.

Décidément, vous vous en allez?

WOLF.

Je m'en vais!

MARTHE.

Mais où allez-vous?... Ce n'est point par là.

WOLF, d'une voix étouffée.

Mais par où donc, mademoiselle?

MARTHE, lui faisant faire un tour sur lui-même, et le poussant dans les bras de Célestus.

C'est par ici... Bonsoir, messieurs!

(Elle sort en riant par la gauche.)

SCÈNE II

CÉLESTUS, WOLF.

CÉLESTUS, embrassant Wolf.

Mon cher Wolf!

WOLF.

Mon cher Célestus!

CÉLESTUS.

Mon ami!

WOLF.

Mon ami!

CÉLESTUS.

Pardonne-moi!

WOLF.

Pardonne-moi!

CÉLESTUS.

Tu es bien la plus excellente créature que Dieu ait faite...

WOLF.

Non, mon ami, tu exagères toujours... Je suis, il est vrai, le plus honnête homme que j'aie jamais connu dans les intentions; mais qu'importe! si les résultats ne répondent pas aux intentions?

CÉLESTUS.

Et quand on pense que nous avons failli nous brouiller, à quel propos? à propos d'une femme, c'est-à-dire d'un être inférieur.

WOLF.

Pas trop, mon ami, pas trop. Moi, je trouve ta sœur Marthe fort aimable.

CÉLESTUS.

N'importe, Wolf: ma sœur Marthe est une exception; mais en général, vois-tu, tu as bien raison de ne pas aimer les femmes.

WOLF.

Oui; mais il ne faudrait pas cependant étendre la proposition du général au particulier. Tu sais, Célestus, chacun à son antipathie. Annibal avait horreur de la souris, Épaminondas ne pouvait pas entendre le chant du grillon... Toi, tu détestes les enfants.

CÉLESTUS.

Et toi, c'est la femme.

WOLF.

Mon ami, je n'aime pas la femme parce que cela range.

CÉLESTUS.

Et moi, je n'aime pas les enfants, parce que cela dérange... Heureusement, nous n'avous ni femme ni enfant; ma sœur est allée se coucher, et nous sommes tous deux garçons.

WOLF.

Nous allons nous remettre honnêtement et tranquillement au travail, n'est-ce pas?

CÉLESTUS.

C'est ça. (Ils prennent chacun leur bougie et vont à leur guéridon respectif.) Seulement, mon cher Wolf, une prière...

WOLF.

Ordonne, mon ami.

CÉLESTUS.

Tu sais que, dans mes études astronomiques, j'ai l'habitude, pour ne pas te déranger, de retenir mon souffle?

WOLF.

C'est vrai! Ah! tu es meilleur que moi, Célestus!

CÉLESTUS.

Eh bien, ne parle pas tout haut, selon ton habitude; fais comme moi, étudie tout bas.

WOLF.

Sois tranquille. Reprends l'étude de la sphère céleste, mon ami; moi, je reprends celle du divin Leibnitz. (A lui-même.) Admirable système que celui de ces deux horloges : d'un côté l'âme, de l'autre le corps, et n'ayant pour elles deux qu'un seul balancier qui, à l'un de ses battements, dit : *Jamais*, et, à l'autre : *Toujours*.

CÉLESTUS, à son télescope.

Jupiter! Le voilà, le colosse! et quatre lunes à lui seul, tandis que nous n'en avons qu'une, et quatre satellites pour un seul monde... Qu'en fait-il?

WOLF, allumant sa pipe.

Des satellites!... un seul monde!... le corps!... la matière!... L'homme seul possède un rayon de la divine intelligence; ma volonté réfléchie préside à chacun de mes actes. (En disant cela, il souffle la bougie et l'éteint. L'obscurité d'une partie de la rampe l'avertit de sa distraction.) Toutefois, il peut arriver qu'une des deux horloges se détraque,.. momentanément, c'est de la distraction; continuellement, ce serait de la folie.

(Il va à la table de Célestus pour allumer sa bougie.)

CÉLESTUS, sans le voir, l'œil braqué à son télescope.

Car enfin, elle ne peut s'être éteinte naturellement.

WOLF.

Non, mon ami, mais j'ai soufflé dessus.

CÉLESTUS.

Que diable dis-tu donc là, et de quoi parles-tu?

WOLF.

De ma bougie, mon ami; tu comprends? j'avais allumé ma pipe, et machinalement... j'ai...

(Il éteint la bougie de Célestus en soufflant dessus.)

CÉLESTUS.

Allons, bon ! voilà que tu éteins la mienne, maintenant; va-t'en au diable !

(Le théâtre est dans l'obscurité.)

WOLF.

Ne te fâche pas, mon ami, j'ai mon briquet.

CÉLESTUS.

Pardieu ! moi aussi, j'ai mon briquet !

(Chacun cherche son briquet de son côté et le trouve. La porte s'ouvre doucement pendant qu'ils le battent, et un Homme masqué entre, portant une corbeille.)

SCÈNE III

WOLF et CÉLESTUS, battant le briquet de chaque côté de la scène; L'HOMME MASQUÉ, au milieu.

L'HOMME MASQUÉ.

L'obscurité me favorise... (Il dépose la corbeille sur la table.) A la grâce de Dieu !...

(Il sort.)

SCÈNE IV

CÉLESTUS et WOLF, qui ont allumé leur amadou en même temps, allument à cet amadou une allumette, et, avec l'allumette, chacun sa bougie.

CÉLESTUS.

Maintenant, fais-moi grâce de tes horloges, je te prie; il y a une demi-heure que tu parles tout haut, tandis que, moi, pour ne pas te déranger, je me concentre, je m'abstrais...

WOLF.

Oh ! mon ami, excuse-moi, c'est un défaut de nature; je parle quand je veille et je ronfle quand je dors; mais sois tranquille, je vais m'observer, et cela ne m'arrivera plus...

(Tous deux commencent à parler bas, puis ils parlent à mi-voix, puis ils finissent par crier.)

CÉLESTUS.

Non, cette irrégularité n'est point naturelle; dans ce vide scandaleux de cent quatre

WOLF.

En effet, la véritable force active renferme l'action en elle-même; c'est un pouvoir

vingts millions de lieues, il y a ou il y a eu une planète. Jupiter est un astre déjà suspect d'accaparement à cause de ses quatre lunes... Est-il donc vrai, grand Dieu ! moyen, entre la simple faculté d'agir et l'acte déterminé et effectué : c'est là que la puissance des deux horloges est claire.

(Un cri d'enfant s'échappe de la corbeille.)

CÉLESTUS.

Hein?

WOLF.

Quoi?

CÉLESTUS.

Est-ce que tu n'as pas entendu?

WOLF.

Oui...

CÉLESTUS.

Un cri étrange !...

WOLF.

En effet, j'ai cru...

CÉLESTUS.

Chut !...

WOLF.

Quoi?

CÉLESTUS.

Plus rien... Je suis sûr, cependant...

WOLF.

Moi aussi.

CÉLESTUS.

Voyons donc un peu...

WOLF.

Voyons.

CÉLESTUS.

Qu'est-ce que ce peut être?

(Chacun d'eux prend sa bougie et cherche à droite et à gauche. — Les mouvements doivent être calculés de manière que les deux hommes, avec les deux bougies, se trouvent chacun d'un côté de la table.)

WOLF.

Ah ! cette fois !

CÉLESTUS.

Tiens, qu'est-ce que c'est que cela?

WOLF.

C'est une corbeille.

CÉLESTUS.

Parbleu ! je le vois bien. Mais qui l'a apportée?

WOLF.

Je n'ai vu personne, moi.

CÉLESTUS.

Ni moi non plus.

WOLF.

A propos, n'attendais-tu pas un télescope?

CÉLESTUS.

Oui.

WOLF.

Eh bien, c'est sans doute cela.

CÉLESTUS.

Encore faudrait-il que quelqu'un l'eût posé sur cette table.

WOLF.

C'est juste, il ne saurait être venu tout seul.

CÉLESTUS, posant sa bougie.

N'importe! voyons.

WOLF.

Voyons.

CÉLESTUS lève le couvercle de la corbeille et jette cri un terrible.

Ah!

WOLF s'approche et jette un cri pareil.

Ah!

CÉLESTUS.

Un enfant!

WOLF.

Un enfant!

(Les deux hommes se regardent, presque épouvantés.)

CÉLESTUS.

Un enfant chez moi?... Je n'en veux pas!

WOLF.

Prends garde.

CÉLESTUS.

Je n'en veux pas!

WOLF.

Tu vas le réveiller.

CÉLESTUS.

Je me moque pas mal de le réveiller... Je n'en veux pas!

WOLF.

Oui; mais, si tu le réveilles, il criera.

CÉLESTUS.

Mais d'où nous arrive ce drôle-là, je te le demande?

WOLF.

Mon ami, voici un billet qui pourrait bien nous le dire.

CÉLESTUS.

Un billet!

WOLF.

Lis donc!

CÉLESTUS.

Alors, éclaire-moi. (Lisant.) « Mon cher Célestus... »

WOLF.

Tiens, c'est à toi que l'enfant est adressé.

CÉLESTUS.

A moi! quelle abominable plaisanterie!... « Mon cher Célestus.... » C'est bien à moi!... « Je te confie cet innocent... »

WOLF.

Il paraît que c'est un garçon... Tant mieux!...

CÉLESTUS, continuant de lire.

« Sois sa providence; apprends lui à plaindre son père, gémissant dans l'exil et qui, probablement, ne pourra jamais venir te réclamer le précieux dépôt qu'il remet entre tes mains. *Signé :* ***. » Trois étoiles! Comment, trois étoiles?... Mais ce n'est pas un nom, cela!

WOLF.

Trois étoiles?... Ah! c'est qu'il aura pensé que, s'adressant à toi...

CÉLESTUS.

C'est bien; plaisantez, monsieur Wolf!... faites le bel esprit!

WOLF.

Je ne plaisante pas le moins du monde, mon cher Célestus; je n'ai pas même l'idée de faire de l'esprit.

CÉLESTUS.

Je voudrais bien un peu que cet enfant fût vous adressé, à vous.

WOLF.

S'il m'était adressé, je l'accueillerais comme un hôte que Dieu m'envoie.

CÉLESTUS.

Libre à vous, monsieur Wolf; mais, moi...

(Il prend la corbeille.)

WOLF.

Que veux-tu faire?

CÉLESTUS.

Attends donc! La flamme de cette bougie ne va-t-elle pas de droite à gauche maintenant?

WOLF.

Sans doute.

CÉLESTUS.

En ce cas, c'est que le vent vient du nord, et, si le vent vient du nord, je puis voir Orion... Mon cher Wolf, sers de père à l'enfant pendant que le vent vient du nord.

(Il retourne à son télescope.)

WOLF.

Pourvu qu'il ne se réveille pas! (Il berce d'abord doucement l'enfant; puis, avec sa distraction habituelle, il arrive à le secouer d'une façon déplorable.) Dors, chère petite créature! tandis que ton destin se décide; dors de ce précieux sommeil qui ne ferme que les jeunes paupières. (Il secoue la corbeille.) Savoure ce repos bienfaisant que la nature, cette attentionnée, cette bienfaisante nourrice, accorde aux élus de son amour. Savoure! savoure!

(L'enfant jette des cris affreux.)

CÉLESTUS.

Ah! bon! voilà que ça recommence.

SCÈNE V

WOLF, MARTHE, CÉLESTUS, à son télescope.

MARTHE.

Oh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc? Il me semble que j'entends les cris d'un enfant!

CÉLESTUS.

D'un démon! d'un diable!

MARTHE.

Oh! quel amour de petite créature!... D'où vient-elle donc, mon Dieu?

CÉLESTUS.

De l'enfer!

MARTHE.

De l'enfer?

WOLF.

Mademoiselle, c'est une figure... Non, nous l'avons trouvée là, sur cette table.

MARTHE.

Quand cela?

WOLF.

Tout à l'heure.

MARTHE.

Et sans aucun indice qui puisse faire connaître son origine?

WOLF.

Si fait, mademoiselle, il y avait ce billet.

MARTHE, à part, prenant le billet.

L'écriture de Conrad! je comprends... (Haut.) Eh bien, mon frère, que decidez-vous à l'égard de ce petit malheureux?

CÉLESTUS.

Ce que je décide? Par bonheur, Babenhausen demeure dans la maison, au-dessus de nous; ce que je décide, c'est que je vais l'appeler et lui remettre cet enfant; il est bourgmestre, cela le regarde!

MARTHE.

Oh! mon frère!... vous ne commettrez pas une pareille cruauté!

CÉLESTUS.

Si fait... au contraire!

MARTHE.

Vous n'abandonnerez pas un pauvre enfant qu'un père et une mère en larmes vous ont confié, à vous, par cette seule raison qu'ils vous jugent meilleur que les autres hommes.

CÉLESTUS.

Bah! bah! tout cela, ce sont de belles paroles, ma sœur...

MARTHE.

Qui vous amèneront à une bonne action, je l'espère, Célestus.

CÉLESTUS.

Jamais!

MARTHE.

Représentez-vous donc ce qu'un père et une mère ont dû souffrir avant de se séparer de leur enfant, pour le confier à un étranger.

CÉLESTUS.

Justement! pourquoi un étranger ferait-il pour lui ce que n'ont fait ni son père ni sa mère?... D'ailleurs, le cas est prévu: il y a dans chaque commune un établissement destiné à ces petits messieurs-là... et...

MARTHE.

Célestus, vous ne parlez pas avec votre cœur... Non, en ce moment-ci, vous n'êtes pas vous-même... Célestus, je vous croyais meilleur.

CÉLESTUS.

Ma sœur!

MARTHE.

Voyons, je t'en prie.

WOLF.

Célestus!

MARTHE.

Pour moi!

CÉLESTUS.

Eh bien!... puisque tu le veux, pour la paix, je consens à en prendre soin... Nous l'enverrons dans quelque village... un peu loin... Je ne regarderai pas à la dépense; tu me diras ce qu'il faut d'argent, et...

(Il retourne à son télescope.)

MARTHE.

Ton argent?... Ne parle pas de ton argent.

CÉLESTUS.

Allons, bon!

MARTHE.

Ton argent n'étouffera pas les cris de ta conscience, et ils te feront plus de mal que ceux de ce petit innocent. S'il pouvait te parler, il te dirait: « Ce n'est point de l'argent que mon père t'a demandé pour moi et que je te demande, c'est... c'est ton amitié... c'est ton amour... c'est ton cœur!... à défaut de l'amitié, de l'amour et des cœurs que j'ai perdus... »

CÉLESTUS.

Ma sœur!

WOLF.

Malheureusement, mademoiselle, je ne possède rien et je suis chez mon ami...[Cependant, peut-être qu'en vendant mes livres...

MARTHE.

Vous entendez, Célestus! et vous n'avez pas de honte! O pauvre infortuné, pour qui la vie s'ouvre si triste et si amère!... en quelles mains es-tu tombé?...

CÉLESTUS, se levant et passant au milieu.

En des mains humaines, ma sœur. Merci, Marthe! merci, Wolf! de la leçon que vous venez de me donner; mais l'enfant m'est adressé, l'enfant est à moi. (Étendant la main sur l'enfant.) Dors tranquille, pauvre petit! à partir de ce moment, tu as un père.

MARTHE.

Ah! mon frère!

WOLF.

Oh! mon ami!

MARTHE.

Regarde, Célestus, on dirait qu'il te remercie par un sourire.

CÉLESTUS.

Il est gentil.

MARTHE.

Comme il est paisible!

CÉLESTUS.

Le fait est qu'il ne dit rien.

WOLF et MARTHE.

Pauvre petit ange!

(Ils se penchent sur le berceau; ils se trouvent ainsi tête contre tête et se relèvent tout confus.)

CÉLESTUS.

Attends donc! je ne sais pourquoi j'ai idée que ce gaillard-là fera du bruit dans le monde.

WOLF.

Oui, mon ami, c'est une chose à remarquer que beaucoup d'enfants qui ont été exposés ont eu de grandes destinées: Romulus, Cyrus, Thésée, Hercule même.

CÉLESTUS.

Comment l'appellerons-nous?

WOLF.

Comme tu voudras, mon ami.

MARTHE.

Théodore!

CÉLESTUS.

Orion!

WOLF.

Romulus!

MARTHE, à Célestus.

Mon ami, je crois que voilà Romulus qui va pleurer...

CÉLESTUS.

Ah!... je ne lui ai rien dit... Que signifie?

MARTHE,

Pauvre petit! ça signifie qu'il a faim.

WOLF.

Ah! si nous avions une louve!

MARTHE.

Non! Romulus se contentera d'une nourrice!... Justement, Édith Rembach est en quête d'un nourrisson; sa maison est à dix pas de la nôtre... Moi, j'emporte Romulus dans ma chambre; c'est là qu'on le trouvera... Ouvrez-moi la porte, mon frère.

(Elle emporte la corbeille; Célestus l'éclaire et ouvre la porte.)

SCÈNE VI

WOLF, sur le devant de la scène.

N'importe! quel que soit son père, il est bien coupable! Un homme, toutes les fois qu'il va courir les chances de la paternité, doit se recueillir et se poser à part lui ces douze questions, dont six de l'ordre moral: 1° Est-il bien certain...?

SCÈNE VII

CÉLESTUS, WOLF.

CÉLESTUS.

Mon ami, tu as entendu ce qu'a dit Marthe?

WOLF.

Non; mais cela a dû être très-bien dit.

CÉLESTUS.

A propos de la nourrice...

WOLF.

Oui, elle repousse la louve... Si nous prenions...?

CÉLESTUS.

Rien de tout cela, on lui donne Édith Rembach.

WOLF.

Ah ! oui, notre voisine...

CÉLESTUS.

Tu sais où elle demeure?

WOLF.

Certainement !

CÉLESTUS.

Eh bien, mon ami, fais-moi le plaisir de descendre et de l'amener. Tu la feras entrer directement chez ma sœur. Va, mon ami, va !

WOLF.

Mon ami, dans dix minutes, elle sera ici.

(Il se dirige vers la gauche.)

CÉLESTUS.

Où vas-tu donc?

WOLF.

Je vais directement chez ta sœur?

CÉLESTUS.

Chez la nourrice d'abord... Prends ton chapeau... Pendant ce temps, je vais monter chez le bourgmestre et lui faire ma déclaration.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE, sur le seuil.

LE BOURGMESTRE.

Arrêtez, monsieur !

CÉLESTUS.

Le bourgmestre !...

LE BOURGMESTRE, se retournant.

Deux hommes à la porte de la rue, et que personne ne sorte !

WOLF et CÉLESTUS.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE BOURGMESTRE.

Vos noms prénoms, et qualités?... Ah! pardon, c'est M. Wolf; vous pouvez sortir, monsieur!

WOLF.

Bien obligé, monsieur.

(Il sort.)

CÉLESTUS.

Monsieur Babenhausen, que signifie...?

LE BOURGMESTRE.

Monsieur Célestus, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, ou plutôt bonne nuit, car il commence à se faire tard... Hum!

(Il regarde à droite et à gauche.)

CÉLESTUS.

Si tard, mon cher voisin, que je vous demanderai à quel heureux hasard je dois l'honneur de votre visite?

LE BOURGMESTRE.

Hum!.., monsieur Célestus, je vous dirai...

CÉLESTUS.

Quoi?

LE BOURGMESTRE.

Je vous dirai que j'ai les ordres les plus sévères...

(Il regarde de tous côtés.)

CÉLESTUS.

Les ordres...

LE BOURGMESTRE.

Les plus sévères... Je vous dirai que je cherche...

CÉLESTUS.

Je vois bien que vous cherchez... Mais que cherchez-vous?

LE BOURGMESTRE.

Je cherche... un homme.

CÉLESTUS.

Un homme?

LE BOURGMESTRE.

Un jeune homme!

CÉLESTUS.

Un jeune homme?...

LE BOURGMESTRE.

Que j'ai ordre d'arrêter, monsieur Célestus, et qui doit être caché chez vous.

CÉLESTUS.

Caché chez moi?

LE BOURGMESTRE.

Oui, monsieur, il a été vu dans la maison et reconnu...

CÉLESTUS, à part.

Il est reconnu!

LE BOURGMESTRE.

Malgré son masque.

CÉLESTUS.

Son masque? Je n'y suis plus du tout. Mais de qui parlez-vous?

LE BOURGMESTRE.

Oh! vous le savez bien.

CÉLESTUS.

Non, parole d'honneur!

LE BOURGMESTRE.

Je parle du digne élève de votre ami Wolf, de maître Conrad, le brûleur de villes... Hum!

CÉLESTUS.

Conrad!... Mais, monsieur le bourgmestre, qui peut vous faire croire qu'il soit ici?

LE BOURGMESTRE.

Je vous dis qu'il y a été vu, monsieur.

(Il continue de regarder partout.)

CÉLESTUS.

Monsieur le bourgmestre, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas vu Conrad et que j'ignore où il est.

LE BOURGMESTRE.

Monsieur, je vous crois, comme homme; mais, comme magistrat, vous permettrez monsieur Célestus, que je continue ma perquisition?

CÉLESTUS.

Oh! continuez, monsieur; continuez.

LE BOURGMESTRE.

Il n'est point dans cette chambre: passons à une autre. Veuillez m'éclairer, monsieur.

(Il fait un pas vers la gauche.)

CÉLESTUS.

Mais où allez-vous?

LE BOURGMESTRE.

Je vais où je n'ai pas été, monsieur; quand on fait une perquisition, on visite toutes les chambres.

CÉLESTUS, se plaçant devant la porte de gauche.

Mais cette chambre, monsieur, est celle de ma sœur.

LE BOURGMESTRE.

Alors, prévenez mademoiselle votre sœur que je vais visiter sa chambre.

CÉLESTUS.

Mais vous ne supposez pas, monsieur Babenhausen, que, si M. Conrad était caché ici, il serait caché dans la chambre de ma sœur?

LE BOURGMESTRE.

Je ne suppose rien, monsieur; seulement, j'ai un mandat et je l'exécute. Veuillez m'ouvrir la porte de la chambre de mademoiselle votre sœur.

CÉLESTUS.

Ah! maître Babenhausen! maître Babenhausen!

LE BOURGMESTRE.

Plaît-il, monsieur?

CÉLESTUS.

Voyons, entrez et que cela finisse! (Il prend la bougie sur le guéridon à gauche. Arrivé à la porte, il dit au Bourgmestre.) Passez, monsieur.

LE BOURGMESTRE.

Après vous!

CÉLESTUS.

Passez donc!

LE BOURGMESTRE.

Après vous!

(Pendant qu'ils entrent chez Marthe, la porte de droite s'ouvre lentement; l'Homme masqué entre avec précaution, referme la porte et va écouter à celle de Marthe.)

SCÈNE IX

L'HOMME MASQUÉ, seul.

Le théâtre est dans l'obscurité.

Ils sont là! La porte de la rue est gardée, l'escalier est

gardé : pas moyen de sortir. (Écoutant à l'autre porte.) Il revient !... Pas d'issue... je suis perdu !... (Apercevant la fenêtre.) Ah !... cette fenêtre... dix pieds !... Bah !... Pour ne pas la compromettre, je sauterais dans un abîme !...

(Il saute par la fenêtre.)

SCÈNE X

LE BOURGMESTRE et CÉLESTUS, rentrant par la porte de gauche, chacun avec une bougie.

Célestus entre le premier et pose sa bougie sur le guéridon de droite, près duquel il s'assied.

LE BOURGMESTRE, posant sa bougie à gauche.

Pardon, monsieur Célestus, cent fois pardon ! croyez que, si j'eusse pu deviner le motif qui vous faisait désirer que je n'entrasse point chez votre sœur, je n'eusse point insisté comme je l'ai fait.

CÉLESTUS.

Quel motif, monsieur ?... Je ne vous comprends pas.

LE BOURGMESTRE.

Parbleu ! cet enfant... cet enfant qu'elle était en train d'emmaillotter !... Je n'ai jamais entendu dire, monsieur Célestus, que vous prissiez des enfants en sevrage, vous qui ne pouvez pas les souffrir !

CÉLESTUS.

Je ne sais pas quelle mauvaise pensée se cache au fond de ce que vous dites, monsieur le bourgmestre, mais je vous ai raconté l'histoire de cet enfant.

LE BOURGMESTRE.

Et c'est une histoire étrange, vous en conviendrez : un enfant qui tombe comme cela du ciel ou qui sort de terre, entre vous et M. Wolf, juste au moment où vous étiez dans l'obscurité ; de sorte que vous l'avez trouvé, cet enfant... ?

CÉLESTUS.

Là !... sur cette table !

LE BOURGMESTRE.

Hum ! sans autre renseignement ?

CÉLESTUS.

Sans autre renseignement que cette lettre.

LE BOURGMESTRE, lisant.

« Mon cher Célestus... » (Après avoir parcouru la lettre.) Trois étoiles... C'est clair !

CÉLESTUS.

Comment, c'est clair ?

LE BOURGMESTRE.

Sans doute !

CÉLESTUS.

Comment ! vous pourriez me guider sur la trace des parents ?

LE BOURGMESTRE.

Rien de plus facile.

CÉLESTUS.

Vous dites que vous connaissez... ?

LE BOURGMESTRE.

Que je connais... oui !

CÉLESTUS.

Le père ?

LE BOURGMESTRE.

Le père !

CÉLESTUS.

Bah !... Et moi, est-ce que je le connais ?

LE BOURGMESTRE.

Sans doute, puisqu'il vous écrit : « Mon cher Célestus ! »

CÉLESTUS.

Ce n'est pas une raison ; peut-être espère-t-il, en affectant cette familiarité, se dérober à mes investigations.

LE BOURGMESTRE.

Aux vôtres, c'est possible, mais non pas aux miennes.

CÉLESTUS.

Vraiment ?

LE BOURGMESTRE.

La justice a de bons yeux, monsieur Célestus.

CÉLESTUS.

Alors, éclairez-moi, cher monsieur, éclairez-moi.

LE BOURGMESTRE.

Et vous n'aurez pas à chercher bien loin.

CÉLESTUS.

Que voulez-vous dire ?

LE BOURGMESTRE.

Je veux dire que vous n'aurez qu'à étendre la main...

CÉLESTUS.

Pour le trouver?

LE BOURGMESTRE.

Pour le trouver.

CÉLESTUS.

Alors, vous croyez donc qu'il demeure dans la ville?

LE BOURGMESTRE.

Plus près que cela, monsieur.

CÉLESTUS.

Dans la rue?

LE BOURGMESTRE.

Plus près encore.

CÉLESTUS.

Dans la maison, voulez-vous dire?

LE BOURGMESTRE.

Dans la maison, oui.

CÉLESTUS.

Comment, monsieur le bourgmestre, vous soupçonnez...?

LE BOURGMESTRE.

Quelqu'un que vous soupçonnez déjà vous-même.

CÉLESTUS.

Wolf!...

LE BOURGMESTRE.

C'est vous qui l'avez nommé!

CÉLESTUS.

Allons donc, monsieur le bourgmestre!... Wolf! et quels indices?

LE BOURGMESTRE.

Quels indices! D'abord, monsieur, l'enfant est tout son portrait.

CÉLESTUS.

Oh! par exemple!

LE BOURGMESTRE.

Mais ce n'est pas tout.

CÉLESTUS.

Voyons!

LE BOURGMESTRE.

Cette lettre...

CÉLESTUS.

Eh bien?

LE BOURGMESTRE, relisant.

« Mon cher Célestus... »

CÉLESTUS.

Après?

LE BOURGMESTRE.

« Je te confie... je te confie... » Vous entendez ?*je... te...*

CÉLESTUS.

Bien ! je te confie... j'en conviens.

LE BOURGMESTRE.

« ... Cet innocent... Sois sa providence... Apprends-lui à plaindre son père proscrit... » *Proscrit!* Y a-t-il ou n'y a-t-il pas *proscrit?*

CÉLESTUS.

Il y a *proscrit,* je le veux bien.

LE BOURGMESTRE, continuant.

« Gémissant dans l'exil... » Cela est-il écrit?

CÉLESTUS.

Oui.

LE BOURGMESTRE.

Eh bien, M. Wolf est-il proscrit?

CÉLESTUS.

Certainement, il l'est.

LE BOURGMESTRE.

Gémit-il dans l'exil ?

CÉLESTUS.

Il est exilé; mais il ne gémit pas, du moins je ne l'ai jamais entendu gémir, moi.

LE BOURGMESTRE.

Figure de rhétorique, mon cher monsieur.

CÉLESTUS.

Monsieur le bourgmestre, il y a trois ans que je connais Wolf, et Wolf est incapable...

LE BOURGMESTRE.

Monsieur le savant, vous avez consacré votre vie à la recherche de la vérité, n'est-ce pas?

CÉLESTUS.

Certainement ! ma vie est celle du philosophe de Genève : *Vitam impendere vero.*

LE BOURGMESTRE.

Comment y arrive-t-on, à la vérité?

SCÈNE XI

LES MÊMES, WOLF, entrant.

CÉLESTUS.

Comment on y arrive ?

LE BOURGMESTRE.

Oui, comment y arrive-t-on ?

CÉLESTUS.

Dame !

WOLF.

De déduction en déduction, mon ami.

LE BOURGMESTRE, à demi-voix.

Justement, le voilà !... Attendez, je vais tout lui faire avouer à lui-même !... Monsieur Wolf !

(Il lui fait signe d'approcher.)

WOLF.

Monsieur le bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE.

Qui était ici quand le mystérieux enfant est apparu ?

WOLF.

Il n'y avait que Célestus et moi.

LE BOURGMESTRE.

Que Célestus et vous... (A Célestus.) Ce n'est pas vous qui avez apporté l'enfant, n'est-ce pas ?

CÉLESTUS.

Moi ?... Oh la la !

WOLF.

Mais, vous comprenez, monsieur le bourgmestre... nous n'avons pas pu voir qui l'apportait, parce que la chambre était dans l'obscurité.

LE BOURGMESTRE.

Et pourquoi dans l'obscurité ?

CÉLESTUS.

Parbleu ! parce que les bougies étaient éteintes !

LE BOURGMESTRE.

Et qui les avait éteintes ?

WOLF.

C'était moi, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE, à Célestus.

Vous entendez! vous entendez!

CÉLESTUS.

Comment!...

LE BOURGMESTRE.

Je continue. N'avez-vous pas dit, monsieur Célestus, que d'abord vous ne vouliez pas garder cet enfant?

CÉLESTUS.

C'est vrai; mais Wolf a insisté...

WOLF.

Oh! mon ami, je n'ai pas eu besoin d'insister longtemps, et ton bon cœur....

CÉLESTUS.

Ne disons pas cela... C'est qu'au contraire tu as insisté très-fort.

LE BOURGMESTRE.

Très-fort! très-fort!

WOLF.

C'est-à-dire, mon ami, que tu te fais plus méchant que tu n'es.

CÉLESTUS.

Je vous dis, monsieur Wolf, que vous avez insisté très-fort... jusqu'à dire que, si je ne me chargeais pas de l'enfant... vous vendriez vos livres et vous vous en chargeriez, vous!

LE BOURGMESTRE.

Vendre ses livres pour un enfant qui lui est étranger... hein! c'est un beau trait!

CÉLESTUS.

Mais... en effet...

LE BOURGMESTRE.

Attendez... attendez donc! Et, dans ce moment, monsieur Wolf, vous qui étiez si pressé de sortir, que vous ne m'avez pas même demandé pourquoi je vous arrêtais... d'où venez-vous?

WOLF.

Monsieur, je viens de chercher la nourrice de Romulus.

LE BOURGMESTRE.

Comment!... vous-même!... un homme grave, un savant, un philosophe!... vous avez, à onze heures du soir, couru par les rues de Marbourg pour chercher une nourrice?...

WOLF.

A onze heures du soir, par les rues de Marbourg !... Mais, monsieur, à onze heures du matin, pour cet enfant qui pleurait, j'eusse été chercher une nourrice au bout du monde.

LE BOURGMESTRE, à Célestus.

Au bout du monde! ma foi, si ce n'est pas là la voix du sang qui parle, je ne m'y connais plus.

CÉLESTUS.

C'est bien, monsieur le bourgmestre... merci ! Mais, maintenant, en supposant... resterait la mère ?

LE BOURGMESTRE.

Ah ! oui, la mère !

WOLF.

Monsieur, auriez-vous quelques renseignements sur la mère?... Oh ! si vous en aviez, vous nous tireriez d'un grand embarras.

LE BOURGMESTRE, à Wolf.

La mère, monsieur? La mère n'est pas plus difficile à trouver que le père, entendez-vous ?

WOLF.

Ah ! le père est trouvé ?

CÉLESTUS.

Nous sommes sur la trace, du moins.

WOLF.

Ah ! tant mieux !... Alors, dites-nous...

LE BOURGMESTRE, à part.

Devant le frère !... quelle audace !... (Haut.) Éclairez-moi, monsieur.

WOLF.

Volontiers... J'ai failli me casser le cou dans l'escalier...

CÉLESTUS.

Vous partez... sans me dire le nom ?...

LE BOURGMESTRE.

Plus tard, monsieur... Je doute encore... Je ne veux pas...

CÉLESTUS.

Comme vous voudrez ; mais, quant à Wolf...

LE BOURGMESTRE.

Venez, venez, monsieur, et, puisque vous feignez de l'ignorer... (Ils ont gagné le seuil de la porte. Le Bourgmestre regarde si Célestus a les yeux sur lui, et, voyant Célestus pensif.) Eh bien, la mère...

(le saisissant au collet), c'est... (tout bas) mademoiselle Marthe!...

WOLF.

Oh!

CÉLESTUS.

Hein?

WOLF.

Rien!

CÉLESTUS, se retournant.

Le visage bouleversé?... Babenhausen a deviné juste!

SCÈNE XII

CÉLESTUS, WOLF.

WOLF, à lui-même.

Marthe! Marthe! la mère!...

CÉLESTUS.

Voyons jusqu'où il poussera la dissimulation! Eh bien, monsieur Wolf?

WOLF.

Eh bien, mon ami?... (A part.) Ne lui disons pas un mot de ce que cet imbécile... (Haut.) Eh bien, mon ami, c'est fait.

CÉLESTUS, à lui-même.

Serait-il possible que, sous cet air de bonhomie, la nature eût caché une âme si perverse?

WOLF.

Édith Rembach était chez elle; je l'ai amenée presque de force; elle ne voulait pas venir. « Un enfant chez M. Célestus, disait-elle, ce n'est pas vrai! M. Célestus ne peut pas souffrir les enfants. » Enfin, elle s'est décidée, elle est chez ta sœur, et Romulus ne manquera de rien... La! maintenant, remettons-nous au travail... Tu sais que le vent est toujours du nord?

CÉLESTUS.

Oui, du nord.

WOLF.

Et que, par conséquent, tu peux voir Orion... Mais qu'as-tu donc?

CÉLESTUS.

Monsieur Wolf!...

WOLF.

Mon ami?...

CÉLESTUS.

Regardez-moi.

WOLF.

Je te regarde.

CÉLESTUS.

En face.

WOLF.

En face, soit.

CÉLESTUS.

Et que voyez-vous?

WOLF.

Je vois un excellent homme qui vient d'accomplir une bonne action dont le ciel lui tiendra compte.

CÉLESTUS.

Vous vous trompez, monsieur : vous voyez un niais.

WOLF.

Un niais?...

CÉLESTUS.

Un imbécile!...

WOLF.

Un imbécile?

CÉLESTUS.

Une dupe!...

WOLF.

Toi, mon ami?

CÉLESTUS.

Un homme de la confiance duquel on abuse!

WOLF.

Et quel est le misérable...?

CÉLESTUS.

Le misérable?

WOLF.

Oui.

CÉLESTUS.

Le misérable, c'est le père de l'enfant!

WOLF.

Le père de Romulus!... Mais tu le connais donc?

CÉLESTUS.

Je le connais... Et vous, monsieur Wolf... le connaissez-vous?

WOLF.

Non, je ne le connais pas.

CÉLESTUS.

Vous ne le connaissez pas?

WOLF.

Non!

CÉLESTUS, le prenant au collet et le secouant.

Tu ne le connais pas?... Eh bien, le père de l'enfant... c'est toi!

WOLF.

Moi?

CÉLESTUS.

Toi, malheureux!

WOLF.

Ah! écoute, mon cher Célestus, je crois avoir été doué par la nature de toute la patience dont un homme est capable... Je ne pense même pas qu'il me soit arrivé de me mettre en colère une seule fois dans ma vie... Mais, fussé-je un saint... dussé-je être damné sur un seul mot... je m'emporte, à la fin... Célestus... tu m'ennuies... la!

CÉLESTUS.

Je n'y comprends plus rien. Voyons! sois franc: cet enfant... ce n'est donc pas toi, Wolf?

WOLF.

Moi, un enfant?... Mon ami, tu n'y penses pas!

CÉLESTUS.

Que veux-tu! tu es si distrait.

WOLF.

Cette idée n'est point de toi, Célestus. Il n'entre pas dans ton esprit, ou plutôt dans ton cœur, de soupçonner un ami d'une pareille chose.

CÉLESTUS.

Eh! morbleu! non, l'idée n'est pas de moi.

WOLF.

Mais de qui est-elle, alors?

CÉLESTUS.

De cet abominable bourgmestre!... de cet affreux Babenhausen!

WOLF.

Le malheureux !... Je m'en doutais.

CÉLESTUS.

Comment, tu t'en doutais ?

WOLF.

Il t'a dit que j'étais le père, n'est-ce pas ? Eh bien, sais-tu ce qu'il me disait, à moi, sur l'escalier... là... tout bas ?

CÉLESTUS.

Babenhausen ?

WOLF.

Sais-tu qui il accusait d'être la mère ?

CÉLESTUS.

Non.

WOLF.

Ta sœur, mon ami ! ta sœur !

CÉLESTUS.

Marthe ?...

WOLF.

Mademoiselle Marthe !...

CÉLESTUS.

Ah ! le misérable !... Marthe !... (Appelant.) Monsieur le bourgmestre !

WOLF.

Que vas-tu faire ?

CÉLESTUS.

Eh bien, avais-je raison de haïr les enfants ? Il n'y a pas une heure que ce petit Romulus est dans la maison, et il a déjà mis tout sens dessus dessous. Monsieur le bourgmestre !

WOLF.

Mais enfin, dis-moi...

CÉLESTUS.

Il est encore temps de rétablir l'ordre ici... Cet enfant ne t'est rien ?

WOLF.

Absolument rien.

CÉLESTUS.

Tu en es sûr ?

WOLF.

Très-sûr.

CÉLESTUS.

Réfléchis bien.

WOLF.

Je l'ai vu tout à l'heure pour la première fois.

CÉLESTUS.

Cela me suffit. (Entre Marthe.) Monsieur le bourgmestre !

MARTHE.

Quel est ce bruit?

CÉLESTUS, à la cantonade.

Frantz, prie M. le bourgmestre de descendre.

MARTHE.

Hein? Qu'est-ce que c'est?

CÉLESTUS, à Wolf.

Pour prix de ses calomnies, je vais lui rendre l'enfant, et lui déclarer que je le laisse à la charge de la commune.

SCÈNE XIII

WOLF, MARTHE, CÉLESTUS.

MARTHE.

A la charge de la commune?...

CÉLESTUS, regardant au dehors par la porte.

Ah çà! mais viendra-t-il?

MARTHE.

Mon frère!... Célestus ! Il ne s'agit pas de Romulus, j'espère?

WOLF.

Au contraire, mademoiselle : il s'agit de lui en personne.

MARTHE.

Oh !... après avoir fait serment de lui servir de père !

WOLF.

Mademoiselle... il est des circonstances...

MARTHE.

Monsieur Wolf, il n'y a pas de circonstances qui autorisent l'inhumanité !

WOLF.

Mademoiselle, ce n'est pas moi; c'est Célestus...

MARTHE.

Eh bien, alors, empêchez-le à tout prix de commettre une pareille indignité... ou je ne vous parle de ma vie...

WOLF.

Mon Dieu ! à moi, mademoiselle?

CÉLESTUS.

Ah! le voilà, enfin!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE.

Cher monsieur Célestus...

CÉLESTUS.

Entrez, monsieur le bourgmestre.

(Il va tirer la porte.)

LE BOURGMESTRE.

Qu'y a-t-il donc pour votre service?

CÉLESTUS, furieux.

Ce qu'il y a, monsieur?... ce qu'il y a?...

WOLF.

Devant ta sœur!

CÉLESTUS.

Tu as raison... Marthe, fais-moi le plaisir de rentrer chez toi.

MARTHE.

Mais, mon frère, il me semble...

CÉLESTUS.

Je t'en prie...

MARTHE.

Enfin...

CÉLESTUS.

Je te l'ordonne.

MARTHE.

J'obéis... Monsieur Wolf... je vous rends responsable de tout; je m'en vais... Mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

(Elle sort.)

SCÈNE XV

WOLF, CÉLESTUS, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE, à Célestus.

Vous m'avez fait demander?

CÉLESTUS.

Je vous ai appelé, monsieur...

LE BOURGMESTRE.

Oh ! oh !... Et pour quoi faire, cher monsieur Célestus?

CÉLESTUS.

Pour vous dire que vous... (Mouvement du Bourgmestre.) Que vous allez faire dresser, ici même, sur les lieux où les événements se sont passés, un procès-verbal bien en forme, qui déclare que, l'enfant ne nous étant rien... entendez-vous, monsieur le bourgmestre, absolument rien !... je le laisse à la charge de la commune.

LE BOURGMESTRE.

A la charge de la commune !... Oh ! pardon, cela ne se peut plus.

CÉLESTUS.

Comment, cela ne se peut plus?

LE BOURGMESTRE.

Non... Il est trop tard, maintenant.

CÉLESTUS.

Trop tard !

LE BOURGMESTRE.

De même que le droit romain exige que ceux qui veulent garder un enfant prouvent que l'enfant leur appartient...

WOLF.

C'est vrai !

LE BOURGMESTRE.

De même le droit romain exige que ceux qui veulent se débarrasser d'un enfant prouvent que cet enfant ne leur appartient pas.

WOLF.

C'est vrai !

LE BOURGMESTRE.

Or, l'enfant est chez vous, on ne sait comment il y est... personne ne l'a apporté... Toutes les probabilités sont que l'enfant vous appartient de plus près que vous ne voulez l'avouer... Serviteur, monsieur Célestus, serviteur !

CÉLESTUS.

Monsieur Babenhausen !

LE BOURGMESTRE.

D'ailleurs, monsieur Célestus, je ne suis pas seul maître dans cette affaire... Il y a conseil de nuit à l'hôtel de ville.

CÉLESTUS.

Conseil de nuit?

LE BOURGMESTRE.

Oui, conseil de prud'hommes!

WOLF.

Comment! vous allez en plein conseil...?

LE BOURGMESTRE.

Certainement, monsieur.

CÉLESTUS.

Répéter une telle calomnie?

LE BOURGMESTRE.

Je dirai qu'il y a pour et qu'il y a contre.

CÉLESTUS.

Monsieur le bourgmestre, si vous faites une chose comme celle-là!...

LE BOURGMESTRE.

Des menaces?... des menaces à un magistrat?...

CÉLESTUS.

Quand un magistrat...

WOLF, arrêtant Célestus.

Célestus, mon ami...

LE BOURGMESTRE.

Ah! des menaces!... Prenez garde, monsieur Célestus, elles coûtent cher, les menaces... Ah! vous menacez!

WOLF.

Mais non, monsieur, il ne vous menace pas, il vous prie.

LE BOURGMESTRE.

Et vous aussi, monsieur Wolf, vous vous mêlez de la partie?

WOLF.

Mais non, monsieur, au contraire.

LE BOURGMESTRE.

Au contraire... Mon devoir... entendez-vous, messieurs! mon devoir avant tout... Je vous attends à la commune, monsieur Célestus... à la commune.

(Il sort furieux.)

SCÈNE XVI

CÉLESTUS, WOLF.

CÉLESTUS.

Ah! le traître! ah! le misérable!

WOLF.

Calme-toi, mon ami, calme-toi.

CÉLESTUS.

Que je me calme!... quand je vois qu'on va traîner par les ruelles et par les carrefours l'honneur d'une honnête fille!... la réputation de ma sœur!

WOLF.

Mon ami!

CÉLESTUS.

Que je me calme!

(Il marche avec agitation.)

WOLF.

Peut-être il y a un moyen...

CÉLESTUS.

D'étouffer de pareilles calomnies!... Il n'y en pas.

WOLF.

Cherchons!

CÉLESTUS.

Je te dis qu'il n'y en a pas.

WOLF, frappé d'une idée.

Ah!

CÉLESTUS.

Quoi?

WOLF.

Il y en a un!

CÉLESTUS.

Il y en a un?

WOLF.

Oui.

CÉLESTUS.

Et c'est toi qui l'as trouvé?

WOLF.

A l'instant même, mon ami.

CÉLESTUS, haussant les épaules.

Allons donc!

WOLF.

Pourquoi pas?... Archimède a bien trouvé la vis sans fin.

CÉLESTUS.

Archimède ! Il est bien question...

WOLF.

Ah! mon ami, ne disons pas de mal d'Archimède, c'était un homme !...

CÉLESTUS, avec impatience.

Voyons ton moyen...

WOLF.

Écoute !... c'est ma présence assidue dans ta maison... c'est mon séjour prolongé sous ton toit... c'est parce que je suis... c'est-à-dire ta sœur...

CÉLESTUS.

Ah!... ton moyen?

WOLF.

Suppose une chose...

CÉLESTUS.

Laquelle?

WOLF.

Suppose que, malgré ma répugnance bien connue pour le mariage, je consente à épouser ta sœur.

CÉLESTUS.

Épouser ma sœur?

WOLF.

Oui.

CÉLESTUS.

Toi ?...

WOLF.

Dame!

CÉLESTUS.

Toi, tu donnerais un pareil démenti à tous tes principes?

WOLF.

Je le donnerais... puisqu'en le donnant, je vous rendrais le bonheur à tous deux.

CÉLESTUS.

Ah! Wolf!... ah ! mon ami!... un pareil dévouement!... Mais non... c'est inutile...

WOLF.

Inutile! comment cela?

CÉLESTUS.

Si tu épouses ma sœur, ils diront que c'était pour réparer sa faute...

WOLF.

Non; car, le lendemain de notre mariage, nous rendrons l'enfant à la commune, et, puisque nous serons mariés, on pensera bien que, si l'enfant était à nous, nous le garderions au lieu de le rendre.

CÉLESTUS.

Tu as raison, Wolf... cette idée... Mais elle, mon ami?

WOLF.

Qui, elle ?

CÉLESTUS.

Ma sœur !... elle ne veut pas se marier.

WOLF.

C'est juste ! je n'y avais pas songé.

CÉLESTUS.

Elle s'est formellement exprimée devant toi à cet égard, il y a deux heures.

WOLF.

Eh bien, sais-tu ce qu'il faut faire, Célestus ?

CÉLESTUS.

Non ; mais je m'en rapporte à toi. Tu es un fleuve d'idées ce soir, mon ami; je ne te reconnais pas.

WOLF.

Il faut la mettre dans l'impossibilité de me refuser.

CÉLESTUS.

Comment cela ?

WOLF.

En annonçant notre mariage comme s'il était fait. Va à la commune, mon ami, et dis que nous nous marions demain... cette nuit si tu veux... tout à l'heure s'il est nécessaire... Je suis prêt à tous les sacrifices.

CÉLESTUS.

Oh !... Wolf... mon ami !... mon frère !

WOLF.

Tu consens ?

CÉLESTUS.

Si j'y consens !

WOLF.

Merci, Célestus.

CÉLESTUS.

C'est lui qui me dit merci... Cœur d'or! (Appelant.) Marthe! (Marthe entre.) Ah! ma sœur, si tu savais!

MARTHE.

Quoi donc?

CÉLESTUS.

Regarde Wolf... (A Marthe.) Embrasse-moi... Il nous sauve la vie! (Il sort vivement.) C'est un Décius!

SCÈNE XVII

MARTHE, WOLF.

MARTHE.

Un Décius!

WOLF.

Décius Flaccus... Mus...

MARTHE.

Que veut-il dire?

WOLF.

Il paraît que Célestus est content... et il vous embrasse parce qu'il est content.

MARTHE.

Et avez-vous obtenu de lui que je garde Romulus?

WOLF.

Oui, mademoiselle, oui, à peu près; je lui ai proposé un moyen.

MARTHE.

De garder Romulus?

WOLF.

Oui; seulement, reste à savoir si ce moyen vous convient, à vous?

MARTHE.

Oh! tout me conviendra pourvu qu'on ne m'enlève pas cet enfant, que j'aime déjà comme s'il était à moi!

WOLF.

Oh! c'est que vous ne le connaissez pas, le moyen!

MARTHE.

Non.

WOLF.

Et peut-être... quand vous le connaîtrez, le moyen...

MARTHE.

Enfin, dites !

WOLF.

C'est que... c'est que... C'est embarrassant!

MARTHE.

Mais vous l'avez dit à mon frère.

WOLF.

Ah ! votre frère, ce n'est pas la même chose... Mais à vous... c'est difficile.

MARTHE.

Si c'est difficile... voyons, employez un détour, un apologue.

WOLF.

Un apologue?... Mademoiselle, auriez-vous une grande répugnance à devenir ma femme ?

MARTHE.

Moi ! votre femme ?

WOLF.

Oui.

MARTHE.

Et à quel propos me faites-vous une pareille proposition ?

WOLF.

Mais à propos de Romulus, mademoiselle.

MARTHE.

Comment, à propos de Romulus?... Je ne comprends pas.

WOLF.

Parce que vous ignorez ce qui se passe.

MARTHE.

Où cela?

WOLF.

Ici.

MARTHE.

Depuis quand ?

WOLF.

Depuis une heure.

MARTHE.

Que se passe-t-il donc ? Vous m'inquiétez.

WOLF.

Vous ne savez pas de quoi on m'accuse, mademoiselle ?

MARTHE.

De quoi vous accuse-t-on, mon cher monsieur Wolf ?

WOLF.

D'être le père de Romulus...

MARTHE.

Vous?... Eh bien, mais quel rapport cette accusation a-t-elle avec le mariage que vous me proposez?

WOLF.

C'est que, si l'on m'accuse d'être le père, moi...

MARTHE.

Eh bien?

WOLF.

On vous accuse, vous...

MARTHE, riant.

De quoi?... d'être...?

WOLF.

Voilà!

MARTHE.

Et qui m'accuse de cela, monsieur Wolf?

WOLF.

Le bourgmestre!... cet infâme Babenhausen!

MARTHE.

Lui!... oh! comment! c'est lui?... Et vous, voyant qu'on m'accusait, monsieur Wolf...

WOLF.

Voyant qu'il n'y avait que ce moyen pour sauvegarder votre réputation...

MARTHE.

Vous vous êtes décidé à renoncer en ma faveur à votre cher célibat!

WOLF.

Comme vous voyez, mademoiselle.

MARTHE, émue.

Ah!... de sorte que, sans cette accusation...

WOLF.

Je n'eusse jamais osé vous faire une telle proposition.

MARTHE.

Jamais!... Merci, monsieur Wolf. J'apprécie toute l'étendue du sacrifice que vous me faites; mais je ne puis l'accepter.

WOLF.

Ainsi, vous me refusez, mademoiselle?

MARTHE.

Je ne puis abuser à ce point de votre générosité.

WOLF.

Vous ne craignez pas les calomnies?

MARTHE.

Je n'aurais qu'un mot à dire pour les faire taire.

WOLF.

Eh bien, alors, dites-le, mademoiselle.

MARTHE.

C'est un secret.

WOLF.

Vous avez raison, mademoiselle, si c'est un secret... Du moment que vous refusez d'être ma femme, dame... c'est un malheur, mais il faut... Adieu, mademoiselle...

MARTHE.

Comment, adieu?

WOLF.

Oui, il faut que je parte...

MARTHE.

Que vous partiez?

WOLF.

Sans doute, puisque vous gardez votre secret... les méchants... pardonnez-moi, mademoiselle, d'oser prononcer ce mot en parlant d'un ange du ciel... les méchants diront... que vous êtes ma maîtresse, et vous comprenez, dès lors... il n'y a plus de raison pour qu'on n'envoie pas chaque année à votre frère un nouvel enfant par la fenêtre comme on a fait ce soir... Ainsi donc...

(Il prend son chapeau et sa canne.)

MARTHE.

Monsieur Wolf, vous partez? c'est une résolution prise?

WOLF.

Oh! oui, bien prise!

MARTHE.

Et, en partant... vous ne regrettez rien?

WOLF.

Oh! si fait : je regrette bien sincèrement... mon ami...

MARTHE.

Alors, vos regrets sont pour lui seul?

WOLF.

Mes regrets sont pour tout ce que j'abandonne, mademoi-

selle. (En faisant un mouvement, il laisse tomber son Leibnitz, il s'en échappe quelques feuilles de rose.) Oh ! pardon, mademoiselle, ce n'est pas pour me mettre impudemment à vos genoux... c'est pour ramasser...

MARTHE.

Qu'est cela ?

WOLF.

Rien, mademoiselle.

MARTHE.

Mais ce sont des feuilles de rose !

WOLF.

Ne faites pas attention...

MARTHE.

Cependant, si je vous priais bien de me dire...

WOLF.

Vous voulez... ?

MARTHE.

Je vous en prie.

WOLF.

Mon Dieu, mademoiselle... c'est qu'autrefois... avant que vous fussiez devenue triste... car, depuis quelque temps, vous êtes devenue triste, mademoiselle.

MARTHE.

Eh bien, avant ce temps-là... ?

WOLF.

Eh bien, je me rappelle que, dès que vous aviez ouvert votre fenêtre, le matin, au-dessus de la mienne... Vous n'avez peut-être jamais remarqué, mademoiselle, que votre fenêtre donnait au-dessus de la mienne.

MARTHE.

Continuez... Quand j'ouvrais ma fenêtre...?

WOLF.

Vous chantiez comme un oiseau... et moi qui travaillais depuis l'aube, votre chant me réjouissait alors, comme si le soleil se fût levé une seconde fois.

MARTHE.

Vraiment, monsieur Wolf?

WOLF.

Oui... Et, alors, je m'approchais, sur la pointe du pied, de peur de vous effaroucher... et je me penchais jusqu'à ce que je pusse apercevoir votre main... votre main qui effeuillait

les fleurs fanées au-dessus de ma tête... Ces fleurs, vous les laissiez tomber : c'était comme une pluie parfumée... Le vent les poussait dans ma chambre... et moi...

MARTHE.

Et vous?.

WOLF.

Moi, je les ramassais... C'était un enfantillage, sans doute; mais, que voulez-vous ! j'y trouvais du plaisir, plus que du plaisir, du bonheur !

MARTHE.

Comment ! vous ramassiez mes fleurs fanées?... Oh ! quel conte vous me faites là, monsieur Wolf !

WOLF.

Ce n'est point un conte, mademoiselle ; la preuve, c'est que les feuilles sont encore là, comme vous le voyez, entre les pages de mon Leibnitz !

MARTHE.

Monsieur Wolf !...

WOLF.

Sans doute, puisqu'elles sont dans mon Leibnitz et que j'emporte mon Leibnitz !

MARTHE.

C'est bien, monsieur Wolf, emportez votre Leibnitz; mais rendez-moi mes fleurs.

WOLF.

Comment, mademoiselle, que je vous les rende ? Mais, quand je serai loin de vous, je n'aurai donc plus rien de vous, moi?

MARTHE.

Et pourquoi donc désirez-vous avoir quelque chose de moi, monsieur Wolf?

WOLF.

Le malheureux qui perd tout se rattache à tout... chaque débris de sa vie passée lui devient précieux... C'est bien peu de chose pour vous, que ces fleurs, n'est-ce pas, mademoiselle ? ce n'est rien même. Eh bien, pour moi, c'est un trésor de souvenirs : quand je serai seul, triste, abandonné, avec un regard jeté sur ces feuilles desséchées, je rebâtirai tout le passé. Je me retrouverai dans ma petite chambre ; je vous reverrai dans la vôtre. Le rosier planté au bas de ma fenêtre et grimpant le long du mur, fleurira encore pour moi... A

travers ses feuilles, je verrai votre main venir chercher les fleurs fanées, les effeuiller de nouveau. Le vent frais du matin les fera voltiger dans l'air... j'étendrai les bras vers elles... je les suivrai des yeux... inutilement, je le sens, puisque le rosier, les roses et vous n'existeront plus que dans mon imagination... Mais, à défaut de la réalité, il me restera au moins le rêve, et, vous le savez, mademoiselle, un grand philosophe l'a dit : « La vie, c'est le rêve de l'homme éveillé !... »

MARTHE.

Alors, monsieur Wolf, sans cette circonstance, vous ne nous eussiez jamais quittés ?

WOLF.

Moi, mademoiselle, vous quitter !... Mais savez-vous ce qu'il me semble... au moment de mon départ, à l'heure où je vous dis adieu ?... C'est que, quand je vais vous avoir quittés, je ne pourrai plus vivre... Mon Dieu ! moi qui vous voyais à chaque heure du jour, moi qui pensais à vous le soir en m'endormant, la nuit dans mon sommeil, le matin en m'éveillant ! moi qui m'étais fait à cette douce vie à trois... et qui ne demandais pas autre chose à Dieu pour mon ciel, pour mon paradis, pour mon éternité !... moi, vous quitter si je n'y étais pas forcé ?... (Sanglotant.) Ah ! mademoiselle !... (tombant sur une chaise) jamais ! jamais !...

MARTHE.

Alors, si je consentais à ce mariage...?

WOLF.

Si vous consentiez à ce mariage, mademoiselle, rien ne serait changé... Je serais aussi heureux qu'autrefois, bien plus heureux, à ce qu'il me semble; car, au lieu d'être trois, Célestus, vous et moi, nous ne serions plus que deux, nous et lui.

MARTHE.

Tandis qu'au contraire, si vous vous en alliez...?

WOLF.

Je crois que je mourrais.

MARTHE, lui tendant la main.

Allons, je ne veux pas avoir à me reprocher un si grand malheur.

WOLF.

Ah ! mademoiselle !... vous consentez donc ?...

MARTHE.

Gardez mes roses, et laissez là votre Leibnitz.

SCÈNE XVIII

MARTHE, CÉLESTUS, WOLF.

CÉLESTUS, accourant.

Oh! mes amis, quelle bonne nouvelle!...

WOLF.

Hein!

CÉLESTUS.

Grande nouvelle!

MARTHE.

Quoi donc?

CÉLESTUS.

Tout est éclairci... Romulus...

WOLF et MARTHE.

Comment?

CÉLESTUS.

Plus de sacrifice, plus de mariage... Vous n'avez plus besoin de vous épouser : on connaît le père et la mère...

WOLF.

Qu'est-ce que cela veut dire?

CÉLESTUS.

Cela veut dire que, lorsque Gertrude, la fille du bourgmestre, a su qu'on accusait Marthe, elle a tout avoué.

WOLF.

Comment?

CÉLESTUS, voyant entrer Babenhausen.

Silence!

SCÈNE XIX

MARTHE, CÉLESTUS, LE BOURGMESTRE, WOLF.

Le Bourgmestre entre, penaud et confus, et va droit à Célestus, auquel il semble vouloir parler; mais, suffoqué par le chagrin, il ne peut articuler aucun son. Alors, il passe à Marthe, et, ne pouvant non plus lui parler, il lui prend la main et la baise. Puis il va à Wolf, qu'il embrasse. — Celui-ci en est tout surpris, mais il se laisse faire. — Enfin, le Bourgmestre revient à Célestus, auquel il fait signe de se taire, en mettant l'index de la main droite sur ses lèvres, et se retire en poussant un cri étouffé.

SCÈNE XX

MARTHE, CÉLESTUS, WOLF.

MARTHE.

Bonne Gertrude ! elle a tout avoué !...

WOLF.

De sorte que le jeune Romulus...?

MARTHE.

Est son fils et celui de Conrad, caché depuis longtemps chez M. le bourgmestre lui-même.

CÉLESTUS.

Son grand-père... Et, comme, par bonheur, il vient d'obtenir sa grâce, il se marie demain en votre lieu et place...

WOLF, tristement.

Ah ! bien... ce sont eux qui se marient demain en notre... lieu et...

CÉLESTUS.

Aussi, comme nous allons reprendre nos bonnes habitudes d'autrefois ! Heureux Wolf !... fortuné célibataire !...

WOLF.

Oui... oui... c'est-à-dire non... Adieu, mon ami...

CÉLESTUS.

Comment, adieu ? Tu t'en vas ?

WOLF.

Oui.

CÉLESTUS.

Pourquoi ?

WOLF.

Oh ! ne demande pas d'explication.

CÉLESTUS.

Mais il n'y a donc pas moyen de vivre cinq minutes avec ce Wolf ? mais tu es donc un trouble-fête perpétuel ?...

WOLF.

Hélas ! oui... mon ami !... et c'est pour cela que je m'en vais...

(Il va prendre sa canne, son chapeau et son Leibnitz.)

CÉLESTUS.

Mais, Marthe !... dis-lui donc... Comment ! toi aussi, tu pleures ?

MARTHE.

Oui... je pleure... et tu ne comprends pas...

CÉLESTUS.

Oh !... imbécile que je suis !

WOLF, qui a repris sa canne, son chapeau et son Leibnitz.

Bon ! adieu, mademoiselle...

CÉLESTUS.

Mais par où t'en vas-tu donc?.... Ce n'est pas par ici.

WOLF.

Par où donc, Célestus ?

CÉLESTUS, lui faisant faire un tour sur lui-même et le poussant dans les bras de sa sœur.

C'est par là !

WOLF, près de s'évanouir de joie.

Ah !... ah !... mademoiselle !

CÉLESTUS.

Allons, c'est bon, Décius !... il n'y aura rien de changé au programme. Vous vous marierez toujours demain... Seulement, au lieu d'une noce, nous en aurons deux... à moins que... dans ta distraction...

MARTHE, souriant.

Oh !... d'ici à demain... j'espère bien, monsieur Wolf, que vous n'oublierez pas ?...

WOLF.

Oh ! soyez tranquille, mademoiselle : je vais faire une corne à mon Leibnitz.

FIN DE ROMULUS

LA

JEUNESSE DE LOUIS XIV

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Vaudeville (Bruxelles). — 20 janvier 1854.

A MON AMI NOEL PARFAIT

ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE

Souvenir d'exil.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

LOUIS XIV	M.	DUCHESNE.
LE DUC D'ANJOU (Monsieur), frère du Roi	Mlle	IRMA GRANIER.
CHARLES STUART	MM.	GRANDEL.
MAZARIN		ROMANVILLE.
MOLIÈRE		JULIEN MARY.
JEAN POQUELIN, tapissier du Roi		TAUTIN.
GUITAUT, capitaine des Gardes		LAFAYE.
BOUCHAVANNES, mousquetaire		STANISLAS.
LE COMTE DE GUICHE		DURAND.
LE MARQUIS DE MONTGLAT		BEAUQUESNE.
LE DUC DE GRAMMONT		ANATOLE.
LE COMTE DE DANGEAU		HUBERT.
LE DUC DE VILLEROI		TERRIER.
LE DUC DE VILLEQUIER		EUGÈNE.
LYONNE		WILMANS.
LE TELLIER		ADOLPHE B.
LE SURINTENDANT FOUQUET		LAROSE.
PIMENTEL, ambassadeur d'Espagne		JAMET.
GUÉNAUD, médecin		AUG. RADIGUET.
BERNOUIN, valet de chambre de Mazarin		WORMS.
BERINGHEN, secrétaire de la Reine mère		BRIET.
BRÉGY, mousquetaire		VAN CAMP.
UN SERGENT		GIGUET.
ANNE D'AUTRICHE	Mlles	HORTENSE.
MADAME HENRIETTE		LISE TAUTIN.
MARIE DE MANCINI		DAVENAY.
MADEMOISELLE DE LA MOTTE		MARIE.
GEORGETTE		AUGUSTA.
CHARLOTTE		LÉOPOLDINE.

GENTILSHOMMES, GARDES, PAGES, LAQUAIS, PIQUEURS, etc.

— Vincennes, 25-26 septembre 1858. —

ACTE PREMIER

La salle du conseil, au château de Vincennes. — Porte au fond; porte à droite; fenêtre à gauche. — Douze fauteuils de maroquin et une grande table ronde couverte de drap vert, pour tout ameublement.

SCÈNE PREMIÈRE

MAZARIN, POQUELIN.

MAZARIN, entrant.

Par ici, mon cer monsou Poquelin! par ici!

POQUELIN, suivant Mazarin, un carnet à la main.

Oui, monseigneur, oui, me voici... J'additionne les demoiselles d'honneur. Les demoiselles d'honneur: deux mille livres.

MAZARIN.

Allez, allez touzours! c'est au total que ze vous attends.

POQUELIN.

Monseigneur est trop juste pour chicaner un pauvre tapissier sur des fournitures où il gagne à peine cinq pour cent... sans compter la rapidité avec laquelle j'ai exécuté les ordres de monseigneur.

MAZARIN.

Essécouté! essécouté! il y a plous d'oun mois que vous êtes prévenou, mon bon ami.

POQUELIN.

Oh! monseigneur!... Par bonheur, j'ai encore sur moi la lettre de M. Bernouin, votre valet de chambre... Tenez, monseigneur, la voici.

MAZARIN.

Inoutile, mon cer monsou Poquelin.

POQUELIN.

Pardon, mais je désire lire cette lettre à Son Éminence pour lui rappeler un tout petit paragraphe.

MAZARIN.

Oun paragraphe? Ze ne sais pas ce que vous voulez dire!

POQUELIN, lisant.

« Mon cher monsieur Poquelin, Sa Majesté ayant décidé qu'elle passerait la saison des chasses dans son château de Vincennes, vous êtes invité à vous rendre incontinent dans ledit château avec tous vos ouvriers, afin que cette résidence, qui est complétement démeublée depuis qu'elle a servi de prison d'État, soit prête pour le 25 du présent mois de septembre... »

MAZARIN, l'interrompant.

Eh bien, ze ne vois point là de paragraphe, monsou Poquelin.

POQUELIN.

Le voici justement, monseigneur... (Reprenant sa lecture.) « Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, si besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense.* Par ordre de M. le cardinal Mazarin, BERNOUIN, *premier valet de chambre de Son Éminence.* — Ce 7 septembre 1658. »

MAZARIN.

Eh bien, ensouite?

POQUELIN, lui montrant la phrase.

Dame, voyez, monseigneur.

MAZARIN.

Quoi?

POQUELIN.

« Passez les nuits, et faites-les passer à vos hommes, si besoin est : *le roi ne regardera pas à la dépense.* » C'est clair, monseigneur, il me semble.

MAZARIN, allongeant le doigt sur la lettre.

Qu'y a-t-il là?

POQUELIN.

Il y a : *Le roi.*

MAZARIN.

Très-bien !... il n'y a pas : *Le cardinale*; or, comme c'est monsou le cardinale qui est le trésorier, c'est avec monsou le cardinale que vous compterez, mon maître... Voyons le total, monsou Poquelin ! le total ! ou nous n'en finirons zamais.

POQUELIN, lui présentant son carnet.

C'est bien facile, monseigneur. Voici le total.

MAZARIN.

Pardon, ze préfère additionner moi-même. (Regardant sur la

table.) Eh bien, mais votre table dou conseil ! il n'y a ni encre, ni papier, ni ploumes sour votre table dou conseil !

POQUELIN.

Je vais appeler, et demander ce que Votre Éminence désire.

MAZARIN.

Non, non ! cela nous ferait perdre dou temps. Il est nouf houres et demie, et le conseil il se réounit à dix houres... Ze trouverai bien quelque vioux papier dans ma poce. (Il tire un papier.) Voilà ! Maintenant, prêtez-moi votre crayon. (Il s'assied.) Oh ! que l'on est mal sour vos fauteuils, monsou Poquelin !... Voyons, vous dites : « Salle à manzer : doux mille livres. » (Écrivant.) Doux mille livres... « Çambre à coucer dou roi, de la reine, de mousou le douque d'Anzou : quatre mille livres... Oh ! monsou Poquelin, si ce n'était pas pour le roi !... ma c'est pour le roi. (Écrivant.) Quatre mille livres... « Çambre à coucer de Sa Mazesté la reine d'Angleterre et de madame Henriette, sa fille : doux mille livres. » Ze vous demande oun pou : elles étaient si bien au Louvre ! Qu'avaient-elles besoin de venir à Vincennes ? Enfin, pouisqu'il le faut, azoutons doux mille livres... « Çambre à coucer de monsignor l'éminentissime cardinale Giulio Mazarini ; anticambre pour recevoir à son petit et à son grand lever ; cabinet pour monsou Bernoin, son valet de çambre : houit mille livres. » Pour cela, il n'y a rien à dire, et ce n'est pas trop cer ! (Écrivant.) Houit mille livres. « Pour la çambre de très-haute et très-pouissante demoiselle Marie de Mancini, nièce de l'éminentissime cardinale : trois mille livres. » Trois mille livres pour la çambre de cette petite fille ? Oh ! oh ! monsou Poquelin !

POQUELIN.

Monseigneur, j'ai reçu, à cet endroit, une recommandation particulière.

MAZARIN.

Et de qui, ze vous prie ?

POQUELIN.

De M. Bontemps, valet de chambre de Sa Majesté, qui est venu me trouver, et qui m'a ordonné, de la part du roi, de ne rien négliger pour que l'appartement de mademoiselle de Mancini fût convenable.

MAZARIN.

Ah ! ah !

POQUELIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Bontemps ! ce brave Bontemps ! de la part de Sa Majesté !

POQUELIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

MAZARIN, à part, se frottant les mains.

Per Bacco ! Ze m'étais bien aperçou qué le roi s'occoupait de ma nièce !... (Haut.) Très-bien, monsou Poquelin ! très-bien ! Ze vous passe celle-là encore ; mais c'est sour le reste que nous allons avoir à cicaner, ze vous en préviens... Houm ! « Çambre à coucer des demoiselles d'honnour : doux mille livres. » Doux mille livres, cer monsou Poquelin, pour de semblables péronnelles !

POQUELIN.

Elles sont six, monseigneur... C'est trois cent trente-trois livres six sous huit deniers par tête.

MAZARIN.

Eh ! mordiou ! il fallait les faire coucer doux dans la même çambre ! Vous nous rouinez ! Ah !... (Écrivant.) Doux mille livres ! « Enfin, pour la salle dou conseil : quatorze cent quarante livres. Total : Vingt-doux mille quatre cent quarante livres. » *Pecaïre !* comme vous y allez, monsou Poquelin ! Par bonheur pour vous, comme ze souis pressé, nous mettrons tout cela, pour faire oun compte rond, à vingt mille livres.

POQUELIN.

Mais réfléchissez donc, monseigneur... Impossible !

MAZARIN.

C'est convenou. Vous viendrez cercer votre ordonnance dans houit zours.

POQUELIN.

Monseigneur, si c'était un effet de votre bonté...

MAZARIN.

Ma bonté ! ma bonté ! ze sais bien qu'elle est grande... Voyons, mon cer Poquelin, que loui demandez-vous, à ma bonté ?

POQUELIN.

Puisque Votre Éminence a le crayon à la main, il ne lui en coûterait pas plus d'ordonnancer cette petite somme tout

de suite; et, en considération de ce que je toucherais de l'argent comptant, je consentirais à la réduction imposée par monseigneur.

MAZARIN.

Et sour quoi ordonnancer? Ze n'ai point d'état.

POQUELIN.

Oh! je me contenterai de ce bout de papier... La signature de monseigneur est excellente, et, au lieu que monseigneur mît là: « Bon pour vingt mille livres, » je voudrais qu'il y mît: « Bon pour un million. »

MAZARIN.

Bon pour oun million! Et où voudriez-vous donc que ze le prisse?... Ma il me faudrait vendre zousqu'à ma barrette, cer monsou Poquelin, pour payer oun million, et encore! (Il signe.) Tenez, pouisque vous le voulez assoloument... Ma, en vérité, ze souis d'une faiblesse pour vous!...

(Il prend le chiffon de papier et le lui donne.)

POQUELIN, ouvrant le papier, et lisant.

Oh! monseigneur!

MAZARIN.

Monsignor! monsignor! Quoi encore?

POQUELIN.

Mais Votre Éminence a remis le payement à une année... Voyez! « 25 septembre 1659. »

MAZARIN.

Ai-ze remis à oune année?

POQUELIN.

Mais oui.

MAZARIN.

Ze me souis trompé, alors: ze croyais avoir mis à doux années... Rendez-moi ce papier, monsou Poquelin... Oh! cette maudite Fronde! cette maudite Fronde! elle nous a rouinés de fond en comble!

POQUELIN, retirant le papier.

Eh bien, monseigneur, je consentirai à attendre... si Son Éminence veut m'accorder une grâce...

MAZARIN.

Oune grâce? Non!

POQUELIN.

Une grâce qui ne coûtera rien à monseigneur.

MAZARIN.

Alors, parlez ! voyons.

POQUELIN.

Monseigneur sait que j'ai le malheur d'avoir un fils.

MAZARIN.

Oui, ce drôle de Molière, qui s'est fait, ze crois, poëte et comédien, au lieu d'assepter la sourvivance de tapissier valet de çambre dou roi.

POQUELIN.

Justement, monseigneur. Eh bien, si monseigneur voulait me donner une lettre de cachet pour l'appréhender au corps, et le mener en prison jusqu'à ce qu'il ait renoncé à faire des vers et à jouer la comédie...

MAZARIN.

Eh bien, mon ami ?

POQUELIN.

Eh bien, monseigneur, je crois que je mettrais volontiers mon acquit au bas de cette note, quoique n'ayant rien touché.

MAZARIN.

Ouais ! Signez vite ! (Il le fait passer devant lui, puis l'arrête.) Mais non, *diavolo !*

POQUELIN.

Quoi, monseigneur ?

MAZARIN, à part.

Ze me souviens que ce drôle est protézé par le prince de Conti, mon cer nevou, dont il a été le camarade de collèze... Peste ! Son Altesse elle n'aurait qn'à se facer, et ézizer le million que z'ai promis pour dot à ma nièce Anne Martinozzi ! ce serait payer de ma poce, et oun pou cer, l'amoublement dou çâteau de Vincennes.

POQUELIN.

Eh bien, monseigneur ?

MAZARIN.

Eh bien, mon cer Poquelin, mon désir de vous être agréable me faisait oublier que les lettres de cacet sont affaires d'État, et, par conséquent, regardent Sa Majesté... Ze ne me mêle pas d'affaires d'État, moi.

POQUELIN.

Comment ! monseigneur ne se mêle pas d'affaires d'État ?

MAZARIN.

Eh! mon cer ami, le roi est mazour depouis six ans: adressez-vous au roi.

POQUELIN.

Au roi! mais quand pourrai-je le voir, le roi?

MAZARIN.

Quand vous voudrez... Demain, auzourd'houi, dans oune houre... Sa Mazesté doit même dézà être ici : il y a grande partie de çasse dans la forêt, à la souite dou conseil que nous réounissons pour essayer d'avoir oun pou d'arzent... Comme tapissier valet de çambre dou roi, vous avez vos entrés partout : tâcez de saisir Sa Mazesté au passaze, et de loui faire signer votre factoure... le pistolet sour la gorze, monsou Poquelin! le pistolet sour la gorze!

POQUELIN, à part.

Oh ! si jamais mon coquin de fils fait une comédie sur un avare, et qu'il soit embarrassé de trouver son modèle, je le lui fournirai, moi!

MAZARIN.

Vous dites, mon cer monsou Poquelin ?

POQUELIN.

Je dis que je verrai le roi, monseigneur.

MAZARIN.

Oui, affaire d'État ! cela regarde le roi. Allez, monsou Poquelin ! allez!

POQUELIN, près de sortir, rencontrant Anne d'Autriche sur la porte.

Ah ! Sa Majesté la reine !

SCÈNE II

LES MÊMES, ANNE D'AUTRICHE, BERINGHEN.

ANNE.

Ah! c'est vous, Poquelin ? Je vous cherchais.

POQUELIN.

Votre Majesté sait que je suis à ses ordres.

ANNE.

Tant mieux, car j'ai de la besogne pressée à vous donner.

POQUELIN.

A moi, madame ?

ANNE.

A vous... Suivez Beringhen, et il vous expliquera ce que je désire.

POQUELIN, s'inclinant.

Majesté !...

ANNE.

Puis, la chose terminée, vous passerez chez le roi, Beringhen, et lui direz que je l'attends.

BERINGHEN.

Oui, Majesté. — Venez, monsieur Poquelin.

SCÈNE III

MAZARIN, ANNE D'AUTRICHE.

MAZARIN.

Sans trop de couriosité, madame, oserai-ze vous demander ce que Beringhen et Poquelin ont à faire ensemble ?

ANNE.

Monsieur le cardinal, ils ont à meubler un appartement... Mais, soyez tranquille, c'est moi qui paye l'ameublement sur ma cassette particulière.

MAZARIN.

Oun appartement ?

ANNE.

Oui ; cela vous inquiète ?

MAZARIN.

La reine sait que z'ai fait moubler oun appartement pour elle, oun appartement pour le roi, oun pour le douque d'Anzou !...

ANNE.

Des chambres, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Des çambres ou oun appartement, c'est touzours la même çose... Oun pour la reine d'Angleterre, oun pour sa fille, oun pour moi et pour ma nièce Marie, et six çambres pour les demoiselles d'honnour.

ANNE.

Je viens de les visiter, monsieur.

MAZARIN.

Eh bien ?

ANNE.

Eh bien, avec tout cela, voyez comme je suis exigeante ! je trouve qu'il n'y a pas assez d'appartements.

MAZARIN.

La reine attend quelqu'oun ?

ANNE.

Justement.

MAZARIN.

C'est oun secret ?

ANNE.

De famille, oui, monsieur, mais qui peut devenir un secret d'État.

MAZARIN.

Eh bien, mais ze souis oun pou de la famille...

ANNE.

Et beaucoup dans l'État ! A ce double titre, vous avez donc droit à être mis dans la confidence, c'est trop juste. Sommes-nous seuls ?

MAZARIN.

Parfaitement souls, et, à part le mousquetaire qui se promène devant cette porte... Ma...

ANNE.

Mais, en parlant bas, voulez-vous dire, c'est comme s'il n'y était pas ; et, à la cour, on est habitué à parler bas. (Elle fait signe à Mazarin, qui s'approche et s'appuie sur son fauteuil.) Monsieur le cardinal ?

MAZARIN.

Madame ?

ANNE.

Avez-vous réfléchi parfois que le roi était en âge d'être marié ?

MAZARIN.

Peccato! ze crois bien ! Ze ne réflécis qu'à cela... et, ici, tenez, tout à l'houre, là, sour ce fauteuil, z'y pensais encore, et ze disais, comme vous (se frottant les mains) : « Le roi est en âze d'être marié ! »

ANNE.

Ah ! vraiment ? (Regardant Mazarin.) Est-ce que vous aviez quelque idée là-dessus ?

MAZARIN.

Moi, madame ? Aucoune !

ANNE.

Plus d'une fois nous avons cherché ensemble la femme qui pourrait lui convenir.

MAZARIN.

C'est vrai; nous avons passé en revoue toutes les princesses à marier, et, malhourousement, pour oune raison ou pour oune autre, aucoune ne pouvait être reine de France...

ANNE.

L'infante Marie-Thérèse nous eût convenu de tous points, si elle n'eût pas été fille unique, et, par conséquent, destinée au trône d'Espagne. Or, à moins que ma belle-sœur la reine d'Espagne, qui est enceinte, ne mette au monde un fils, il ne faut absolument pas songer à l'infante.

MAZARIN.

Hélas! non.

ANNE.

Cependant, le roi grandit, monsieur; le roi se fait homme; le roi a vingt ans. Avec les années, les passions de la jeunesse vont succéder aux caprices de l'enfance. Jusqu'ici, il n'a été qu'amoureux; mais, un jour, — chose plus grave, — il peut aimer!... A tous ces caprices peut succéder une passion réelle!...

MAZARIN.

Réelle! ah! et pour qui?

ANNE.

Le sais-je, moi? Pour quelque demoiselle plus adroite ou plus ambitieuse que les autres, qui, bien dirigée par ses parents, lui fasse faire quelque sottise...

MAZARIN.

Ah! Votre Mazesté craint cela?

ANNE.

Oui, et voilà pourquoi je prends mes précautions. Jusqu'à présent, le roi nous a obéi, monsieur le cardinal. Le roi vous craint et le roi m'aime. Nous avons conservé, même sur sa jeunesse, ce pouvoir que notre âge avait le droit de s'arroger sur son enfance, et contre lequel, croyez-moi, il est tout prêt à se révolter. Que la lutte s'engage sérieusement, — je connais ce caractère altier, — il nous courbera tout aussi bien que les autres, monsieur!

MAZARIN.

Eh ! eh ! madame, ze souis forcé d'avouer qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites là.

ANNE.

Oh ! tout, monsieur, tout est vrai !

MAZARIN.

Eh bien, qu'a résolou Votre Mazesté ?

ANNE.

Une chose que je vais vous dire, monsieur le cardinal, et que je n'ai encore dite à personne. J'ai écrit à ma belle-sœur Christine de France, veuve du duc Amédée Ier de Savoie, de venir passer quelques jours avec nous, et d'amener sa fille Marguerite, charmante enfant de dix-sept ans, dont j'espère que le roi deviendra amoureux. Marguerite ferait un parti fort convenable à mon fils. Ne trouvez-vous pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN, pensif.

Si fait ! ze le trouve, madame.

ANNE.

Voilà pourquoi j'ai besoin d'un appartement en dehors des appartements déjà préparés. J'attends, ce soir ou demain, la duchesse Christine et la princesse Marguerite.

MAZARIN.

Bon.

ANNE.

Et j'ai fait prévenir, par Beringhen, le roi de venir me joindre ici.

MAZARIN.

Sa Mazesté veut le mettre au courant de ses prozets ?

ANNE.

Non pas ! ce serait le mettre en garde contre ce que je désire. Je veux, au contraire, qu'il ne voie dans sa cousine Marguerite qu'une visiteuse ordinaire... Ah ! voici mon messager !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERINGHEN.

ANNE.

Eh bien, Beringhen ?

BERINGHEN.

Madame, le roi n'est pas encore arrivé de Paris, ou, du moins, personne ne l'a encore vu à Vincennes.

ANNE.

Ah! vraiment? (Avec intention.) Et mademoiselle de Mancini est-elle arrivée, elle?

BERINGHEN.

Oui, madame; car je viens de l'apercevoir à sa fenêtre.

ANNE.

Et sa fenêtre donne sur la route de Paris, il me semble?... N'est-ce pas, monsieur le cardinal?

MAZARIN.

Ze crois que oui.

ANNE.

Mais cela m'inquiète, cette absence du roi. Voyez-y donc, monsieur de Mazarin. Vous devez connaître des gens qui savent mieux que nous où il peut être. Quoique vous ne songiez probablement pas à le consulter, vous désirez que Louis assiste au conseil qui va se tenir, n'est-ce pas?

MAZARIN.

Oui, madame, oui, ze désire certainement qu'il y assiste, loui et tout ce que nous avons ici de zentilshommes.

ANNE.

Allez donc, monsieur de Mazarin, et voyez de vos propres yeux. Vous connaissez la nouvelle fable de M. de la Fontaine, *l'Œil du Maître?*

MAZARIN.

Z'y vais, madame! z'y vais! (A part.) Oh! elle se doute de quelque çose!...

(Il sort.)

SCÈNE V

ANNE D'AUTRICHE, BERINGHEN.

ANNE, regardant Mazarin s'éloigner.

Beringhen!

BERINGHEN.

Madame?

ANNE.

Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous aviez à me dire, n'est-ce pas?

BERINGHEN, les yeux sur l'antichambre.

Non, madame, pas tout à fait.

ANNE.

Au moment du départ, le roi ne s'est-il pas plus particulièrement occupé d'une personne que d'une autre?

BERINGHEN.

Si fait, madame! il a accompagné mademoiselle de Mancini, chevauchant à sa portière, en costume de chasse, et cela jusqu'au faubourg Saint-Antoine; là seulement, il a pris congé d'elle.

ANNE.

Sait-on ce qu'il a dit en la quittant?

BERINGHEN.

Voici ce qu'on a entendu : Comme mademoiselle de Mancini manifestait la crainte que cette séance du parlement annoncée pour aujourd'hui ne retardât la partie de chasse engagée : « Mademoiselle, a dit le roi, vous pourrez assurer à ceux qui vous interrogeront à ce sujet, que ce n'est point une centaine de robins assemblés au palais de justice qui m'empêcheront de lancer le cerf à l'heure convenue. » Et, à ces mots, il a tourné bride avec MM. de Saint-Aignan, de Villeroi et de Guiche, et il est rentré dans Paris au grand galop de son cheval.

ANNE, pensive.

Dans Paris! Où peut-il être allé?

SCÈNE VI

LES MÊMES, GUITAUT, en pourpoint de buffle et en cuirasse; costume de service de la fin de Louis XIII.

GUITAUT, brusquement.

Si je suis importun, j'en demande pardon à Votre Majesté, et je me retire.

ANNE.

Importun, toi, Guitaut? Jamais! Je suis toujours, au contraire, heureuse de te voir et aise de te parler.

(Elle lui donne sa main à baiser.)

GUITAUT.

Eh bien, c'est comme moi, Majesté : je suis toujours content quand je vous parle et heureux quand je vous vois!

ANNE, à Beringhen.

Beringhen, promenez-vous dans la cour du château, sans perdre la porte de vue, et, aussitôt le roi arrivé, que je sache, s'il est possible, d'où il vient et où il va.

BERINGHEN.

Oui, madame.

(Il sort.)

SCÈNE VII

ANNE D'AUTRICHE, GUITAUT.

ANNE.

Viens, Guitaut! viens! tu es mon vieil ami, toi!

GUITAUT.

Et je m'en vante!

ANNE.

Tu as raison, car tu m'as donné, toi, plus d'une preuve d'amitié.

GUITAUT.

Votre Majesté veut dire de dévouement?

ANNE.

Je n'oublierai jamais que c'est toi qui as amené le roi Louis XIII au Louvre, dans la soirée du 5 décembre 1637.

GUITAUT.

Et qui, après l'avoir amené au Louvre, l'ai poussé dans votre chambre, où il n'était pas entré depuis six ans, et d'où il n'est sorti que le lendemain à neuf heures du matin.

ANNE, souriant derrière son éventail.

Tu as bonne mémoire, Guitaut.

GUITAUT.

Bon! et, si la mémoire faiblissait, le roi Louis XIV, né le 5 septembre 1638, serait comme un souvenir vivant pour la rafraîchir.

ANNE.

Mais ce n'est point là tout ce que tu as fait pour moi, Guitaut.

GUITAUT.

Non; en ma qualité de capitaine des gardes, j'ai eu l'avan-

tage d'arrêter, par votre ordre, d'abord M. le duc de Beaufort, puis M. de Condé, puis M. de Conti, puis M. de Longueville. Ne parlons ni de M. de Conti, ni de M. de Longueville, que je vous donne par-dessus le marché ; mais, sans me vanter, beaucoup peut-être ne se fussent pas cru la main assez solide pour prendre au collet le roi des halles et le vainqueur de Rocroy !

ANNE.

Et, depuis, mon cher Guitaut, tu as encore arrêté Broussel.

GUITAUT.

Peuh ! un conseiller ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ANNE.

Puis M. de Gondy.

GUITAUT.

Non, Votre Majesté fait erreur : celui-là, c'est Villequier qui lui a fait son affaire.

ANNE.

Ah ! c'est vrai ! Mais, que veux-tu, mon cher Guitaut ! on ne prête qu'aux riches.

GUITAUT.

Mordieu ! je n'étais pas là quand la chose s'est faite ; je l'ai bien regretté ! Et, si Sa Majesté eût daigné m'écrire, comme le roi Henri IV à Crillon : « Pends-toi, Guitaut ! » je crois, foi de gentillhomme ! que je me fusse pendu !

ANNE.

Ainsi donc, si l'occasion se présentait de me donner quelque nouvelle preuve de dévouement du même genre...?

GUITAUT.

Que la reine fasse un signe de l'œil, ou un geste de la main, — ça ou ça, — et celui que la reine m'aura fait l'honneur de me désigner est d'avance à la Bastille !

ANNE.

Quel qu'il soit ?

GUITAUT.

Quel qu'il soit ! Je trouve même qu'il y a longtemps qu'on n'a arrêté personne.

ANNE.

Silence, mon cher Guitaut ! quelqu'un !

(La porte latérale s'ouvre.)

GUITAUT, se penchant.

Oh! ce n'est pas quelqu'un : c'est M. le duc d'Anjou. (A part, se retirant et frisant sa moustache.) Oh ! oh ! est-ce que le bon temps va revenir, que l'on me caresse?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU.

ANNE.

C'est toi, Philippe ?

D'ANJOU.

Oui, madame.

ANNE.

Oh ! par bonheur, il n'y a personne, et tu peux m'appeler *ma mère.*

D'ANJOU.

Tant mieux ! car j'ai une grâce à te demander.

ANNE.

Laquelle ?

D'ANJOU.

Mais, d'abord, comment me trouves-tu, ce matin, petite mère ?

ANNE.

Beaucoup trop beau pour un homme!

D'ANJOU.

Bon ! toi aussi?... Imagine-toi que le chevalier de Lorraine m'a fait faire une pommade pour les lèvres... Tiens, regarde mes lèvres.

ANNE.

Elles sont, en effet, d'une adorable fraîcheur.

D'ANJOU.

Et que Guiche m'a apporté un opiat pour les dents... Vois.

ANNE.

Tes dents sont si belles, mon enfant, qu'elles n'ont pas besoin d'opiat.

D'ANJOU.

Il n'y a rien de si beau, petite mère, qui ne puisse s'embellir encore.

ANNE.

Mais pourquoi donc veux-tu être si beau, je te le demande?

D'ANJOU.

Mais pour plaire, donc!

ANNE.

Regarde le roi: est-ce qu'il passe tout son temps à sa toilette!

D'ANJOU.

Le roi est le roi: il n'a pas besoin de plaire, puisqu'il peut commander, lui.

ANNE.

En entrant ici, tu me parlais d'une grâce...

D'ANJOU.

Ah! oui, c'est vrai.

ANNE.

Eh bien?

D'ANJOU.

Oh! c'est une chose à laquelle je tiens tout à fait, je t'en préviens, petite mère... Ah! à propos, tu as vu mes gants de peau d'Espagne?

ANNE.

Non, mais je les vois.

D'ANJOU.

C'est Manicamp qui me les a fait faire... Hein! comme ils sentent bon! Toi qui adores les parfums, cela doit te convenir.

ANNE.

Prends garde! si, à force de les aimer, toi, tu allais me les faire prendre en haine!

D'ANJOU.

Oh! il n'y a pas de danger! (Imitant l'accent de Mazarin.) « Avec des parfoums et dou beau linze, on condouirait la reine Anne d'Autrice en enfer! »

ANNE.

Eh bien, monsieur!

D'ANJOU.

Ce n'est pas moi, petite mère, qui dis cela: c'est monsou le cardinale!

ANNE.

Et ta demande? Voyons!

D'ANJOU.

C'est juste ! Voici ce que c'est. Il paraît que M. de Conti, qui est un prince très-savant, a été élevé chez les Jésuites de Clermont, avec le fils de notre tapissier Poquelin.

ANNE.

Oui. Après ?

D'ANJOU.

Ah ! à propos de tapissier, comme c'est mal meublé ici ! Et ces coussins, sont-ils durs ! ils me brisent les genoux.

ANNE, riant.

Tu sais que M. de Mazarin est économe.

D'ANJOU.

Oh ! oui, et mon frère aussi le sait. Te rappelles-tu, petite mère, le jour où M. le surintendant des finances avait donné à Louis deux cents pistoles ?

ANNE.

Oui.

D'ANJOU.

Et où, ce pauvre frère ayant eu l'imprudence de les faire sonner dans son haut-de-chausses, monsou de Mazarin lui a dit avec son çarmant petit assent de Pissina : « Qu'est ce que z'ai entendou, mon cer prince ? Vous avez de l'arzent, ze crois ? » et lui a pris ses deux cents pistoles, quoique Louis se soit bien débattu ?

ANNE.

Chut ! ne disons pas de mal de M. de Mazarin, qui t'aime tant !

D'ANJOU.

Lui ? Il me fait les blanches dents ; mais, au fond, il ne peut pas me souffrir, j'en suis sûr.

ANNE.

Philippe !...

D'ANJOU.

Vous avez raison, petite mère. Revenons à ma demande... Eh bien, ce fils de notre tapissier qui se nomme Molière, il paraît que c'est un garçon de mérite. M. de Conti lui a offert la place de son secrétaire, qu'il a refusée... Il est vrai que, comme M. de Conti est un peu vif, on prétend qu'il a tué l'ancien d'un coup de pincettes ; ce qui n'était pas engageant pour le nouveau, tu en conviendras... Enfin, ce Molière est enragé du théâtre ; il fait des comédies qu'il joue lui-même...

— Ah! quand y aura-t-il un nouveau ballet ? Le costume de la nymphe Écho m'allait si bien !

ANNE.

Je crois que ton frère ne demanderait pas mieux que d'en faire danser un nouveau ; mais l'argent manque.

D'ANJOU.

Comment, l'argent manque ? Je croyais que les édits étaient rendus.

ANNE.

Oui ; mais le parlement refuse de les enregistrer.

D'ANJOU.

Oh ! quel malheur ! Vilain parlement ! J'ai toujours pensé, moi, qu'il n'y avait rien de bon à tirer de gens si laids et si mal habillés !... Donc, pour en revenir au protégé de M. de Conti, le nevou de monsou le cardinale...

ANNE.

Encore !

D'ANJOU.

Il désire... Ah ! mon Dieu, comment cela s'appelle-t-il donc ? Il désire... Ah ! j'y suis ! un privilége de théâtre.

ANNE.

Oh ! mais un privilége de théâtre, cela regarde le roi.

D'ANJOU.

Le roi ?

ANNE.

Oui, c'est une grande affaire ! une affaire d'État !

D'ANJOU.

Alors, les affaires d'État, cela regarde mon frère ?

ANNE.

Sans doute, puisqu'il est roi.

D'ANJOU.

Mais la guerre alors, ce n'est point affaire d'État ; la paix, ce n'est point affaire d'État ; les finances, ce n'est point affaire d'État ; les alliances avec l'étranger, ce n'est point affaire d'État.

ANNE.

Pourquoi cela ?

D'ANJOU.

Dame, puisque vous vous en chargez, M. de Mazarin et toi, petite mère... Tiens, veux-tu que je te dise ? j'ai peur que mon pauvre frère Louis XIV ne ressemble beaucoup à notre

auguste père Louis XIII, à qui le cardinal de Richelieu, le grand cardinal, comme on l'appelle depuis qu'il est mort, n'avait laissé, pour office royal, que le privilége de guérir les écrouelles.

ANNE.

Te tairas-tu, méchant enfant?

D'ANJOU.

Eh bien, moi, petite mère, je ne suis pas un si grand politique que Sa Majesté Anne d'Autriche, et surtout que monsou de Mazarin; mais, si j'étais à leur place à tous les deux, eh bien, parole d'honneur! je lui laisserais quelque chose à faire, à ce pauvre Louis, de peur qu'un beau jour...

ANNE.

Eh bien?

D'ANJOU.

De peur qu'un beau jour, comme on ne veut le charger de rien, lui ne se charge de tout: guerre, paix, finances, alliances, mariage. Tenez-vous-le pour dit!... En attendant, comme M. Molière est chez moi, — vu que, lorsqu'il a appris que son père était à Vincennes, il n'a plus eu qu'une crainte: celle de rencontrer son père, qui, dit-on, veut le faire mettre dans une prison d'État; — or, dis-je, comme M. Molière est chez moi, comme les priviléges de théâtre rentrent, à ce que l'on assure, dans les grandes attributions que l'on a réservées au roi, ou que le roi s'est réservées, je vais ménager à M. Molière une entrevue avec Louis; et, ma foi! il se débarbouillera avec le grand prince comme il l'entendra. Quant à moi, j'aurai fait, dans cette grande affaire, tout ce que j'aurai pu... (se regardant dans la glace de l'éventail de sa mère) jusqu'à en défriser ma perruque!

ANNE.

Silence!

D'ANJOU, regardant du côté de la porte.

Je crois bien, silence! voici les grands conseillers de la couronne, monsou le cardinale en tête... M. le Tellier, M. le surintendant des finances... Je l'aime assez celui-là: c'est lui qui tient l'argent; il en offre toujours, et il en donne quelquefois. Par malheur, le parlement refuse celui qu'il offre, et le cardinal reprend celui qu'il donne!... Puis M. de Villeroi, M. de Gramont, M. de Montglat, M. de Villequier, le conseil tout entier enfin!... Oh! comme on va roya-

lement s'ennuyer ici!... Maman, où est donc mon frère? Je croyais que c'était là un des priviléges qui lui étaient réservés, et qu'on n'avait pas le droit de s'ennuyer sans lui.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MAZARIN, LE TELLIER, LYONNE, LE SURINTENDANT DES FINANCES, LE DUC DE GRAMONT, LE DUC DE VILLEROI, LE MARQUIS DE MONTGLAT, LE DUC DE VILLEQUIER, GUITAUT, GENTILSHOMMES.

MAZARIN, qui est entré le premier.

Prenez place, messiours. (Allant à Anne d'Autriche.) Madame, personne ne sait où est le roi, et, d'honnour! pas plous moi que les autres.

ANNE.

Alors, faites, monsieur le cardinal, faites.

MAZARIN, aux Conseillers.

Messiours, vous savez pour quelle cause vous êtes rassemblés. Sour la présentation de monsou le sourintendant des finances, des édits ont été signés par Sa Mazesté; il s'azissait de nouvelles tasses que rendaient indispensables les besoins de l'État. Avant-hier, le parlement, intimidé sans doute par la présence dou roi, a promis de les enrezistrer; mais, hier et auzourd'houi, le parlement revient, à ce qu'il paraît, sour sa promesse; il y a grande assemblée de ces messiours, au palais de zoustice. A votre avis, messiours, que faut-il faire?

GUITAUT.

Il faut arrêter le parlement, et le fourrer à la Bastille!

MAZARIN.

Qui a parlé là-bas?

GUITAUT, s'avançant.

Moi, morbleu!

MAZARIN.

Ah! c'est vous, mon cer Guitaut? Bonzour, Guitaut!

GUITAUT.

Que l'on me charge de l'opération, et elle sera bientôt faite.

MAZARIN.

Messiours, vous avez entendou la proposition de Guitaut; qu'en dites-vous?

LE TELLIER.

Le parlement est un corps avec lequel il faut compter; il nous l'a appris, monseigneur...

LYONNE.

Il a droit de remontrance.

LE SURINTENDANT.

Oui; mais je nie qu'il ait droit de refus.

LE DUC DE GRAMONT.

Messieurs, voici ce que je propose...

MAZARIN.

Ecoutez monsou le douque de Gramont, messiours; c'est oun homme d'esprit!

LE DUC DE GRAMONT.

Je remercie Votre Éminence. Le compliment est d'autant plus flatteur qu'elle s'y connaît.

(Bruit, rumeurs dans les antichambres.)

MAZARIN.

Silence!

LE DUC DE GRAMONT.

Voici donc ce que je propose...

(Le bruit et le mouvement augmentent.)

SCÈNE X

LES MÊMES, BERINGHEN.

BERINGHEN, entrant vivement.

Le roi, messieurs!

TOUT LE MONDE.

Le roi!

(La porte se démasque; le Roi paraît, en habit de chasse rouge, le feutre sur la tête, de grandes bottes aux jambes, le fouet à la main. — Derrière lui, la jeune Cour, faisant opposition, par le costume, avec l'ancienne : Saint-Aignan, le marquis de Villeroi, le comte de Guiche, etc., etc.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE ROI, LE DUC D'ANJOU, LE COMTE DE GUICHE, LE MARQUIS DE VILLEROI, SAINT-AIGNAN.

LE ROI.

Salut, messieurs! Il y a conseil, à ce qu'il paraît?

MAZARIN.

Sire, Votre Mazesté nous voit occoupés à délibérer sour cette réounion dou parlement, et à cercer oun moyen d'ottenir de ces messiours l'enrezistrement des édits.

LE ROI.

Inutile, messieurs : les édits sont enregistrés.

TOUS.

Enregistrés?

MAZARIN.

Et qui donc a fait ce miracle, sire?

LE ROI.

Moi, monsieur le cardinal.

MAZARIN.

Ma comment Sa Mazesté a-t-elle pou ottenir... ?

LE ROI.

J'ai été moi-même au parlement.

MAZARIN.

Et Votre Mazesté a prononcé oun beau discours?

LE ROI.

J'ai dit : « Je veux ! »

(Mazarin et la Reine échangent un regard.)

D'ANJOU.

Bravo, Louis !

LE ROI.

Et, maintenant, messieurs (regardant à sa montre), il est onze heures; j'avais indiqué le départ de la chasse pour midi. Allez revêtir vos costumes de chasse, car le départ sonnera à midi précis... Ma mère... monsieur le cardinal... j'espère bien que vous nous ferez l'honneur d'être de notre chasse ?

ANNE.

Oui, mon fils.

(Elle sort la première.)

MAZARIN.

Oui, sire.

(Il sort le deuxième.)

D'ANJOU.

Reste quelques instants encore dans cette salle, Louis : j'ai un protégé qui va venir t'y demander une grâce.

LE ROI.

Et, toi, va t'habiller, et tâche de ne pas te faire attendre, si c'est possible.

D'ANJOU.

Oh! je ne réponds de rien! D'ailleurs, si je ne suis pas prêt, j'irai vous rejoindre.

(Il sort le troisième.)

LE DUC DE GRAMONT, à part, aux Conseillers.

Eh bien, messieurs, que dites-vous de ce qui vient de se passer?

LE DUC DE VILLEROI.

Il me semble que mon élève fait des merveilles!

LE MARQUIS DE MONTGLAT.

Certes, le roi me paraît bien décidé à être roi!

GUITAUT.

Et, moi, je dis qu'il ne sera vraiment roi que lorsqu'il m'aura ordonné d'arrêter quelqu'un; et il ne m'a encore ordonné d'arrêter personne!

(Sortie générale.)

SCÈNE XII

LE ROI, seul.

Elle était à sa fenêtre! qui eût-elle attendu, si ce n'est moi? Dieu le sait! Peut-être Saint-Aignan, peut-être Villeroi, peut-être Guiche... Il me semble, cependant, que c'est bien moi qu'elle a salué... Bah! on salue toujours le roi, si peu roi qu'il soit... Oh! si j'étais sûr qu'elle m'aimât véritablement, cela me donnerait du courage!... Étrange chose que cette crainte dont je ne puis triompher! Moi qui ai levé le fouet sur tout ce parlement comme sur une meute... (il fait le geste de frapper; son fouet lui échappe des mains, et va se perdre sous le tapis de la table), je tremble devant une jeune fille! Il est vrai que je tremble bien un peu aussi devant ma mère, et beaucoup devant M. le cardinal! (Il se baisse pour ramasser son fouet, lève le tapis de la table, et, sous la table, aperçoit une jeune fille très-coquettement vêtue en paysanne.) Comment! qui est là?... Que fais-tu là, mon enfant?

SCÈNE XIII

LE ROI, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Oh! excusez-moi, sire!... Sire, pardon!

LE ROI.

Mais je ne me trompe pas... Non... Si... si! c'est toi, mon enfant?

GEORGETTE.

Oh! le roi me reconnaît? Quel bonheur!

LE ROI.

Oui, tu es la fille du père Dupré...

GEORGETTE.

Oui, sire!

LE ROI.

Qui était jardinier en second du château de Saint-Germain.

GEORGETTE.

Et qui vient d'être nommé jardinier en premier du château de Vincennes.

LE ROI.

Nous avons joué cent fois ensemble dans les parterres du château neuf, et dans les bâtiments du vieux château. On t'appelait... attends donc... on t'appelait Georgette!

GEORGETTE.

Oui, Georgette la Curieuse, parce que l'on me trouvait toujours cachée quelque part, derrière quelque rideau ou sous quelque table, regardant ou écoutant... C'est cela.

LE ROI, riant.

Eh bien, il paraît que tu as grandi, que tu as embelli, mais que tu n'as pas changé de nom, hein?

GEORGETTE.

Le roi croit donc que c'est par curiosité que j'étais là?

LE ROI.

Dame, il me semble...

GEORGETTE.

Oh! le roi se trompe bien!

LE ROI.

Pourquoi y étais-tu donc, alors?

GEORGETTE.

Parce que j'ai eu peur !

LE ROI.

Peur de qui ?

GEORGETTE.

De M. le cardinal.

LE ROI.

Et à quelle occasion ?

GEORGETTE.

C'est que... c'est que... Je n'ose pas trop dire cela à Votre Majesté.

LE ROI.

Mademoiselle Georgette !

GEORGETTE.

Sire...

LE ROI.

Prenez garde ! je vais dire : « Je veux ! »

GEORGETTE.

Comme au parlement !

LE ROI, à lui-même.

Mais elle est charmante, cette petite fille !

GEORGETTE.

Le roi est bien bon !

LE ROI.

Comment, tu as entendu ?

GEORGETTE.

Oh ! j'ai l'oreille fine !

LE ROI.

Allons, dis-moi cela, mon enfant... Pourquoi étais-tu cachée sous cette table ?

GEORGETTE.

Le roi ne se fâchera point ?

LE ROI.

Non ; d'ailleurs, ce n'est pas au roi que tu le diras, c'est à ton camarade Louis.

GEORGETTE.

Le roi se souvient donc... ?

LE ROI.

Si tu as l'oreille fine, Georgette, moi, j'ai la mémoire bonne.

GEORGETTE.

Alors, voila qui me rassure !

LE ROI.

J'écoute.

GEORGETTE.

Eh bien, sire, il faut vous dire qu'il s'est fait, depuis huit jours, un grand remue-ménage au château de Vincennes.

LE ROI.

Je m'en doute.

GEORGETTE.

Chacun allait, venait, criait : « On dit que le roi va venir... M. Poquelin est arrivé pour meubler le château... Il va y avoir des chasses, des bals, des fêtes. »

LE ROI.

Et, toi, qu'as-tu dit en apprenant cela ?

GEORGETTE.

Moi, j'ai battu des mains, et j'ai dit : « Tant mieux !... tant mieux ! »

LE ROI.

Et pourquoi as-tu dit : « Tant mieux ? »

GEORGETTE.

C'est justement ce que m'a demandé mon père.

LE ROI.

Et tu lui as répondu ?

GEORGETTE.

Je lui ai répondu : « Tant mieux, parce que le roi est un de mes bons amis, et que nous jouerons encore ensemble dans les jardins et dans les appartements, comme autrefois ! »

LE ROI.

Mais sais-tu que tu es adorable, Georgette ?

GEORGETTE.

Moi? Oh! que c'est drôle, ce que vous me dites là, sire!

LE ROI, lui prenant la main.

Et tu as répondu à ton père...? Mais voyez donc la jolie petite main !

GEORGETTE.

Non, c'est mon père qui a répondu à son tour... Il a répondu : « Chut, Georgette! il ne faut pas dire de ces choses-là! Le roi n'est plus ce petit garçon exilé de Paris par la Fronde, et qui jouait avec toi dans les jardins de Saint-Germain; c'est un beau jeune homme ; c'est un grand prince ; et il y a même un poëte, M. de Benserade, qui dit que c'est un dieu. »

LE ROI.

Vraiment? Pauvre dieu, sur ma foi, Georgette! Dieu sans Olympe et sans tonnerre!

GEORGETTE.

Alors, je me suis sentie redevenir plus curieuse que jamais. J'avais vu de beaux jeunes gens, j'avais vu de grands princes; mais je n'avais jamais vu de dieu... qu'en marbre, et dans les jardins du château neuf... « Oh! me suis-je dit, je veux voir un dieu en chair et en os, la première avant tout le monde. » Alors, ce matin, sachant que vous alliez arriver de Paris, je me suis glissée dans cette grande salle, et je me suis mise à cette fenêtre, qui donne sur la route. J'avais déjà vu entrer beaucoup de mortels, mais pas un seul dieu, quand, tout à coup, j'ai entendu du bruit derrière moi. Je me suis retournée: c'était M. de Mazarin qui venait avec le tapissier... Vous vous rappelez, sire? autrefois, nous avions très-grand'peur tous deux de M. de Mazarin!

LE ROI.

J'en ai même très-grand'peur encore!

GEORGETTE.

Ah! voyez! Cela prouve qu'à ma place vous eussiez fait comme moi.

LE ROI.

Qu'as-tu donc fait?

GEORGETTE.

Vous ne devinez pas? Je me suis cachée sous la table... Dame, je croyais que, ses comptes avec le tapissier finis, ils allaient s'en aller tous les deux; point! Le tapissier sorti, est entrée la reine mère, dont nous avions autrefois très-grand'peur aussi tous deux... Vous rappelez-vous, sire?

LE ROI.

Oui, j'en ai peur encore, mais un peu moins, cependant.

GEORGETTE.

Alors, ils se sont mis à parler d'affaires d'État.

LE ROI.

Cela a dû t'amuser!

GEORGETTE.

Oh! cela m'ennuyait beaucoup, sire! Cependant, lorsqu'il a été question de votre mariage, oh! alors, j'ai écouté, j'ai écouté...

LE ROI.

Comment, de mon mariage?

GEORGETTE.

Oui, il paraît que vous allez vous marier... Mais chut! sire, il ne faut pas que vous le sachiez.

LE ROI.

Comment, il ne faut pas?

GEORGETTE.

Non, c'est un grand secret! Il n'y a au monde que la reine mère et M. de Mazarin qui connaissent ce projet; et encore, ce matin, le cardinal ne le connaissait pas. C'est la reine mère qui l'avait arrêté d'avance dans son esprit, — c'est à peu près ainsi qu'elle s'est exprimée, — et qui le lui a confié.

LE ROI.

Ainsi, ils veulent me marier sans que je le sache?

GEORGETTE.

Je crois que c'est leur intention.

LE ROI.

Mais, enfin, avec qui veut-on me marier?

GEORGETTE.

Ah! dame, je ne sais pas si je puis vous le dire.

LE ROI.

Comment, tu ne sais pas si tu peux, Georgette? Non-seulement tu le peux; mais encore tu le dois!

GEORGETTE.

Vous êtes sûr?

LE ROI.

Oui, sous peine de rébellion à ton roi! Es-tu une rebelle, Georgette?

GEORGETTE.

Non, sire!

LE ROI.

Eh bien, alors, dis! Avec qui veut-on me marier?

GEORGETTE.

Avec la princesse Marguerite de Savoie.

LE ROI.

Avec ma cousine?

GEORGETTE.

Ah! c'est votre cousine, sire?

LE ROI.

Toutes les princesses sont mes cousines... Ah! c'est avec Marguerite de Savoie que l'on veut me marier !

GEORGETTE.

Oui, et elle arrive aujourd'hui ou demain avec sa maman, madame Christine... Seulement, vous comprenez, sire, elles viennent pour rendre visite à Sa Majesté la reine mère, pas pour autre chose.

LE ROI.

Oui.

GEORGETTE.

Et, comme la princesse est très-jolie, très-spirituelle, très-charmante, on espère qu'elle combattra votre amour.

LE ROI, vivement.

Mon amour pour qui ?

GEORGETTE.

Ah! je ne sais pas... Votre amour pour la personne que vous pourriez aimer.

LE ROI.

Ah! ah! c'est bon à savoir, ce que tu me dis là, Georgette! Et voilà tout ce que tu as entendu ?

GEORGETTE.

Tout! Est-ce que ce n'est point assez, sire?

LE ROI.

Oh! si! si!... Comme tu as bien fait de te cacher, Georgette!

GEORGETTE.

Vraiment? Que je suis contente! Alors, je me cacherai toujours, sire.

LE ROI.

Et tu viendras me dire tout ce que tu auras entendu?

GEORGETTE.

Tout!

LE ROI.

Ainsi, ils n'ont pas dit autre chose?

GEORGETTE.

Autre chose de relatif au roi? Non. M. Poquelin a demandé une lettre de cachet contre son fils ; mais M. le cardinal a répondu : « Cela regarde le roi! Affaire d'État! » M. le duc d'Anjou a demandé à la reine mère un privilége de théâtre pour M. Molière; mais la reine mère a répondu : « Cela re-

garde le roi ! Affaire d'État ! » De sorte qu'il est convenu que M. Poquelin viendra lui-même vous demander la lettre de cachet contre son fils, et que M. Molière sollicitera en personne son privilége de théâtre. C'est pour cela que M. le duc d'Anjou vous a prié de rester dans cette salle.

LE ROI.

Et il n'y a plus rien ?

GEORGETTE.

Non, sire ; cette fois, il n'y a plus rien, j'en suis bien sûre.

LE ROI.

Quel charmant lieutenant de police j'ai là !

(Il regarde autour de lui.)

GEORGETTE.

Le roi désire quelque chose ?

LE ROI.

Oui, mademoiselle Georgette la Curieuse ; je désire savoir quel est le mousquetaire de garde. (Appelant.) Monsieur le mousquetaire !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, BOUCHAVANNES.

BOUCHAVANNES, s'arrêtant sur le seuil de la porte.

Le roi a appelé ?

LE ROI.

Oui, monsieur. Je désire que vous preniez le signalement de cette enfant-là, et que vous le donniez à vos camarades, afin qu'elle puisse arriver quand elle voudra jusqu'à moi ; d'ailleurs, son nom sera son passe-port : elle s'appelle Georgette.

BOUCHAVANNES.

Le roi sera obéi.

GEORGETTE.

Oh ! que je suis contente !

LE ROI.

Attendez donc, monsieur...

BOUCHAVANNES.

Sire ?

LE ROI.

N'êtes-vous pas M. de Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES.

Oui, sire.

LE ROI.

Alors, vous arrivez de Turin ? Il me semble qu'on m'a fait signer un congé pour vous.

BOUCHAVANNES.

J'arrive de Turin, en effet, il y a huit jours, sire, et j'y ai passé trois mois, ma mère ayant l'honneur d'être dame du palais de la régente.

LE ROI.

Venez ici, s'il vous plaît, monsieur.

BOUCHAVANNES, déposant sa demi-pique près de la porte, et s'avançant.

Sire !

LE ROI.

Vous devez connaître la princesse Marguerite ?

BOUCHAVANNES.

J'ai eu l'honneur de la voir presque tous les jours, et de lui parler deux ou trois fois.

LE ROI.

Et quelle personne est-ce, monsieur ?

BOUCHAVANNES.

Le roi me fait l'honneur de m'interroger sur le physique ou sur le moral ?

LE ROI.

Sur tous deux, monsieur.

GEORGETTE, barrant la porte du fond à Poquelin avec la demi-pique de Bouchavannes.

On n'entre pas !

LE ROI.

C'est cela, Georgette ! fais bonne garde à la place de M. de Bouchavannes.

POQUELIN.

Sire !

LE ROI.

Ah ! c'est vous, monsieur Poquelin ? Bien, dans un instant.

POQUELIN, s'éloignant.

Sire !...

GEORGETTE, remettant la pique à sa place.

La !

LE ROI.

Revenons à notre interrogatoire, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Eh bien, sire, la princesse Marguerite est, au moral, une pieuse et bienfaisante princesse, digne en tous points du sang dont elle sort.

LE ROI.

Et au physique ?... Je désire un portrait exact, monsieur de Bouchavannes.

BOUCHAVANNES.

Sire, des cheveux noirs, de grands yeux mélancoliques, un teint plutôt calme qu'animé, un nez bien fait, des lèvres fraîches, des dents blanches, une taille gracieuse et flexible... D'ailleurs, si le roi désire des renseignements plus précis...

LE ROI.

Eh bien ?

BOUCHAVANNES, souriant.

J'ai l'avantage de connaître une jeune fille attachée à la princesse en qualité de demoiselle d'honneur.

LE ROI.

Merci, monsieur de Bouchavannes; je sais tout ce que je voulais savoir. Si vous n'êtes pas de service, ce soir, ce qui est probable, puisque vous l'êtes ce matin...

BOUCHAVANNES.

Pardon, sire ! nous sommes peu nombreux : vingt-quatre en tout...

LE ROI.

Je savais que M. le cardinal faisait des économies d'argent, mais j'ignorais qu'il fît des économies de mousquetaires.

BOUCHAVANNES.

De sorte que nous avons deux factions toutes les vingt-quatre heures; ma seconde, à moi, vient ce soir, de neuf à onze heures, dans la cour de l'Orangerie.

LE ROI.

Eh bien, jusqu'à neuf heures, venez au jeu ; j'aurai plaisir à vous y voir, et peut-être besoin de vous demander de nouveaux renseignements. Vous êtes bon gentilhomme, à ce que je crois, monsieur ?

BOUCHAVANNES.

Sire, mon père a eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi Louis XIII.

LE ROI.

C'est bien; on tâchera de vous trouver une compagnie, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Oh! sire!...

(Il salue militairement et reprend sa faction.

LE ROI.

Et, maintenant, laissez entrer M. Poquelin.

SCÈNE XV

LES MÊMES, POQUELIN.

POQUELIN.

Sire!

LE ROI, faisant signe de la main.

Georgette, laisse-moi avec ce brave monsieur-là; tu n'as pas besoin d'écouter ce qu'il va me dire, tu le sais d'avance.

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI.

Tandis qu'ailleurs tu apprendras peut-être quelque chose que tu ne sais pas.

GEORGETTE.

Je tâcherai.

LE ROI.

Va! tu as près de moi les grandes et les petites entrées.

GEORGETTE.

Merci, sire! j'en profiterai. (A part.) Oh! mais c'est que le roi ne ressemble pas du tout aux dieux de marbre du château neuf!

(Elle sort.)

SCÈNE XVI

LE ROI, POQUELIN.

LE ROI.

Approchez, monsieur Poquelin! approchez!

POQUELIN, tout tremblant et tripotant une foule de papiers qu'il laisse tomber et qu'il ramasse.

Sire !...

LE ROI.

Je sais ce que c'est... Un placet, n'est-ce pas? Donnez!

(Il lui prend le papier des mains.)

POQUELIN.

Oui, sire, un placet.

LE ROI.

Tendant à faire enfermer votre fils Molière, parce qu'il déshonore le nom des Poquelin.

POQUELIN.

Comment! le roi sait?...

LE ROI.

Ouì, je sais beaùconp de choses qu'on ne se doute pas que je sais... De sorte que M. Molière...?

POQUELIN.

Oh! sire! le malheureux! il fait la honte de notre famille... Poëte et comédien!

LE ROI.

Il me semble, cependant, que poëte...

POQUELIN.

Poëte, passe encore... quoique, lorsqu'on a devant soi un état aussi sûr et aussi honorable que celui de tapissier, cela me paraisse une grande folie, d'aller risquer de mourir de faim en embrassant celui de poëte... Mais, enfin, y a-t-il, du moins, des gentilshommes qui s'en mêlent... Tandis qu'un comédien, sire! un baladin! un histrion! un homme qui se met de la farine sur le visage! oh!...

LE ROI.

Eh bien, soyez tranquille, j'examinerai cela.

POQUELIN.

Je puis donc espérer...?

LE ROI.

Qu'il sera fait justice à qui de droit. Allez, monsieur Poquelin! allez!

POQUELIN.

Ah! sire, vous sauvez l'honneur de la famille!

(Il sort.)

SCÈNE XVII

LE ROI, seul, s'asseyant.

Où diable l'orgueil va-t-il se nicher? (Ouvrant le placet.) « Placet tendant à obtenir une lettre de cachet contre le sieur Jean-Baptiste Poquelin, se faisant appeler Molière. — Sire... » (Apercevant un papier.) Tiens, qu'est-ce donc que ce papier qui s'est glissé dans le placet de maître Poquelin?... L'écriture de M. le cardinal! (Il lit.) « Salle à manger : deux mille livres; chambre à coucher du roi, de la reine : quatre mille livres... Total : vingt mille livres, payables le 25 septembre 1659. — MAZARIN. » Ah çà! mais c'est l'ordonnance de ce pauvre diable, que, dans son trouble et dans son indignation, il a glissée entre les pages du placet... Il faut que je la lui fasse remettre... (S'arrêtant.) Oh! oh! qu'y a-t-il donc de l'autre côté?... Peste! un chiffre assez rond! « Trente-neuf millions deux cent soixante mille livres! » Qu'est-ce que cela? « État de la fortune de M. le cardinal Mazarin, au 24 septembre 1658. » Ah! par ma foi! c'est d'hier; on ne saurait rien trouver de plus nouveau. (Lisant.) « Sur Lyon : trois millions neuf cent mille livres; sur Bordeaux : sept millions; sur Madrid : quatre millions; rentrées générales : sept millions; propriétés en terres, châteaux, palais, maisons, bois : neuf millions; bourse et valeurs diverses : deux millions six cent mille livres; total : trente-neuf millions deux cent soixante mille livres. » Ah! monsieur de Mazarin, vous qui criez toujours misère! Mais comment ce précieux papier se trouve-t-il entre les mains de Poquelin?... Ah! je comprends! sans faire attention à ce qui était écrit d'un côté, M. de Mazarin a écrit de l'autre... C'est cela! Par ma foi! voilà un précieux renseignement, et qui peut faire le pendant à la nouvelle que m'a annoncée Georgette... Bon! on vient... C'est sans doute le coquin de fils.

SCÈNE XVIII

LE ROI, MOLIÈRE, entr'ouvrant la porte du duc d'Anjou, avec timidité, mais sans gaucherie.

MOLIÈRE.

Le roi excusera ma hardiesse, je l'espère; mais monseigneur le duc d'Anjou m'a dit que Sa Majesté était prévenue de l'objet de ma visite.

LE ROI.

Entrez, monsieur Molière! entrez! Oui, je suis prévenu, et je vous attendais.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, sire, la crainte que j'avais de me trop hâter m'aurait-elle fait tomber dans cette faute, au contraire, que le roi aurait eu l'ennui de m'attendre?

LE ROI.

Oui, je vous ai attendu; mais rassurez-vous, je n'ai pas perdu mon temps en vous attendant.

MOLIÈRE.

Sire, je tâcherai d'exposer ma demande en deux mots; d'ailleurs, si je fatigue le roi, un signe de Sa Majesté, et je me retire.

LE ROI.

Non pas, monsieur Molière! je suis homme de premier coup d'œil, et, au premier coup d'œil, vous me plaisez.

MOLIÈRE.

Sire!...

LE ROI.

On vous tourmente dans votre famille, on vous persécute, on vous rend fort malheureux, n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Sire, il m'est impossible d'en vouloir pour cela à mes bons parents: ils ont la conviction bien sincère qu'en suivant la carrière que j'ai embrassée, je perds mon corps en ce monde et mon âme dans l'autre.

LE ROI.

Et ce n'est point votre avis, à vous?

MOLIÈRE.

Mon avis, à moi, sire, est que, dans toutes les conditions,

on peut demeurer honnête homme, et que Dieu est trop juste pour damner les honnêtes gens.

LE ROI.

M. de Conti a été votre condisciple?

MOLIÈRE.

Oui, sire; nous avons étudié ensemble au collége des Jésuites de Clermont.

LE ROI.

Il est plus jeune que vous, cependant.

MOLIÈRE.

Oh! oui, sire, beaucoup plus jeune; ce n'est que fort tard, c'est-à-dire à l'âge de dix-huit ans, que j'ai obtenu de mon père la permission d'étudier.

LE ROI.

Vous avez étudié le droit?

MOLIÈRE.

J'ai même été reçu avocat, sire; mais là n'était point ma vocation.

LE ROI.

Vous savez que M. de Conti fait grand cas de vous... Il prétend que, s'il était roi, il vous consulterait sur toutes les choses de la politique; il dit que vous savez la rhétorique, la philosophie, la poésie...

MOLIÈRE.

Sire, M. de Conti est trop indulgent pour moi! Il est vrai que j'ai appris la rhétorique avec le père Thuillier, et la philosophie avec Gassendi; mais, quant à la poésie...

LE ROI.

Quant à la poésie?... Achevez, monsieur.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, je crois que l'on n'apprend pas la poésie, et que celui qui n'est pas né poëte, ne le deviendra jamais.

LE ROI.

Ah! vraiment? Et, dites-moi, monsieur Molière, voyons, qu'est-ce qu'un poëte?

MOLIÈRE.

Mais, sire, n'avez-vous point à la cour, près de Votre Majesté, sous ses yeux, des gens qu'on appelle ainsi?

LE ROI.

Qui cela?

MOLIÈRE.

Mais M. de Benserade, par exemple; M. de Saint-Aignan, sire.

LE ROI.

Voulez-vous que je vous dise une chose, monsieur Molière? Eh bien, j'ai l'idée que ce ne sont pas de véritables poëtes.

MOLIÈRE.

Vraiment, sire?

LE ROI.

Oui. (Le regardant fixement.) Tandis que vous en êtes un, vous! Voilà pourquoi je vous demande, à vous : Qu'est-ce qu'un poëte?

MOLIÈRE.

Sire, vous avez lu autrefois, dans Virgile, la fable du pasteur Aristée?

LE ROI.

Oui, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Eh bien, dans cette fable, sire, il y a un certain Protée, lion, serpent, flamme, fumée, nuage, éther, échappant sans cesse à la chaîne qui veut le lier, à la main qui tente de le saisir, à l'œil qui essaye de l'analyser... Sire, c'est le poëte! Comment donc voulez-vous que je vous explique ce qu'est un pareil personnage?

LE ROI.

N'importe, essayez toujours. Ce que vous me dites est si différent de la langue en usage dans le pays que j'habite, qu'il me semble entendre parler un homme pour la première fois.

MOLIÈRE, avec une profonde mélancolie.

Le poëte, sire, c'est l'homme né pendant un sourire de tristesse de la nature; c'est un composé de joie et de larmes, riant comme un enfant, pleurant comme une femme; laissant sans cesse échapper la réalité pour se mettre à la poursuite du rêve; estimant, à l'égal de tous les biens de la terre, le nuage qui glisse au ciel, et qui change de forme vingt fois en une minute! C'est l'empereur romain désireux de l'impossible, et qui, cependant, satisfait par une illusion, prend la goutte d'eau pour la perle, le ver luisant pour l'étoile, le caprice pour l'amour! C'est tantôt le pauvre grillon qui chante sous l'herbe enivré de l'âcre odeur des foins fraîche-

ment coupés, roi d'un monde de bluets et de pâquerettes qu'il préfère même à votre royaume, sire! C'est tantôt l'aigle orgueilleux planant au-dessus des nues, empereur de l'immensité, ruisselant de l'or du soleil, et jetant, de minute en minute, un cri rauque et sauvage qui n'est que l'expression de son impuissance à ne pas monter plus haut, et de sa douleur d'être forcé de descendre! C'est, enfin, l'homme que vous pourriez faire, comme le disait M. de Conti, conseiller, secrétaire d'État, premier ministre; que vous pouvez combler de toutes les faveurs de la fortune et de tous les dons de la puissance, et qui, lorsqu'il a l'honneur de voir son roi, de lui parler, de tomber à ses pieds, demande pour tout don, sollicite pour toute faveur, quatre planches posées sur quatre tonneaux, enfermées par quatre murs, sur lesquelles il puisse faire entrer, sortir, parler, agir, déclamer, rire, pleurer et souffrir, des personnages de fantaisie qui, éclos dans son imagination, n'ont jamais existé que pour lui, et qui, cependant, sont sa vraie famille, son seul monde, ses uniques amis!... Voilà le poëte, sire! Et, maintenant, il ne me reste plus qu'à m'étonner qu'un si étrange animal ait osé se présenter devant ce qu'il y a de plus grand, de plus noble, de plus puissant dans l'univers, devant le roi Louis XIV!

LE ROI.

Ah! ma foi! monsieur Molière, vous m'avez donné une si bonne définition du poëte, que je vous en demanderai une du roi. Ce sera plus difficile, n'est-ce pas?

MOLIÈRE.

Non, sire.

LE ROI.

Eh bien, monsieur Molière, qu'est-ce qu'un roi?

MOLIÈRE.

Sire, c'est un homme que la postérité maudit quand il s'appelle Néron, et que les âges futurs bénissent quand il s'appelle Henri IV.

LE ROI.

Et, à votre avis, monsieur Molière, si un roi avait à demander à Dieu de lui accorder un don, quel don devrait-il demander?

MOLIÈRE.

Salomon avait demandé la sagesse.

LE ROI.

Mais, moi, je ne veux pas faire ce qui a été fait avant moi, fût-ce par le roi Salomon.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, la connaissance la plus précieuse pour un roi serait celle de la vérité.

LE ROI.

Oui; mais le moyen de connaître la vérité?

MOLIÈRE.

Eh! sire, c'est parfois de faire semblant de la savoir..

LE ROI.

Faites-moi toucher du doigt ce que vous me dites.

MOLIÈRE.

Hélas! sire, je ne suis qu'un pauvre poëte comique, et ne puis, par conséquent, vous offrir qu'un moyen de comédie.

LE ROI.

Offrez, monsieur Molière ; il sera le bien reçu.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, supposez, par exemple, que le hasard vous ait rendu maître d'un secret...

LE ROI.

Le hasard a mieux fait, monsieur Molière; car, aujourd'hui même, il m'en a livré deux, et des plus importants!

MOLIÈRE.

Alors, le hasard vous traite en enfant gâté, et cela prouve son intelligence. Eh bien, le roi m'a fait l'honneur de rester seul un quart d'heure avec moi...

LE ROI.

Oui.

MOLIÈRE.

Personne ne m'a vu entrer, personne ne me verra sortir; eh bien, sire, que le roi dise que, ce quart d'heure, il l'a passé avec un agent secret qui lui rend compte de tout ce qui se fait, se dit, se pense même à la cour; qu'il glisse la connaissance des deux secrets qu'il a dans l'oreille des deux personnes qui croient ces secrets connus d'elles seules; que ces personnes racontent ce qui vient de leur arriver chacune à un ami ou à un confident, et... et je connais les hommes de cour, sire : chacun viendra vous dire le secret de son voisin, et peut-être même le sien, de peur que votre agent secret ne vienne vous le dire avant lui.

LE ROI.

Oh! par le ciel! monsieur Molière, voilà une plaisante idée, et je l'adopte!

MOLIÈRE.

Sire, c'est trop d'honneur pour le pauvre poëte qui vous la donne. (Le cor se fait entendre.) Mais...

(On sonne le départ.)

LE ROI.

C'est le départ qui sonne. Maintenant, écoutez, monsieur Molière : comme il faut, avant tout, que le poëte, qui lâche toujours la réalité pour l'ombre, ait, au bout du compte, de quoi manger, à partir d'aujourd'hui, vous êtes mon valet de chambre honoraire, à trois mille livres d'appointements.

MOLIÈRE.

Oh! sire, que de bontés! Et, quant à mon privilége...?

LE ROI.

Vous êtes mon valet de chambre, monsieur Molière : vous me le demanderez quand vous voudrez.

MOLIÈRE.

Oh! sire! baiser cette main royale est, maintenant, la seule chose qui me reste à désirer.

(Le Roi présente sa main; Molière la baise respectueusement, et sort. — Pendant ce temps, l'antichambre s'est remplie de Gentilshommes en costume de chasse.)

SCÈNE XIX

LE ROI, TOUTE LA COUR.

LE ROI.

Allons, messieurs, en chasse! et j'espère que la journée finira aussi bien qu'elle a commencé!

(Le Roi sort. Tout le monde le suit.)

ACTE DEUXIÈME

La forêt de Vincennes. — A gauche, le chêne dit de *saint Louis*; à droite, un bouquet d'arbres, et, derrière ces arbres, une grotte de verdure.

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, LE DUC D'ANJOU, MAZARIN, MADAME HENRIETTE, MARIE DE MANCINI, MADEMOISELLE DE LA MOTTE, LE COMTE DE GUICHE, LE DUC DE GRAMONT, LES DEUX VILLEROI, DANGEAU, VILLEQUIER, BERINGHEN, PAGES, etc., etc.

Ces personnages sont divisés en groupes, les uns assis ou couchés, les autres debout. Les Pages font leur service autour d'eux. — Le premier groupe, sous le chêne de saint Louis, se compose d'Anne d'Autriche, de madame Henriette, de mademoiselle de la Motte, de Beringhen et du chevalier de Lorraine. — Le deuxième groupe, à droite, se compose du Roi, du duc d'Anjou, de Marie de Mancini, du comte de Guiche, du marquis de Villeroi et du comte de Dangeau. — Le troisième groupe se compose du Cardinal, du duc de Villeroi, du duc de Gramont et de M. de Villequier. — Deux ou trois autres groupes complètent la mise en scène. Des tapis chargés de mets, de verres et de bouteilles sont étendus à terre. On est à la fin de la collation.

MARIE, à demi-voix, montrant, d'un mouvement de tête, Dangeau, qui écrit sur ses tablettes.

Sire, demandez donc à Dangeau ce qu'il fait... Je parie, moi, que c'est un madrigal en l'honneur de votre passion mademoiselle de la Motte d'Argencourt, qui nous regarde d'un œil féroce, et qui fait que Sa Majesté la reine mère, ne pouvant pas entendre nos paroles, ne perd pas, du moins, un de nos gestes.

LE ROI.

D'abord, vous savez mieux que personne que mademoiselle de la Motte a pu être, mais n'est plus ma passion. Si je n'ai pas encore tout à fait la puissance d'un roi, j'en ai le cœur : mademoiselle de la Motte, ayant aimé ou aimant M. de Chamarante, ne pouvait plus être rien pour moi. En-

suite, je sais mieux que personne, moi à qui un agent secret révèle toutes choses, que Dangeau ne fait pas de vers. Il est donc impossible de faire passer deux plus gros mensonges par une plus petite et une plus charmante bouche que ne le fait à cette heure mademoiselle Marie de Mancini !

MARIE.

Oh! sire, voilà le plus galant démenti qui ait jamais été donné, même dans les alcôves de madame de Rambouillet!

D'ANJOU.

Guiche, est-ce que ça t'amuse, toi, d'entendre sans cesse parler d'amour?

GUICHE.

D'en parler, oui; d'en entendre parler, non...

MARIE.

Mais, enfin, j'en reviens au fond des choses, comme dit la belle Arténice. Comment voulez-vous donc que je sache, sire, si mademoiselle de la Motte est ou n'est plus votre passion, et si M. Dangeau compose ou non un madrigal?

LE ROI.

Parce que la femme ne se trompe point au sentiment qu'elle inspire, et que son regard voit aussi facilement l'amour au fond du cœur de son amant que le plongeur voit la perle au fond de la mer.

MARIE.

Ah ! sire, mais c'est vous qui êtes poëte ! et, si vous le tentiez, j'en suis sûre, vous feriez des vers aussi courammeut que M. le comte de Saint-Aignan ou M. le marquis de la Feuillade.

D'ANJOU.

Est-ce ton avis, Guiche?

GUICHE.

Pardieu ! le roi n'est-il pas le roi? et, en cette qualité, le roi ne peut-il pas tout ce qu'il veut? D'ailleurs, la poésie est femme! pourquoi, comme toute femme, ne serait-elle pas coquette ou infidèle?

LE ROI.

Guiche, je te préviens que, si tu continues à dire du mal des femmes, je t'exile!

GUICHE.

Comme Chamarante, sire? Parbleu! cela ne m'étonnerait pas.

D'ANJOU.

Moi, je ne me connais pas beaucoup en vers : je les aime un peu plus que les sucreries, un peu moins que les dentelles, les bijoux et les diamants, pour lesquels je vendrais mon droit d'aînesse, si j'étais Ésaü au lieu d'être Jacob; mais j'ai trouvé le dernier quatrain de M. de la Feuillade fort mal rimé.. Attendez donc...

MARIE.

Oh ! monseigneur, est-ce que, par hasard, dans vos pénitences, monsieur votre gouverneur vous ferait apprendre les quatrains de M. de la Feuillade ?

D'ANJOU.

D'abord, mademoiselle Marie, sachez qu'il y a deux ans que je n'ai plus de gouverneur, et que, par conséquent, je me gouverne tout seul. Non, Dieu merci ! je n'ai plus de gouverneur, et ne fais d'autres pénitences que celle que m'impose M. de Mazarin, quand son avarice me refouze de l'arzent pour aceter des passementeries... A propos, la nièce de notre oncle, vous avez là du point d'Angleterre passablement merveilleux !

MARIE.

C'est Sa Majesté la reine Henriette qui me l'a donné.

D'ANJOU.

Pauvre tante ! il lui reste donc encore quelque chose à donner ? Je croyais que MM. Cromwell père et fils lui avaient tout pris.

GUICHE.

Allons, bien ! voilà que nous tournons à la politique, maintenant.

D'ANJOU.

Ah çà ! mais tu n'es donc jamais content, toi, Guiche?

MARIE.

Non, mais M. de Guiche veut rappeler à monseigneur que mon point d'Angleterre lui a fait oublier les vers de M. de la Feuillade.

D'ANJOU.

Ah !... Eh bien, voici. Il fait rimer *hasarder* avec *baiser*, et M. Molière, à qui j'ai montré le quatrain aujourd'hui, m'a assuré que cela ne rimait pas suffisamment.

LE MARQUIS DE VILLEROI.

La Feuillade est un gentilhomme, monseigneur, et, en cette

qualité, il me semble qu'il n'est pas tenu de rimer comme un croquant.

MARIE.

Mais, en somme, tout cela, sire, ne nous dit pas si Dangeau fait des vers ou de la prose.

LE ROI.

Nous allons le savoir. Viens çà, Dangeau !

DANGEAU.

Me voilà, sire.

LE ROI.

Mademoiselle de Mancini prétend que tu fais des vers ; je prétends que tu fais de la prose...

D'ANJOU.

Il ne fait peut-être ni l'un ni l'autre.

LE ROI.

Lequel de nous deux a raison ?

DANGEAU.

Vous, comme toujours, sire !

LE ROI.

Prends garde, Dangeau ! il y a certaines personnes qui doivent toujours avoir raison contre moi, même quand elles ont tort.

DANGEAU.

Sire, ma qualité d'historiographe m'interdit tout mensonge.

D'ANJOU.

Et surtout toute flatterie !

DANGEAU.

Je suis donc forcé de dire que c'est de l'histoire que je fais, et que l'on ne fait pas de l'histoire en vers.

LE ROI.

Eh bien, voyons, lis-nous ton histoire.

DANGEAU.

Permettez-vous, sire, que j'achève ma phrase ?

LE ROI.

Oui, achève ! achève !

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à Anne d'Autriche.

Voyez, madame, il ne la perd pas un instant des yeux !

ANNE.

Hélas ! mon enfant, il y a quinze jours, au Louvre, madame de Châtillon m'en disait autant de vous !

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Oh! excusez-moi, madame, mais c'est que vous ne pouvez comprendre...

ANNE.

Je ne puis comprendre, parce que j'ai trois fois votre âge, n'est-ce pas, mon enfant? Mais, vous saurez cela un jour, les femmes ont toujours vingt ans dans quelque coin du cœur.

LE ROI.

As-tu fini, Dangeau?

DANGEAU.

Oui, sire.

LE ROI.

Alors, nous t'écoutons.

DANGEAU, lisant avec le plus grand sérieux.

« Le 25 décembre 1658, Sa Majesté Louis XIV, avant de se mettre en chasse, a pris son dîner dans la forêt de Vincennes, au lieu dit le chêne de saint Louis; les chasseurs ont mangé sur le gazon, et divisés en plusieurs groupes. Le groupe du roi se composait... »

LE ROI, l'interrompant.

Bien, bien, Dangeau! tu nous en as dit assez, et nous sommes convaincus, maintenant, que ce n'est pas de la poésie que tu faisais.

D'ANJOU.

Peste! quel livre intéressant vous composerez, Dangeau, si votre histoire du règne de mon frère contient beaucoup de paragraphes pareils à celui que vous venez de nous lire!

ANNE, appelant.

Gramont!

GRAMONT, quittant le groupe de Mazarin, et s'approchant d'Anne d'Autriche.

Madame?

ANNE.

Quelle méchanceté venez-vous donc de dire au cardinal, que vous riez tous deux, vous rose, et lui vert, tandis que les autres ne rient pas du tout!

GRAMONT.

Oh! Majesté! une simple plaisanterie... Son Éminence ne mange ni ne boit, sous prétexte que cet empoisonneur de Guénaud l'a mise au régime.

ANNE.

Et vous trouvez plaisant...?

GRAMONT.

Qu'après avoir pris le ministère à M. de Beaufort, la régence à la reine Anne d'Autriche, la liberté à M. de Condé, le cardinalat au pape Urbain, l'archevêché de Paris à M. de Retz, la royauté au roi, l'argent à la France, M. de Mazarin ne puisse prendre un bon estomac au laquais de son antichambre ou au portefaix du coin de la rue!

GUICHE, se levant, et passant la main sur son front.

Ah!...

(Il s'éloigne.)

LE ROI.

Qu'a donc Guiche? Tout à l'heure, il grondait, et maintenant, le voilà qui soupire!

MARIE.

Le sais-je, moi?

LE ROI.

Bon! vous ne voulez pas me le dire? N'en parlons plus. Je demanderai la chose à mon agent secret.

MARIE.

Pardon, sire, mais voilà déjà deux fois que Votre Majesté parle de son agent secret; peut-on savoir à quoi vous employez ce mystérieux confident?

LE ROI.

A savoir tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour... Ainsi, par exemple, je n'ai qu'à lui demander ce qui se passe dans votre cœur, il me le dira; à quoi pense ma cousine Henriette, qui n'a pas encore prononcé un seul mot, et qui me semble plus près de pleurer que de rire, il me le dira; enfin, ce que M. de Mazarin murmure si bas à M. le duc de Villeroi, que la calotte de l'un et le chapeau de l'autre ne sont point dans le secret de leurs paroles, eh bien, il me le dira!

MARIE.

Oh! la bonne plaisanterie!

D'ANJOU.

M. Dangeau, voici un fait à consigner dans vos Mémoires. Mon frère Louis a, comme cet affreux Socrate, dont le buste me faisait si grand' peur quand j'étais enfant, que j'en ai pris en haine tous les philosophes passés, présents et futurs;

mon frère Louis a un démon familier qui le hante le jour, et le visite la nuit.

ANNE, qui a écouté avec une certaine attention.

Que dis-tu donc là, Philippe?

D'ANJOU.

Madame, je joue, comme cela m'est déjà arrivé dans le ballet des *Quatre Saisons*, le rôle de la nymphe Écho. Mon frère Louis prétend avoir un agent secret qui lui répète tout ce qui se dit, se fait ou se pense à la cour; de sorte qu'il n'y aura plus moyen de lui rien cacher à l'avenir.

HENRIETTE, tremblante.

Oh! mon Dieu!

D'ANJOU.

Eh bien, cela te fait peur, Henriette?... Est-ce que, par hasard, tu aurais quelque chose à cacher?... (A mademoiselle de la Motte, qui lui fait un signe.) Plaît-il?

HENRIETTE, à Anne, tandis que d'Anjou cause avec mademoiselle de la Motte, et que Beringhen va prendre les ordres de Mazarin.

Madame, si c'était vrai, ce que dit d'Anjou, le roi saurait donc que mon frère Charles est, depuis hier, à Vincennes? Peut-être, en ce cas, devrais-je le prévenir.

ANNE.

Ne crains rien, petite!... D'abord, ce démon familier dont j'entends parler pour la première fois, et qui n'a jamais donné signe de vie, n'existe probablement que dans l'imagination de d'Anjou, la plus folle des imaginations! ensuite, Louis sût-il que le roi d'Angleterre a rompu le ban qui l'exile de France, comme c'est avec mon autorisation que ce ban a été rompu, et que Louis ne veut que du bien à son cousin Charles, ton frère, mon enfant, ne courrait aucun danger.

HENRIETTE.

De la part de mon cousin Louis, non, je le sais; mais de la part de M. de Mazarin...

ANNE, avec un sourire mélancolique.

Je suis forcée d'avouer que le cardinal, étant des amis de M. Cromwell, est naturellement des ennemis du roi d'Angleterre.

HENRIETTE.

Hélas! il l'a bien prouvé! Ma pauvre mère espérait qu'à la mort de l'usurpateur, M. de Mazarin songerait à mon frère

Charles. L'usurpateur meurt, mon frère Charles accourt... Que trouve-t-il? M. Richard Cromwell reconnu, et la cour en deuil de M. Olivier Cromwell!... Oh! madame, n'est-ce point une impiété que de voir la cour de France porter le deuil d'un homme qui a fait monter son maître sur l'échafaud, et qui, depuis dix ans, tient au ban de l'Europe le roi légitime de la Grande-Bretagne?

ANNE.

Chut, mon enfant! tout cela peut changer; après les jours de pluie, les jours de soleil! Rappelle-toi le temps où le roi, le duc d'Anjou et moi mourions de faim à Melun, tandis que ta mère et toi mouriez de faim au Louvre... Mais silence! M. de Villeroi nous écoute.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, au bras du duc d'Anjou.

Monseigneur, répétez-moi, je vous prie, ce que le roi disait tout à l'heure à mademoiselle de Mancini.

D'ANJOU.

D'abord, il lui faisait compliment sur sa toilette... et le fait est qu'il est impossible d'avoir un habit mieux coupé que le sien, et qui aille mieux à l'air de son visage.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

J'ai entendu qu'il parlait de ses yeux... Sans doute lui disait-il qu'elle les avait les plus magnifiques du monde.

D'ANJOU.

Bon! ce ne serait pas d'un assez beau langage pour une précieuse comme la nièce de M. le cardinal! Il lui disait... (S'interrompant.) Ah! que vous avez là une charmante agrafe de pierreries!

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Vous ne la reconnaissez pas, monseigneur?

D'ANJOU.

Mais si fait! il me semble que je l'ai vue au chapeau de Louis.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Ne parlez pas si haut, monseigneur : vous rendriez mademoiselle de Mancini jalouse... Il lui disait donc, à propos de ses yeux...?

D'ANJOU.

Qu'elle les avait profonds comme l'azur de la mer.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Et elle répondait?

D'ANJOU.

Et elle répondait : « Mauvaise comparaison, sire ! la mer est perfide, et mes yeux ne promettront jamais rien qu'ils ne soient disposés à tenir. — Alors, a repris Louis, profonds comme l'azur du ciel qui s'étend au-dessus de nos têtes. — Ah ! j'accepte cela ! a répondu mademoiselle de Mancini, quoique cet azur soit bien, à cette heure, taché de quelques nuages. » Ils en sont, comme vous voyez, à la plus pure et à la plus délicate bergerie !... Ah çà ! mais vous me faites toutes ces questions-là... vous n'êtes donc plus amoureuse du beau Chamarante ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Pas plus que mademoiselle de Mancini n'est amoureuse du comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oh ! oh ! que dites-vous là, beau serpent de satin et de velours ?

MADEMOISELLE DE LA MOTTE.

Je dis qu'il n'y a, pour savoir ce qui se passe, qu'à voir la manière dont le comte de Guiche regarde mademoiselle de Mancini, et la façon dont mademoiselle de Mancini ne regarde pas le comte de Guiche.

D'ANJOU.

Oui, pour reconnaître qu'un jour ou une nuit, la chose finira entre le roi et mademoiselle de Mancini comme elle a fini entre le roi et mademoiselle de la Motte d'Argencourt.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, perdue dans une brassée de bouquets.

A mon secours ! à mon secours ! tous mes bouquets vont tomber !

LES DAMES.

Oh ! les charmantes fleurs !

LES HOMMES.

Oh ! la belle enfant !

LE ROI.

C'est toi, Georgette ?

D'ANJOU, bas, à Marie.

Prenez garde, mon agneau ! vous semez votre laine, et il y a des loups là-bas !

GEORGETTE.

Oui, sire, c'est moi... Le père m'a dit : « Georgette, il ne faut pas que nous fassions comme ce bourgmestre qui, donnant à dîner au roi Henri IV, gardait son bon vin pour une meilleure occasion; je vais couper toutes mes fleurs, tu en feras des bouquets, et tu les porteras à ces dames. Cela réjouira le roi, qui est le plus galant gentilhomme de sa cour. Sitôt dit, sitôt fait. Le père prend sa serpette; moi, je ramasse les fleurs, et me voici avec mes bouquets. Mais j'en ai tant, j'en ai tant, qu'ils vont tomber, si on ne les prend pas !

LE ROI.

Mesdames, vous voyez l'embarras de Georgette; soyez donc assez bonnes pour accepter les bouquets que la pauvre enfant apporte à votre intention. Jardinier qui donne ses fleurs, page qui donne son amour, roi qui donne sa couronne, sont égaux devant le Seigneur : chacun ne peut donner que ce qu'il a.

(On débarrasse Georgette de ses bouquets, mais elle en défend un avec acharnement.)

GEORGETTE.

Non, pas celui-là, mesdames!... non, pas celui-là, messieurs ! Celui-là, c'est pour le roi (à demi-voix au Roi), ou plutôt pour mademoiselle de Mancini.

LE ROI.

Et pourquoi ce bouquet est-il pour mademoiselle de Mancini ?

GEORGETTE.

Parce qu'il est le plus beau, sire.

LE ROI.

Et pourquoi le bouquet de mademoiselle de Mancini doit-il être plus beau que les autres bouquets? Voyons.

GEORGETTE.

Parce que j'étais sous la table quand M. de Beringhen a dit à la reine mère que mademoiselle de Mancini était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre. Donc, si elle était, depuis le matin, à sa fenêtre pour vous attendre, c'est qu'elle vous aime, et, si elle vous aime, je l'aime !

LE ROI.

Chère petite ! attends...

(Il déchire une feuille de ses tablettes, et écrit.)

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à elle-même.

Oh ! je me doutais bien que le plus beau bouquet serait pour elle !

GEORGETTE, qui a lu ce qu'écrit le Roi, en se haussant sur la pointe des pieds.

Ah ! c'est très-joli, ce que vous avez écrit là, sire !

LE ROI.

Tu l'as donc lu ?

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI, mettant le papier dans le bouquet.

Eh bien, maintenant, va porter ce bouquet à mademoiselle de Mancini.

GEORGETTE.

J'y vais... (Bas.) A propos, sire, j'ai quelque chose de très-important à dire à Votre Majesté.

LE ROI.

Parle.

GEORGETTE, de même.

La princesse Marguerite vient d'arriver avec sa maman et une demoiselle d'honneur. On a annoncé madame Christine sous le nom de la comtesse de Verceil.

LE ROI.

Et comment sais-tu que c'est la princesse Marguerite?

GEORGETTE.

Je l'ai reconnue au portrait que vous en avait fait M. de Bouchavannes.

LE ROI.

Très-bien... Va !

GEORGETTE, allant à Marie.

Tenez, mademoiselle, voici qui vient de la part du roi.

MADEMOISELLE DE LA MOTTE, à Anne d'Autriche.

Ah ! madame, vous voyez que c'était bien à elle qu'il écrivait !

ANNE.

Oui, vous avez raison, et, aujourd'hui même, je lui parlerai.

(Elle donne tout bas un ordre à Beringhen, qui s'approche ensuite du Roi.)

MARIE, après avoir lu le billet.

Oh ! les charmants vers que le roi m'envoie, messieurs ! Je vous avais bien dit que le roi était poëte. Écoutez !

Allez voir cet objet si charmant et si doux !
Allez, petites fleurs, mourir pour cette belle.
Mille amants voudraient bien en faire autant pour elle,
Qui n'en auront jamais le plaisir comme vous !

GUICHE, à demi-voix.

Marie ! Marie !

MARIE.

Eh bien, mais qui vous empêche de m'en faire, des vers ? Personne ! N'est-ce pas, sire, que vous permettez que M. de Guiche, M. de Villeroi et M. Dangeau m'en fassent, des vers, et même de plus jolis que ceux-là, si la chose leur est possible ?

LE ROI.

Oui, certes, je le permets !... Empêcher qu'on ne vous trouve belle, empêcher qu'on ne vous le dise, ce serait défendre à l'alouette de chanter pour le matin, et au rossignol de chanter pour le soir.

(Pendant tout ce temps, on a enlevé les tapis, les mets, les bouteilles ; on a détaché les cors suspendus aux branches des arbres. Enfin, on sonne le lancer.)

LE ROI.

Mesdames, vous entendez ? On lance l'animal... A cheval, messieurs ! Mesdames, à cheval !...

MARIE.

Ne venez-vous point, sire ?

LE ROI.

Non, je suis forcé de rester un instant pour ma mère, qui me fait les gros yeux. Beringhen vient de me prévenir de sa part.

MARIE.

Et à quel propos ?... (Riant.) Le roi aurait-il été désobéissant ?

LE ROI.

Il paraît !

MARIE.

Et l'on va le punir ?

LE ROI.

On va l'essayer du moins.

MARIE.

Eh bien, mais la chasse?...

LE ROI.

Les fanfares me guideront, et je la rejoindrai. En attendant, conduisez-la... Pourquoi ne pas régner où je ne suis pas, quand vous régnez bien où je suis?

MARIE.

Voici la reine... Bon courage, sire!

LE ROI.

Les anciens preux combattaient pour leur roi et pour leur dame : le roi va combattre pour la royauté et pour vous.

(Les fanfares redoublent; tout le monde sort de scène.)

SCÈNE III

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, au fond, discutant avec LE MAJORDOME, un carnet à la main.

ANNE.

Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Louis, de vous priver un instant de l'agrément de la chasse, et du plaisir d'accompagner mademoiselle de Mancini? mais ce que j'ai à vous dire est, en vérité, de la plus haute importance.

LE ROI.

En supposant qu'une mère qui demande quelques minutes d'entretien à son fils ait besoin de pardon, madame, vous obtiendrez facilement le mien ; car j'étais résolu à rester ici pour moi, quand même je n'y fusse pas resté avec vous et pour vous.

ANNE.

Vous restez ici?

LE ROI.

Oui, j'y ai donné rendez-vous à quelqu'un ; mais que cela ne vous gêne aucunement : la personne est tout à mes ordres, et attendra votre bon plaisir.

ANNE.

Je vous croyais trop galant pour faire attendre une jolie femme, Louis.

LE ROI.

Je ferais attendre toutes les femmes de ce monde, les plus belles comme les plus puissantes, ma mère, du moment qu'il s'agit pour moi de rester près de vous; mais je n'ai pas même ce mérite: la personne que j'attends n'est point une femme.

ANNE.

Ce n'est point une femme qui va venir? Mais qui est-ce donc, que vous avez renoncé à suivre la chasse pour l'attendre?

LE ROI.

N'avez-vous point entendu, madame, ce que disait d'Anjou de certain démon familier qui me rend le bon office de me répéter tout ce qui se dit, se fait et même se pense autour de moi?

ANNE.

Et depuis quand ce bon génie est-il près de vous, mon fils?

LE ROI.

Oh! par malheur, depuis bien peu de temps, madame; depuis ce matin, à onze heures..

ANNE.

Mais, à onze heures, vous étiez rentré au château de Vincennes.

LE ROI.

Aussi est-ce depuis ma rentrée au château, madame, que j'ai eu le bonheur de le voir.

ANNE.

Impossible! depuis onze heures jusqu'au moment où nous sommes, c'est-à-dire deux heures de l'après-midi, aucune personne étrangère n'est arrivée jusqu'à vous.

LE ROI, souriant.

Pour être si sûre de ce que vous avancez, madame, vous avez donc aussi un démon familier qui vous rend compte de mes actions?

ANNE, sans répondre.

Et cet inconnu... car c'est un inconnu, sans doute?

LE ROI.

Pour tout le monde, excepté pour moi.

ANNE.

Et cet inconnu est déjà retourné d'où il était venu?

LE ROI.

Non, madame, à partir d'aujourd'hui, il reste où je suis.

ANNE.

Et quelle place occupera-t-il à la cour?

LE ROI.

Aucune qui soit remplie, madame : celle de mon ami.

ANNE.

C'est un gentilhomme, je présume?

LE ROI.

Peu importe, madame! il n'a la prétention ni d'être présenté, ni de monter dans mes carrosses.

ANNE.

Prenez garde! vous allez soulever bien des susceptibilités, donner lieu à bien des réclamations !

LE ROI.

Quelles susceptibilités peut soulever un homme qui désire rester invisible? A quelles réclamations peut donner lieu un inconnu dont la première condition de dévouement est qu'on ne lui offrira jamais ni place, ni honneurs, ni argent?

ANNE.

Mais, enfin, où demeurera cet homme?

LE ROI.

Hors du palais; il déteste la cour.

ANNE.

Louis, vous saurez cela plus tard, tout dévouement se paye, et le plus désintéressé en apparence finit souvent par être le plus cher en réalité.

LE ROI.

Je suis sûr du peu d'exigence de celui-là.

ANNE.

Et, sans doute, vous êtes aussi sûr de sa véracité?

LE ROI.

J'ai des preuves irrécusables de l'un et de l'autre, madame.

ANNE.

Tenez, Louis, je suis vraiment folle de me prêter à une plaisanterie faite, sans doute, pour amuser un écervelé comme d'Anjou, une coquette comme mademoiselle de Mancini et un niais comme Dangeau...

LE ROI.

Pardon, madame, mais veuillez croire, je vous prie, que

rien n'est plus réel que ce que j'ai l'honneur de vous dire en ce moment.

ANNE.

En vérité, vous affirmez cela d'un ton...

LE ROI.

Du ton de la vérité, oui, madame.

ANNE.

Et, depuis ce matin que cet officieux ami est près de vous, il vous a déjà sans doute, révélé force secrets?

LE ROI.

Un seul, madame, mais assez important pour qu'il ait attiré toute mon attention.

ANNE.

Vraiment?

LE ROI, prenant le bras de sa mère et le passant sous le sien.

Oui, et la découverte de ce secret a doublé, si c'est possible, mon respect, mon affection et ma reconnaissance pour vous, ma bonne mère!

ANNE.

En quoi?

LE ROI.

En ce qu'il m'a prouvé qu'en mon absence comme en ma présence, de loin comme de près, vous n'êtes occupée que de mon bonheur.

ANNE.

N'est-ce point le premier devoir d'une mère de s'occuper du bonheur de son fils?

LE ROI.

Aussi suis-je heureux que vous m'ayez fourni l'occasion de vous remercier comme je le fais, loin de l'étiquette, seul à seul, votre bras appuyé sur le mien, et dans une intimité si rare entre ces pauvres déshérités d'amour qu'on appelle les rois de la terre.

ANNE.

Vous me remerciez, Louis, et je cherche en quoi j'ai mérité ce remercîment.

LE ROI.

Voyons, avouez-le franchement, ma bonne mère, il y a une chose qui vous préoccupe en ce moment, et c'était pour vous expliquer de cette chose avec moi que vous m'avez demandé cet entretien.

ANNE.

De quelle chose voulez-vous parler ?

LE ROI.

De certain sentiment que vous craignez de voir devenir trop tendre...

ANNE.

Vous avez raison ; seulement, je ne crains pas de le voir devenir trop tendre, je crains de le voir devenir trop sérieux.

LE ROI.

Soit ; mais, enfin, je ne me suis pas trompé.

ANNE.

Non. Eh bien ?

LE ROI.

Eh bien, n'est-ce pas dans cette préoccupation, qui indique, à tout prendre, votre profonde tendresse pour moi, et votre suprême sollicitude pour ma renommée, que vous avez eu l'idée d'inviter votre belle-sœur madame Christine de Savoie à venir en France, sous le simple prétexte d'une de ces visites que l'on se rend entre proches, et surtout à amener avec elle la princesse Marguerite, afin que le charme de ses yeux noirs pût combattre la désastreuse influence des yeux bleus de mademoiselle de Mancini ?

ANNE.

Comment ! vous savez ?...

LE ROI.

Je sais, madame, que la princesse Marguerite est la digne petite-fille du roi Henri IV : pieuse, bienfaisante, éclairée ; en outre, une charmante personne aux grands yeux mélancoliques, au nez droit, aux dents blanches, au teint un peu olivâtre peut-être pour nous autres princes de race blonde... Toutes choses, d'ailleurs, dont je pourrai juger au retour de la chasse.

ANNE.

Au retour de la chasse ?

LE ROI.

Mais oui ! Ne savez-vous point que madame Christine, accompagnée de la princesse Marguerite et d'une seule demoiselle d'honneur, est arrivée, il y a une heure à peine, au château, sous le nom de la comtesse de Verceil ? Oh ! mais, en vérité, madame, je suis trop heureux d'être si bien rensei

gné, que ce soit moi qui vous apprenne la première nouvelle d'une arrivée que vous attendiez avec tant d'impatience!

ANNE.

La régente et sa fille arrivées, sans que je le sache, après les ordres que j'ai donnés? Impossible! et sur ce point, mon fils, j'ai bien peur que votre agent secret ne soit en défaut.

LE ROI.

Eh! tenez, madame, voici Beringhen qui vous cherche pour vous confirmer, sans doute, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. — Venez, monsieur de Beringhen! venez! Vous cherchez la reine? La voici.

(Il fait quelques pas en arrière.)

ANNE, à part.

Ah! ton agent secret! oui, il existe réellement; oui, il est bien renseigné; mais je le connais, va!

SCÈNE IV

LES MÊMES, BERINGHEN.

BERINGHEN.

Deux dames qui se disent appelées en France par Votre Majesté viennent d'arriver au château. La plus âgée des deux se fait appeler la comtesse de Verceil.

ANNE.

Qui donc a apporté cette nouvelle?

BERINGHEN.

Un piqueur expédié par le maître des cérémonies, M. de Montglat. Tenez, madame, c'est le même qu'interroge en ce moment M. de Mazarin.

ANNE.

Qu'il reparte à l'instant avec l'ordre de faire conduire ces deux dames dans l'appartement que vous avez vous-même désigné au tapissier ce matin, et qui communique avec ma chambre. Dans un quart d'heure, je serai à Vincennes. Attendez-moi pour m'y ramener. (A Mazarin.) Venez, monsieur le cardinal!

SCÈNE V

ANNE D'AUTRICHE, MAZARIN, LE ROI, au fond; BERINGHEN, donnant au PIQUEUR l'ordre de retourner au château.

MAZARIN.

Il paraît, madame, que nos doux voyazouses sont arrivées.

ANNE.

Oui. (Montrant le Roi.) Vous lui avez tout dit, monsieur!

MAZARIN.

D'abord, Mazesté, ze ne dis zamais tout.

ANNE.

Et, cependant, il n'ignore rien.

MAZARIN.

Ze vous zoure, madame, que ze ne sais point de qui vous voulez parler.

ANNE.

Je veux parler du roi, monsieur, et je vous répète qu'il sais tout!

MAZARIN.

Qu'appelez-vous tout savoir, cère Mazesté?

ANNE.

Il sait que je me défie de son nouvel amour; il sait mon projet d'union entre lui et la princesse Marguerite; il sait, enfin, ce que je ne savais pas moi-même, c'est que les deux princesses sont arrivées.

MAZARIN.

Peccato! il sait tout cela, Mazesté! Et qui a pou le loui dire?

ANNE.

Alors, monsieur le cardinal, pardonnez-moi cette mauvaise pensée si elle est fausse, mais je me suis imaginé que, comme vous étiez plus intéressé que personne à ce que le mariage ne se fît point, c'était vous qui, pour le faire manquer, aviez tout dit au roi!

MAZARIN.

Plous intéressé que personne?... Ze ne comprends pas Votre Mazesté.

ANNE.

Sans doute! le roi...

MAZARIN.

Le roi?

ANNE.

Le roi n'aime-t-il pas votre nièce?

MAZARIN.

Vous croyez? Oh !...

ANNE.

Je vous en apprends la nouvelle, n'est-ce pas, monsieur le cardinal ?

MAZARIN.

Vous savez que c'est l'habitoude de Sa Mazesté d'aimer dans ma famille, et que ces amours-là sont sans importance.

ANNE.

Oui, je sais cela; mais, si son nouvel amour devenait plus sérieux que l'autre? s'il voulait faire pour Marie de Mancini ce qu'il n'a pas eu le courage de faire pour Olympe?

MAZARIN.

Eh bien, on marierait la petite avec quelque prince dou sang de France ou de Savoie, comme on a dézà marié trois de ses sours.

ANNE.

Mariez-la à qui vous voudrez, monsieur le cardinal; mais il y a une chose que je vous garantis, c'est que vous ne la marierez pas au roi !

MAZARIN.

Eh ! *buon Dio !* qui pense à oune pareille énormité ? Le roi, peut-être, mais pas moi, à coup soûr !

ANNE.

Écoutez, monsieur; je ne crois pas le roi capable d'une pareille lâcheté; mais, s'il était possible qu'il en eût la pensée, je vous préviens que toute la France se révolterait contre lui et contre vous, que je me mettrais de ma personne à la tête de la révolte, et que, s'il le fallait, j'y engagerais mon second fils. Adieu, monsieur ! — Venez, Beringhen.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

MAZARIN, LE ROI, au fond.

LE ROI, à lui-même.

Bon ! il paraît que la nouvelle a produit son effet.

MAZARIN, à part.

Ah ! vous vous mettriez à la tête de la révolte, et vous y engazeriez votre second fils !... Cela n'empêce pas que, si le roi voulait assoloument être le nevou de monsou de Mazarin, il ferait de sa maman, de la révolte et de monsou le douque d'Anzou ce qu'il a fait dou parlement ce matin ; et, quant à moi, comme ze souis son souzet, s'il me disait : « Mon cer cardinale, ze voux épouser votre nièce, » ze ne pourrais pas loui désobéir en la loui refousant, à ce cer roi !

LE ROI, descendant la scène.

Ah ! mon Dieu ! qu'a donc ma mère, mon cher cardinal? Elle regagne sa voiture toute grondante comme une tempête !

MAZARIN.

Eh ! sire, qui sait zamais ce qu'a oune femme, sourtout quand cette femme elle est reine?

LE ROI.

Ce n'est point contre moi qu'elle est fâchée, je l'espère, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin?

MAZARIN.

Non.

LE ROI.

Au reste, comme j'ai quelque chose à demander, c'est vrai, mais point à elle, peu m'importe sa bonne ou sa mauvaise humeur.

MAZARIN, caressant.

Vous avez quelque çose à demander à quelqu'oun, mon cer roi?

LE ROI.

Oui.

MAZARIN.

A qui?

LE ROI.

A vous.

MAZARIN.

Demande, mon cer enfant! demande!... Oh! pardon, pardon, sire! voilà que ze parle à Votre Mazesté comme dou temps où la reine mère était rézente, et où le roi Louis était oun petit garçon pas plous haut que cela.

LE ROI.

Eh! n'avez-vous pas toujours le droit de me parler ainsi, mon cher cardinal? Qui m'a élevé? Vous! Qui m'a suivi dans l'exil? Vous! Qui m'a défendu? Vous!... Si je suis roi de France, enfin, n'est-ce point par vous que je le suis, et si, après Dieu, je dois mon royaume à quelqu'un, n'est-ce point à vous que je le dois?

MAZARIN.

Êtes-vous bien convaincou de ce que vous me dites là, mon cer Louis?

LE ROI.

Mais c'est de l'histoire, monsieur de Mazarin!

MAZARIN.

Oh! l'histoire! elle est parfois si mentouse!... Et vous m'annonciez donc, mon cer enfant, que vous aviez quelque çose à me demander. Voyons, quoi? Dites.

LE ROI.

Oui; mais, avant de vous faire cette demande, je veux vous adresser une question.

MAZARIN.

Laquelle?

LE ROI.

Êtes-vous dans un moment de bonne humeur, mon cher cardinal?

MAZARIN.

Auzourd'houi?

LE ROI.

Oui, aujourd'hui.

MAZARIN.

Auzourd'houi, ze souis d'oune houmour çarmante!

(Il sourit tendrement au Roi, qui passe son bras sous le bras de Mazarin. Contre-partie de la scène avec Anne d'Autriche.)

LE ROI.

Eh bien, mon cher cardinal, j'ai besoin d'argent.

MAZARIN, se redressant.

D'arzent?

LE ROI.

Oui, d'argent.

MAZARIN.

Pardon, sire, z'espérais avoir mal entendou... D'arzent! et pour quoi faire voulez-vous de l'arzent ?

LE ROI.

Mais pour donner des bals, des fêtes, des spectacles; pour m'amuser, enfin.

MAZARIN.

Vous amouzer, sire! Est-ce que vous croyez qu'on est roi pour s'amouzer?

LE ROI.

Mon cher cardinal, on est roi pour s'amuser ou pour régner : or, du moment que c'est vous et ma mère qui régnez, il faut que je m'amuse, moi, ou sinon, prenez garde! je m'apercevrai que je ne règne pas!

MAZARIN, à part.

Ouais! que dit-il donc là ?

LE ROI.

Voilà pourquoi je demande de l'argent.

MAZARIN.

De l'arzent! de l'arzent! on dirait, ma parole d'honnour! que le vocaboulaire royal se compose de ces doux mots-là : De l'arzent! La reine elle en demande avec sa voix aigre : « De l'arzent, monsou le cardinal! » Monsou d'Anzou il en demande avec sa voix douce : « Monsou le cardinal, de l'arzent! » Le roi il en demande... Ma, sire, il n'y en a plous, d'arzent! Z'ai mis tout ce que nous en avions à cette fête; ze viens d'en faire le calcoul avec le mazordome, elle coûte cinq cents pistoles!

LE ROI.

Eh bien, alors, mon cher monsieur de Mazarin, comme je m'ennuie beaucoup, et qu'il n'y a point d'argent, à ce qu'il paraît...

MAZARIN.

Il n'y en a pas, non, sire!

LE ROI.

Il faudra donc que, pour me distraire, je me mêle des affaires d'État... Ce n'est point amusant, mais, enfin, c'est toujours une distraction. Vous direz donc, demain, je vous prie, à M. Fouquet, à M. Lyonne et à M. le Tellier de venir

travailler avec moi, au lieu d'aller travailler avec vous; vous vous reposerez pendant ce temps-là, vous, mon cher cardinal. Après trente ans de votre vie consacrés à la France, vous devez, certes, avoir autant besoin de repos qu'après six ans d'inaction, moi, je dois avoir besoin de travail.

MAZARIN, se grattant l'oreille.

Et il vous faudrait beaucoup d'arzent, mon cer roi?

LE ROI.

Non.

MAZARIN.

Oh! alors, si c'est oune petite somme, il y a moyen de s'entendre.

LE ROI.

Une petite somme... pour un roi, surtout quand ce roi voit autour de lui des ministres si riches!

MAZARIN.

Oh! oui, monsou Fouquet... C'est oun scandale!... Ma voyons le ciffre de la somme... Vous comprenez, tout dépend dou ciffre.

LE ROI.

Mais je crois qu'avec un million...

MAZARIN, bondissant.

Oun million?

LE ROI.

Oui, je passerais la saison des chasses.

MAZARIN.

Oun million, mon cer Zézou!

LE ROI.

Trouvez-vous que ce soit trop peu pour un roi de France?

MAZARIN.

Oun million, mon cer enfant! et où voulez-vous que ze prenne oun million?

LE ROI.

Mais il me semblait, monsieur, que, du moment que j'avais fait enregistrer les édits du parlement...

MAZARIN.

Eh! sire, avant qu'ils soient promoulgués, poubliés, mis à essécoution, et, par conséquent, avant que l'arzent il rentre, il se passera plous d'oun an, plous de doux ans; il ne rentrera peut-être même zamais, ce coquin d'arzent! Le malhou-

roux peuple il est si misérable, si rouiné, pauvre peuple !... Ah !

LE ROI.

Eh bien, mon cher cardinal, en attendant que l'argent rentre, ne pourriez-vous pas me prêter ce million, vous ?

MAZARIN.

Madonna !

LE ROI.

Vous le reprendrez sur les premiers impôts qui seront versés au Trésor.

MAZARIN.

Moi, sire, moi, vous prêter oun million ?

LE ROI.

Mais oui; rien ne vous est plus facile.

MAZARIN.

Buon Dio ! et où voulez-vous que ze le prenne, ce million ?

LE ROI.

Mais, par exemple, attendez, mon cher cardinal... tenez, sur les trois millions neuf cent mille livres de Lyon... ou sur les sept millions de Bordeaux... ou bien encore sur les quatre millions de Madrid...

MAZARIN.

Zézou !

LE ROI.

Ou bien, si vous hésitez à retirer de l'argent avantageusement placé, ce qui est concevable, empruntez la somme que je vous demande sur vos neuf millions de propriétés; je payerai les intérêts au denier dix.

MAZARIN.

Ze souis volé, trahi, rouiné !

LE ROI.

Ou bien ne pourriez-vous pas encore distraire ce million de vos sept millions de rentrées générales? Que sais-je, moi? Enfin, il me semble, mon cher cardinal, qu'un ministre qui possède, tant en argent qu'en propriétés et en billets de caisse, trente-neuf millions deux cent soixante mille livres peut bien prêter cent mille pistoles à son roi.

MAZARIN.

Ma qui vous a dit... qui a pou vous dire ?...

LE ROI.

La même personne qui m'a appris le voyage en France de madame Christine et de la princesse Marguerite : mon agent secret !

MAZARIN.

Mais c'est que c'est le ciffre essact !

LE ROI.

Mon agent secret est incapable de se tromper d'un denier.

MAZARIN.

Et quand vous faut-il ce million, sire ?

LE ROI.

Ce soir, mon cher cardinal.

MAZARIN.

Mais que voulez-vous donc faire d'oun million ?

LE ROI.

Écoutez... je vais vous dire cela, à vous, parce que, pour vous à qui je dois tant, je n'ai pas de secrets; je suis amoureux !

MAZARIN.

Vous êtes amouroux !

LE ROI.

Et je veux absolument plaire à la femme que j'aime.

MAZARIN.

Vous voulez assoloument loui plaire?

LE ROI.

Oui.

MAZARIN.

Oh ! oun roi si çarmant qué vous êtes n'a pas besoin d'oun million pour rendre oune femme folle de loui.

LE ROI.

N'importe, mon cher cardinal, un million dépensé en fêtes dont elle sera la reine ne gâtera rien, j'en suis sûr.

MAZARIN.

Dont elle sera la reine? Ah ! vous voulez, mon cer roi, que celle que vous aimez soit la reine?...

LE ROI.

De mes fêtes, mon cher cardinal, en attendant peut-être qu'elle soit la reine du royaume.

MAZARIN.

Pouisque vous donnez de si bonnes raisons, on fera son

possible; on hâtera la rentrée des impôts; on poursuivra les contribouables.

LE ROI.

Et j'aurai le million ce soir?

MAZARIN.

Comment! ce soir?

LE ROI.

Mon cher cardinal, mon amour est si grand, qu'il n'admet aucun retard.

MAZARIN.

Ah! si votre amour est si grand, c'est autre çose... Eh bien...

LE ROI.

Eh bien?

MAZARIN, avec un soupir.

On tâcera de vous le donner, ce malhouroux million!

LE ROI.

En vérité, vous êtes un homme charmant, mon cher cardinal!

(Il remonte vers le fond du théâtre.)

MAZARIN.

Le roi s'en va?

LE ROI.

Oui; tenez, on sonne l'halali à cent pas d'ici, et je vais rejoindre la chasse. A ce soir!

SCÈNE VII

MAZARIN, seul.

A ce soir, mon cer roi! mon cer enfant! mon cer nevou! Ah! vous êtes amouroux! Ah! vous voulez faire la femme que vous aimez la reine de vos fêtes, et peut-être la reine dou royaume! Diou vous entende!... Ze me doute bien, au fond, qui m'a zoué le mauvais tour de loui donner ce diable de ciffre... Ah! madame Anne d'Autrice! madame Anne d'Autrice! vous me payerez celle-là!

SCÈNE VIII

MAZARIN, BERNOUIN.

BERNOUIN, entrant.

Ah! voilà monseigneur... Monseigneur!

MAZARIN.

Quoi?... Ah! c'est toi, Bernouin! Viens, mon cer Bernouin! viens, mon ami! viens!

BERNOUIN.

Oh! oh! qu'a donc Votre Éminence? Elle me paraît fort agitée.

MAZARIN.

Oui, dou tourment, mon cer Bernouin... et pouis de la zoie aussi, oun pou... Mais que se passe-t-il donc là-bas, que te voilà? Ze t'avais dit de ne venir me rezoindre que s'il arrivait oun événement d'importance.

BERNOUIN.

Il en est arrivé deux, monseigneur.

MAZARIN.

Ah! doux?

BERNOUIN.

Oui, deux grands événements. D'abord, M. de Conti est à Vincennes, il vient apporter au roi la soumission de M. de Condé.

MAZARIN.

Après?

BERNOUIN.

Et annoncer que le prince est malade à Bruxelles.

MAZARIN.

Ah! pauvre prince! il est malade?

BERNOUIN.

Très-malade, monseigneur; ce qui fait qu'il désire rentrer en France, et envoie sa soumission.

MAZARIN.

Ze loui espédierai Guénaud, mon médecin. *Diavolo!* il ne faut pas oublier, au bout dou compte, que c'est le premier prince dou sang!

BERNOUIN.

Et, quant à sa rentrée en France?...

MAZARIN.

S'il est aussi malade que tou dis, Bernouin, il a plous besoin d'oun médecin que d'oun passe-port, et ce serait esposer sa santé que de permettre qu'il se mît en voyaze... Non, Guénaud le guérira d'abord; cela prendra dou temps, et, pendant ce temps, z'aviserai. Bernouin, si zamais tou deviens homme d'État, n'oublie pas que le grand secret de la politique est dans ces doux mots : *Savoir attendre*... L'autre événement, Bernouin?

BERNOUIN.

L'autre événement, monseigneur, c'est la présence à Vincennes du roi Charles II.

MAZARIN.

Le roi Çarles II est à Vincennes?

BERNOUIN.

Oui.

MAZARIN.

Tou en es soûr?

BERNOUIN.

J'en suis sûr.

MAZARIN.

Qui l'a vou?

BERNOUIN.

Moi, derrière sa jalousie, à l'hôtel du *Paon couronné*, près de la place d'armes.

MAZARIN.

Ah! Bernouin! oui, tou as raison, voilà oun grand événement! C'est encore la reine Anne d'Autrice qui l'aura fait venir pour embrouiller les affaires... Comme si les malhourouses affaires elles n'étaient point assez embrouillées dézà! Ah! si le roi Çarles II était sour le trône d'Angleterre, ze conçois que la petite Henriette, à défaut de l'infante, ferait oune femme toute trouvée au roi, et nous épouserions oune grande pouissance au moins! Ma c'est monsou Riçard Cromwell qui, pour le moment, est roi d'Angleterre, et nous avons des traités avec loui... Bernouin, tou vas retourner au çâteau; et que ze trouve Guitaut cez moi en arrivant, entends-tou?

BERNOUIN.

Comment! vous allez faire arrêter le roi Charles II?

MAZARIN.

Oh! non! il faut avoir des égards pour les têtes couron-

nées... Ze vais loui faire dire de quitter la France dans les houit zours, et Vincennes dans les vingt-quatre houres.

BERNOUIN.

Et s'il ne part pas?

MAZARIN.

Alors, ce ne sera pas ma faute, ce sera la sienne : z'azirai!

BERNOUIN.

Hum!

MAZARIN.

Bernouin! si zamais tou es ministre, souviens-toi qu'on se tire de tout avec ces doux mots : *Savoir azir.*

BERNOUIN.

Comment monseigneur concilie-t-il cette seconde maxime avec la première?

MAZARIN.

Ze ne les concilie pas, ze les mets face à face; l'oune fait pendant à l'autre, mon ami, et, selon l'occasion, ze me sers de celle dont z'ai bezoin. Ma çout!

BERNOUIN.

Quoi?

MAZARIN.

Vois-tou qui vient là-bas?

BERNOUIN.

Ah! ah! Sa Majesté et mademoiselle de Mancini.

MAZARIN.

Retourne à Vincennes, et préviens Guénaud de se tenir prêt à partir.

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Ne dis pas pour quel pays!

BERNOUIN.

Ne craignez rien.

MAZARIN.

Préviens Guitaut de se tenir prêt à azir.

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

Ne dis pas contre qui!

BERNOUIN.

Soyez tranquille.

MAZARIN.

Va! (Bernouin sort. — Le Cardinal sortant à son tour, au moment où entrent le Roi et Marie de Mancini.) Oh! la belle çose que la zounesse! et comme cela fait touzours plaisir à voir!

SCÈNE IX

LE ROI, MARIE DE MANCINI.

Ils entrent appuyés au bras l'un de l'autre.

MARIE.

J'espère, sire, que l'on ne saurait rencontrer un cerf meilleur courtisan que le nôtre : il voit que le roi ne veut pas se donner la peine de courre la chasse, et il revient poliment mourir à son lancer... Ah! les animaux donnent parfois aux hommes de bien mauvais exemples.

LE ROI.

Vous trouvez? C'est possible... Mais laissons là cerfs, chiens et chasseurs, cors et fanfares... Venez de ce côté, Marie! j'ai besoin d'être seul un instant avec vous, d'entendre votre douce voix isolée des autres voix, de voir votre charmant visage dans un miroir qui ne reflète que lui! Vous êtes comme ces bonnes fées qui, d'un coup de leur baguette d'or, chassent les spectres, et font disparaître les mauvais génies.

(Le vent commence à siffler, et le temps à s'obscurcir.)

MARIE.

Oh! sire, la belle place que Votre Majesté me donne auprès du roi!

LE ROI.

Marie, en connaîtriez-vous une plus douce que celle d'une femme qui ferait oublier à un roi les préoccupations de la royauté?

MARIE.

Mais, avant toute chose, il faudrait que cette femme fût aimée, et surtout fût certaine de l'être.

LE ROI.

Et quelle chose devrait donc faire ce prince pour lui prouver son amour?

MARIE.

Une des premières serait, quand elle est à la chasse, de

suivre la chasse, au lieu de l'envoyer à l'autre bout de la forêt, pour rester seul... Dans quel but? Dieu le sait!

LE ROI.

Aurais-je ce grand bonheur, par hasard, que vous fussiez jalouse, chère Marie?

MARIE.

Si c'était un grand bonheur pour vous, sire, ce serait un grand malheur pour moi!

LE ROI.

Pourquoi cela? et comment mon bonheur, à moi, pourrait-il faire votre malheur, à vous? Vous êtes toujours à me parler de mon pouvoir, de mon sceptre, de ma couronne. Hélas! la seule couronne vraiment royale que Dieu mette au front de ses élus, c'est celle de l'amour; toutes les autres rident ou brûlent les fronts qui les portent : celle-là seule les éclaire et les rajeunit!

MARIE.

Eh bien, sire, qui vous dit que, si vous demandiez franchement, et à haute voix, cette couronne à la femme qui peut vous la donner, qui vous dit qu'elle vous la refuserait?

LE ROI.

Oui, mais qui me dit aussi que ce serait bien véritablement à l'amant, et non pas au roi, que cette couronne serait donnée? (La pluie tombe; le Roi, abritant Marie avec son chapeau, la conduit sous le chêne de saint Louis. Les autres Chasseurs reparaissent au fond; mais, apercevant le Roi et Marie, ils n'osent regagner les chevaux et les voitures, et se groupent peu à peu pendant tout le reste de la scène.) Qui me dit qu'un amour ambitieux ne sacrifiera point quelque amour tendre, caché, obscur, plus enviable dans son obscurité, dans son mystère, dans sa tendresse, que celui qui se produira au grand jour? Il y a des moments où, au lieu d'être né sur le trône, je voudrais être né le dernier de mes sujets; car, alors, si une jeune et belle bouche comme la vôtre me disait : « Louis, je t'aime! » ah! je serais bien sûr d'être aimé!

MARIE.

Eh! croyez-vous donc, sire, que la femme qui vous aimera ne sera point, de son côté, tourmentée des mêmes craintes qui vous tourmentent? Si vous étiez le dernier de vos sujets, si vous étiez malheureux, si vous étiez pauvre, celle qui s'offrirait à partager votre pauvreté et votre malheur saurait que

son dévouement peut être récompensé; qu'elle a l'espoir et le droit d'être aimée; qu'un ministre ne viendra pas crier : « Sire, la raison d'État ! » qu'une mère ne viendra pas dire : « Mon fils, l'orgueil du sang !... » Aimer un homme ordinaire, sire, c'est être la compagne de toute sa vie; aimer un roi, c'est être la maîtresse d'un jour, la fantaisie d'une heure, le caprice d'un moment; c'est faire ce que nous faisons tous deux, ici, sous ce chêne que la foudre peut frapper; c'est oublier le temps qui s'assombrit, le tonnerre qui gronde, la pluie qui tombe, pour jouir d'un bonheur qui ne durera peut-être que ce que dure cet éclair qui passe !... Oh ! la femme qui se sentirait disposée à aimer un roi, un roi jeune, beau, puissant comme vous; cette femme, si elle avait une lueur de raison dans l'esprit, une apparence de dignité dans l'âme, cette femme devrait, plutôt que de laisser grandir son amour, plutôt que de se laisser dominer par lui, l'aller chercher au plus profond de son cœur, et l'y étouffer impitoyablement de ses deux mains !...

(Mazarin apparaît dans la grotte, et écoute.)

LE ROI.

Et qui vous dit, Marie, que, si le roi était sûr de cet amour, il lui importerait en quelque chose que la femme qui le lui apporte ne fût pas une princesse, une fille de roi, une sœur de reine ? Est-il absolument nécessaire, pour maintenir la grandeur d'un État, pour sauvegarder la dignité de la couronne, que le cœur se sacrifie éternellement aux exigences de la politique? Qu'importe à la prospérité de la France que j'épouse quelque pauvre princesse de Savoie, de Portugal, d'Allemagne, ou la femme que j'aime? que je sois malheureux dans ma majesté ou heureux dans mon amour?... Écoutez bien ceci, Marie. Je suis roi, résolument décidé à dire, à quiconque tentera désormais d'entraver mes desseins, ce que j'ai dit ce matin au parlement : « Je veux ! » Je suis roi, dis-je, et ministre, mère, France, Europe, plieront devant ma volonté immuable et souveraine !... Oh ! que l'on m'aime, que l'on m'aime seulement ! que je sente que cet amour est puissant, profond, éternel; que la femme qui m'aimera d'un amour égal au mien soit pure, jeune, belle; que cette femme soit comme vous, enfin, Marie, et je dirai à cette femme : « Voilà mon cœur ! » et je dirai à la France : « Voilà votre reine ! »

MARIE.

Oh! sire! sire! si l'on croyait à une pareille promesse, ce serait à rendre folle la femme qui vous aimerait? Mais non, non! Madame de Fontenac vous a aimé!

LE ROI.

Elle avait un mari!

MARIE.

Ma sœur Olympe vous a aimé!

LE ROI.

J'étais un enfant!

MARIE.

Mademoiselle de la Motte vous a aimé!

LE ROI.

Je ne l'aimais pas!

MARIE.

Mais moi, mais moi, sire... Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE ROI.

Vous, Marie! vous, c'est autre chose! (Éclat de tonnerre.) Vous, je vous aime!

(Il tombe à genoux.)

MARIE, avec joie, et comme éblouie.

Ah!... (Revenant à elle, et regardant vers le fond.) Sire, au nom du ciel, relevez-vous! taisez-vous! on nous regarde, on nous écoute, on nous entend!

LE ROI.

Eh! qu'importe! prenez mon bras, Marie, et relevez la tête!

SCÈNE X

LE ROI, MARIE, LE DUC D'ANJOU, MAZARIN, caché; TOUTE LA CHASSE.

LE ROI, aux Chasseurs.

Messieurs, nous pouvons regagner les voitures : je crois que l'orage est fini, et que le tonnerre est tombé.

D'ANJOU, à demi-voix.

Oui, frère, aux pieds de Marie de Mancini, et, en tombant, il lui a dit : « Je vous aime! »

MAZARIN, sortant le corps hors de la grotte, et suivant des yeux le Roi et Marie de Mancini.

Allons, ze crois que mon million, il me rapportera plous que le denier dix !

ACTE TROISIÈME

L'appartement de Mazarin. — Au fond, la chambre du Cardinal; sur le devant, un premier salon percé de trois portes et d'une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

MAZARIN, GUÉNAUD.

MAZARIN, venant de la chambre du fond, appuyé au bras de Guénaud.

Vous entendez, Guénaud ? partez à l'instant même ! Monsou le Prince il est fort malade : guérissez-le, Guénaud... pas trop vite ! les guérisons trop rapides, elles ne sont pas soûres. Vous ayez conzé pour oun mois, pour doux mois même... Comprenez-vous, Guénaud ?

GUÉNAUD.

Parfaitement, monseigneur.

MAZARIN.

Et z'aurai des nouvelles de monsou le Prince ?...

GUÉNAUD.

Autant que vous en voudrez.

MAZARIN.

Z'en voux tous les zours, Guénaud.

GUÉNAUD.

Mais vous, pendant ce temps, monseigneur ?...

MAZARIN.

Ne vous inquiétez pas de moi, mon cer Guénaud ! ze ne me souis zamais si bien porté; allez, Guénaud ! allez, mon ami !

(Guénaud s'incline et sort.)

SCÈNE II

MAZARIN, seul.

Bon! Pendant les doux mois que durera la convalescence de monsou le Prince, z'aurai le temps de recevoir des nouvelles d'Espagne, et, selon ce que Diou décidera là-bas, nous aviserons ici.

SCÈNE III

MAZARIN, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Monseigneur...

MAZARIN.

C'est toi, Bernouin?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur. (Bas.) M. Guitaut est là.

MAZARIN.

Ah! ce bon Guitaut! fais-le entrer, Bernouin. Tou sais que z'y souis touzours pour loui.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GUITAUT.

MAZARIN.

Bonzour, mon cer Guitaut! bonzour, mon bon ami!

GUITAUT.

Bonjour, monseigneur. Votre Éminence m'a fait demander?

MAZARIN.

Oui, z'ai plousiours çoses à vous dire.

GUITAUT.

Dites, monseigneur.

MAZARIN.

La première, c'est que vous ne me parlez pas assez souvent de votre neveu Cominzes.

GUITAUT.

Mon neveu Cominges est toujours bien votre serviteur, et celui de la reine, monseigneur... Qui faut-il arrêter?

MAZARIN, faisant semblant de ne pas entendre.

Vous recevez touzours de ses nouvelles, n'est-ce pas?

GUITAUT.

Par chaque courrier venant de Portugal, oui, monseigneur... Voyons, est-ce un robin, un homme d'Église ou un gentilhomme?

MAZARIN, sans répondre.

Ze croyais qu'il était question de quelque çose comme d'oun mariaze entre loui et votre çarmante fille. Vous savez, mon cer Guitaud, que, dans le cas où ce mariaze aurait liou, le roi donnerait cent mille écous, et signerait au contrat?

GUITAUT.

Cela ferait bien, monseigneur; car, jusqu'ici, nous avons reçu plus de coups que de pistoles au service de la royauté... Où est l'ordre?

MAZARIN.

Tu crois donc qu'il s'agit d'arrêter quelqu'oun, mon cer Guitaut?

GUITAUT.

Pardieu! quand on fait venir le capitaine des gardes, quand on lui promet pour sa fille cent mille écus... (à part) qu'on ne lui donnera pas... (haut) c'est qu'on a besoin du capitaine des gardes.

MAZARIN.

Eh bien, oui, z'ai besoin de toi, Guitaut; ma tou te trompes : ce n'est point pour arrêter quelqu'oun.

GUITAUT.

Oh! oh! Et pour quoi donc faire?

MAZARIN.

C'est pour prévenir oun étranzer qui se cace à l'hôtel dou *Paon couronné* que ze sais qu'il est là.

GUITAUT.

Bien! vous savéz qu'il est là... Et vous désirez...?

MAZARIN.

Ze désire qu'il quitte l'hôtel.

GUITAUT.

Et peut-il loger dans quelque autre endroit à Vincennes, monseigneur?

MAZARIN.

C'est que ze voudrais qu'il quittât, non-soulement l'hôtel, mais Vincennes aussi... si cela ne loui était pas trop désagréable.

GUITAUT.

Bon ! et qu'il retournât à Paris, alors ?

MAZARIN.

Heu ! Paris est bien près de Vincennes, Guitaut, et ze voudrais qu'il quittât aussi Paris... si cela ne loui faisait pas trop de peine.

GUITAUT.

En quel endroit de la France lui sera-t-il permis de demeurer ?

MAZARIN.

Ah ! ze voudrais bien qu'il quittât aussi la France... si cela ne lui causait pas trop de déplaisir.

GUITAUT.

C'est-à-dire que vous l'exilez?

MAZARIN.

Eh ! mon Diou, non ; ze le renvoie d'où il vient, voilà tout.

GUITAUT.

Et s'il refuse ?

MAZARIN.

S'il refouse?

GUITAUT.

Oui.

MAZARIN.

Alors, tou comprends, Guitaud, ce serait différent : il faudrait employer la force... ma touzours avec les plous grands égards.

GUITAUT.

Ah çà ! mais c'est donc un grand seigneur ?

MAZARIN.

Oun très-grand seigneur, Guitaud !

GUITAUT.

Plus grand que M. de Longueville ?

MAZARIN.

Plous grand !

GUITAUT.

Plus grand que M. de Condé?

MAZARIN.

Plous grand encore !

GUITAUT.

Plus grand que M. de Beaufort ?

MAZARIN.

Touzours plous grand!

GUITAUT.

Mais c'est donc un roi, alors?

MAZARIN.

C'est oun roi, et ce n'est pas oun roi, tou comprends, Guitaut?

GUITAUT.

Non, je ne comprends pas.

MAZARIN.

A ton avis, Guitaut, est-ce *le fait* ou *le droit* qui donne la royauté?

GUITAUT.

C'est le *droit*, monseigneur.

MAZARIN.

Eh bien, moi, ze ne souis pas tout à fait de ton avis. Ainsi, monsou Riçard Cromwell, à mes youx, il est le véritable souverain de l'Angleterre, zousqu'à ce que monsou Monk en décide autrement.

GUITAUT.

Alors, monseigneur, c'est du roi Charles II qu'il s'agit?

MAZARIN.

Zoustement! Tou vois donc, Guitaut, que ze ne pouvais pas te recommander trop de prévenances, d'égards, de politesses; car, enfin, le roi Çarles II est le petit-fils d'Henri IV! le nevou de la reine Anne d'Autrice! le cousin dou roi!... Aussi, tou le feras monter dans oune bonne voiture attelée d'esselents cevaux; tou y monteras après loui; tou t'assoiras à son côté... à sa gauce, entends-tou, Guitaut? il ne faut pas manquer à l'étiquette avec oune Mazesté!... et tou placeras doux officiers bons zentilshommes, les plous aimables que tou pourras trouver, sour la banquette de devant. Et, ainsi, tou le condouiras à la frontière de Hollande, Guitaud.

GUITAUT.

Mais la reine? mais le roi?

MAZARIN.

Inoutile de leur rien dire, Guitaud: cela lour ferait de la peine.

GUITAUT.

Vous savez ce que l'on dit du roi?

MAZARIN.

Non.

GUITAUT.

Impossible?

MAZARIN.

Ze ne souis pas courieux.

GUITAUT.

Eh bien, on dit du roi que, si fin que vous soyez, monseigneur, vous ne sauriez plus lui rien cacher de ce que vous faites...

MAZARIN.

Et tou crois cela, Guitaut? Oh!

GUITAUT.

Qu'il a un agent secret, grâce auquel il n'existe plus de mystères pour lui!

MAZARIN.

Propos de cour, Guitaut!

GUITAUT.

Je vous les donne pour ce qu'ils valent, monseigneur. Il m'est prouvé que vous êtes ministre; il ne m'est pas prouvé que le roi soit roi; l'ordre me vient de vous; j'exécuterai l'ordre. Où est-il?

MAZARIN.

Le voici par écrit, Guitaut. Ma avec toute sorte d'égards, tou entends, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, monseigneur.

MAZARIN.

La gauce, Guitaut! la gauce! et touzours: « Mazesté! »

GUITAUT.

Soyez tranquille.

MAZARIN.

Va, mon ami! va!

(Guitaud sort par la porte opposée à celle par laquelle est sorti Guénaud.)

SCÈNE V

MAZARIN, seul.

Ce cer Guitaut! Voilà oun fidèle servitour! ne discoutant zamais, touzours prêt à essécouter! Ah! les Guitaut se per-

dent! Bonne race pourtant, bonne race! Ma si ce diable de brouit il allait se répandre, que le roi sait tous les secrets de la cour... Eh ! eh !...

SCÈNE VI

MAZARIN, MARIE.

MARIE, de la porte.

Peut-on entrer, mon cher oncle?

MAZARIN.

Ze crois bien ! oun rayon de soleil après le nouaze!... Entre, ma petite Marie! entre!

MARIE.

Oh! comme vous êtes bon pour moi, ce soir, mon cher oncle !

MAZARIN.

Sais-tou oune çose, Marie? c'est que, de toutes mes nièces, — et, Diou merci! ze n'en manque pas! — c'est que, de toutes mes nièces, tou es celle que z'aime le mioux.

MARIE.

Vraiment, mon oncle?... Mais pourquoi m'avoir caché ce secret-là pendant dix-sept ans?

MAZARIN.

Ze ne voulais pas faire de zalouses.

MARIE.

Eh bien, mon oncle, moi, je devinais cette tendresse, si bien cachée qu'elle fût, et je vous aimais, de mon côté, comme si vous m'eussiez fait part de la préférence.

MAZARIN.

Et pouis ze ne voulais pas te donner trop d'orgouil, en te laissant voir tout le bien que ze pensais de toi. Vois-tou, petite, l'orgouil il est oun pécé mortel! aussi ze me disais touzours en regardant tes sours grandir, flourir : « Faites les coquettes; c'est ma petite Marie qui sera l'honnour et la gloire de la maison! »

MARIE.

Et vous croyez que l'heure de la prédiction est arrivée, mon oncle?

MAZARIN.

Ze crois qu'elle approce! Ce matin encore, ze parlais de

toi avec Bernouin, et ze loui disais : « Les autres, elles ont épousé des comtes, des douques, des princes dou sang, et ze ne serai content que quand ze l'aurai mariée à oun roi. »

MARIE.

A un roi?

MAZARIN.

Oui... Ze ne sais pas auquel encore; ma ze ne serai content, ze te le répète, que quand ze t'aurai mariée à oun roi.

MARIE.

Savez-vous que votre prévention en ma faveur vous rend bien ambitieux, mon oncle?

MAZARIN.

Pourquoi? N'es-tou pas belle comme oune princesse royale? et, s'il y avait autour de ce cou-là oun collier de diamants, à ces oreilles-là des pendeloques de diamants, et sour ce front-là oun diadème de diamants, n'aurais-tou pas bien autrement l'air d'oune reine que cette petite perrouce de Savoie que l'on vout faire épouser au roi Louis XIV?

MARIE.

Oui, mon oncle, s'il y avait!... Mais à ce cou, à ces oreilles, à ce front, il n'y a que les simples grâces dont la nature les a parés; grâces que mon oncle, dans sa prévention en ma faveur, a toujours trouvées suffisantes.

MAZARIN.

Eh bien, mademoiselle de Mancini, ze vais vous prouver, moi, que vous êtes oune ingrate... (Appelant.) Bernouin! Bernouin!

BERNOUIN, paraissant.

Monseigneur!

MAZARIN,

Donne-moi la petite cassette que ze t'ai çarzé d'apporter de Paris, et que ze destinais... A qui la destinais-ze, Bernouin?

BERNOUIN.

A mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN.

Va, Bernouin! va! (Bernouin sort.) La! tou vois, ze ne le loui fais pas dire. Ce cer Bernouin! il trahit ma faiblesse, ma c'est à oune bonne intention.

BERNOUIN, entrant avec la cassette.

Voici, monseigneur.

MAZARIN, la tenant dans ses mains.

Tou sais, ma petite Marie, z'ai touzours aimé les pierres précioúses, ma particoulièrement ze préfère le diamant; c'est la pierre la plous cère et la plous rare, la soule où il y ait véritablement oun rayon de soleil. (Il tire les diamants de la cassette.) Ces diamants, c'est mon soleil, à moi, pauvre forçat de la politique qui, depouis seize ans, traîne à ma zambe oun royaume pour boulet! Ces diamants, souvent, le soir, quand la zournée a été roude, ou, le matin, quand la nouit elle a été mauvaise, eh bien, ze me les fais apporter dans mon lit; ze les éparpille sour la courte-pointe de vèlours; ze les regarde, ze les frotte, ze les brosse, et ils me rézouissent la voue et le cour !... Eh bien, ces diamants, çaque fois que ze les vois, ze me dis : « Ces diamants-là, ils seront, un zour, pour ma petite Marie! »

MARIE.

Vraiment, mon oncle, vous vous dites cela?

MAZARIN.

Oui, et tou les aurais dézà, si cela ne me faisait pas tant de peine de m'en séparer.

MARIE.

Ce qui veut dire que vous aimez encore mieux vos diamants que moi ?

MAZARIN.

Oh!

MARIE.

Voyons, avouez-le.

MAZARIN.

Ma non, pouisque, auzourd'houi, pour que tou sois plous belle que cette petite Savoyarde qui nous arrive de Tourin, de Çambéry, ze ne sais d'où ! pouisque, auzourd'houi... Ma tou me promets d'être plous belle qu'elle, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! je vous jure, mon oncle, que j'y ferai mon possible, et que, si je n'y réussis point, il n'y aura pas de ma faute.

MAZARIN.

Eh bien, ces diamants, que ze n'ai zamais confiés qu'à Bernouin, auzourd'houi... ces diamants, qui valent cent mille écous, pour que tou te fasses belle, plous belle que la princesse Marguerite... eh bien, ze... auzourd'houi, ze... ze

te les... Ma petite Marie, auzourd'houi... aies-en bien soin sourtout !... ze te les prête !

(Il sort.)

SCÈNE VII

MARIE, BERNOUIN.

MARIE, riant.

Oh ! il me les prête !... Mon oncle fait l'effort suprême de me prêter ses diamants, entends-tu, Bernouin? Cela m'étonnait aussi qu'il me les donnât!

BERNOUIN.

Prenez-les toujours, mademoiselle, et ne vous inquiétez pas du reste.

MARIE.

Mais tu as entendu, Bernouin ? Il a dit : « Je te les prête. »

BERNOUIN.

Mademoiselle, il y a trente ans que je suis près de Son Éminence le cardinal Mazarin, et, depuis trente ans, je ne lui ai entendu dire que trois fois : *Je vous prête,* et une fois : *Je vous donne*, et encore, cette fois-là, c'était le bonsoir qu'il donnait à la présidente Tubœuf, qui venait lui apporter dix mille écus que son mari avait perdus la veille en jouant contre lui... Je vous dirai donc comme M. le cardinal : Faites-vous belle, mademoiselle ! faites-vous belle !

(Il sort.,

SCÈNE VIII

MARIE, seule.

Oh ! oui, oui, je comprends ce que vous voulez dire, mon oncle, et ce que dit, d'après vous, votre fidèle Bernouin. Vous n'étiez pas si bien caché, que je ne vous aie aperçu, pendant l'orage, dans cette grotte de la forêt de Vincennes ! Vous avez vu le roi à mes pieds, et voilà que votre ambition l'emporte sur votre avarice... Quand le roi ne faisait pas attention à moi, je vous étais indifférente ; le roi me regarde : je suis jolie ! le roi m'aime : vous m'adorez !... Oh ! vous avez raison, mon oncle, et c'est moi qui avais tort d'écouter un simple gentilhomme comme M. de Guiche. Mais qui pouvait

se douter que le roi de France, que Louis XIV ferait attention à moi ? à moi qui dans mon isolement me trouvais trop heureuse d'être aimée du plus beau gentilhomme de la cour !... Oui... mais, en attendant, imprudente que j'ai été !... Oh ! mais, quand je ferai un appel à sa délicatesse, quand il saura qu'il s'agit, non pas d'être la maîtresse du roi, mais d'être reine de France, il s'écartera de mon chemin, il s'éloignera de la cour... « Faites-vous belle ! faites-vous belle ! » Eh bien, puisque tout le monde le veut, essayons. (Elle s'assied sur un tabouret au milieu du théâtre, et ouvre la cassette.) Oh ! les magnifiques diamants !

SCÈNE IX

MARIE, LE DUC D'ANJOU.

D'ANJOU, qui est entré, qui s'est approché sur la pointe du pied, et qui regarde par-dessus l'épaule de Marie.

Oh ! les magnifiques diamants !

MARIE, se retournant.

Hein !

D'ANJOU.

N'ayez pas peur : c'est la nymphe Écho !

MARIE.

Oh ! mais regardez donc, monseigneur ! regardez donc !

D'ANJOU.

Je vois bien ! Mais qui vous a donné tout cela ?

MARIE.

Mon oncle !

D'ANJOU.

Quel oncle ?... Vous avez donc deux oncles ?

MARIE.

Mon oncle Mazarin !

D'ANJOU.

Ce n'est pas vrai.

MARIE, riant.

Oh ! oh ! un démenti, monseigneur !

D'ANJOU.

Mais vous savez bien vous-même que ce n'est pas possible !

MARIE.

Cela est pourtant ainsi.

D'ANJOU.

Oh! n'importe! de quelque part qu'ils viennent, montrez-les-moi, chère Marie!

MARIE.

Je fais mieux que de vous dire : *Voyez!* monseigneur; je vous dis : *Prenez!*

D'ANJOU.

En vérité, vous offrez cela comme des bonbons de baptême.

MARIE.

Pourquoi pas, puisque je suis marraine?

D'ANJOU.

Marraine de qui?

MARIE.

De la générosité de M. de Mazarin, qui vient de naître au monde après cinquante ans de grossesse... Le père est malade, mais l'enfant se porte bien.

D'ANJOU.

Ah! j'y suis!

MARIE.

Quoi?

D'ANJOU.

L'agent secret de mon frère lui aura dit que M. de Mazarin avait des millions plein ses caves, et notre cher cardinal, qui craint qu'on ne les loui reprenne, fait la part du feu.

MARIE.

Que ce soit cette raison-là ou une autre, peu importe! nous tenons la cassette, c'est le principal.

D'ANJOU.

Oh! mais regardez donc! comme voilà un fil de diamant qui ferait une jolie ganse de chapeau!

MARIE.

Voyez donc cette rivière! Quel admirable collier!

D'ANJOU.

Et cette agrafe de manteau!

MARIE.

Et ces boucles d'oreilles!

D'ANJOU.

Et ces boutons de manchettes!

MARIE.

Et ce diadème de brillants !

D'ANJOU.

Mais regardez donc, Marie !

MARIE.

Mais voyez donc, prince !

(Chacun d'eux fouille dans la cassette, et en tire quelque chose en poussant des cris de joie.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, apparaissant sur la porte, et les voyant tous deux resplendissants de bijoux.

Ah çà ! mais on a donc pillé le trésor de la couronne, ici ?

MARIE.

Ah ! le roi !

(Elle prend la cassette, et se sauve.)

LE ROI.

Marie ! Marie !

D'ANJOU.

La cassette ! la cassette !

SCÈNE XI

LE ROI, LE DUC D'ANJOU.

LE ROI.

Elle se sauve ! elle me fuit ! Comprends-tu cela, d'Anjou ?

D'ANJOU.

Je crois bien ! tu arrives à l'improviste, sans te faire annoncer, avant que le soleil ait eu le temps d'allumer tous ses rayons : le soleil se cache ! Oh ! mais sois tranquille, il ne tardera pas à reparaître, va ! et plus resplendissant que jamais !

LE ROI.

Et que faisiez-vous donc là tous deux ?

D'ANJOU.

Nous égrenions les diamants de M. de Mazarin.

LE ROI.

Je ne comprends pas.

D'ANJOU.

Je crois bien que tu ne comprends pas! Écoute, Louis, et attends-toi à une nouvelle incroyable, inouïe, exorbitante! M. de Mazarin est devenu généreux!

LE ROI.

Menteur!

D'ANJOU.

M. de Mazarin vient de donner à Marie pour cent mille écus de diamants!

LE ROI.

Ils étaient faux, alors.

D'ANJOU.

Tiens, regarde, en voici... J'ai dit comme toi, d'abord; j'ai crié : « Cela n'est pas vrai! cela est impossible! » Mais, depuis, j'ai découvert le secret. Frère, nous nous étions trompés : M. de Mazarin est un prodigue, et cela ne m'étonnerait pas qu'il profitât de ce que je suis chez lui pour me faire quelque magnifique cadeau... Eh! justement, voici Bernouin.

SCÈNE XII

LES MÊMES, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Le roi!

LE ROI.

Entre, Bernouin! entre!

BERNOUIN.

Le roi m'excusera, mais je venais pour M. le duc d'Anjou.

D'ANJOU.

Vois-tu!... Qu'est-ce, Bernouin?

BERNOUIN.

Son Éminence, ayant appris par mademoiselle Marie de Mancini que monseigneur était ici, prie Son Altesse d'accepter, comme argent de poche, et pour figurer ce soir à son jeu, les trois mille pistoles que voici.

D'ANJOU.

Où cela, Bernouin?

BERNOUIN.

Dans cette bourse, monseigneur.

D'ANJOU.

Eh bien, quand je te disais, frère! — Donne, Bernouin, donne! (Il vide la bourse dans le fond de son chapeau.) Comment, c'est pour moi, tout cet or-là?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur.

D'ANJOU, donnant une poignée d'or à Bernouin.

Tiens, Bernouin, voici pour toi. En veux-tu, Louis?

BERNOUIN.

Je remercie monseigneur.

D'ANJOU, au Roi.

Oh! prends, prends, ne te gêne pas; quand je serai riche, moi, ce sera pour donner.

BERNOUIN.

Il est inutile que monseigneur se prive en faveur du roi son frère. J'étais chargé par Son Éminence de passer chez le roi, et de lui remettre ce portefeuille, qui contient un million.

LE ROI.

Merci, Bernouin.

D'ANJOU.

Des diamants à Marie! à moi trois mille pistoles! à toi un million! tout cela venant du cardinal! (Appelant.) Guénaud! Guénaud!

BERNOUIN.

Que faites-vous, monseigneur?

D'ANJOU.

J'appelle le médecin. Oh! quel malheur, Bernouin! M. le cardinal est fou!... Guénaud! Guénaud!

(Il sort en gambadant, en faisant sonner son or, et en appelant Guénaud.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GEORGETTE, à la fenêtre.

GEORGETTE, de l'extérieur.

Qu'est-ce qui appelle M. Guénaud? est-ce vous, sire?

LE ROI.

Non, ce n'est pas moi, Georgette.

BERNOUIN.

Le roi n'a pas d'ordres à me donner ?

LE ROI.

Dites à Son Éminence que je la remercie, et que tout à l'heure, au jeu, je la remercierai de nouveau.

(Bernouin s'incline et sort.)

SCÈNE XIV

LE ROI, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Ah ! c'est que M. Guénaud, voyez-vous, sire, vous auriez eu beau l'appeler, il ne serait pas venu.

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

GEORGETTE.

Parce qu'il n'est plus ici.

LE ROI.

Bah ?

GEORGETTE.

Non, il est parti pour un grand, grand, grand voyage !

LE ROI.

Et où va-il donc ?

GEORGETTE.

Il va à Bruxelles en Brabant, soigner M. de Condé, qui est malade.

LE ROI.

M. de Condé qui est malade ? Et qui t'a dit cela, Georgette? Viens donc me conter cela, viens !

(Il l'aide à passer par la fenêtre.)

GEORGETTE.

Personne ne me l'a dit; mais je l'ai entendu. Le cheval de M. Guénaud était attaché à la grille du parc, et je lui faisais manger une poignée d'herbe verte, quand j'ai vu venir M. Guénaud et M. Molière ; ils causaient ensemble avec beaucoup de chaleur. M. Molière disait : « Mais le roi ne permet donc pas que M. de Condé rentre en France? » M. Guénaud répondait : « Bon ! le roi, qui sait tout, à ce qu'on dit, ne sait seulement pas que M. de Condé a fait sa soumission ! — Mais

pourquoi M. de Condé ne s'est-il pas directement adressé au roi, au lieu de s'adresser à M. de Mazarin? disait M. Molière. Le roi est un grand cœur, tandis que M. de Mazarin n'est qu'un cuistre... — Oh! répondait M. Guénaud, parce que M. de Condé sait que le roi ne se mêle pas des affaires d'État; il a bien assez de se mêler de ses affaires d'amour! — Oh! si j'osais! reprenait M. Molière, je lui en parlerais bien, moi! et je suis sûr que, si je lui disais là-dessus tout ce que j'ai à lui dire, le roi, au lieu de se fâcher contre moi, me saurait gré de ma franchise...» C'est alors qu'ils ont dit que M. de Condé était dans une ville que l'on appelle Bruxelles en Brabant, et M. Guénaud a ajouté que c'était là qu'il allait; qu'il fallait que la convalescence de M. de Condé durât deux mois, *et cætera! et cætera!*

LE ROI.

Georgette, je te promets que je ne quitterai pas Vincennes sans t'avoir trouvé un mari et donné une dot.

GEORGETTE.

Pour quoi faire?

LE ROI.

Pour quoi faire, une dot!

GEORGETTE.

Non, mais un mari?

LE ROI.

Mais pour te marier, il me semble.

GEORGETTE.

Merci, sire.

LE ROI.

Comment, merci?

GEORGETTE.

Je ne veux pas me marier, moi.

LE ROI.

Tu ne veux pas te marier?

GEORGETTE.

Non.

LE ROI.

Que veux-tu donc faire?

GEORGETTE.

Je veux être comédienne.

LE ROI.

Comédienne? Eh! bon Dieu! comment donc une pareille idée t'est-elle venue, Georgette?

GEORGETTE.

Oh! bien naturellement, sire. Mon père m'a conduite deux fois au théâtre, une fois à l'hôtel de Bourgogne, et une fois à la Comédie-Italienne: cela m'en a donné la folie.

LE ROI.

Ah! voilà la source de ta perte! Et tu crois que tu vas jouer la comédie comme cela, tout de suite, du premier coup?

GEORGETTE.

Oh! ce n'est pas bien difficile, de jouer la comédie! Je ferai comme j'ai vu faire. A l'hôtel de Bourgogne, il y avait une dame qui portait des plumes sur la tête, un grand manteau de velours brodé d'or, avec une robe de brocart qui se tenait toute seule; elle faisait de grands bras et elle disait:

Enfin, lâche empereur! j'aperçois ta faiblesse
A travers l'épaisseur de toute ta sagesse
Et du déguisement dont fait ta vanité
Un précieux prétexte à ta timidité!
Quoi! tyran, tu pâlis? ton bras en l'air s'arrête,
Lorsque, d'un front sans peur, je t'apporte ma tête?
Prends garde, mon bourreau, de ne te point troubler:
Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler!
Que d'un sang bien plus chaud, et d'un bras bien plus ferme,
De tes derniers soleils j'accourcirais le terme!
Avec combien de joie et combien de vigueur
Je te ferais descendre un poignard dans le cœur!
En tout cas, si je tombe en deçà de l'ouvrage,
Je laisse encore un fils héritier de ma rage,
Qui fera, pour venger les maux que j'ai soufferts,
Rejaillir jusqu'à moi ton sang dans les enfers!

LE ROI.

Oh! oh!... mais je connais cela; on jouait l'*Agrippine* de M. Cyrano de Bergerac.

GEORGETTE.

Au Théâtre-Italien, c'était autre chose. Il y avait une suivante alerte et avisée, qui disait de la façon la plus comique du monde:

Je ne veux point ouïr les discours d'amoureux :
Ils sont, en bonne foi, malins et dangereux.
Je pêche assez, d'ailleurs, sans pécher par l'oreille.
A propos de pécher, votre vide-bouteille,
Votre grand fainéant, votre chien de valet,
Enfin, ce mal-bâti, ce maudit Jodelet,
Depuis deux ou trois jours, m'a prise pour une autre.
Je l'aurais bien frotté, si ce n'est qu'il est vôtre!
Il me trouve à son gré; tout ce que j'ai lui plaît.
Mais me plaît-il aussi, le maussade qu'il est?
Il m'en faut bien un autre, et d'une autre fabrique!
C'est un beau marmouset! c'est un bel as de pique!
Il pense, quand la nuit, il a guitarisé,
Que j'en ai, tout le jour, le cœur martyrisé :
A la fin, il verra, si vous n'y donnez ordre,
Que j'égratigne bien, et que je sais bien mordre!...

LE ROI.

Bravo, bravo, Georgette!

GEORGETTE.

Bon! voilà que le roi m'a applaudie comme on applaudissait ces dames.

LE ROI.

Et cela te fait plaisir?

GEORGETTE.

Je crois bien! parce que, si jamais vous êtes roi...

LE ROI.

Comment, si jamais je suis roi? J'espère bien que je le suis!

GEORGETTE.

Non, je veux dire: si jamais vous le devenez, je vous demande votre protection.

LE ROI.

Tu l'as.

(Le grand maître des cérémonies, M. de Montglat, paraît au fond.)

GEORGETTE.

Vous me feriez recevoir comédienne dans un théâtre?

LE ROI.

Je te le promets. Mais attends, n'est-ce pas M. Molière qui passe là-bas?

GEORGETTE.

Oui.

LE ROI.

Eh bien, cours après lui, Georgette, et envoie-le ici.

GEORGETTE.

Tout de suite, sire ! (Elle sort en courant.) Oh ! je serai comédienne ! je serai comédienne ! le roi me l'a promis.

SCENE XV

LE ROI, MONTGLAT.

LE ROI, se retournant.

Ah ! c'est vous, monsieur le grand maître des cérémonies ?

MONTGLAT.

Sire, si j'eusse su que Votre Majesté désirait entretenir M. Molière, je l'eusse fait prévenir, afin qu'il pût se présenter à l'audience du roi avec le cérémonial d'usage.

LE ROI.

Mais, mon cher marquis, vous savez bien que les Poquelin sont tapissiers de la couronne et valets de chambre du roi de père en fils ; à ce double titre, ils ont leurs petites et leurs grandes entrées.

MONTGLAT.

C'est vrai : domesticité du château. Excusez-moi, sire !

LE ROI.

Vous veniez prendre les ordres pour le jeu de M. de Mazarin ?...

MONTGLAT.

Je prie le roi de m'excuser. Les ordres sont pris. Non, je cherchais le roi.

LE ROI.

Vous me cherchiez, marquis ? Eh bien, me voici.

MONTGLAT.

Je voulais demander à Votre Majesté si elle avait besoin de deux chambres, ou si elle désirait un appartement tout entier.

LE ROI.

Pour qui ?

MONTGLAT.

Pour le nouveau dignitaire.

LE ROI.

Quel dignitaire, marquis ?

MONTGLAT.

L'agent secret de Sa Majesté.

LE ROI.

Ah ! oui !... Mais je n'ai demandé ni chambres ni appartement.

MONTGLAT.

Mon devoir est non-seulement d'obéir aux ordres du roi, mais encore d'aller au-devant de ses désirs.

LE ROI.

Merci de l'intention, mon cher marquis; mais la personne dont vous parlez ne logera point au château.

MONTGLAT.

Ah ! elle ne logera point au château?

LE ROI.

Non.

MONTGLAT.

Et, lorsqu'elle se présentera pour voir le roi, sous quel titre faudra-t-il l'annoncer ?

LE ROI.

Elle n'a pas de titres, mon cher marquis.

MONTGLAT.

Il ne me reste donc qu'à savoir, sire, si elle entrera par les grandes portes, ou par les couloirs.

LE ROI.

Elle entrera par où elle voudra, marquis; elle a les clefs de mon appartement.

MONTGLAT.

Les clefs de l'appartement du roi?

LE ROI.

Mais oui. Vous comprenez bien, mon cher? Du moment que cet agent logerait au château, du moment qu'il aurait un titre, du moment qu'il serait forcé de vous attendre pour être introduit par vous, ce ne serait plus un agent secret.

MONTGLAT.

C'est juste. Mais je dois dire au roi que ce qu'il fait est en dehors de tous les usages reçus, et qu'il n'y a pas d'exemple dans l'étiquette de la cour...

LE ROI.

Bon ! Eh bien, mon cher monsieur de Montglat, j'aurai donné l'exemple de l'étiquette au lieu de le suivre. En atten-

dant, ayez l'obligeance de vous procurer un passe-partout qui ouvre les portes extérieures du château.

MONTGLAT.

Lesquelles ?

LE ROI.

Toutes sans distinction.

MONTGLAT.

Dans une heure, le roi aura ce qu'il désire.

(Molière entre.)

LE ROI.

Merci, marquis. Maintenant, voici M. Molière; j'ai quelques ordres à lui donner, veuillez me laisser seul avec lui, marquis.

MONTGLAT.

Je me retire. (Bas.) C'est sans doute M. Molière qui est chargé de meubler l'appartement de l'agent secret. Je suivrai M. Molière, et je saurai du moins où demeure le personnage...

(Il sort.)

SCÈNE XVI

LE ROI, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Le roi me fait la faveur de me demander ?

LE ROI.

Qui vous dit que c'est une faveur, monsieur, et que je ne vous appelle pas, au contraire, pour me plaindre de vous ?

MOLIÈRE.

Ce serait encore une faveur, sire, puisque votre présence royale permettrait à l'accusé de se justifier de vive voix. Mais je suis si sûr de mon amour et de mon dévouement pour Votre Majesté, que je me présente hardiment devant elle, et avec cette certitude, qu'il est impossible que je l'aie offensée.

LE ROI.

Monsienr Molière, vous protégez M. de Condé, à ce qu'il paraît ?

MOLIÈRE.

Oh ! sire, le premier prince du sang après M. le duc d'Anjou, protégé par Mascarille !

LE ROI.

Vous le protégez, monsieur, puisque, aujourd'hui même, vous disiez à Guénaud partant pour Bruxelles que, si vous l'osiez, vous me parleriez directement, à moi, du désir de M. le Prince de rentrer en France.

MOLIÈRE.

Permettez-moi de féliciter Votre Majesté sur la fidélité des rapports qui lui sont faits. (Souriant.) Il paraît que son agent est en campagne.

LE ROI.

Oui, monsieur, et, malgré la fidélité de ses rapports, j'ai douté un instant du sien à votre endroit.

MOLIÈRE.

Pourquoi, sire? Votre Majesté m'a demandé un moyen de savoir la vérité; je lui en ai indiqué un. Si le roi ne savait pas la vérité, mon moyen serait mauvais.

LE ROI.

Oui; mais je croyais qu'en votre qualité de poëte et de comédien, vous abandonniez la politique à ceux qui ont le malheur d'être obligés d'en faire, et que vous ne vous occupiez que de théâtre.

MOLIÈRE.

Eh! justement, sire! Le roi sait que la Fronde est une comédie à travestissements, une pièce de cape et d'épée, une intrigue à l'espagnole : en ma qualité de comédien, j'ai pris un rôle dans cette comédie, voilà tout.

LE ROI.

Oui; mais, par bonheur, la comédie touche à son dénoûment... Voyons, monsieur Molière, à votre avis, quel doit être ce dénoûment? Vous ne récuserez pas votre compétence en pareille matière, je présume.

MOLIÈRE.

Du moment que le roi avoue lui-même que la Fronde est une comédie, le dénoûment en doit être heureux.

LE ROI.

Ainsi, à votre avis, M. de Condé?...

MOLIÈRE.

Que le roi réfléchisse qu'il daigne me demander mon avis.

LE ROI.

Je vous le demande, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Eh bien, sire, à mon avis, M. de Condé devrait rentrer en France sans qu'il le demandât; à plus forte raison lorsqu'il le demande.

LE ROI.

Et que ferait M. de Condé en France?

MOLIÈRE.

Ce qu'il a déjà fait : il gagnerait des batailles à Votre Majesté.

LE ROI.

Vous oubliez, monsieur Molière, qu'il en a gagné aussi contre moi.

MOLIÈRE.

Rendez à M. de Condé la place qu'il doit occuper près de vous, sire, et lui-même déchirera du livre de sa vie la page où ces victoires fatales sont écrites.

LE ROI.

Monsieur Molière! monsieur Molière! vous êtes, je le sais, des bons amis de M. le prince de Condé.

MOLIÈRE.

Oui, sire, mais je suis, en même temps, des plus fidèles sujets du roi Louis XIV.

LE ROI.

Et quel besoin ai-je de M. de Condé en France? Vous voyez que l'on s'y passe très-bien de lui.

MOLIÈRE.

Oui, sire, parce que les nations sont oublieuses; mais, quand les nations oublient, c'est aux rois de se souvenir! Un roi ne se passe jamais d'un grand homme, sire : la majesté des rois se fait de la grandeur de ceux qui les entourent. Dieu me garde de vouloir abaisser M. de Mazarin dans votre esprit, sire : le jour où il consentira à initier le roi aux mystères de sa politique, le roi reconnaîtra que c'est, non-seulement un habile ministre, mais encore et surtout ce que nous autres gens de théâtre appelons un adroit metteur en scène; cependant, s'il a l'esprit d'un ministre et l'adresse d'un metteur en scène, il n'a pas le génie d'un roi. Laissez-lui donc, sire, le soin des accessoires, des décors et des changements à vue; mais réservez-vous l'intrigue de la pièce, le droit de choisir les personnages qui doivent jouer les premiers rôles dans l'immense spectacle que vous êtes appelé à donner à l'uni-

vers. Je sais bien qu'au théâtre, dans les jours de détresse, et quand les grands acteurs sont absents, on remplace les premiers rôles par des doubles; mais, croyez-moi, sire, si bonne qu'elle soit, une pièce jouée par des doubles ne paraît jamais aux spectateurs qu'une plate et maussade parodie!

LE ROI.

Monsieur Molière, c'est souvent une grande faute que de relever un ennemi à terre, et que de rendre leurs armes aux désarmés.

MOLIÈRE.

C'est possible, sire; mais c'est une faute sublime, et ces fautes sont assez rares chez les rois pour que Dieu, qui les voit dans leur imprudence s'élever jusqu'à lui par le pardon, s'en étonne, mais ne les punisse pas!

LE ROI.

Mon père Louis XIII n'a jamais pardonné, monsieur Molière, et ses contemporains l'ont appelé *Louis le Juste*.

MOLIÈRE.

Oui, sire, parce qu'il y a des époques où la Providence; au lieu de sceptre, met une hache aux mains des rois; mais, par bonheur, les jours de Louis XI et de Richelieu, du connétable de Saint-Pol et du maréchal de Montmorency sont passés! Qu'auriez-vous à faire aujourd'hui des gibets du Plessis-les-Tours et des échafauds de Lyon et de Toulouse? Vous ouvrez une ère nouvelle; vous refaites une société; des débris du monde du passé, vous pétrissez le monde de l'avenir! Lorsque le père a détruit, il faut que le fils rebâtisse, c'est la loi; or, si l'on détruit avec la rigueur, sire, on ne rebâtit qu'avec la clémence. Heureux ceux qui sont appelés par la Providence à jouer ce rôle de régénérateurs des peuples et de rois des sociétés! Nous comptons un de ces hommes-là dans le monde antique: on l'appelle Auguste; un dans le monde moderne: on l'appelle Charlemagne; à huit cents ans de distance d'Auguste, Charlemagne est venu; à huit cents ans de distance de Charlemagne, vous venez, sire! Auguste et Charlemagne ont commencé par la clémence: comme eux commencera Louis XIV, et Dieu lui fera la grâce peut-être de finir comme eux!

LE ROI.

Monsieur Molière, je vous promets de parler de M. le Prince à ma mère et à M. de Mazarin.

MOLIÈRE.

Oh ! sire ! ne soumettez pas de pareilles appréciations à la haine d'une femme et à la pusillanimité d'un ministre ; la clémence est vertu royale : soyez clément par vous-même, puisque vous êtes roi.

LE ROI.

Je suis roi, monsieur, c'est vrai ; mais j'hésite, car je n'ai point encore fait acte de royauté.

MOLIÈRE.

Jamais vous ne trouverez une plus belle occasion. Débutez par le pardon, sire, et le début sera digne du petit-fils d'Henri IV.

LE ROI, souriant.

Vous le voulez, monsieur Molière ?

MOLIÈRE, un papier, une plume à la main, et un genou en terre.

Oui, sire, *je le veux*.

(Anne d'Autriche apparaît, et recule derrière la portière.)

LE ROI, écrivant.

« Monsieur de Condé, rentrez en France aussitôt que votre santé vous le permettra ; seulement, le plus tôt sera le mieux, car j'aurai grand plaisir à vous avoir près de moi. — Votre affectionné, Louis. » Tenez, monsieur Molière, remettez, de ma part et de la vôtre, cette lettre à M. de Condé, et soyez chez moi demain à mon lever.

MOLIÈRE.

Sire, vous n'êtes encore qu'un bon roi ; marchez hardiment dans la voie où vous venez d'entrer, et vous serez un grand roi !

(Il sort.)

SCÈNE XVII

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

LE ROI, sans voir sa mère.

C'est étrange comme cet homme a des paroles qui font penser ! On dirait que, de même que pour son théâtre, il a dans la vie la faculté de lever un rideau qui laisse voir des

horizons ignorés, des perspectives inconnues. (Se retournant.) Ah ! c'est vous, madame !

ANNE.

Avec qui donc étiez-vous là, Louis ?

LE ROI.

Avec M. Molière, madame.

ANNE.

Un comédien, je crois ? Le fils de Poquelin, n'est-ce pas, qui désire un privilége de théâtre ?

LE ROI.

Justement.

ANNE.

Et vous lui signiez son privilége ?

LE ROI.

Non, madame, je lui signais la grâce de M. de Condé.

ANNE.

La grâce de M. de Condé ? Vous autorisez M. de Condé à rentrer en France ?

LE ROI.

Oui, madame.

ANNE.

Sans m'avoir consultée ? sans avoir consulté M. de Mazarin ?

LE ROI.

Pardon, madame, mais je croyais le droit de grâce un droit royal.

ANNE.

Sire, jamais votre auguste père n'a signé un acte de cette importance sans consulter son ministre.

LE ROI.

Mon père, madame, régnait sous M. de Richelieu, et je suis décidé, moi, à régner sur tout le monde.

ANNE.

Même... ?

(Elle hésite.)

LE ROI.

Sur tout le monde, madame !

SCÈNE XVIII

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE, MARIE DE MANCINI, resplendissante de diamants.

ANNE, retenant le Roi, qui s'avance vers Marie.

Mon fils !

LE ROI.

Pardon, madame, mais voici mademoiselle de Mancini, que j'attendais ici, et qui compte sur moi pour être son cavalier.

ANNE.

Oh !...

(Le Roi prend la main de Marie, qui, craintive, regarde tour à tour le Roi et Anne d'Autriche.)

MARIE.

Sire !...

LE ROI.

Venez, Marie ! venez ! (Bas.) Oh ! que vous êtes belle et que je vous aime !

(Marie entre, joyeuse et triomphante, chez son oncle, où les Courtisans commencent à affluer.)

SCÈNE XIX

ANNE D'AUTRICHE, seule.

Trois mille pistoles à d'Anjou ! un million à Louis ! tous ses diamants à sa nièce ! Décidément, M. de Mazarin se croit déjà l'oncle du roi de France. Oh ! et moi qui suis cause que la duchesse de Savoie et sa fille vont assister à cette honte, et subir cet affront !

SCÈNE XX

ANNE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Son Altesse la régente fait demander à Votre Majesté si

elle peut descendre avec la princesse Marguerite chez M. de Mazarin.

ANNE.

Ah ! pardon, vous êtes ?...

CHARLOTTE.

Je suis la demoiselle d'honneur de Son Altesse la princesse Marguerite.

ANNE.

Oui, oui, très-bien, je vous reconnais... Retournez près de ma belle-sœur et dites-lui... ou plutôt, non, j'y vais moi-même... Ah ! monsieur de Mazarin, vous avez compté sans moi !

(Elle sort.)

SCÈNE XXI

CHARLOTTE, seule.

Bon ! voilà qu'il y a contre-ordre à présent ! que les princesses ne descendront point, et qu'il faudra peut-être repartir sans avoir vu la cour ! Comme c'est amusant ! faites donc deux cents lieues pour le roi Louis XIV, pour M. de Mazarin, pour la reine Henriette, pour les fêtes de la cour, pour les chasses de Vincennes, et repartez sans avoir rien goûté de tout cela !... Sans compter ce pauvre Bouchavannes, qui était si heureux de mon arrivée, et qui a trouvé moyen de m'annoncer en deux lignes que, par grâce spéciale, il était du jeu de M. de Mazarin ce soir, et que nous pourrions nous y voir, et arrêter quelque chose... Oh ! s'il était là ! si je pouvais lui faire signe ! si je pouvais seulement échanger un mot avec lui !...

(Elle s'approche, et essaye de regarder dans la seconde pièce.)

SCÈNE XXII

CHARLOTTE, BOUCHAVANNES, entrant.

BOUCHAVANNES.

Mais je ne me trompe point, c'est Charlotte !

CHARLOTTE.

Ah ! monsieur de Bouchavannes, écoutez, je n'ai qu'un

instant à rester ici, et c'est un miracle que je vous y rencontre. Les princesses ne descendent pas au jeu... J'ai reçu votre lettre... je vous aime toujours ; mais j'ai peur que nous ne partions demain, et je ne sais ni comment ni où vous revoir.

BOUCHAVANNES.

Écoutez, à votre tour, Charlotte. J'ai exploré les localités : la porte de service de l'appartement des princesses donne dans la cour de l'Orangerie. Jetez une mante sur vos épaules, et venez me rejoindre ; je serai de faction au bas de votre escalier de dix heures à minuit.

CHARLOTTE.

Bon ! je ferai tout mon possible pour descendre, et causer un instant avec vous.

SCÈNE XXIII

LES MÊMES, GUICHE, très-agité.

GUICHE.

Pardon, Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Voici un gentilhomme qui veut vous parler.

BOUCHAVANNES.

Ah ! c'est vous, monsieur de Guiche !

GUICHE, lisant un billet.

« Il faut absolument que je vous parle cette nuit. » (A Bouchavannes.) Pouvez-vous me céder votre tour de faction dans la cour de l'Orangerie ?

BOUCHAVANNES.

Impossible, mon cher comte ; j'ai un rendez-vous pendant ma faction. (A Charlotte.) A ce soir ?

CHARLOTTE.

A ce soir !

(Elle sort.)

SCÈNE XXIV

BOUCHAVANNES, GUICHE.

GUICHE.

Qui monte après vous?

BOUCHAVANNES.

Tréville.

GUICHE.

A quelle heure?

BOUCHAVANNES.

A minuit.

GUICHE.

Où croyez-vous que je le trouve?

BOUCHAVANNES.

Dans la salle des gardes.

GUICHE.

Merci.

(Il sort.)

BOUCHAVANNES.

Pauvre Guiche! ma foi, tant pis! Charité bien ordonnée est de commencer par soi-même... Oh! oh! le maître des cérémonies... Comme il a l'air soucieux!

(Il sort.)

SCÈNE XXV

MONTGLAT, entrant sans voir sortir Bouchavannes, et se parlant à lui-même.

Avoir été trente ans à la cour, en moyenne dix mille jours; par conséquent, y avoir fait dix mille déjeuners, dix mille dîners, dix mille soupers; pendant ces dix mille jours, à ces dix mille déjeuners, à ces dix mille dîners, à ces dix mille soupers, avoir vu les mêmes figures, et entendu les mêmes conversations, avec cette différence que les figures devenaient de plus en plus vieilles (Bernouin entre) et les conversations de plus en plus ennuyeuses; avoir été quinze ans...

SCÈNE XXVI

MONTGLAT, BERNOUIN.

BERNOUIN.

Pardon, monsieur le grand maître des cérémonies...

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, monsieur Bernouin! Votre serviteur! (Reprenant.) Avoir été quinze ans...

BERNOUIN.

Excusez-moi, monsieur de Montglat, mais voudriez-vous avoir la bonté de dire sans affectation à M. le cardinal que je l'attends ici pour lui communiquer une chose de la plus haute importance?

MONTGLAT.

A l'instant même, monsieur Bernouin.

(Il entre dans la salle du fond.)

SCÈNE XXVII

BERNOUIN, GUITAUT, s'arrêtant à la porte du fond dans l'attitude militaire.

BERNOUIN.

Ah! c'est vous, monsieur Guitaut!

GUITAUT.

Le cardinal?

BERNOUIN.

Le cardinal sera ici dans un instant.

GUITAUT.

Puis-je l'attendre?

BERNOUIN.

Certainement! d'autant plus qu'il aura, selon toute probabilité, quelque recommandation particulière à vous faire.

SCÈNE XXVIII

LES MÊMES, MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE, passant son bras sous celui de Guitaut.

Cher monsieur Guitaut!

GUITAUT.

Votre Altesse royale!

HENRIETTE.

Soyez assez aimable pour me dire les noms de MM. les mousquetaires de garde, cette nuit, dans la cour de l'Orangerie.

GUITAUT.

De huit heures à dix heures du soir, M. de Brégy; de dix heures à minuit, M. de Bouchavannes; de minuit à deux heures, M. de Tréville...

HENRIETTE.

Merci !... Oh ! M. le cardinal !

(Elle quitte le bras de Guitaut.)

SCÈNE XXIX

LES MÊMES, MAZARIN.

Madame Henriette rentre dans la salle, tandis que Mazarin parle à Bernouin.

MAZARIN.

Tou m'as fait demander, Bernouin ?

BERNOUIN.

Oui, monseigneur. Un courrier de l'ambassadeur d'Espagne...

MAZARIN.

De monsou Pimentel ? Donne vite, Bernouin ! donne ! (Lisant.) « Monseigneur, z'ai à vous commouniquer oune nouvelle de la plous haute importance, et qui ne doit être connoue que de vous soul. Où pourrai-ze vous voir, cette nouit, sans témoins et sans qu'on sace que ze vous ai vou ? » *Diavolo !* il ne faut pas qu'il entre au palais ! Bernouin, oune ploume et de l'encre.

BERNOUIN.

Voici, monseigneur.

MAZARIN, après avoir écrit.

Tiens, Bernouin, remets cette réponse au messager. *Diavolo !* des nouvelles d'Espagne !... Ah ! c'est toi, Guitaut ! Eh bien, le roi Çarles II ?...

GUITAUT.

Eh bien, monseigneur, le roi Charles II a fini par entendre raison, et, demain matin, il aura quitté Vincennes.

MAZARIN.

Bon ! Et madame Henriette ?...

GUITAUT.

Quoi, madame Henriette ?

MAZARIN.

Tou ne loui as rien dit, Guitaut ?

GUITAUT.

Allons donc, monseigneur!

MAZARIN.

Bon, Guitaut! bon! tou es oun fidèle servitour, et, sois tranquille, ze ne t'oublierai pas pour les cinquante mille écous de ta nièce.

GUITAUT.

Jé croyais que c'était cent mille, monseigneur?

MAZARIN.

Tou connais le mot d'ordre, Guitaut?

GUITAUT.

Oui, mais pas la consigne.

MAZARIN.

La consigne est de laisser entrer par la petite porte de la cour de l'Oranzerie la personne qui frappera trois coups, et qui dira : *France et Espagne.*

GUITAUT.

Cela suffit, monseigneur.

MAZARIN.

Nouvelles d'Espagne ! Ah ! *pecaïre !...*

(Il sort.)

SCÈNE XXX

BERNOUIN, GUITAUT, puis MONTGLAT, puis VILLEQUIER et DANGEAU.

BERNOUIN.

Diable ! je crois Son Éminence de mauvaise humeur.

GUITAUT.

Oui, et sa mauvaise humeur lui fait perdre la mémoire... Enfin, qu'il se souvienne des cinquante mille écus, et c'est tout ce que je lui demande.

(Bernouin et Guitaut sortent chacun d'un côté.)

MONTGLAT, même entrée que la précédente.

Avoir été quinze ans grand maître des cérémonies, c'est-à-dire avoir exercé cette charge importante pendant cinq mille jours et cinq mille nuits ; avoir constamment su qui entrait chez le roi, et qui en sortait, et qu'il arrive une heure, où un homme inconnu entre et sorte sans que je sache par où ni comment! Voilà une de ces humiliations comme en réservent

les nouveaux règnes aux vieux serviteurs! voilà une de ces défiances qui poussent un grand maître des cérémonies au désespoir! (Villequier et Dangeau entrent et s'approchent chacun d'un côté de Montglat.) Aussi, cela ne saurait durer, à mon égard du moins, et, à la première occasion, je me pose devant le roi, et je lui dis, tout ensemble avec le respect que je lui dois et la dignité que je conserve pour moi-même...

VILLEQUIER.

Voyons, que lui dites-vous, Montglat?

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, Villequier!

DANGEAU.

Nous écoutons.

MONTGLAT.

Ah! c'est vous, Dangeau! Eh bien, je lui dis : « Sire, Votre Majesté a pris une mesure qui remplit de tristesse le cœur de ses fidèles sujets! Sire, Votre Majesté garde scrupuleusement l'incognito de son agent secret; mais, malgré le silence de Votre Majesté, on a vu cet agent, on connaît cet homme, et quelque chose de son passé transpire qui épouvante les amis du roi pour l'avenir! On dit sourdement que la pression de cette main inconnue devient insupportable; on dit... »

SCÈNE XXXI

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI.

Montglat!

VILLEQUIER et DANGEAU.

Le roi!

(Ils s'écartent, l'un à gauche, l'autre à droite.)

MONTGLAT.

Sire?

LE ROI, bas.

Avez-vous la clef que je vous ai demandée?

MONTGLAT.

La voilà, sire.

LE ROI.

Merci. (Il tire un billet de sa poche, et le lit à part.) « Trouvez-

vous ce soir dans l'orangerie; on a un secret important à vous y révéler. » Qui donc peut m'écrire cela? N'importe, j'y serai.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE XXXII

VILLEQUIER, MONTGLAT, DANGEAU.

VILLEQUIER, se rapprochant de Dangeau.

Eh bien?

DANGEAU, de même.

Le roi vous a parlé bas.

VILLEQUIER.

Que vous a-t-il dit?

MONTGLAT.

Messieurs, le roi m'a fait l'honneur de me confier le nom du mystérieux inconnu.

VILLEQUIER.

Et ce nom?...

DANGEAU.

Ce nom?

MONTGLAT, orgueilleusement.

Le roi m'a recommandé le secret, messieurs; faites comme moi, tâchez de le savoir.

ACTE QUATRIÈME

La cour de l'Orangerie. Ciel étoilé. — Au premier plan, à droite, une voûte conduisant du côté du château; au second plan, une tourelle percée d'une fenêtre et d'une porte donnant sur un escalier intérieur. — Le fond est fermé par un mur au-dessus duquel s'étendent les feuillages des arbres; dans ce mur, une petite porte praticable. — A gauche, vers le fond, un corps de bâtiment attenant à l'orangerie; fenêtre à balcon à laquelle on peut atteindre en montant sur un banc placé au-dessous. En pan coupé et en retour, l'orangerie avec grandes fenêtres à trois pieds du sol; terrasse

au-dessus. — Au premier plan, du même côté, un passage pour entrer dans l'orangerie, dont la porte est hors de la vue du spectateur.

—

SCÈNE PREMIÈRE

BOUCHAVANNES, BRÉGY, DEUX AUTRES MOUSQUETAIRES.

On relève la Sentinelle. Dix heures sonnent.

BOUCHAVANNES.

Le mot d'ordre?

BRÉGY.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

La consigne?

BRÉGY.

Introduire dans l'orangerie la personne qui frappera trois coups à la petite porte extérieure, et qui prononcera ces deux mots: *Espagne et France.*

BOUCHAVANNES.

Merci.

BRÉGY.

Bien du plaisir, Bouchavannes!

BOUCHAVANNES.

Mais je ne dis pas non; j'aime beaucoup les factions de nuit.

(Brégy s'éloigne avec les deux autres Mousquetaires, et disparaît à gauche, par le passage qui longe l'orangerie.)

SCÈNE II

BOUCHAVANNES, seul.

Dix heures... C'est bien; patience!... il ne faut pas que je compte sur Charlotte avant une heure d'ici. Voyons, orientons-nous. Voici l'escalier conduisant à la chambre des princesses, et par lequel viendra Charlotte... si Charlotte vient; voilà la petite porte où doit frapper la personne qu'il faudra introduire dans l'orangerie; voilà la fenêtre de la chambre de mademoiselle de Mancini... Ce logement est, par ma foi! bien choisi, isolé, solitaire... On voit que l'amour du roi s'est fait maréchal de camp et a préparé les logis... Enfin,

voilà l'orangerie... (il revient à son poste.) Oh ! oh ! quelqu'un... Une femme ! Serait-ce déjà Charlotte ? Mais non, elle ne viendrait point par cette route. Qui va là ?

SCÈNE III

BOUCHAVANNES, MADAME HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous êtes M. de Bouchavannes ?

BOUCHAVANNES.

Oui. Que me voulez-vous ?

HENRIETTE.

Regardez-moi, monsieur.

BOUCHAVANNES.

La princesse Henriette !

HENRIETTE.

Qui vient, au nom de sa mère et au sien, vous demander une grâce, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Ou plutôt me donner un ordre, veut dire Votre Altesse.

HENRIETTE.

Hélas ! non, monsieur de Bouchavannes ; vous savez bien que nous n'avons plus d'ordres à donner ici, et qu'au contraire, c'est nous qui en recevons, et de fort durs parfois !

BOUCHAVANNES.

Mais, mon Dieu ! qui peut amener Votre Altesse à cette heure dans cette cour solitaire ?

HENRIETTE.

Je vous cherchais, monsieur.

BOUCHAVANNES.

Moi ?

HENRIETTE.

Vous êtes gentilhomme, monsieur ; vous avez une mère, une sœur ; vous connaissez les émotions de la famille, tantôt douces, tantôt cruelles... Eh bien, si vous étiez séparé de votre sœur depuis trois ans ; que votre sœur fût errante, proscrite, fugitive, vous éprouveriez l'impérieux besoin de la revoir, et vous n'hésiteriez point à confier ce désir à un ami... Monsieur de Bouchavannes, vous êtes un ami pour

nous : c'est ma mère, si je ne me trompe, qui a placé la vôtre près de la princesse de Savoie.

BOUCHAVANNES.

Et vous savez, madame, que la reconnaissance de toute la famille est acquise à votre auguste mère et à vous.

HENRIETTE.

Oh ! ne parlons point de reconnaissance, monsieur; ce serait donner une mesure à votre dévouement, et j'aime mieux lui faire un appel entier, complet, absolu.

BOUCHAVANNES.

Parlez, madame, je serai heureux le jour où vous me donnerez l'occasion de courir un danger quelconque pour vous.

HENRIETTE.

Je vous ai parlé d'une sœur proscrite, fugitive, exilée. Eh bien, moi, monsieur, j'ai un frère exilé, fugitif, proscrit; un frère que je n'ai pas vu depuis trois ans.

BOUCHAVANNES.

Le roi Charles II?

HENRIETTE.

Le roi Charles II, oui, monsieur. Eh bien, le roi Charles II est ici, à Vincennes, de l'autre côté de cette porte... Chassé aujourd'hui de France par M. de Mazarin, demain, au point du jour, il part, il retourne en Hollande. Monsieur de Bouchavannes, je voudrais bien revoir, je voudrais bien embrasser mon frère; je voudrais bien lui dire adieu!

BOUCHAVANNES.

Et voilà tout ce que vous aviez à me demander, madame?

HENRIETTE.

Oui, tout.

BOUCHAVANNES.

Ma tête serait en jeu pour vous procurer cette joie, je risquerais ma tête; je risque quelques jours d'arrêt, un mois de prison peut-être; en vérité, je suis honteux, madame, de faire si peu pour vous! (Il va à la petite porte et l'ouvre.) Entrez, sire! Madame Henriette attend Votre Majesté.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHARLES STUART.

CHARLES.

Ma sœur !

HENRIETTE.

Mon frère !

(Charles tend amicalement la main à Bouchavannes.)

BOUCHAVANNES, baisant la main du Roi et se retirant.

Sire, je veille sur vous et sur votre sœur !

CHARLES.

Oh ! ma bonne petite Henriette, pauvre ange gardien de la famille, combien je te remercie de ce que tu fais pour moi !... Où est notre mère ? Comment se porte-t-elle ?

HENRIETTE.

Ma mère, elle t'attend, et elle va être bien heureuse de te revoir ! Viens, viens ! — Oh ! monsieur de Bouchavannes, recevez tous les compliments d'une mère et d'une sœur...

BOUCHAVANNES.

Allez ! mais ne vous oubliez pas ; songez que je n'ai plus qu'une heure et demie de faction, et que, si j'étais remplacé au moment où il s'agira de repasser par cette cour...

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGETTE, sur la terrasse de l'orangerie.

GEORGETTE.

Sire !

BOUCHAVANNES.

Silence ! Il me semble que l'on parle là-bas.

HENRIETTE.

Oh ! veillez sur nous, monsieur de Bouchavannes !

BOUCHAVANNES.

Soyez tranquille, je ne quitte pas cette voûte, et personne n'y passera à moins d'avoir le mot d'ordre.

HENRIETTE.

Viens, Charles ! viens !

SCÈNE VI

BOUCHAVANNES, à l'entrée de la voûte; GEORGETTE, sur la terrasse.

GEORGETTE.

Sire!... Oh! mon Dieu! il ne m'entend pas!... et moi qui ne puis descendre... Sire!... (Elle casse une branche d'arbre, et frappe avec cette branche aux carreaux de la fenêtre placée au-dessous d'elle.) Sire!

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE ROI, ouvrant la fenêtre.

LE ROI.

C'est toi, Georgette?

GEORGETTE.

C'est moi, sire... Chut! il y a une sentinelle là-bas.

LE ROI.

Je l'ai bien vue... Cet imbécile de Guitaut qui va juste placer une sentinelle sous les fenêtres de mademoiselle de Mancini!

GEORGETTE.

C'est vrai, qui pouvait se douter de cela? Mais il y a bien autre chose, sire!

LE ROI.

Qu'y a-t-il?

GEORGETTE.

Il y a que mon père vient de recevoir l'ordre de tenir l'orangerie prête pour M. de Mazarin... J'ai caché la clef, pour qu'il ne pût pas y entrer; mais M. de Mazarin a une seconde clef.

LE ROI.

Et ton père, où est-il?

GEORGETTE.

Il est allé chercher M. de Mazarin avec sa lanterne.

LE ROI.

Mais que diable M. de Mazarin vient-il faire, à cette heure, dans l'orangerie?

GEORGETTE.

Ah ! pour cela, je ne sais pas; mais il paraît qu'il y a donné rendez-vous à quelqu'un... M. Bernouin lui-même est venu prendre la clef.

LE ROI.

Comment ne m'as-tu pas dit cela, quand tu m'as introduit dans l'orangerie?

GEORGETTE.

Je ne le savais pas encore... Chut!

LE ROI.

Quoi?

GEORGETTE.

On vient.

LE ROI.

Oui, deux hommes dont l'un porte une lanterne.

BOUCHAVANNES.

Qui vive ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, L'HOMME A LA LANTERNE, MAZARIN.

L'HOMME A LA LANTERNE.

Fortune et Fontainebleau.

BOUCHAVANNES.

Passez.

MAZARIN.

Vous savez la consigne, monsou de Bouçavannes?

BOUCHAVANNES.

Son Éminence !

MAZARIN.

Vous la savez ?

BOUCHAVANNES.

Oui, monseigneur; laisser entrer la personne...

MAZARIN.

Bien ! Bonne garde, monsou de Bouçavannes ! bonne garde !

(L'Homme à la lanterne et Mazarin passent devant la fenêtre de l'orangerie, qui se ferme à leur passage, et se rouvre derrière eux.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, hors LE CARDINAL.

LE ROI.

C'est bien le cardinal! Que faire? Si j'essaye de sortir, je vais le rencontrer à la porte!

BOUCHAVANNES, à lui-même, se rapprochant.

Pourvu que le roi Charles II ne le rencontre pas!

GEORGETTE.

Sire, sire, prenez garde!

LE ROI.

Eh! pardieu! je l'entends bien! il met la clef dans la serrure, il va entrer.... Ah! ma foi, tant pis! personne ne me voit : la majesté royale est sauve.

(Il enjambe le balcon.)

GEORGETTE.

Sire, sire, la sentinelle!

LE ROI.

Oh! quelle idée!

BOUCHAVANNES, barrant la route avec son mousquet.

Qui vive?

LE ROI.

M. de Bouchavannes!

BOUCHAVANNES.

Qui vive?

LE ROI.

Je suis le roi, monsieur... Votre chapeau, votre manteau, votre mousquet... C'est moi qui achèverai votre faction.

BOUCHAVANNES.

Oh! sire!

LE ROI.

Le mot d'ordre?

BOUCHAVANNES.

Fortune et Fontainebleau.

LE ROI.

La consigne?

BOUCHAVANNES.

Laisser entrer la personne qui frappera trois coups à la petite porte du bois, et qui dira : *France et Espagne.*

LE ROI.

Qui monte après vous?

BOUCHAVANNES.

M. de Tréville.

LE ROI.

C'est bien, monsieur. Rentrez dans votre chambre, et venez demain, à mon lever, chercher votre commission de capitaine.

BOUCHAVANNNES.

Sire!

LE ROI.

Allez! (On ferme la fenêtre de l'orangerie.) Mais allez donc!

BOUCHAVANNES.

Oh! pauvre Charlotte!... Et madame Henriette et le roi Charles... Ah! ma foi, à la garde de Dieu!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE X

LE ROI, GEORGETTE.

On entend une voix qui appelle Georgette.

GRORGETTE.

Vous n'avez plus besoin de moi, sire?

LE ROI.

Non.

GEORGETTE.

C'est mon père qui m'appelle.

LA VOIX.

Georgette!

LE ROI.

Va!

(Elle disparaît.)

SCÈNE XI

LE ROI, seul.

M. de Bouchavannes résistait fort, ce me semble, à me transmettre sa consigne, et à me céder son mousquet. Avait-il quelque intérêt à monter sa faction tout entière? Nous le

saurons bien... Mais c'est M. de Mazarin qui m'inquiète... Quelle affaire peut-il avoir dans l'orangerie, à cette heure, et qui peut-il attendre ? Ce n'est point pour espionner sa nièce, puisqu'il a fermé la fenêtre de l'orangerie, et baissé les stores... N'importe, cela va maintenant devenir assez difficile, de faire savoir à Marie que je suis là.

SCÈNE XII

LE ROI, CHARLOTTE, à la fenêtre de la tourelle.

CHARLOTTE, bas.

M. de Bouchavannes !

LE ROI, se retournant.

Hein ?

CHARLOTTE.

Vous êtes là, n'est-ce pas ?

LE ROI.

Oui... mais...

CHARLOTTE.

C'est moi, Charlotte... Les princesses sont couchées ; elles dorment, et me voici.

LE ROI, à part.

Oh ! la demoiselle d'honneur de la régente ! je comprends ; Bouchavannes a sa mère près de madame Christine, et il a passé trois mois à la cour de Savoie...

CHARLOTTE.

Eh bien, est-ce que je ne puis pas descendre ?

LE ROI.

Si fait.

CHARLOTTE.

Alors, vous êtes seul ?

LE ROI.

Parfaitement seul.

CHARLOTTE.

Je descends.

LE ROI.

Bon ! je vais avoir des nouvelles fraîches de Turin.

CHARLOTTE, en scène.

Me voilà.

LE ROI.

Venez ici, dans l'ombre, Charlotte, afin qu'on ne nous voie point.

CHARLOTTE.

Oh! que je suis contente de pouvoir causer un instant en liberté avec vous!

LE ROI.

Et moi, donc!

CHARLOTTE, lui donnant sa main à baiser.

Tenez.

LE ROI, à part.

Eh bien, mais les factions de nuit ne sont pas si désagréables que je l'avais cru jusqu'à présent.

CHARLOTTE.

Imaginez-vous que j'ai craint un instant d'être obligée de repartir sans avoir pu vous parler.

LE ROI.

Et pourquoi cela?

CHARLOTTE.

Mais parce que vous entendez bien que nous n'allons pas rester à Vincennes, n'est-ce pas?

LE ROI.

Je ne comprends pas.

CHARLOTTE.

Comment, vous ne comprenez pas? Mais vous devez bien penser que nous avons fait un voyage inutile.

LE ROI.

Ah! oui, le roi...

CHARLOTTE.

Le roi est amoureux fou de mademoiselle de Mancini, voilà! Vous savez qu'il est sérieusement question de mariage?

LE ROI.

Bah?

CHARLOTTE.

Oh! la reine mère est furieuse! elle dit que, si elle n'avait affaire qu'au roi, elle en viendrait bien encore à bout, mais que c'est ce fourbe de M. de Mazarin qui mène toute l'intrigue. La régente Christine a passé toute la soirée dans les larmes. Dame, c'est bien naturel : elle croyait déjà sa fille reine de France.

LE ROI.

Et la princesse Marguerite?

CHARLOTTE.

Oh! elle a fait semblant d'être fort triste.

LE ROI.

Comment, semblant?

CHARLOTTE.

Oui; mais...

LE ROI.

Mais?...

CHARLOTTE.

Mais, au fond, je la crois fort contente.

LE ROI.

Vraiment? Oh! expliquez-moi cela! La princesse Marguerite est contente que le roi épouse mademoiselle de Mancini?

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, mademoiselle de Mancini ou une autre... pourvu qu'il ne l'épouse pas, elle.

LE ROI.

Elle déteste donc le roi?

CHARLOTTE.

Non, mais elle en aime un autre.

LE ROI.

Bah?

CHARLOTTE.

Oui, la lettre de la reine Anne d'Autriche est venue tomber comme une bombe au milieu de ces amours... Ah! c'est là qu'il y a eu des larmes! presque autant que quand nous nous sommes quittés (elle donne son front à baiser au Roi), cher Hector!

LE ROI, à part, l'embrassant.

Je comprends, maintenant, pourquoi Bouchavannes ne voulait pas me céder sa place.

CHARLOTTE.

Plaît-il?

LE ROI.

Mais qui donc aime-t-elle?

CHARLOTTE.

Ma princesse?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Elle aime don Ranuce, le prince Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, près duquel mon père est grand écuyer, comme vous savez.

LE ROI.

Non, je ne savais pas.

CHARLOTTE.

Oh! un beau jeune homme de vingt-huit ans, presque aussi beau que le roi.

LE ROI.

Et vous dites qu'elle préfère être duchesse de Parme à être reine de France? Elle n'est pas ambitieuse, au moins!

CHARLOTTE.

Dame, c'est bien naturel : elle aime le duc Farnèse, et n'aime pas le roi Louis XIV. Est-ce que, moi qui vous aime, je n'aimerais pas mieux être vicomtesse de Bouchavannes que duchesse de Parme, par exemple?

LE ROI.

Vraiment?

CHARLOTTE.

Ah! vous en doutez? C'est joli, après...

LE ROI.

Après quoi?

CHARLOTTE.

Chut!

LE ROI.

Mais, si, cependant, le roi avait épousé la princesse Marguerite, le prince Farnèse...

CHARLOTTE.

Oh! le prince était bien décidé à la suivre à la cour de France, dût-il renoncer à sa principauté.

LE ROI.

Bon! heureusement, le prince Farnèse n'aura point à se déranger.

CHARLOTTE.

Oui, heureusement!

LE ROI.

Ah çà! mais vous avez donc un intérêt au mariage du duc de Parme avec la princesse de Savoie?

CHARLOTTE.

Un très-grand ! si la princesse Marguerite épouse le duc Farnèse, notre mariage se fait.

LE ROI.

Comment cela ?

CHARLOTTE.

Le jour de son mariage, le duc Farnèse me donne cent mille livres comme cadeau de noces ; de sorte que, si, de votre côté, vous avez seulement une compagnie...

LE ROI.

Je l'ai.

CHARLOTTE.

Comment, vous l'avez ?

LE ROI.

Le roi me l'a promise ce soir ; c'est comme si je l'avais.

CHARLOTTE.

Bon ! Et la permission de M. de Mazarin, le roi l'a-t-il ? Une compagnie, cela vaut quarante mille livres !

LE ROI.

Et, moi, je vous dis que c'est comme si je l'avais, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! quel bonheur ! quel bonheur !

(Elle saute au cou du Roi, et l'embrasse.)

LE ROI, à part.

Ah çà ! mieux vaut être Bouchavannes que le roi, à ce qu'il me semble.

CHARLOTTE.

Chut !

LE ROI.

Quoi ?

CHARLOTTE.

Deux personnes qui viennent de ce côté.

LE ROI.

Oui, en effet... Rentrez, Charlotte ! rentrez !

CHARLOTTE.

Ainsi, vous croyez que le roi épousera mademoiselle de Mancini ?

LE ROI.

Eh ! eh ! c'est probable.

CHARLOTTE.

Enfin, vous le croyez?

LE ROI.

C'est possible; mais, en tout cas, il n'épousera pas la princesse Marguerite.

CHARLOTTE.

Non?

LE ROI.

Oh! non!

CHARLOTTE.

Alors, la princesse épousera le duc Farnèse?

LE ROI, souriant.

Je ferai ce que je pourrai pour cela.

CHARLOTTE.

Vous m'aimez donc toujours?

LE ROI.

Chut! on vient!

(Il la repousse dans l'escalier de la tourelle.)

SCÈNE XIII

LE ROI, HENRIETTE, CHARLES.

LE ROI, leur barrant le passage.

Qui vive?

HENRIETTE, s'avançant.

Est-ce que vous ne nous reconnaissez point, monsieur de Bouchavannes?

LE ROI.

Si! si!... (A part.) Henriette, ma cousine! Et avec qui est-elle donc là?

CHARLES.

Monsieur de Bouchavannes, je vous remercie, car c'est à vous que je dois l'une des plus douces heures que j'aie passées depuis bien longtemps!

LE ROI, à part.

Charles II! Charles II, en France, à Paris, à Vincennes!

CHARLES.

J'avais donné à M. de Mazarin ma parole de ne voir ni le roi Louis XIV, ni la reine Anne d'Autriche; mais je ne lui avais point promis de ne revoir ni ma mère, ni ma sœur.

J'ai eu cette joie de les revoir et de les embrasser toutes deux, et c'est à vous que je le dois.

HENRIETTE.

Et croyez bien ceci, cher monsieur de Bouchavannes, c'est que, si l'on apprenait jamais ce que vous avez fait pour nous; c'est que, si l'on voulait vous punir de votre compassion pour de pauvres exilés, j'irais me jeter aux pieds de mon cousin Louis, qui est si bon, afin qu'il ne vous arrivât point malheur.

LE ROI.

Merci! (A part.) Chère petite Henriette!

CHARLES.

Au revoir, donc, monsieur, et que Dieu vous garde! Viens, chère petite sœur, afin que je ne te quitte qu'au dernier moment. Hélas! je regrette bien de ne pas avoir vu le roi!

(Charles et Henriette s'avancent vers le fond; le Roi se tient à leur portée, de manière à entendre ce qu'ils disent.)

LE ROI, à part.

Il regrette de ne m'avoir point vu!

HENRIETTE.

Explique-moi toujours ce que tu voulais lui demander, frère, et peut-être l'occasion se présentera-t-elle...

CHARLES.

Écoute bien ceci, petite sœur, quoique cela soit bien grave et bien sérieux pour toi...

HENRIETTE.

Je ne sais si, un jour, je redeviendrai joyeuse et gaie; mais je sais que, jusqu'ici, le malheur m'a faite assez sérieuse et assez grave pour exécuter ce que tu peux me dire.

CHARLES.

Eh bien, il y a un homme qui, maintenant que M. Cromwell est mort, tient dans sa main les destinées de l'Angleterre; il n'a qu'un mot à dire pour renverser M. Richard Cromwell, et m'élever sur le trône; cet homme est en Écosse, il a une armée, et, si j'avais eu un million, j'aurais peut-être eu cet homme.

HENRIETTE.

Un million! Oh! mon Dieu, M. de Mazarin qui en a tant, de millions!... Et comment s'appelle cet homme?

CHARLES.

Il s'appelle M. Monk. Peut-être, quoique la chose soit as-

sez improbable, peut-être mon cousin Louis eût-il pu me prêter ce million, et, alors, pauvres exilés, il y avait une chance que notre fortune changeât, et que nous redevinssions, moi, un vrai roi, et toi, une vraie princesse royale.

HENRIETTE.

Et peut-être, alors aussi, mon cousin Louis, que j'aime tant, et qui ne me regarde même pas, eût-il fait attention à la pauvre petite Henriette... Ah!

LE ROI, à part.

Tiens!... Ah! chère cousine, et moi qui ne me doutais pas de cela!

CHARLES.

Allons, il faut se quitter... Ah! demain va recommencer l'exil, qu'un instant j'ai cru fini ce soir!... Adieu, sœur!

HENRIETTE.

Adieu, Charles! adieu!

CHARLES.

Que je t'embrasse encore, une fois pour toi, une fois pour ma mère... Ah! si jamais je redeviens roi, comme je tâcherai de lui faire oublier ce qu'elle a souffert!

HENRIETTE.

Et, moi, je vais tâcher de lui faire attendre moins douloureusement l'instant où tu seras roi... Adieu!

CHARLES.

Adieu!...

(Il sort; Henriette referme la porte sur lui.)

SCÈNE XIV

LE ROI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Oh! monsieur de Bouchavannes, croyez bien que je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour nous!

(Elle sort.)

SCÈNE XV

LE ROI, CHARLOTTE, à la fenêtre de la tourelle.

LE ROI.

Pauvre Charles! pauvre Henriette!... Ah! c'est une triste

et sombre besogne que celle de la politique, surtout quand on la fait comme M. de Mazarin! Ainsi, chacun a sa somme de désirs dans ce monde: Georgette veut être comédienne; M. Molière désire un privilége; Bouchavannes sollicite une compagnie; Charlotte demande cent mille livres; Charles II a besoin d'un million; Henriette... pauvre petite Henriette! c'est la seule peut-être qui n'aura point ce qu'elle désire. Ah! M. de Bouchavannes, ma foi, pour le service que vous me rendez, ce n'est point une compagnie que je devrais vous donner, c'est un régiment... (Apercevant Charlotte à la fenêtre.) Comment vous êtes là?

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que je vous aimais toujours; j'attends que vous me disiez que vous m'aimez encore.

LE ROI, à part.

Allons, je n'y échapperai pas. (Haut.) Plus que jamais!

CHARLOTTE.

Et, si vous avez votre compagnie, vous m'épouserez?

LE ROI.

Oui.

CHARLOTTE.

Même quand je n'aurais pas mes cent mille livres?

LE ROI.

Même quand vous ne les auriez pas.

CHARLOTTE.

Oh! que vous êtes gentil! oh! que je vous aime!... A demain!

LE ROI.

A demain!... (A part.) Ah! ma foi, tant pis! monsieur de Bouchavannes, vous voilà marié!

(Charlotte disparaît; le Roi reste seul.)

SCÈNE XVI

LE ROI, seul.

Minuit sonne.

Minuit, déjà! jamais faction ne m'a paru plus courte... Ah çà! mais je n'ai pas même eu le temps de faire savoir à Marie que je suis là... Bon! voilà qu'on vient me relever.

SCÈNE XVII

LE ROI, GUICHE, en mousquetaire; DEUX MOUSQUETAIRES.

GUICHE.

Le mot d'ordre?

LE ROI.

Fortune et Fontainebleau.

GUICHE.

La consigne?

LE ROI.

Laisser entrer... Ah çà! mais depuis quand êtes-vous donc dans les mousquetaires, monsieur de Guiche?

GUICHE.

Le roi!

LE ROI.

Remontez chez vous, et gardez-y les arrêts jusqu'à nouvel ordre, monsieur; je ferai votre faction, comme j'ai fait celle de M. de Bouchavannes.

GUICHE.

Mais, sire...

LE ROI.

Remontez chez vous, et pas un mot! ni vous, messieurs, vous entendez?

TOUS, s'inclinant.

Sire!

(Il sortent.)

SCÈNE XVIII

LE ROI, seul.

M. de Guiche déguisé en mousquetaire! Que venait faire ici M. de Guiche sous ce déguisement?... Ce soir, je l'ai vu s'approcher deux fois de Marie; deux fois il lui a parlé; une fois même, il m'a semblé que leurs mains se touchaient; et, cependant, j'avais repoussé tout soupçon, et Dieu sait qu'en venant ici, je n'avais nullement l'intention de l'épier; mais m'y voilà; m'y voilà sous le déguisement qu'avait pris le comte... Jusqu'à présent, on dirait, en vérité, que la main de la Providence a conduit les événements de cette nuit. Allons

jusqu'au bout, quelque chose que je puisse apprendre, quelque douleur qui me soit réservée : peut-être y a-t-il un enseignement suprême dans ce qui me reste à apprendre; peut-être allais-je commettre quelque grande faute que Dieu veut m'épargner!... Il m'a semblé entendre le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait... Non... si... C'est la fenêtre de Marie. Voyons, attendons, et n'oublions pas que, du moment où il remplace M. de Tréville, c'est le comte de Guiche qui monte la garde de minuit à deux heures du matin.

SCÈNE XIX

LE ROI, MARIE, à sa fenêtre.

MARIE.

Vous êtes là, monsieur de Guiche?

LE ROI, à part.

Oh! c'était bien lui qu'elle attendait!

MARIE.

Armand! (Le roi s'approche.) C'est bien vous, n'est-ce pas?

LE ROI, de même.

Ah! par ma foi, puisque tout le monde ici me trompe, combattons au moins à armes égales. (A Marie.) Oui, c'est moi.

MARIE.

M. de Tréville a donc consenti à vous céder sa place?

LE ROI.

Et, vous, Marie, vous avez donc consenti à m'accorder cette faveur que je sollicitais de vous avec tant d'instances?

MARIE.

Oui, Armand; car j'ai pensé qu'une double explication était absolument nécessaire entre nous, et que le moment était venu où je ne devais pas plus vous tromper pour le roi que tromper le roi pour vous. Depuis que le roi s'occupe de moi, comte, et particulièrement hier au Louvre, ce matin à la chasse, ce soir chez M. de Mazarin, vous m'avez fait frémir vingt fois avec vos jalousies!

LE ROI.

Mais, en effet, n'ai-je point quelques raisons d'être jaloux, Marie?

MARIE.

Oui; mais plus vous avez de raisons d'être jaloux, Armand,

moins, si vous m'aimez réellement, si vous m'aimez pour mon bonheur, si vous m'aimez pour mon avenir, moins vous devez le paraître... Je vous ai accordé ce rendez-vous parce que je ne veux pas, parce que je ne dois pas souffrir que cette double intrigue aille plus loin... Ou rendez-moi ma parole, comme, dans les circonstances où nous sommes, doit le faire tout bon gentilhomme ; ou dites-moi nettement : « J'ai votre parole, Marie ; vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous me l'avez écrit ; j'exige de vous que vous fassiez à cette parole le sacrifice de l'amour du roi, et de l'avenir que cet amour peut vous promettre ! » S'il s'agissait pour moi, aujourd'hui, d'être simplement la maîtresse du roi Louis XIV, je crois que vous n'auriez point à hésiter, et que je n'aurais aucun droit au sacrifice que je vous demande ; mais le roi m'aime sérieusement : il m'aime au point de faire de moi sa femme. Je n'ai pas encore sa parole ; mais il est tout près de me la donner, et, s'il me la donne, il la tiendra ! Vous savez ce que dit mon oncle : « Il y a dans le roi de l'étoffe pour un roi et quatre honnêtes hommes ! » Armand, voudriez-vous arracher la couronne de France d'un front où vous eussiez voulu, disiez-vous, mettre la couronne du monde ?

LE ROI.

Mais, alors, Marie, vous aimez donc le roi ?

MARIE.

Écoutez-moi, Armand, et croyez bien que la haute position à laquelle je suis près d'atteindre reste en dehors de ce que je vais vous dire. Je ne vous parle point ici du fils de Louis XIII, du petit-fils d'Henri IV, de celui qui commande à vingt-cinq millions d'hommes ; je vous parle d'un beau, noble et séduisant gentilhomme qui, fût-il simple comte ou simple baron, aurait encore en lui, dans sa jeunesse, dans sa grâce et dans sa courtoisie, tous les avantages qui peuvent séduire une femme. Il ne serait donc pas étonnant que mon cœur, entraîné vers vous d'abord, hésitât maintenant entre le roi et vous ; mais, à ce que je viens de vous dire, ajoutez ceci : le roi est le roi, et, je vous le répète, il s'est presque engagé à m'épouser. Armand, ne me faites pas repentir toute ma vie du sentiment que vous m'aviez inspiré ; vous savez mieux que personne le peu de pas que nous avons faits sur le chemin de cet amour : je ne vous ai rien accordé, que d'innocentes faveurs ou de fugitives promesses... Armand, rendez-moi mes

lettres, tenez, comme je vous rends les vôtres ; quittez la cour sous le premier prétexte venu ; cessez d'exciter la jalousie du roi ; souvenez-vous de sa rupture avec mademoiselle de la Motte, lorsqu'il lui a été prouvé qu'elle avait aimé Charamante. Laissez-moi accomplir ce merveilleux destin ; permettez que je suive cette fortune qui doit laisser si loin d'elle la fortune de mes sœurs, tant de fois jalousées par moi, et je vous bénirai, Armand ! et, plus encore, je vous aimerai comme mon véritable, comme mon meilleur ami !

LE ROI.

Merci, Marie, vous m'aviez promis d'être franche, et ma bonne fortune veut que vous l'ayez été. J'étais venu ici plein de joie et d'espérances : Marie, vous venez de briser mon bonheur, de souffler sur cette première flamme de la jeunesse que la même femme presque toujours allume et éteint ! Marie, ne m'en veuillez pas de ma promptitude à vous obéir. Je suis comme le roi, je ne veux point d'amour partagé ; il me faut, à moi, la double virginité du cœur et de l'âme... Marie, Marie, je vous le dis avec des larmes plein les yeux, à partir de ce moment, vous êtes libre !

MARIE.

Armand !

LE ROI.

Adieu, Marie !... Demain, vous aurez vos lettres, et celui dont vous craignez la présence, celui dont l'amour a osé entrer en lutte avec l'amour d'un roi, celui dont la jalousie n'a pas craint de vous menacer, celui-là aura quitté la cour.

(On frappe trois coups à la petite porte.)

MARIE, essayant de lui prendre la main.

Armand !

LE ROI, repoussant la main de Marie.

Un homme que votre oncle attend dans l'orangerie frappe à cette porte, Marie ; je suis de garde, et ma consigne est de lui ouvrir. Rentrez chez vous, et refermez votre fenêtre ; je désire, comme vous devez le désirer vous-même, que personne autre que moi ne vous voie et ne vous entende !

MARIE.

Et, demain, j'aurai mes lettres ?

LE ROI.

Vous les aurez, foi de gentilhomme !

MARIE.

Merci !

(Elle referme la fenêtre.)

SCÈNE XX

LE ROI, seul.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce pour mon bonheur, est-ce pour mon désespoir que vous venez d'arracher ce voile de dessus mes yeux ?... Mais on frappe pour la seconde fois... Oui, oui, j'entends, et j'y vais !

SCÈNE XXI

LE ROI, PIMENTEL.

LE ROI.

Vous êtes la personne qu'attend le cardinal Mazarin ?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

Vous avez le mot de passe, alors ?

PIMENTEL.

Espagne et France.

LE ROI.

Et vous apportez des nouvelles de Madrid ?

PIMENTEL.

Des plus importantes !

LE ROI.

La reine d'Espagne est accouchée ?

PIMENTEL.

Oui.

LE ROI.

D'un garçon ou d'une fille ?

PIMENTEL.

Mais, monsieur, ce secret ne doit être confié qu'au cardinal.

LE ROI.

Oh ! j'espère, cependant, que vous aurez la bonté de me le dire, à moi, avant de le lui dire, à lui.

PIMENTEL.

Et qui êtes-vous pour parler sur ce ton à l'ambassadeur d'Espagne?

LE ROI.

Je suis le roi de France, monsieur!

PIMENTEL.

Oh! que d'excuses, sire!... Mais comment vous reconnaitre sous ce déguisement?

LE ROI.

J'ai un ordre à donner au capitaine des gardes qui fait sa ronde de nuit; allez m'attendre sous cette voûte, monsieur; nous reprendrons la conversation chez moi.

(Pimentel s'incline et s'éloigne.)

SCÈNE XXII

LE ROI, GUITAUT et QUATRE HOMMES; PIMENTEL, sous la voûte.

LE ROI.

Venez ici, monsieur Guitaut. (Levant son chapeau.) Vous me reconnaissez?

(Un Homme éclaire le visage du Roi avec une lanterne.)

GUITAUT.

Le roi!... Sa Majesté a-t-elle quelque ordre à me donner?

LE ROI.

Vous arrêterez à l'instant M. le comte de Guiche... Me voici, monsieur Pimentel.

(Il s'éloigne et disparaît avec l'ambassadeur d'Espagne.)

SCÈNE XXIII

GUITAUT et SES QUATRE HOMMES.

GUITAUT.

Ah! le roi est donc réellement roi, enfin!

LE SERGENT.

Comment cela, capitaine?

GUITAUT.

Il vient de m'ordonner d'arrêter M. le comte de Guiche!

ACTE CINQUIÈME

Chez le Roi.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTGLAT, DANGEAU, VILLEQUIER, COURTISANS, attendant le lever du Roi.

MONTGLAT, tirant sa montre.

Huit heures cinq minutes... Messieurs, le roi est en retard de cinq minutes sur l'heure de son lever! il faut qu'il y ait indisposition de Sa Majesté.

VILLEQUIER.

Ou, ce qui est encore plus probable, que Sa Majesté soit avec son agent secret.

DANGEAU.

Cela ne m'étonnerait pas! J'ai vu entrer, ce matin, au château, un homme dont la figure m'est complétement inconnue.

VILLEQUIER.

Quel âge?

DANGEAU.

De trente-quatre à trente-six ans, l'œil noir, la figure triste, des moustaches.

VILLEQUIER.

Vous qui le connaissez, Montglat?

MONTGLAT.

Qui?

VILLEQUIER.

L'agent secret! son signalement correspond-il à celui que donne Dangeau?

MONTGLAT.

Oui et non, messieurs. L'agent secret de Sa Majesté, pour ne pas être reconnu, change trois ou quatre fois d'âge, de visage et de costume par jour, et le double par nuit.

DANGEAU.

Mais il ne dort donc pas?

MONTGLAT, gravement.

Très-peu ! Cette faculté, jointe à une excessive activité, permet à cet homme extraordinaire de remplir, avec autant d'exactitude que de persévérance, le fatigant métier qu'il a entrepris.

VILLEQUIER.

Alors, vous croyez, Montglat, que c'est lui qui est avec le roi ?

MONTGLAT.

Je n'affirme point ; mais, comme le roi m'a demandé, hier au soir, une clef des portes extérieures du château, je ne doute point qu'il n'ait, ce matin, une foule de nouvelles et de secrets à nous dire.

DANGEAU.

Messieurs, en fait de nouvelles, vous savez que les deux dames qui sont arrivées hier incognito à Vincennes ne sont autres que madame la duchesse de Savoie et la princesse Marguerite, sa fille ?

MONTGLAT.

C'est moi qui leur ai envoyé des voitures jusqu'à Orléans.

VILLEQUIER.

En fait de secrets, vous savez que M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, est sorti de chez le roi à deux heures de la nuit ?

MONTGLAT.

C'est moi qui l'ai attendu à la grille d'honneur, et qui l'ai introduit dans la chambre à coucher du roi.

DANGEAU.

Tout cela est moins étonnant, messieurs, que l'arrestation de M. de Guiche, opérée ce matin à quatre heures, par Guitaut.

VILLEQUIER.

Impossible ! Guiche, le favori du roi ?

MONTGLAT.

Quant à cette nouvelle, je vous la donne comme certaine : c'est moi qui ai été réveiller Guitaut ; le bonhomme a même le sommeil très-dur !

DANGEAU.

Tout cela explique comment Sa Majesté est de dix minutes en retard, messieurs.

MONTGLAT, tirant sa montre.

De onze minutes et demie... Aussi, je le répète, sans doute se passe-t-il quelque chose de grave.

SCÈNE II

LES MÊMES, MOLIÈRE.

MOLIÈRE.

Messieurs, Sa Majesté vous prie de recevoir ses regrets : elle n'aura pas de petit lever ce matin ; elle désire, cependant, que personne ne s'éloigne, ayant, dit-elle, une communication importante à faire à la cour.

VILLEQUIER.

Qui donc est celui-là?

DANGEAU.

Justement l'homme que j'ai vu entrer ce matin à Vincennes.

VILLEQUIER.

L'agent secret?

MONTGLAT.

Eh! non, messieurs, c'est le nouveau valet de chambre de Sa Majesté, M. Molière, le fils du vieux Poquelin, tapissier de la couronne ; c'est un comédien que le roi a pris en amitié, on ignore pourquoi. Je sais cela parce que Bontemps, le valet de chambre ordinaire du roi, a refusé hier de faire le lit de Sa Majesté avec le nouveau venu, sous prétexte qu'il ne familiarisait pas avec un histrion. Je vous réponds du fait : Bontemps est venu consulter là-dessus ma grande connaissance de l'étiquette.

DANGEAU.

Et vous avez donné tort ou raison à Bontemps?

MONTGLAT.

Je lui ai donné tort : il y a un édit du roi Louis XIII, en date du 16 avril 1641, défendant que l'état d'acteur puisse être imputé à blâme.

MOLIÈRE.

Vous avez entendu, messieurs?

MONTGLAT.

Dites au roi, monsieur Molière, que nous nous tenons à sa disposition, selon ses ordres.

SCÈNE III

MOLIÈRE, seul.

Allons, il paraît que le conseil que j'ai donné à Sa Majesté fait son effet : il n'est plus question ici que de l'agent secret du roi ; tout le monde l'a vu : l'un, venant à cheval ; l'autre, s'en allant à pied ; celui-ci, se promenant triste et soucieux dans les allées les plus solitaires du parc ; celui-là, donnant gaiement à manger des biscuits aux cygnes du grand bassin ; il est brun, il est blond, il est noir, il est grand, il est petit ! M. de Montglat a un rendez-vous avec lui, ce soir ; M. de Villequier déjeune avec lui, demain matin ; M. Dangeau hésite à le recevoir avant d'être certain qu'il a fait ses preuves, et qu'il peut monter dans les carrosses du roi. En attendant, chacun dénonce les espérances et les projets de son voisin, et avoue même les siens, de peur d'être prévenu par l'agent secret ; le roi reçoit lettres sur lettres et confidences sur confidences. Oh ! pauvres jouets de l'ambition, du pouvoir et de la fortune, qui prenez pompeusement le titre d'hommes, comme vous êtes bien les mêmes, que vous rampiez à la surface de la terre, soit du temps d'Aristophane, soit du temps de Plaute, et j'allais dire, orgueilleux que je suis, soit du mien !

SCÈNE IV

LE ROI, GUITAUT, MOLIÈRE.

LE ROI, regardant un paquet de lettres.

Merci, Guitaut. Et qu'a-t-il dit, quand vous l'avez arrêté ?

GUITAUT.

Ce qu'ils disent tous quand on les arrête : « Je ne sais pas pourquoi Sa Majesté... » Mais, lorsque je lui ai demandé les lettres de la personne qui lui renvoyait les siennes, il a paru comprendre, et m'a remis ce paquet sans difficulté.

LE ROI.

C'est bien, Guitaut... Retournez près de M. de Guiche, et dites-lui qu'il est libre, mais à la condition de rejoindre à l'instant l'armée, et de ne revenir à Paris que lorsque je l'y rappellerai.

GUITAUT.

Les ordres de Sa Majesté seront ponctuellement accomplis.

(Il salue et sort.)

SCÈNE V

LE ROI, MOLIÈRE.

LE ROI.

Je suis libre, à ce qu'il paraît, monsieur Molière?

MOLIÈRE.

Oui, sire; mais, comme le roi le désire, personne ne s'éloignera.

LE ROI.

C'est bien, monsieur... Voici la liste des personnes que je veux recevoir ce matin. Depuis vingt-quatre heures, grâce au conseil que vous m'avez donné, les choses ont si rapidement marché, que la comédie dans laquelle je vous ai donné le rôle de mon conseiller touche à son dénoûment; vous en avez vu le commencement, monsieur Molière: vous en verrez la fin.

MOLIÈRE.

Sire, il est impossible d'être plus reconnaissant au roi qu'on respecte, au souverain qu'on adore, que je ne le suis à Votre Majesté; enfin, il est impossible d'être plus profondément touché que je ne le suis des bontés dont le petit-fils d'Henri IV honore un pauvre poëte; mais oserai-je dire à Sa Majesté que, cette comédie achevée, je lui demande la permission de me retirer et de reprendre ma vie de théâtre?... Je ne suis point un homme de cour: je suis un pauvre bohème comme Callot ou Salvator Rosa, tenant un pinceau d'une main, une plume de l'autre, raillant, crayonnant, griffonnant... Roi chez mes pareils, je suis esclave ici; honoré dans les coulisses de mon théâtre à l'égal d'un empereur, je suis méprisé dans les antichambres du roi à l'égal d'un paria. Par exemple, si le roi a mal dormi cette nuit, et a attribué cette insomnie à la façon dont son lit était fait...

LE ROI.

Oui, je sais cela, monsieur Molière: Bontemps a refusé de faire mon lit avec vous, sous prétexte, sans doute, non pas qu'un poëte n'était pas son égal, mais qu'il n'était pas l'égal d'un poëte; ce que vous avez pris pour de l'orgueil, c'était

de l'humilité. Au reste, cette dette de mon vieux Bontemps vis-à-vis de vous, je la prends pour moi, monsieur Molière, et nous la réglerons aujourd'hui même ensemble. En attendant, jetez un coup d'œil sur ma liste, et veillez à n'introduire près de moi que les personnes qui y sont portées.

MOLIÈRE.

Si j'osais faire observer à Votre Majesté qu'il y manque un nom...

LE ROI.

Lequel, monsieur?

MOLIÈRE.

Celui de mon père, sire. Ne devait-il pas venir prendre, ce matin, certaine lettre de cachet ayant pour but de faire emprisonner certain mauvais sujet de fils?

LE ROI.

Vous avez raison. Donnez l'ordre de le faire entrer, s'il se présente.

(Molière sort.)

SCÈNE VI

LE ROI, seul.

Il tombe accablé sur un fauteuil.

Oh! Louis! Louis! tu as voulu être roi, et tu ne peux pas même être homme! Comment porteras-tu, pauvre néophyte du pouvoir, le fardeau d'un empire, toi qui ne sais point porter le poids d'une douleur?... Voici ses lettres... les lettres de Marie, adressées à un autre que moi... Je ne les ai point lues, je ne les lirai point; mais, sans doute, ce qu'elle m'a écrit, à moi, avant de me l'écrire, elle le lui écrivait, à lui! A part les titres changés, qui sait? quelqu'une de ces lettres a peut-être servi pour nous deux! A chacun de nous, à coup sûr, du moins, elle a dit, elle a redit, elle a répété ces trois mots doux et terribles, ce mensonge perpétuel de la vie, avec lequel la femme nous berce de notre naissance à notre tombe : « Je vous aime ! » (Avec douleur.) Oh ! moi aussi, je vous aimais, Marie! je vous aimais à en devenir fou, à faire de vous ma femme, à faire de vous une reine! Si l'on était venu me dire ce que j'ai entendu cette nuit, je n'eusse point voulu le croire; vous m'avez désabusé vous-même! Merci, Marie,

pour cette cruelle guérison de la douce blessure que vous m'aviez faite !... On vient... Henriette ! autre cœur saignant ! Celui-là, du moins, je puis le guérir.

SCÈNE VII

LE ROI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Sire !

LE ROI.

Venez ici, chère Henriette, et regardez-moi.

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu, sire, savez-vous que, si votre regard n'était pas si bon et votre voix si affectueuse, savez-vous que j'aurais grand'peur ?

LE ROI.

Et pourquoi cela ?

HENRIETTE.

Vous avez désiré me voir ce matin, me voir seule, me parler en particulier; que pouvez-vous avoir à dire à une pauvre enfant comme moi ?

LE ROI, la regardant avec une grande tendresse.

J'ai à vous dire, Henriette, que vous avez non-seulement de beaux yeux, une bouche charmante, des cheveux admirables, mais encore un noble cœur !

HENRIETTE.

Mon cousin !...

LE ROI.

Vous avez toujours été bonne et tendre fille, consolatrice de votre mère dans la douleur ; aujourd'hui, vous êtes sœur fidèle et dévouée, consolatrice de votre frère dans l'exil.

HENRIETTE.

Mon Dieu, que voulez-vous dire ?

LE ROI.

Que je trouve beau et grand, ma chère Henriette, quand un frère est détrôné, proscrit, fugitif, quand un ordre injuste et tyrannique le force à quitter le pays qui devait être sa seconde patrie, de lui adoucir, au moins, par des caresses et des larmes, — hélas ! pauvre enfant, c'est tout ce que vous

aviez à lui donner ! — de lui adoucir, au moins, l'heure cruelle du départ.

HENRIETTE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! votre agent secret vous a tout dit ! (Elle tombe à genoux.) Pardon, sire ! pardon !

LE ROI.

Non-seulement je vous pardonne, mais encore je vous félicite, Henriette. Maintenant, écoutez.

HENRIETTE.

Oh ! oui, j'écoute ! mais il me semble que je rêve.

LE ROI.

Je vais vous prouver que vous veillez, chère cousine. Cette nuit, en vous quittant, votre frère vous a dit.,. près de la petite porte de l'orangerie, vous rappelez-vous?... qu'un million lui suffirait peut-être pour acheter M. Monk.

HENRIETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI.

Voici, dans ce portefeuille, le million que désirait votre frère ; faites-le-lui passer, Henriette. Je veux qu'il le tienne de votre main : si la négociation réussit, eh bien, c'est à vous, à vous seule qu'il devra le trône d'Angleterre.

HENRIETTE.

Mais ce million, sire...

LE ROI, avec mélancolie.

Il m'avait été envoyé par M. de Mazarin pour les fêtes que je devais donner ; mais cœur en deuil, — et vous devez savoir cela, Henriette, — cœur en deuil fuit le bruit et les plaisirs. Je n'ai plus besoin de ce million, Henriette ; je vous le donne sans regrets ; prenez-le donc sans remords. Que votre frère me pardonne seulement de faire si peu maintenant ; peut-être, plus tard, ferai-je davantage.

HENRIETTE.

Oh ! merci ! merci !

LE ROI.

Allons, chère Henriette, ne perdez pas de temps... Votre frère devait partir ce matin ; j'espère qu'il n'est pas encore parti.

HENRIETTE.

Oh ! permettez-vous que j'aille moi-même... ?

LE ROI.

Je le désire.

(Il la reconduit jusqu'à la porte.)

HENRIETTE.

Que vous êtes bon !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC D'ANJOU, dans l'antichambre.

D'ANJOU.

Louis ! Louis ! mais dis donc que je peux entrer chez toi, quand je veux, moi ! Voilà M. Molière qui me défend ta porte, à moi qui la lui ai ouverte, l'ingrat !

MOLIÈRE.

Sire, ayez la bonté de dire à M. le duc d'Anjou que je ne suis point un ingrat ; que seulement j'exécute les ordres qui m'ont été donnés.

D'ANJOU.

C'est égal, j'entre.

LE ROI.

Allez, Henriette ! allez !

(Elle sort.)

SCÈNE IX

LE DUC D'ANJOU, LE ROI.

D'ANJOU, avec un gros soupir.

Ah !...

LE ROI.

Qu'as-tu donc, d'Anjou ? Tu as l'air presque aussi triste que moi !

D'ANJOU.

Si je suis triste, Louis, ce n'est pas pour rien !

LE ROI.

Triste, toi ? triste, avec trente mille livres dans tes poches, c'est-à-dire avec des plumes à tes chapeaux, avec des dentelles à tes manchettes, avec des boucles de diamants à tes jarretières, avec des passementeries d'or à tes manteaux ?

D'ANJOU.

Hélas! justement, c'est parce qu'il faut que je dise adieu aux passementeries, aux diamants, aux dentelles et aux plumes, que je suis triste! — Les trente mille livres que m'avait données M. de Mazarin, tu sais?

LE ROI.

Oui.

D'ANJOU.

Eh bien, elles sont retournées dans ses coffres!

LE ROI.

Il te les a reprises?

D'ANJOU.

Non, il a agi moins honnêtement: il me les a regagnées au jeu; et, quand j'ai été ruiné, quand ma poche a été veuve de son dernier écu, quand j'ai voulu jouer sur parole, il m'a dit « Fi! monseigneur, que c'est laid d'être déjà joueur à votre âge! » De sorte que tu vois!...

(Il retourne ses poches.)

LE ROI.

Et tu as compté sur moi?

D'ANJOU.

Pour remplir les vides... Je t'ai offert, hier, ta part de mes trois mille pistoles; je viens te demander ma part de ton million: c'est tout simple.

LE ROI.

Pauvre d'Anjou, tu tombes mal!

D'ANJOU.

Bon! le cardinal te l'aurait-il regagné aussi, ton million?

LE ROI.

Non, mais j'en ai disposé.

D'ANJOU.

Oh! et quand t'en donnera-t-il un autre?

LE ROI.

Je ne sais pas; mais, sois tranquille, s'il tarde trop, je le prendrai sans le lui demander.

D'ANJOU.

Tu vas donc devenir roi?

LE ROI.

Je l'espère!

D'ANJOU.

A partir de quel jour?

LE ROI, avec un soupir.

A partir d'aujourd'hui!

D'ANJOU.

Personne ne le sait encore?

LE ROI.

Non.

D'ANJOU.

Eh bien, laisse-moi être le premier à t'en faire mon compliment... Sire, j'ai l'honneur...

SCÈNE X

LES MÊMES, MOLIÈRE, grattant à la porte.

LE ROI.

Entrez.

MOLIÈRE.

Le roi m'excusera, mais, madame la comtesse de Verceil et sa fille partant à midi, et le roi ayant donné audience à mademoiselle Charlotte...

LE ROI.

Qu'elle entre!

D'ANJOU.

Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle Charlotte? (Molière introduit Charlotte, qui reste toute honteuse près de la porte d'entrée.) Ah! c'est la demoiselle d'honneur de ma cousine Marguerite!... Dis donc, Louis, aussitôt ton million touché, n'est-ce pas?...

LE ROI, lui tendant la main.

Sois tranquille, je te donnerai tes trois mille pistoles.

D'ANJOU.

Merci!... Oh! la jolie bague!

LE ROI, avec tristesse.

Tiens, prends-la.

D'ANJOU.

Pour moi?

LE ROI.

Oui, elle te rappellera que c'est toi qui m'as félicité le premier sur ma royauté future.

D'ANJOU.

Oh! la jolie bague! la jolie bague!... Merci, Louis! (En passant devant Charlotte.) Tenez, voyez, la jolie bague!

CHARLOTTE, toujours inquiète.

Oui, monseigneur.

SCÈNE XI

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI.

Heureux d'Anjou! une bague donnée, trois mille pistoles promises, et le voilà le plus heureux prince de la terre! (A Charlotte.) Venez, mademoiselle.

CHARLOTTE.

Pardon, sire, mais on s'est trompé, n'est-ce pas? en me disant que Votre Majesté me faisait l'honneur de m'accorder une audience.

LE ROI.

Qui vous fait supposer que l'on se soit trompé?

CHARLOTTE.

C'est que... c'est que, moi, je n'ai rien à dire à Votre Majesté... Non, rien!

LE ROI.

Mais si le roi a quelque chose à vous dire, à vous?

CHARLOTTE.

A moi! Que peut avoir à me dire le roi?

LE ROI.

Il peut avoir à vous demander des nouvelles de la princesse Marguerite et de sa mère.

CHARLOTTE.

Elles se portent bien, sire, très-bien!

LE ROI.

Madame la régente part à midi, à ce que l'on m'assure?

CHARLOTTE.

Oui, sire.

LE ROI.

Elle retourne à Turin?

CHARLOTTE.

A Turin, oui.

LE ROI.

Et quelle impression lui produit ce départ?

CHARLOTTE.

Elle est fort triste.

LE ROI.

En échange, la princesse Marguerite doit être fort gaie, elle?

CHARLOTTE.

Fort gaie?

LE ROI.

Oui; n'est-ce point l'effet que lui a produit, hier, quand la reine mère est montée chez ces dames, toute furieuse, la nouvelle de l'amour avoué du roi pour mademoiselle de Mancini?

CHARLOTTE, à part.

Mes propres expressions!...

LE ROI.

Et cette gaieté se comprend, quand elle a eu la crainte d'épouser un homme qu'elle n'aime pas...

CHARLOTTE.

Oh!

LE ROI.

Elle va revoir le seigneur don Ranuce, le duc Farnèse!

CHARLOTTE.

Oh!...

LE ROI.

Qu'elle aime tendrement.

CHARLOTTE.

Oh!...

LE ROI.

Et qui a promis à une certaine demoiselle d'honneur qu'on appelle Charlotte Godefroy...

CHARLOTTE.

Mon Dieu!

LE ROI.

Laquelle, de son côté, aime M. le vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Mon Dieu!...

LE ROI.

Cent mille livres, en manière de cadeau de noces, s'il épousait la princesse Marguerite.

CHARLOTTE.

Mon Dieu !... A l'aide ! au secours ! je vais me trouver mal!

LE ROI.

Vous ferez mieux de rappeler toutes vos forces, et d'aller prendre, sur cette table, là-bas, voyez, ce papier plié en quatre...

CHARLOTTE.

Sire, ce serait avec bien du plaisir, mais les jambes me manquent !

LE ROI.

Et qui est la commission de capitaine du vicomte de Bouchavannes...

CHARLOTTE.

Sa commision de capitaine? Oh ! sire, que de remercîments !... Pardon, sire !

LE ROI.

Mais que vous ne lui donnerez qu'à la condition, condition du reste facile à remplir, qu'il sera votre mari d'ici à six semaines, Et, maintenant, je n'ai plus qu'une chose à vous dire : si le duc Farnèse, à qui j'épargne des voyages fort dispendieux en France, en n'épousant point la princesse Marguerite, est assez ladre pour ne pas vous donner les cent mille livres promises, je vous les donnerai, moi.

CHARLOTTE.

Oh ! sire !

LE ROI.

Eh bien, qu'avez-vous ?

CHARLOTTE.

Sire, la peur, l'émotion, la joie me font un tel effet, que je ne vois plus la porte !... (Il la conduit vers la porte.) Mais comment pouvez-vous savoir...?

LE ROI.

Laissez-moi vous rendre un baiser que vous m'avez donné cette nuit, au pied de l'escalier de la tourelle, dans la cour de l'Orangerie. Je ne veux rien avoir à M. de Bouchavannes.

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! (La porte s'ouvre ; Mazarin paraît. Charlotte recule ; Mazarin fait quelques pas en avant ; elle passe derrière lui, et disparaît en

tenant sa tête dans ses deux mains, et en continuant de crier.) Mon Dieu ! mon Dieu !

SCÈNE XII

LE ROI, MAZARIN.

LE ROI, à lui-même.

Encore deux heureux ! J'en ai presque un instant oublié mon malheur.

MAZARIN, regardant autour de lui d'un air étonné.

Votre Mazesté me fait demander?

LE ROI, avec un soupir.

Oui, monsieur, oui.

MAZARIN.

Votre Mazesté a reçou le million?

LE ROI.

Bernouin me l'a remis.

MAZARIN.

C'est que, comme Votre Mazesté me priait de passer cez elle, ze craignais...

LE ROI, avec hauteur.

Je vous ai prié de passer chez moi, monsieur, parce que j'ai à vous entretenir de plusieurs affaires importantes, relatives au gouvernement du royaume, et à notre politique intérieure et extérieure.

MAZARIN.

Plaît-il, sire?

LE ROI.

Oui, cela vous étonne, n'est-ce pas, monsieur de Mazarin, que je vous parle de cette façon? mais il y a des choses qui touchent de si près à mes prérogatives comme roi, ou à mes sentiments comme homme, que je m'étonne toujours que vous accomplissiez ces choses-là sans me consulter.

MAZARIN.

Votre Mazesté veut parler...?

LE ROI.

Je veux parler, monsieur, du refus que vous avez fait à M. de Condé de rentrer en France, et de l'ordre que vous avez donné à mon cousin Charles de quitter Vincennes.

MAZARIN.

Votre Mazesté sait... ?

LE ROI.

Je sais que Guénaud est parti, hier au soir, pour Bruxelles, et que le roi Charles II a été prévenu par Guitaut d'avoir à quitter Vincennes ce matin.

MAZARIN.

Oh ! oh !...

LE ROI.

Pourquoi ne saurais-je pas cela, monsieur? C'était moins difficile à savoir, vous l'avouerez vous-même, que le chiffre exact de votre fortune! Vous savez, je veux parler des trente-neuf millions deux cent soixante mille livres.

MAZARIN.

Bien zoué, sire! ze souis oun trop habile homme pour ne pas rendre zoustice à l'habileté... Ma, comme le roi semble me faire oun crime dou refous fait à monsou de Condé et de l'ordre donné à Sa Mazesté Çarles II, ze vais tâcer de me zoustifier en doux paroles.

LE ROI.

Faites, monsieur: laissez-moi seulement changer le mot de justification en celui d'explication.

MAZARIN.

D'abord, sire, ze n'ai point refousé à monsou de Condé sa rentrée en France : ze l'ai azournée.

LE ROI.

Oui, à la fin de sa convalescence, et vous avez fixé le terme de cette convalescence à deux mois.

MAZARIN.

Sire, ze souis soûr des zens que z'emploie ; en conséquence, vous n'avez sou ce qui s'est passé ni par Bernouin, ni par Guénaud, ni par personne de ma maison; vous l'avez sou par hasard ! ma vous le savez, c'est l'important. Eh bien, z'ai retenou monsou de Condé hors de France parce que, tout en rendant zoustice à ses grandes qualités comme zénéral, ze connais son carattère comme homme politique. Monsou de Condé, oune fois à la cour au lieu d'être à l'armée, monsou de Condé, n'ayant plous de batailles à gagner, soit pour Votre Mazesté, soit contre Votre Mazesté, monsou de Condé fera de l'intrigue ! il voudra vous marier, non pas selon votre goût ou selon les ézizences de la politique, ma selon ses désirs et

ses intérêts, à loui. Or, tant que le roi ne sera pas marié, ou tout au moins n'aura pas pris oune résoloution irrévocable à l'endroit de son mariaze, z'aime autant que monsou de Condé soit à Brousselles que d'être à Paris.

LE ROI.

Sur ce point, je vous donne raison, monsieur, et je vous promets qu'avant que M. de Condé soit à Paris, j'aurai pris une résolution irrévocable.

MAZARIN.

Alors, il n'y aura plous d'inconvénient, et Guénaud pourra guérir monsou le Prince, et Votre Mazesté le rappeler près d'elle aussi vite que le permettront monsignor le bon Diou et monsignor le roi, mes deux seuls signors au ciel et sour la terre.

LE ROI.

Passons donc au roi Charles II.

MAZARIN.

Ah! quant au roi Çarles II, c'est autre çose, et Votre Mazesté va, dans oun instant, convenir avec moi que sa présence à Vincennes, à Paris et même en France était impossible à tolérer.

LE ROI.

Vous avouerez tout au moins, monsieur, qu'il m'est permis, à moi qui ai été proscrit et fugitif comme lui, de vous demander une explication sur cet ordre donné par un ministre à un roi, de quitter les États de son cousin et de son allié, comme s'il n'était qu'un simple particulier.

MAZARIN.

D'abord, mon cer sire, oun roi dépossédé est à la fois moins et plous qu'oun simple particoulier, attendou qu'il est parfois zénant, zamais outile, danzereux touzours! Pouis le roi Çarles II est votre cousin, c'est vrai; ma vous vous trompez en disant qu'il est votre allié : votre allié, sire, c'est monsou Riçard Cromwell, protettour de la Grande-Bretagne. Enfin, si votre cousin est proscrit et fouzitif comme vous l'avez été, c'est qu'il avait le malhour de ne pas avoir près de loui oun Zoules Mazarin comme vous en avez ou oun; sans cela, au liou de courir les grands cemins comme il le fait, il serait à cette houre sour le trône d'Angleterre.

LE ROI.

Je sais tout ce que je vous dois, monsieur, et croyez bien

que je ne l'oublierai jamais. Je rends justice à votre génie, auquel je reconnais devoir la paix, mon trône et ma puissance ; mais ce génie, si grand qu'il soit, ou juge mal la situation, ou fait une erreur. Je suis l'allié de M. Richard Cromwell, moi ? J'ignorais cela ! Le traité d'alliance avec le nouveau protecteur a-t-il été passé par vous à mon insu? Alors, c'est vrai, car votre acte comme ministre engage le roi de France, qui a eu la faiblesse ou l'insouciance de laisser faire un pareil acte à son ministre.

MAZARIN.

Sire, il y a trente ans que ze fais de la politique : avec le cardinale Zinetti d'abord, pouis avec le cardinale de Riceliou, pouis, enfin, tout soul ; ze l'ai faite soit avec ardour, soit avec esprit... Z'ai ou de l'ardour dans ma zounesse ; z'ai ou de l'esprit touzours, ze pouis bien le dire, pouisque c'est le plous grand reproce que l'on me fait... Eh bien, sire, cette politique, ze dois l'avouer, elle n'a pas toúzours été très-honnête, ma elle n'a zamais été malhabile. Or, celle qu'il me faudrait souivre pour remettre le roi Çarles II sour le trône serait à la fois malhabile et malhonnête, sire !

LE ROI.

Malhonnête ?

MAZARIN.

Oui, pouisque vous avez fait oun traité avec monsou Cromwell père.

LE ROI.

Et même, dans ce traité, il a signé au-dessus de moi, il a mis son nom plus haut que le mien.

MAZARIN.

Eh ! sire, c'est la faute de Votre Mazesté ! Pourquoi a-t-elle signé si bas ? Eh ! mon Diou, monsou Cromwell il a trouvé oune bonne place, il l'a prise ; c'était assez son habitoude, vous savez.

LE ROI.

Oui, mais, comme je le disais aussi tout à l'heure, M. Cromwell est mort.

MAZARIN.

Bon ! vous croyez cela parce qu'il est enterré ? Le roi est mort, vive le roi !... Le protettour est mort, vive le protettour ! Monsou Olivier Cromwell est mort ; ma monsou Riçard Cromwell a hérité de son père, et loui a soussédé. Or,

le traité que vous avez signé avec le père, ce traité, il est valable autant et plous que zamais ! Qu'y a-t-il de çanzé dans le fond ? Rien ! oun homme est trépassé, enterré, enseveli ; c'est la forme qui est ensevelie, enterrée, trépassée : le principe vit ! Eh ! mon Diou ! ze sais bien que c'est malhonnête, au point de voue de la famille, de signer oun traité avec oun homme qui a fait couper le cou à notre oncle, et, au point de voue de la morale, d'avoir contratté oune alliance avec oun parlement qu'on appelle le parlement Croupion ; ma ce n'a point été malhabile au point de voue de la politique, attendou qu'au moment où nos coffres étaient vides, monsou Cromwell m'a prêté cinq millions, et qu'au zour où ze n'avais plous d'armée, il m'a envoyé six mille Écossais... Avec le traité, z'ai sauvé la France d'oune guerre estérioure qu'elle n'était pas en état de soutenir ; avec l'arzent, z'ai fait vivre Votre Mazesté et son augouste famille, qui, sans cet arzent, serait morte de faim ; avec les hommes, z'ai comprimé la révolte ! Vous voyez bien qu'il avait dou bon parfois, ce cer monsou Cromwell... La Hollande protèze le roi Çarles II, à qui ze souhaite toute sorte de prospérités ; laissez faire la Hollande, où ze le renvoie. Grâce à ce renvoi, elle se fâcera avec l'Angleterre ; l'Angleterre et la Hollande oune fois fâcées, elles se battront... Ce sont les doux soules pouissances maritimes de l'Ourope ; laissez-les se battre, sire ! laissez-les détrouire lour marine l'oune par l'autre, et nous bâtirons oune flotte avec les débris de lours vaisseaux, si ze trouve moyen d'économiser assez d'arzent pour aceter des clous !

LE ROI.

Il me semble, monsieur, que ce moment est venu, grâce aux trente-neuf millions deux cent soixante mille livres...

MAZARIN.

D'abord, sire, il n'y a plous que trente-houit millions doux cent soixante mille livres, attendou que z'ai donné hier oun million à Votre Mazesté ; pouis, sire, ces trente-houit millions doux cent mille livres ne m'appartiennent plous, et il se peut, quand l'houre dont nous parlons arrivera, que ze sois mort, et que mon héritier, que ze crois oun pou prodigue, les ait dépensés.

LE ROI.

Vous avez disposé de ces trente-huit millions par testament ? Et en faveur de qui, monsieur ?

MAZARIN.

En favour de celoui au service de qui ze les ai gagnés, sire... Tenez, veuillez ẓeter oun regard sour ce testament ; il n'est pas fait depouis hier, pouisqu'il est de l'écritoure de monsou Colbert, mon premier commis, qui est à Lyon depouis doux mois.

LE ROI, après avoir lu.

Comment, moi, votre unique héritier, votre légataire universel ? C'est à moi que vous voulez laisser toute votre fortune ?

MAZARIN.

Cet arzent n'est-il pas le vôtre ? n'est-ce pas à votre service que ze l'ai gagné ? Pauvre ze souis venou sour la terre de France ; ze n'ai donc à demander à la terre de France qu'oune tombe à ma taille, et, dans cette tombe, le repos éternel.

LE ROI.

Mais votre famille, monsieur de Mazarin ?

MAZARIN.

Ze n'ai que des nevoux et des nièces, sire, et parfois Votre Mazesté m'a fait la grâce de m'appeler son père... D'aillours, ze connais le cour de Votre Mazesté : Votre Mazesté ne laissera pas dans la misère les parents dou bon servitour qui aura passé toute sa vie à son service et à celoui de la France.

LE ROI, le regardant avec étonnement.

Oh !... (Silence d'un instant.) Eh bien, écoutez, monsieur de Mazarin, comme ministre et comme père, je vais vous consulter sur la plus importante action de ma vie. Monsieur de Mazarin, j'aime votre nièce mademoiselle Marie de Mancini.

MAZARIN.

Oh ! mon roî ! mon cer roi !

LE ROI.

Je l'aime au point d'en faire ma femme, si vous voulez bien me l'accorder.

MAZARIN.

Sire ! sire ! c'est trop d'honnour pour le fils dou pauvre pêcheur de Pissina, de devenir le beau-père de son roi ; ma, cependant, si vous l'ézizez, comme mon devoir est de vous obéir...

LE ROI.

Oui, mais je vous ai dit que j'attendais de vous un conseil, ayant un choix à faire entre une femme que j'aime et une

princesse que je n'ai jamais vue, et qui, par conséquent, m'est indifférente... Dois-je épouser la femme que j'aime, c'est-à-dire Marie de Mancini, ou la princesse qui m'est indifférente, c'est-à-dire l'infante d'Espagne?

MAZARIN, avec agitation.

Ma l'infante, sire, l'infante, vous ne pouvez l'épouser que si Sa Mazesté la reine d'Espagne accouce d'oun garçon!

LE ROI.

Sa Majesté la reine d'Espagne est accouchée d'un garçon.

MAZARIN.

En êtes-vous bien soûr, sire? Comment savez-vous cela, si ze ne le sais pas, moi?

LE ROI.

Vous l'eussiez su cette nuit, si, cette nuit, M. Pimentel, l'ambassadeur d'Espagne, au lieu d'aller vous rejoindre dans l'orangerie, où vous l'attendiez, n'avait été conduit directement chez moi.

MAZARIN.

Par qui, sire?

LE ROI.

Par moi-même, monsieur.

MAZARIN.

Oun garçon! oun garçon! terrible nouvelle!

LE ROI.

Voici la lettre du roi qui nous notifie la naissance d'un infant baptisé sous le nom de Charles.

MAZARIN.

Cela ne dit pas que le roi d'Espagne nous accordera l'infante.

LE ROI.

Voici la lettre de Philippe IV qui me l'offre. Maintenant, monsieur, qui dois-je épouser? Marie de Mancini ou l'infante?...

MAZARIN.

Sire!... Ah! Mazarin! pauvre Mazarin!... Sire!... sire! (Tombant à genoux.) La gloire de mon roi et la grandour de la France avant tout!... Sire, le désespoir dans le cour, ma la convicion dans l'âme, ze vous dis: Épousez l'infante!

LE ROI.

Vous me dites cela?

MAZARIN.

Oui ; et, si ze vous disais autre çose, mon roi, il ne faudrait pas me croire; il faudrait me dire : « Non, monsou, non ! vous êtes oun égoïste, oun ambitioux, oun mauvais ministre ! »

LE ROI.

Ainsi, vous insistez?

MAZARIN.

Oh ! mon cer roi, soyez grand ! plous grand qu'aucoun des prédécessours de Votre Mazesté ! et que la postérité dise : « Oune ligne de cette grandour, le roi l'a doue au fils dou pauvre pêceur de Pissina, » et Mazarin, Mazarin... eh bien, il sera récompensé de ses trente ans de dévouement à votre père et à vous !

(Anne d'Autriche paraît à la porte.)

LE ROI.

Ce n'est point à mes pieds qu'il faut me dire cela, monsieur, c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur !

MAZARIN.

Oh ! sire, sire ! merci dou grand honnour que vous me faites !

LE ROI.

Ma mère !

MAZARIN.

La reine !

LE ROI.

Silence, monsieur ! J'attends ici votre nièce.

MAZARIN.

Sire, ze vais obéir aux ordres de Votre Mazesté.

SCENE XIII

LE ROI, ANNE D'AUTRICHE.

ANNE, à part.

Le cardinal dans les bras du roi... le roi attendant la nièce du cardinal... Tout est fini, décidé, accompli, et j'arrive trop tard !... N'importe ! (Au Roi, qui vient à elle après avoir reconduit le Cardinal.) Sire...

LE ROI.

Ma mère ?

ANNE.

Il paraît que vous venez d'annoncer une grande et joyeuse nouvelle à Son Éminence.

LE ROI.

Oui, madame, une nouvelle qui comble tous ses vœux, et satisfait tous les miens.

ANNE, avec amertume.

Une nouvelle relative à votre mariage, sans doute?

LE ROI.

Votre sagacité habituelle ne vous a pas trompée, ma mère.

ANNE.

Alors, tout est fini... vous avez fait choix d'une femme pour vous et d'une reine pour la France?

LE ROI.

Oui, madame.

ANNE.

Vous avez fait ce choix sans me consulter?

LE ROI.

Mon choix connu, j'espère que ma mère l'approuvera.

ANNE.

Et si, par hasard, il en était autrement?... Ce choix, si je le réprouvais, si je le déclarais impolitique, antiroyal, impossible?...

LE ROI.

Ce serait un malheur, madame, mais qui ne changerait rien à ma résolution.

ANNE.

Ainsi, cette résolution est irrévocable?

LE ROI.

Irrévocable, madame.

ANNE.

Alors, c'est la guerre que vous me déclarez? c'est une lutte que vous entreprenez contre votre mère?

LE ROI.

C'est votre tendresse que je vous prie de me conserver, c'est votre bénédiction que je vous demande.

ANNE.

Ma bénédiction! ma tendresse! quand vous me frappez à la fois dans mon amour de mère, et dans mon orgueil de reine? Oh! non sire, vous n'y comptez pas.

LE ROI.

Et à quoi dois-je m'attendre, madame?

ANNE.

A trouver en moi l'adversaire la plus acharnée de cette union! Et, dès ce moment, je vous le dis, monsieur, mes précautions sont prises.

LE ROI, les dents serrées par la colère.

Vos précautions? Écoutez bien ceci, madame: il se peut que, quand je serai mort, quand je dormirai à Saint-Denis dans le caveau de mes ancêtres, dans le sépulcre de mes prédécesseurs; quand je ne serai plus là, le fouet, l'épée ou le sceptre à la main, pour dire: « Je veux! » il se peut qu'on heurte mes désirs, qu'on brise ma volonté, qu'on détruise ce que j'aurai fait; mais, moi vivant, moi ordonnant, moi régnant, tout s'inclinera, tout se courbera, tout pliera sous ma volonté!

ANNE.

Même...?

LE ROI.

Même mes ministres! même ma mère! même le destin!

ANNE.

Oh! Louis, Louis, qui vous a fait ainsi?

LE ROI.

La connaissance de la vérité, madame! de la vérité, que l'on écarte des rois avec tant de soin, que j'ai appelée à moi, et sur laquelle je m'appuie.

ANNE, tendrement.

Louis!

LE ROI.

Ma mère, peut-être, au lieu d'une grande douleur, une grande joie vous est réservée!... Entrez dans cette chambre. Tout à l'heure ma cour se rendra ici pour apprendre la nouvelle de mon mariage et le nom de la femme dont j'ai fait choix; vous viendrez prendre votre place à ma droite; M. de Mazarin prendra la sienne à ma gauche, et, je vous le dis, à l'annonce de ce mariage, au nom de celle qu'il épouse, vous bénirez votre fils au lieu de le maudire!... Allez, ma mère! J'attends mademoiselle de Mancini, et vous ne devez pas vous trouver ici avec elle.

ANNE.

Mademoiselle de Mancini?

LE ROI.

Oui, ma mère.

ANNE.

Faisons jusqu'au bout ce que vous désirez; mais...

LE ROI.

Pas de menaces, madame... Votre main...

(Le Roi baise la main de sa mère, qui entre dans la chambre.)

SCÈNE XIV

LE ROI, seul.

Allons, mon cœur, trempe-toi comme l'acier! épure-toi comme le diamant!

SCÈNE XV

LE ROI, MARIE, introduite par Molière.

MOLIÈRE.

Entrez, mademoiselle; le roi vous attend.

MARIE.

Sire! sire! que me dit mon oncle? c'est impossible, n'est-ce pas?

LE ROI.

Que vous dit-il, Marie?

MARIE.

Il me dit que je quitte la cour aujourd'hui même; que je pars avec ma sœur Hortense; qu'il faut que je m'ensevelisse au fond de la Saintonge!... Oh! sire, que m'aviez-vous donc annoncé? que m'aviez-vous donc promis? Quel était cet avenir que vous aviez ouvert à mes yeux? Qu'est devenu ce splendide chemin dans lequel vous m'avez fait faire quelques pas côte à côte avec vous, et à votre bras appuyée? Où est ce but éblouissant que vous m'aviez montré? Pourquoi faire voir le ciel entr'ouvert à une pauvre mortelle? pourquoi l'appeler votre amie, votre amante, votre reine, pour la découronner ensuite de la seule couronne qu'elle ambitionnât, de celle de votre amour?

LE ROI.

Hélas! oui, Marie, vous venez de faire le roman de votre

vie, et c'est bien cela que, moi aussi, j'avais rêvé! Mais, que voulez-vous! tout roman a sa fin, tout rêve a son réveil : ce que nous avions espéré hier est impossible aujourd'hui.

MARIE.

Impossible!... Et c'est un cœur aimant, un cœur royal qui dit ce mot! Mais, pour arriver à vous, sire, pour atteindre ce but que vous m'aviez proposé, à moi qui ne suis qu'une femme, à moi qui n'ai ni pouvoir, ni richesse, ni majesté, rien ne serait impossible. Oh! rien, je vous le jure, non, rien!... Ce qui était possible hier ne l'est plus aujourd'hui! Que s'est-il donc passé? Entre cet orage si doux et si charmant de la forêt, pendant lequel vous me disiez que vous m'aimiez, et ce calme si plein pour moi de foudres et d'éclairs où vous me dites que vous ne m'aimez plus, quel obstacle insurmontable s'est donc élevé?

LE ROI.

Quel obstacle s'est élevé, Marie? Je vais vous le dire... Un souffle a passé sur le miroir de notre amour et l'a terni; une pierre a été jetée dans le lac limpide où nous cherchions cette belle perle qu'on appelle le bonheur, et l'a troublé! Oh! pour un cœur virginal, pour un amour entièrement à moi, Marie, Dieu m'est témoin que j'eusse tout combattu; et qu'avec l'aide de Dieu et de la flamme divine qui est en moi, j'eusse triomphé de tout!

MARIE.

Mais cette flamme divine, elle est donc éteinte?

LE ROI.

Hélas! vous-même avez soufflé dessus, Marie!

MARIE.

Oh! je ne comprends pas.

LE ROI.

Rappelez-vous, dans tous ses détails, la nuit qui vient de s'écouler... Où étiez-vous un peu après minuit? Pour qui s'ouvrait cette fenêtre de votre chambre qui donne sur la cour de l'Orangerie? Qui attendiez-vous à cette fenêtre? qui s'en est approché? qui a causé un quart d'heure avec vous? à qui avez-vous remis ses lettres? à qui avez-vous redemandé les vôtres?

MARIE.

Oh! mon Dieu!...

LE ROI.

A M. de Guiche, n'est-ce pas?

MARIE.

Malheureuse !... Oui, je ne le nie pas, à M. de Guiche.

LE ROI.

Non, Marie, non, vous vous trompez; ce n'est pas à M. de Guiche, c'est à moi-même... A moi ! à moi ! Ah ! vous souffrez, dites-vous? Souffrez, souffrez, Marie, et vous n'arriverez jamais à souffrir ce que j'ai souffert !

MARIE.

Mais, si c'était vous, sire, vous avez dû entendre, vous avez entendu tout ce que j'ai dit; alors, vous savez que rien de flétrissant pour mon honneur n'est sorti de ma bouche. Pauvre, isolée, abandonnée, depuis mon enfance, pour mes sœurs, plus âgées et plus belles que moi, j'attendais mon tour d'entrer dans la vie, demandant, comme fait la fleur, de l'air et du soleil; je me suis tournée à la voix de M. de Guiche du côté de l'amour; je l'ai aimé... ou j'ai cru l'aimer, c'est vrai; mais celui pour qui je rompais avec M. de Guiche, celui que j'aimais véritablement, — et, de cet amour-là, j'en suis sûre, car il est sacré de mes larmes! — celui que j'aimais véritablement, c'est vous, sire! c'est vous seul ! celui que j'aimerai toujours, c'est vous! Qu'y a-t-il donc de changé dans le ciel de notre amour, parce qu'un nuage y a passé cette nuit qui, à l'aurore, était emporté par le vent?

LE ROI.

Oui, Marie; mais ce nuage a été signalé, vu, reconnu par d'autres que moi; ce nuage ferait une tache au soleil de la royauté. César répudiait sa femme sur un soupçon, car la femme de César ne devait pas même être soupçonnée !

MARIE.

Oh ! oui; mais César n'aimait point sa femme, et vous m'aimez; César ne pleurait pas en la quittant, et vous pleurez, vous ! (Elle lui arrache la main dont il couvrait son visage.) Voyez plutôt !

LE ROI.

Oh ! Marie ! Marie !

MARIE.

Vous êtes roi, vous pleurez, et je pars ! oh !...

LE ROI.

Marie, voici vos lettres, que vous avez redemandées à M. de Guiche.

MARIE.

C'est bien... Tout est fini, sire! mais, avant de vous quitter pour toujours...

LE ROI.

Pour toujours, oui !

MARIE.

Laissez-moi vous dire une chose... Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie... Oh ! vous savez bien, sire, que cet amour pour M. de Guiche n'était, de ma part, qu'un rêve d'enfant; seulement, ce rêve vous sert de prétexte! Vous me sacrifiez, non pas à votre jalousie, mais à cette cruelle divinité des rois qu'on appelle la raison d'État... Vous me repoussez hors votre cœur, non-point parce que j'en aime un autre, vous savez bien que c'est vous seul que j'aime, mais parce que je ne suis ni sœur ni fille de roi!

LE ROI.

Marie!

MARIE.

Oh! écoutez-moi! ce sont mes dernières paroles, c'est mon testament d'amour... Vous avez donc cru devoir agir ainsi, et vous ne vous êtes pas inquiété du mal que vous faisiez à une pauvre âme qui ne vous a jamais fait de mal, à vous... Eh bien, par cette résolution que vous prenez, vous outragez, sire, une autre divinité non moins puissante, mais, à coup sûr, plus immuable que la raison d'État : c'est la raison humaine, celle qui dit à tout cœur : « Cherche un cœur, et réunis-toi à qui t'aime! » Eh bien, sire, ce cœur que l'homme avait cherché sans consulter le roi, ce cœur qu'il avait trouvé, c'était le mien...

LE ROI.

Marie!...

MARIE.

Oh! je n'ai plus que quelques mots à dire, et je vous quitte, je pars, j'obéis! mais, en vous obéissant, je vous laisse à une femme que vous n'avez jamais vue, que vous n'aimez pas! à qui vous demanderez de l'amour, et qui ne vous offrira que de la soumission! Alors... alors, la pauvre Marie, qui vous eût tant aimé, et qui eût été si heureuse de vous aimer, vous

manquera... Vous regarderez autour de vous : elle n'y sera plus... Alors, ce bonheur que vous refusera votre femme... je me trompe : votre reine! vous le chercherez dans d'autres amours; vous éparpillerez votre cœur sur vingt maîtresses. Que leur demanderez-vous, à ces maîtresses, que vous quitterez les unes après les autres? Marie! Marie! toujours Marie!... Mais Marie ne sera plus là... Marie sera loin... Marie sera perdue... Marie sera morte ou folle!... Adieu, sire! soyez heureux, maintenant, si Dieu le permet.

(Au moment de sortir, elle s'arrête et jette un dernier regard sur le Roi, qui a fait, comme malgré lui, un pas vers elle; mais, en voyant le Roi détourner aussitôt les yeux, elle s'élance hors de l'appartement avec un geste de désespoir.)

SCÈNE XVI

LE ROI, MOLIÈRE.

Le Roi retombe sur un fauteuil, et reste la tête appuyée dans ses deux mains; Molière entre et demeure debout devant le Roi. Moment de silence où l'on n'entend plus que la respiration oppressée du Roi; peu à peu, il relève et secoue la tête, puis aperçoit Molière.

LE ROI.

Que faisiez-vous là, monsieur ?

MOLIÈRE.

Sire, j'assistais au plus sublime spectacle qu'il soit permis au poëte de contempler : à la lutte de l'homme contre les passions humaines!

LE ROI.

Vous vous trompez, monsieur : ce n'est pas l'homme que vous contempliez; c'est le roi. L'homme eût cédé à ses passions, le roi les a vaincues! Tenez, voyez, regardez-moi! (Il sourit douloureusement.) La volonté peut ce qu'elle veut... Je veux oublier. Ce qui est passé n'existe pas... Marie de Mancini! que voulez-vous dire, monsieur? Je n'ai jamais connu de femme de ce nom-là! celle qui sort de cette chambre est à cent lieues d'ici déjà... ou plutôt n'y est pas entrée!... Bon! nous sommes à la fin de notre comédie, monsieur Molière! Comme je vous disais ce matin, la péripétie est accomplie : reste le dénoûment. Voyons, qu'ai-je encore à faire, et à quelle scène en suis-je?... Ah! je me souviens... Monsieur

Molière, il doit y avoir un en cas tout préparé dans cette armoire; dressez-le sur cette petite table.

MOLIÈRE.

Je suis donc toujours valet de chambre de Votre Majesté?

LE ROI.

Oui, pour un instant encore... Mettez deux couverts: j'ai un convive... Sur l'assiette de ce convive, placez ce papier.

MOLIÈRE.

Sire!

SCÈNE XVII

LES MÊMES, GEORGETTE, un plat de fruits dans les mains.

LE ROI.

Qui entre? Ah! c'est Georgette!

GEORGETTE.

Bon! cela tombe bien! Mon père m'a dit: « Va cueillir les plus beaux fruits du verger, petite, et porte-les au roi pour son déjeuner... » J'arrive juste comme le roi va se mettre à table.

LE ROI.

Oh! toi, tu arrives toujours bien, Georgette!

GEORGETTE.

Le roi est-il content de sa nuit?

LE ROI.

Oui, Georgette.

GEORGETTE.

Les choses se sont-elles passées comme le roi le désirait?

LE ROI.

On ne peut mieux.

GEORGETTE.

Et le roi a su tout ce qu'il désirait savoir?

LE ROI.

Tout... et même davantage!

MOLIÈRE.

Sire, la table est prête.

LE ROI.

C'est bien. Asseyez-vous là, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Moi! là, à cette table?

LE ROI.

A cette table, oui.

MOLIÈRE.

Mon devoir est d'obéir... Mais Sa Majesté,..

LE ROI.

Moi, je m'assieds ici.

MOLIÈRE, prenant le papier sur son assiette.

Sire...

LE ROI.

Lisez ce papier, monsieur Molière. N'était-il pas pour mon convive?

MOLIÈRE, après avoir jeté un coup d'œil sur le papier.

Le privilége que je sollicitais de Sa Majesté? ce privilége m'est accordé?

LE ROI.

Oui, mais à une condition.

MOLIÈRE.

Laquelle?

LE ROI.

Vous engagerez dans votre troupe une jeune comédienne que je vous recommande.

MOLIÈRE.

Et où est-elle, sire?

LE ROI.

La voici.

MOLIÈRE.

Georgette?

GEORGETTE.

Oui, moi, monsieur Molière; et vous verrez comme je travaillerai bien! vous verrez comme j'aurai du talent!... Merci, sire! merci!... Oh! quel bonheur! quel bonheur!

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, POQUELIN.

POQUELIN, se présentant par la porte à laquelle Molière tourne le dos, et cherchant dans ses poches.

Sire!... excusez-moi, sire!

MOLIÈRE.

Bon! mon père!... j'avais prévenu Votre Majesté.

LE ROI.

Ah! vous voilà, monsieur Poquelin! Que désirez-vous?

POQUELIN.

Sire! je vais vous demander d'abord si, dans le placet que j'ai eu l'honneur de remettre à Votre Majesté, il ne se serait pas glissé...

LE ROI.

Oui, un papier, n'est-ce pas? un papier sur lequel est un bon à payer de vingt mille livres signé *Mazarin?*

POQUELIN.

C'est justement cela, sire! Je croyais l'avoir perdu... Depuis hier, je le cherche de tous les côtés, je retourne toutes mes poches, je...

LE ROI.

Tenez, monsieur Poquelin, dans ce portefeuille, là-bas, sur cette console...

POQUELIN.

Merci, sire... Maintenant, il me reste à supplier Votre Majesté de faire droit à ma requête, et de m'accorder la lettre de cachet sollicitée par moi pour faire emprisonner mon coquin de fils, qui... que... (Il s'arrête stupéfait en reconnaissant Molière.) Mon fils à la table du roi!

LE ROI.

Monsieur Molière, vous offrirai-je une aile de cette perdrix?

POQUELIN.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE ROI.

Monsieur Poquelin, introduisez toutes les personnes qui attendent dans les antichambres.

MOLIÈRE, voulant se lever.

Sire...

LE ROI.

Non, restez!

POQUELIN, ouvrant les portes du fond.

Entrez, messieurs! entrez, messieurs! entrez, messieurs!

LE ROI.

Georgette ouvre cette porte, et va dire, de ma part, à la reine Anne, qui te faisait si grand'peur, qu'elle peut venir.

(Georgette obéit.)

SCÈNE XIX

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE, hors GUÉNAUD.

Étonnement des Courtisans, chuchotements.

DANGEAU.

Eh bien, il paraît que je ne me trompais pas, et que l'agent secret était bien M. Molière!

MONTGLAT.

Vous êtes témoins que j'ai refusé de vous le nommer; mais, puisque le roi le découvre lui-même...

VILLEQUIER.

Mais je croyais qu'il déjeunait ce matin avec vous?

MONTGLAT,

Il me l'avait promis; mais il m'a fait dire, il y a un quart d'heure, qu'il lui était impossible de tenir sa promesse, attendu qu'il déjeunait avec le roi.

LE ROI.

Messieurs, vous me voyez partageant mon en cas avec M. Molière, que Bontemps, mon valet de chambre, ne trouvait pas d'assez bonne maison pour faire mon lit.

MONTGLAT.

Sire, Sa Majesté Louis XIII a rendu un édit déclarant que l'état de comédien ne pouvait être imputé à blâme.

LE ROI.

Et j'applique cet édit, comme vous voyez, monsieur.

(Il se lève; Molière se lève aussi, emportant la table toute servie; Montglat, Villequier, Dangeau, s'élancent pour l'aider en disant : « Monsieur Molière monsieur Molière! »)

LE ROI, à part.

Un valet de chambre n'a pas voulu faire mon lit avec un comédien, et voilà des ducs et pairs qui aident ce comédien à desservir ma table!... O Molière! Molière! pourquoi donc veux-tu quitter la cour? (Haut.) Messieurs, le roi vous a fait réunir pour vous annoncer que, par les bons soins de sa mère Anne d'Antriche, envers laquelle il gardera une reconnaissance éternelle, et par les habiles négociations de M. le cardinal de Mazarin, avec lequel il ne sera jamais ni assez riche, ni assez puissant pour s'acquitter, il épouse l'infante d'Espagne Marie-Thérèse.

TOUS.

Oh! sire !... Sa Majesté !... L'infante !

ANNE.

Mon roi !

LE ROI.

Dites : mon fils, madame.

MAZARIN, passant un papier au Roi.

Tenez, sire.

LE ROI, à demi-voix.

Merci, mon père !... (Haut.) Et voici la procuration que je donne à M. le cardinal de Mazarin afin de me représenter et de représenter la France aux conférences qui vont avoir lieu à l'île des Faisans, pour conclure mon mariage avec l'infante, et la paix avec l'Espagne. (Il va à une table et signe.) « Louis, roi. »

GRAMONT.

Roi! et depuis quand?

GUITAUT.

Depuis ce matin, à une heure !

DANGEAU, à l'écart, écrivant sur son carnet.

« L'agent secret du roi était M. Molière. »

MOLIÈRE, qui l'a entendu.

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire !

FIN DE LA JEUNESSE DE LOUIS XIV

LE MARBRIER

DRAME EN TROIS ACTES

Vaudeville. — 22 mai 1854.

DISTRIBUTION

M. DE GERVAIS	MM.	Bocage.
EDMOND, son fils		Lagrange.
FIELDING, négociant américain		Allié.
Le Marbrier		Bastien.
Un Garçon d'hôtel		Roger.
Un Domestique		Bachelet.
CLOTILDE DUPLESSIS	Mlle	Eugénie Saint-Marc.
MADAME DE GERVAIS	Mme	Chambéry.

ACTE PREMIER

Une chambre d'hôtel au Havre.

SCÈNE PREMIÈRE

Le Garçon de l'hôtel, un Marbrier.

LE GARÇON.

Est-ce à madame Gervais ou à son fils que monsieur désire parler?

LE MARBRIER.

La lettre qui me donne rendez-vous est signée : « Edmond de Gervais. »

LE GARÇON.

Alors, c'est le fils. (Il lui fait signe de s'asseoir.) Qui annoncerai-je?

LE MARBRIER.

Dites que c'est le marbrier.

(Le Garçon va jusqu'à la porte latérale, au seuil de laquelle il trouve Edmond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, EDMOND DE GERVAIS, les yeux cerclés de rouge, vêtu de noir, un mouchoir à la main.

EDMOND, au Garçon.

C'est bien, mon ami.

LE GARÇON.

Alors, monsieur sait...?

EDMOND, au Garçon.

Parfaitement... Vous comprenez, mon ami, le plus grand silence sur l'événement; n'oubliez pas que nous attendons mon père, et qu'une semblable nouvelle, brusquement annoncée...

LE GARÇON.

Que monsieur soit tranquille, le mot d'ordre est donné à toute la maison.

EDMOND.

Merci... Allez...

(Le Garçon sort.)

SCÈNE III

EDMOND, LE MARBRIER.

LE MARBRIER.

M. Edmond de Gervais?

EDMOND.

Oui, monsieur...

LE MARBRIER.

Croyez, monsieur, que j'ai été désespéré de ne pas m'être trouvé chez moi quand vous y êtes venu; mais, dès que ma femme m'a eu dit le sujet de votre visite, je me suis empressé... (Voulant ouvrir un rouleau de papiers qu'il tient à la main.) Voici des plans, des dessins...

EDMOND.

Inutile, monsieur: voici un plan que j'ai eu le courage de tracer moi-même.

LE MARBRIER.

Soit, monsieur, je me conformerai à vos désirs...

EDMOND.

Vous graverez sur le marbre ces quelques mots seulement: « Clotilde de Gervais, morte à seize ans, le 2 septembre 1850. »

LE MARBRIER, voulant se retirer.

Fort bien, monsieur.

EDMOND.

Pardon... Combien vous devrai-je pour tout cela?

LE MARBRIER.

Je ne puis vous le dire précisément, mais cela ira dans les quatre cent à quatre cent cinquante francs... Si cependant cela montait plus haut...

EDMOND.

Peu importe, faites ce qui sera nécessaire.

LE MARBRIER.

C'est bien, monsieur; j'aurai l'honneur de vous remettre la facture quand le travail sera terminé.

EDMOND.

Faites vite, car vous savez que je ne reste pas au Havre.

LE MARBRIER.

Oui, monsieur; mais je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous...

EDMOND.

Rue du Helder, numéro 11.

LE MARBRIER.

C'est bien, monsieur.

EDMOND.

Ma mère! (Au Marbrier.) Vous n'avez plus rien à me dire?

LE MARBRIER.

Non, monsieur, et je me retire.

(Il salue et sort.)

SCÈNE IV

EDMOND, MADAME DE GERVAIS.

EDMOND.

Ma mère ! ma bonne mère !

MADAME DE GERVAIS.

Que lui répondrai-je quand il me redemandera sa fille?...

EDMOND, simplement.

Ma mère, d'une main, vous mettrez sa main sur votre cœur, et, de l'autre, vous lui montrerez le ciel.

MADAME DE GERVAIS.

Il en mourra !

EDMOND.

Non, puisque vous avez survécu, vous.

MADAME DE GERVAIS.

Edmond, te rappelles-tu le jour où il est parti ? Tu étais bien jeune.

EDMOND.

Pas si jeune, ma mère : j'avais douze ans.

MADAME DE GERVAIS.

Oui, et elle six... Oh ! ma pauvre Clotilde !

EDMOND, vivement et dans l'intention de distraire madame de Gervais.

Vous parliez de mon père, de son départ, ma mère.

MADAME DE GERVAIS.

Oui ; il était assis, je le vois encore ; moi, j'étais debout devant lui ; il vous prit tous les deux entre ses bras. « Mes enfants, dit-il, je suis ruiné, mais je suis jeune, mais je vous aime, et, avec l'aide de Dieu, j'ai le temps encore de vous refaire une seconde fortune. Je vous laisse trois mille livres de rente : c'est tout ce que je possède. Si vous n'aviez pas près de vous... »

EDMOND, continuant.

« Votre bonne mère, qui est la sagesse et l'économie mêmes... » Vous voyez que j'étais assez âgé pour me rappeler, ma mère.

MADAME DE GERVAIS embrasse son fils et reprend.

« Elle vous élèvera comme si vous ne deviez jamais avoir autre chose que ces soixante mille francs. Toi, Edmond, en artiste et en homme de cœur ; toi, Clotilde, en tendre fille et

en bonne ménagère. Le jour où je pourrai vous rapporter un million, vous me reverrez. Mais, ce jour-là (il me tendit la main), ce jour-là, ma chère Émilie, rends-moi mes deux enfants, rends-moi mon Edmond et ma Clotilde, rends-moi ceux que j'aurai tant aimés, que pendant dix ans, douze ans, quinze ans peut-être, j'aurai consenti à ne pas voir; car, si l'un des deux devait me manquer à mon retour, écoute, j'en mourrais... » (Elle se lève.) Et voilà qu'il revient riche, heureux, plein d'espérance, plein de joie... et voilà... voilà... qu'un de ses enfants va lui manquer! voilà que sa fille est dans la tombe! voilà que son ange est au ciel!... Il en mourra, vois-tu... Oh! il en mourra, il l'a dit.

EDMOND.

Ma mère!

MADAME DE GERVAIS.

J'étais trop heureuse de venir au-devant de lui entre mes deux enfants, j'étais une trop orgueilleuse mère, et la Providence me punit dans mon orgueil.

EDMOND.

Ma mère!

MADAME DE GERVAIS.

Oh! quand les autres femmes perdent leurs enfants, la douleur est grande, immense, intolérable; mais elle ne promet pas une autre douleur. Quand je pense que, demain, aujourd'hui, dans une heure peut-être, le vaisseau *la Reine-Mathilde* entrera dans le port; que, du pont, il cherchera à nous reconnaître sur la jetée; que, ne nous voyant pas, il demandera dans laquelle de toutes ces maisons sa fille l'attend; qu'il montera par cet escalier, qu'il entrera par cette porte, en criant: « Me voilà! Mes enfants! où sont mes enfants? » et que moi, debout devant lui, muette, les yeux en pleurs, le cœur en deuil...

(Elle s'assied à gauche.)

EDMOND.

Ma bonne mère!...

MADAME DE GERVAIS.

Oh! par ce que j'ai souffert, je sais maintenant ce qu'il souffrira, lui, lui à qui l'on me recommandait toujours de ménager les émotions, parce qu'une émotion pouvait le tuer. Edmond, je m'épouvante à cette idée, que, si malheureux que nous soyons, nous pouvons être plus malheureux encore!

EDMOND.

Lorsque vous nous avez élevés en chrétiens, lorsque vous nous avez enseigné à espérer en Dieu, c'était donc de vaines paroles que vous nous disiez, puisque vous désespérez, vous ?

MADAME DE GERVAIS.

Non, tu as raison ; espérons, mon fils, espérons !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Pardon, madame...

EDMOND.

Que voulez-vous, mon ami ?

MADAME DE GERVAIS.

Est-ce que l'on signale le bâtiment ?

LE GARÇON.

Non, pas encore.

EDMOND.

Eh bien, alors ?...

LE GARÇON.

C'est une jeune demoiselle qui arrive de Paris, et qui demande madame de Gervais.

MADAME DE GERVAIS.

Une jeune fille ?

LE GARÇON.

Oui, madame, de dix-sept à dix-huit ans.

MADAME DE GERVAIS, avec un soupir.

De l'âge de ma pauvre Clotilde !

EDMOND.

Ma mère ne peut recevoir en ce moment... Demain, après-demain... plus tard.

LE GARÇON.

Je prie madame de m'excuser si j'insiste ; mais, comme cette jeune fille a insisté elle-même...

EDMOND.

Un pareil jour...

LE GARÇON.

Monsieur m'a défendu de dire...

EDMOND.

C'est vrai.

MADAME DE GERVAIS.

A-t-elle dit son nom?

LE GARÇON.

Elle s'appelle Clotilde Duplessis.

MADAME DE GERVAIS.

Clotilde! comme ma pauvre enfant!

LE GARÇON.

Mais elle dit, elle-même, que madame ne la connaît pas...

EDMOND.

Eh bien, raison de plus, si nous ne la connaissons pas...

MADAME DE GERVAIS.

Edmond, elle a dix-sept ans, et elle s'appelle Clotilde.

EDMOND.

Demain, ma mère, vous la verrez demain. Songez que, d'un moment à l'autre, mon père...

MADAME DE GERVAIS.

Tu as raison, oui, demain.

EDMOND, au Garçon.

Vous entendez...

(Le Garçon sort.)

SCÈNE VI

MADAME DE GERVAIS, EDMOND, puis LE GARÇON.

MADAME DE GERVAIS.

Quelle étrange chose, Edmond, que cette enfant qui est de l'âge de ta sœur, qui porte le nom de baptême de ta sœur, et qui vient à nous juste le jour...

(Le Garçon rentre.)

EDMOND.

Eh bien?

LE GARÇON.

Cette demoiselle reviendra demain, monsieur; mais elle désire qu'en attendant, je vous remette cette lettre: ce sera son excuse d'avoir insisté, dit-elle.

EDMOND.

Donnez... (Regardant la lettre.) Tiens! c'est l'écriture de ce bon M. Duverrier, mon professeur.

MADAME DE GERVAIS.

Elle vient de la part de M. Duverrier?

LE GARÇON.

Il paraît, madame.

MADAME DE GERVAIS.

Alors, si elle est toujours là...

LE GARÇON.

Elle y est toujours, oui, madame.

MADAME DE GERVAIS.

Faites entrer, alors...

EDMOND, au Garçon.

Laissez! (A Clotilde.) Entrez, mademoiselle. (La jeune fille entre. Au Garçon.) Vous savez, mon ami, c'est par *la Reine-Mathilde* que nous attendons mon père.

LE GARÇON.

Oui, monsieur.

EDMOND, le doigt sur la bouche.

Et toujours!...

LE GARÇON.

Soyez tranquille...

(Le Garçon sort.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, CLOTILDE DUPLESSIS.

CLOTILDE.

Pardon, madame, j'allais me retirer pour revenir demain, comme on m'avait dit d'abord, quand vous avez eu la bonté de me faire rappeler.

EDMOND.

En effet, mademoiselle, ma mère avait décidé de consacrer cette journée à la solitude.

CLOTILDE.

Oh! mais, en ce cas, madame, je me retire.

MADAME DE GERVAIS.

Non, restez, mon enfant; cela me fait plaisir de voir un jeune et beau visage.

(Madame Gervais la fait asseoir.)

CLOTILDE, s'asseyant.

Vous êtes bien gracieuse et bien bonne, madame.

MADAME DE GERVAIS.

Que pouvons-nous faire pour...?

CLOTILDE.

Beaucoup !... tout, madame !

EDMOND.

Parlez, alors.

CLOTILDE.

J'ai eu l'honneur de vous faire remettre une lettre de M. Duverrier.

EDMOND.

La voilà...

CLOTILDE.

Vous ne l'avez pas lue?

EDMOND.

Non; mais, puisque vous voilà...

CLOTILDE.

Je désirerais que vous la lussiez, monsieur. (Madame de Gervais donne la lettre à Edmond, qui la lit.) La connaissance que vous en auriez prise rendrait ma demande plus facile.

MADAME DE GERVAIS.

Vous connaissez notre bon Duverrier?

CLOTILDE.

Oui, madame, c'était un ami de mon pauvre père.

MADAME DE GERVAIS.

A la façon dont vous parlez de votre père, je n'ai pas besoin de vous demander...

CLOTILDE.

Hélas ! madame, il est mort il y a dix-huit mois, en me laissant orpheline et sans fortune; grâce à la protection de M. Duverrier, j'ai achevé, dans un des meilleurs pensionnats de Paris, une éducation qui m'a permis de prendre, il y a huit jours, mon diplôme d'institutrice.

EDMOND, qui a lu la lettre.

Oui, en effet, il nous annonce qu'il recommande à notre cœur une personne extrêmement distinguée.

CLOTILDE.

Il est trop bon! Croyant un instant que j'aurais à rendre à mon pauvre père, dans ses vieux jours, ce qu'il avait fait pour moi dans ma jeunesse, j'ai travaillé beaucoup.

MADAME DE GERVAIS.

Mais, enfin, comment venez-vous nous rejoindre au Havre,

où nous n'habitons pas, et où nous ne sommes que depuis huit jours?

CLOTILDE.

Mon intention était d'aller à Londres; mais M. Duverrier, sachant que justement vous étiez au Havre, m'a fait naître une bien douce espérance dans le cœur; il m'a dit : « Une de mes amies, la mère d'un de mes élèves... »

(Elle regarde Edmond.)

MADAME DE GERVAIS.

Continuez, mon enfant... (A Edmond.) Cela me fait à la fois peine et plaisir de l'entendre.

CLOTILDE.

« Une de mes bonnes amies — c'est M. Duverrier qui parle, — est en ce moment au Havre, où elle attend son mari, qui revient des Indes. Elle a avec elle ses deux enfants, une fille du même nom que toi, du même âge que toi. Eh bien, j'espère que, quand madame de Gervais aura lu ma lettre, tu n'auras pas besoin d'aller plus loin et de chercher ailleurs une autre condition. Sa fille a besoin d'une compagne, d'une amie... »

MADAME DE GERVAIS.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

EDMOND.

Mademoiselle!

CLOTILDE, se levant.

Qu'y a-t-il? qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?

MADAME DE GERVAIS, se levant aussi, et montrant sa robe noire.

Voyez, mon enfant, vous pleurez votre père, et moi...

CLOTILDE.

Oh!

EDMOND.

Celle dont vous demandez à être la compagne, l'amie, je viens de la conduire à sa dernière demeure.

CLOTILDE.

Oh! madame, pardonnez-moi!... (Elle baise la main de madame de Gervais.) Malheureuse que je suis! Je me retire avec le regret bien sincère d'avoir, par mon ignorance, renouvelé une si profonde douleur.

MADAME DE GERVAIS.

Non, restez encore un instant... Clotilde.

CLOTILDE.

Croyez bien, madame, que je ne me retirais que dans la crainte de vous importuner. (A Edmond.) Comment n'ai-je pas su cela, monsieur? comment ne m'a-t-on pas prévenue?

EDMOND.

Nous attendons mon père aujourd'hui, mademoiselle; mon père adorait sa fille: une pareille nouvelle, apprise sans les ménagements nécessaires, pouvait le tuer, et, en recommandant le silence à tout le monde, nous nous sommes réservé, ma mère et moi, cette douloureuse tâche de lui apprendre la perte qu'il a faite!

CLOTILDE.

Oh! pauvre père!

MADAME DE GERVAIS.

Mais, avant qu'il arrive, avant que vous nous quittiez, dites-moi, qu'allez-vous faire, mon enfant?... Contez-moi vos projets comme à une mère; car, enfin, je voudrais bien que la recommandation de Duverrier ne vous fût pas tout à fait inutile.

CLOTILDE.

Mon Dieu, madame, je vais continuer mon voyage, aller à Londres... J'ai quelques lettres de personnes honorables... En voyant que j'ai le courage et la foi, peut-être Dieu ne m'abandonnera-t-il pas!

MADAME DE GERVAIS.

Vous connaissez Londres, mon enfant?

CLOTILDE.

Non, madame; mais je parle un peu l'anglais.

MADAME DE GERVAIS.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Je veux dire que Londres est une ville où la vie est très-chère, et que, si vos ressources ne sont point assez étendues pour vous permettre d'attendre...

CLOTILDE, à Edmond, qui, par délicatesse, se retire.

Oh! ne vous retirez pas, monsieur, je n'ai pas honte de ma pauvreté. D'ailleurs, je voudrais la cacher, que ma mise plus que modeste...

EDMOND.

N'importe, mademoiselle, vous causerez plus librement, je crois, seule avec ma mère, quoique la lettre de mon bon Du-

verrier vous donne le droit de parler devant moi comme devant un frère.

MADAME DE GERVAIS.

Oui, tu as raison, Edmond.

EDMOND.

Je reviens dans un instant, ma mère. (Il embrasse sa mère au front.) Mademoiselle...

(Il sort.)

SCÈNE VIII

MADAME DE GERVAIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Madame, j'ignore ce que vous aviez à me dire, mais je vous jure que ce que j'ai à vous répondre pouvait être entendu de votre fils.

MADAME DE GERVAIS.

Vous ignorez ce que j'avais à vous dire... Non, vous ne me faites pas cette injure, n'est-ce pas, chère enfant?

CLOTILDE.

Madame...

MADAME DE GERVAIS.

Ce que j'ai à vous dire, c'est que ma pauvre petite Clotilde, qui devait être votre compagne, votre amie, avait sa bourse à elle, bourse de pensionnaire, contenant peu de chose, quarante ou cinquante louis peut-être, et que je crois faire de cet argent l'emploi que, vivante, elle en aurait fait elle-même en vous disant...

CLOTILDE, avec une extrême douceur.

Pardon, madame...

MADAME DE GERVAIS.

Mon enfant, pas de faux orgueil.

CLOTILDE.

Croyez que j'apprécie toute la délicatesse de votre offre, que la forme surtout dans laquelle l'enveloppe votre tendresse maternelle double la reconnaissance que je vous ai vouée; mais...

MADAME DE GERVAIS.

Mais quoi?... Voyons...

CLOTILDE.

Mais, tant qu'il me restera quelque chose, je ne dirai pas

de ma richesse, je n'ai jamais été riche, mais de ma médiocrité passée, je me regarderais comme coupable envers ceux qui sont encore plus pauvres que moi, si j'acceptais... une aumône.

MADAME DE GERVAIS.

Une aumône !... Oh ! mon enfant, quel mot employez-vous là ! vous oubliez que vous êtes de l'âge de ma fille, que vous vous appelez Clotilde comme elle, qu'il y a une parenté naturelle entre une enfant qui a perdu ses parents et une mère qui a perdu sa fille... Clotilde, ne me faites pas le chagrin de refuser mon offre. Vous allez dans un pays d'aristocratie, vous désirez entrer dans quelque grande famille pour faire l'éducation d'un enfant; eh bien, vous allez trébucher au premier obstacle. Cette robe, dont la simplicité est pour vous un titre de noblesse à mes yeux, cette robe ne dépassera pas les antichambres. Vous ne connaissez pas nos voisins d'outre-mer, leurs préjugés. Dans un pays où les femmes de chambre portent des chapeaux de satin, c'est bien le moins que des institutrices portent des robes de soie.

CLOTILDE.

En vérité, madame, vous êtes si parfaitement bonne, que j'aurais un remords de refuser toutes vos offres... Ma mise est trop simple, dites-vous ?... Eh bien, madame, il y a une chose que j'accepte... La fille que vous avez perdue s'appelait non-seulement Clotilde comme moi, mais encore était de mon âge et de ma taille... Eh bien... eh bien, madame, j'accepterais avec reconnaissance une robe qu'elle aurait portée; il me semble qu'en me voyant parée de son vêtement terrestre, l'ange qui est au ciel priera le Seigneur pour moi.

MADAME DE GERVAIS.

Oui, vous avez raison; et, moi, je veux vous voir sous ce vêtement qui lui aurait appartenu. Tenez, voici sa chambre, entrez-y; la plaie de mon cœur est encore trop douloureuse pour que je vous y suive; tout est encore là comme si elle vivait, tout, jusqu'à la robe que son père lui avait envoyée, et avec laquelle elle devait aller au-devant de lui. Entrez là, mon enfant... Prenez, choisissez... Que je vous revoie encore une fois comme une apparition des jours passés... Et puis... et puis vous irez à la garde de Dieu...

SCÈNE IX

MADAME DE GERVAIS, puis EDMOND.

MADAME DE GERVAIS.

Oh! j'ai eu raison d'exiger qu'elle entrât malgré ce que disait Edmond; la vue de cette enfant m'a fait du bien... Je respire!

EDMOND, entrant vivement.

Ma mère!

MADAME DE GERVAIS.

Qu'y a-t-il?... Comme tu es pâle, Edmond!

EDMOND.

Ma mère, j'étais sur le balcon; une voiture chargée de bagages s'est arrêtée à la porte; un voyageur en est descendu...

MADAME DE GERVAIS.

Eh bien?

EDMOND.

Je crois que c'est mon père...

MADAME DE GERVAIS.

Impossible! on signale tous les bâtiments qui entrent dans le port, et nous avons bien recommandé qu'on nous prévînt aussitôt que l'on signalerait *la Reine-Mathilde*.

EDMOND.

Eh bien, que ce soit oubli, que ce soit... Écoutez...

(Il court à la porte du fond et l'ouvre.)

VOIX, dans l'escalier.

Vous dites au deuxième étage, n'est-ce pas?

MADAME DE GERVAIS.

Mon Dieu, c'est sa voix!

LA VOIX, plus rapprochée.

Au nº 7?

EDMOND.

C'est lui, ma mère!... Ma mère, du courage!

SCÈNE X

LES MÊMES, DE GERVAIS.

EDMOND.

Mon père!

MADAME DE GERVAIS.

Mon ami !

DE GERVAIS.

Ce sont eux ! Ma femme, mes enfants !... Clotilde ! où est Clotilde ?

EDMOND.

Mon père !

DE GERVAIS.

Elle est là, n'est-ce pas ?... Mes pauvres amis !

EDMOND.

Mon père, excusez-nous si vous ne nous avez pas trouvés sur la jetée.

DE GERVAIS.

Je comprends ; mais embrassez-moi donc encore ! Je devais venir par *la Reine-Mathilde*, je vous l'avais écrit ; mais imaginez-vous qu'au moment de partir, elle a fait une avarie ; bon ! en voilà pour trois jours...

EDMOND.

Mon père !

MADAME DE GERVAIS.

Mon bon Gervais !...

DE GERVAIS.

Vous comprenez que je n'ai pas voulu perdre ces trois jours. *Le Royal-George* était en partance pour Plymouth. J'ai fait transporter mes malles sur *le Royal-George* ; en onze jours, nous sommes en Angleterre ; en vingt-quatre heures, je suis en France, et me voilà !... Chère Émilie, sais-tu que je te trouve aussi belle qu'à mon départ ? (Se tournant vers son fils.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dix ans sur la tête d'un enfant, comme ça vous en fait un homme ! Mais elle, Clotilde ?

EDMOND.

Ah ! mon père... si nous avions pu deviner ce changement d'itinéraire !...

DE GERVAIS.

Vous n'avez pas pu être avertis, c'est trop juste ; et cependant, je dois vous le dire, quoiqu'il n'y eût pas de probabilité que vous fussiez au débarquement d'un bateau venant de Plymouth quand vous attendiez un bateau venant de New-York, avec cette obstination absurde de l'espérance, je vous cherchais sur la jetée. Imagine-toi, chérie, qu'il y avait là une

femme avec deux enfants qui faisait des signes à un de nos passagers; j'ai pris les signes pour moi et je suis monté sur le bastingage, agitant mon mouchoir, oubliant que, depuis dix ans, mes enfants avaient grandi... Comprends-tu, Edmond, que je croyais te reconnaître dans un bambin haut comme cela, et elle, elle, Clotilde, dans une petite fille?... Ah çà! elle est grande, elle est belle? Ses cheveux sont-ils toujours blonds? Tu prétendais qu'ils noirciraient, te rappelles-tu, Émilie? et cela, parce que ça te faisait un idéal de beauté, cheveux noirs et yeux bleus.

MADAME DE GERVAIS.

Mon ami!

EDMOND.

Mon père!

DE GERVAIS, à sa femme

J'ai cru que nous n'arriverions jamais! Quand j'ai aperçu les côtes de France, un jour de plus, pour un million, je ne l'eusse pas attendu... Oh! mon Dieu, que l'absence fait de mal et que le retour fait de bien! Mais Clotilde, enfin, où est donc Clotilde?

EDMOND.

Mon père!

MADAME DE GERVAIS.

Mon ami...

DE GERVAIS.

Quoi! vous ne répondez pas? Voilà trois fois que je vous demande mon enfant, et que vous ne me dites pas même: « Elle va venir, elle est là... » Voyons, où est ma fille?... Répondez donc, au nom du ciel! Non, non, c'est impossible... Oh! je sens que mon cœur se brise.

MADAME DE GERVAIS.

Mon Dieu!

EDMOND, prêt à avouer.

Mon père, mon père!... eh bien...

DE GERVAIS.

Eh bien, Clotilde! Clotilde! où est Clotilde?

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, sortant de la chambre.

Qui m'appelle ?

GERVAIS, la regardant.

Ah ! la voilà ! la voilà !... Je comprends, elle voulait venir au-devant de moi avec la robe que je lui ai envoyée.

MADAME DE GERVAIS, bas, à Clotilde.

Ah ! laissez-lui croire...

DE GERVAIS.

Ma fille !...

MADAME DE GERVAIS, de même.

Il en mourrait !...

CLOTILDE.

Mon père !...

DE GERVAIS.

Oh ! mais viens donc dans mes bras !

CLOTILDE.

Mon Dieu, qu'a-t-il donc ?

DE GERVAIS, tombant sur un fauteuil que lui approche son fils.

Oh ! ce n'est rien, le bonheur... le bonheur ne fait pas de mal ; mais, je le sens, si j'étais resté un instant de plus dans le doute, j'étais mort... Oh ! mes enfants !...

(Il les presse sur son sein.)

ACTE DEUXIÈME

Chez de Gervais, à Paris. — Une table à thé servie. Un piano ouvert. Un portrait, représentant madame de Gervais, suspendu à la muraille. Des fleurs partout.

SCÈNE PREMIÈRE

DE GERVAIS, MADAME DE GERVAIS, EDMOND, CLOTILDE, au piano, achevant une ritournelle.

DE GERVAIS.

Donne-moi ces vers adorables que tu viens de me chanter, et dis-moi de qui ils sont.

CLOTILDE.

Demandez à Edmond, mon père,

EDMOND.

Ils sont d'elle, mon père ; la musique est d'elle ; tout est d'elle.

CLOTILDE.

Et maintenant, tournez-vous, *monsieur*.

DE GERVAIS, gaiement.

Monsieur se tourne !...

CLOTILDE.

Et regardez de ce côté...

DE GERVAIS.

Le portrait de votre mère !... (A Edmond.) Et quel est l'auteur de ce portrait?

EDMOND.

Demandez à Clotilde.

CLOTILDE, montrant Edmond.

Le voilà !

DE GERVAIS.

Merci, Edmond ! tu as compris que rien ne pouvait être plus doux à mon cœur que le portrait de ta bonne mère. (Tendant les bras à sa femme.) Chère Émilie !...

MADAME DE GERVAIS.

Je suis toute honteuse d'être la seule qui ne te donne rien, le jour de ton anniversaire, mon ami.

DE GERVAIS.

Tu ne me donnes rien?... Et ces deux beaux et chers enfants-là, qui donc me les a donnés?... Un anniversaire, chers amis, à moi?... J'ai donc retrouvé, grâce à vous, cette sainte chose perdue, qu'on appelle un anniversaire! Pendant dix ans que j'ai vécu loin de vous, j'avais oublié ce que c'était; j'ai cessé de vivre du jour où je vous ai quittés, et je ne commence à exister que du jour où je vous retrouve. (Ils s'assoient à la table. Clotilde verse le thé. De Gervais prenant sa tasse.) Merci, Clotilde! J'ai toujours aimé, quoique l'habitude vienne d'Angleterre, cette heure du thé, qui, deux fois par jour, réunit la famille à la même table. Ce sont deux pages du même livre... Sur la feuille du matin, il y a: « Aimons-nous!... » sur celle du soir, il y a: « Nous nous sommes aimés! » Le hasard remplit les autres feuilles.

CLOTILDE.

Monsieur Edmond, voulez-vous sonner, s'il vous plaît?

DE GERVAIS.

Hein!... qu'est-ce que c'est que cela?...

CLOTILDE.

Pour qu'on apporte de l'eau bouillante.

DE GERVAIS, se levant.

Halte! monsieur Edmond, je vous prie... Venez ici, s'il vous plaît, mademoiselle Clotilde...

EDMOND, bas, à Clotilde.

Encore, vous voyez...

CLOTILDE, à Edmond.

Je vous jure que ce n'est pas ma faute.

DE GERVAIS.

Mes enfants, j'ai quelque chose à vous dire à tous deux...

(Ils viennent de chaque côté de Gervais; madame de Gervais reste assise.)

EDMOND.

Parlez, mon père...

DE GERVAIS.

Tu écoutes, Clotilde?...

CLOTILDE, qui regardait madame de Gervais.

Oui, mon père.

DE GERVAIS.

Eh bien, les façons cérémonieuses, convenables entre étrangers, me semblent au moins superflues entre frère et sœur...

Hier, j'entre, comme, en prenant congé de Clotilde, toi, Edmond, tu lui baisais la main. Ce matin, en parlant d'elle, tu disais *mademoiselle*... Tout à l'heure, en te priant de sonner, elle disait *monsieur*.

CLOTILDE,

Mon père!

DE GERVAIS.

Je vous ai quittés, lors de mon départ, vous aimant et vous tutoyant; je vous retrouve cérémonieux et vous disant *vous*.

EDMOND.

Ce n'est point notre faute, mon père.

DE GERVAIS.

Oui, je sais ce que vous allez me dire : c'est de bon goût, c'est de grand monde, c'est de haute aristocratie... Très-bien!... mais nous ne sommes ni des Rohan ni des Montmorency... Nous nous appelons de Gervais tout court... Nous avons même dû d'abord nous appeler Gervais, ce qui était encore plus court; nous sommes de bons bourgeois, mes enfants, profitez donc du bénéfice de la bourgeoisie... Clotilde, ne l'appelle plus *monsieur*... Edmond, n'appelle plus ta sœur *mademoiselle*... Mes enfants, ne vous dites plus *vous*... et, quand vous vous quitterez, quand vous vous reverrez, au lieu de cette froide politesse des gens du monde, qui consiste, pour la plupart du temps, à rapprocher des lèvres menteuses d'une main glacée, ayez la bonne et franche caresse des cœurs qui s'aiment, ce tendre et loyal baiser qu'on entend résonner sur les joues... parce qu'il n'a aucun motif de se cacher... Allons, mes enfants, demandez-vous pardon.

EDMOND, s'approchant de Clotilde.

Ma sœur!

CLOTILDE, baissant les yeux.

Mon frère!...

EDMOND.

Veux-tu me permettre,..?

DE GERVAIS, les poussant.

Mais allons donc!,.. (Edmond embrasse Clotilde. A sa femme.) Oh! les singuliers enfants que nous avons là! (A part.) On dirait qu'ils ne s'aiment pas.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur!

CLOTILDE, bas, à madame de Gervais.

Vous le voyez, madame, il n'y a pas de ma faute.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

DE GERVAIS, allant au Domestique.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est une carte qu'un domestique vient d'apporter.

DE GERVAIS,

Voyons. (Lisant.) « Edwards Fielding !... » Ah ! je l'avais oublié, ou plutôt je voulais l'oublier...

LE DOMESTIQUE.

M. Edwards Fielding est arrivé ce matin de New-York, il est logé à l'hôtel des *Princes*, il viendra vers midi,

DE GERVAIS.

C'est bien !

(Il s'assied.)

MADAME DE GERVAIS,

Qu'as-tu donc, mon ami ?

DE GERVAIS.

Rien : une visite à laquelle je devais m'attendre et qu'il m'est impossible de ne pas recevoir.

MADAME DE GERVAIS.

Mais cet Edwards Fielding, n'est-ce pas celui dont tu me parlais dans tes lettres?

EDMOND.

Un homme qui vous a rendu de grands services, je crois, mon père?

DE GERVAIS.

Un homme à qui je dois tout.

CLOTILDE.

Ah ! comme nous l'aimerons, alors !

DE GERVAIS, la main sur le cœur.

Clotilde !...

CLOTILDE.

Mon Dieu ! ne devons-nous pas aimer ceux que vous aimez, mon père ?...

DE GERVAIS.

Aimer, oui; seulement, tout est dans le sens qu'on attache au mot.

CLOTILDE.

Par exemple, vous disiez tout à l'heure que vous nous aimiez trop; n'était-ce pas nous dire que nous ne vous aimions pas assez?...

DE GERVAIS.

Hélas! mon enfant, nous aimons chacun comme la nature nous dit d'aimer; qu'adviendrait-il donc de notre pauvre race humaine, si les pères et les enfants aimaient de la même façon? Non, la nature regarde en avant; que lui importe la douleur des pères? elle n'a besoin que du bonheur des enfants.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?

DE GERVAIS.

Tu ne comprends pas?

EDMOND.

Non...

DE GERVAIS.

Ni toi non plus, Clotilde?

CLOTILDE.

Non, je l'avoue.

DE GERVAIS.

Ta mère comprend, elle.

MADAME DE GERVAIS, tristement.

Oui.

DE GERVAIS, à Clotilde.

Ah! tu ne comprendrais pas que je fusse jaloux de toi?...

CLOTILDE.

Vous jaloux! et jaloux de moi?

DE GERVAIS.

Eh! oui; car un moment viendra, et ce moment n'est pas éloigné peut-être, où tu seras ingrate sans t'en douter.

CLOTILDE.

Ingrate?... Oh!... jamais!

DE GERVAIS, la prenant sur ses genoux.

On a demandé un enfant, on a désiré une fille... et, un jour, des bras de sa mère, on reçoit cette enfant, cet ange!... De ce moment-là, vous ne la perdez pas de vue un seul in-

stant. Le jour pendant ses jeux, la nuit pendant son sommeil, vous ne vivez que pour elle, vous l'aimez, vous l'adorez; mais ce n'est pas assez, il faut encore que les autres l'admirent. Pour tous, elle chancelle; pour vous, elle marche; pour les autres, elle bégaye; pour vous, elle parle; pour les indifférents, elle épelle; pour vous, elle lit. Vous vous faites petit pour être à sa taille, et vous vous surprenez à trouver les contes de Perrault bien autrement intéressants que l'*Iliade* d'Homère.

CLOTILDE.

Ah! mon père!

DE GERVAIS, la regardant avec une tendresse infinie.

La voilà grande... on la trouve charmante. C'est en ce moment-là qu'un étranger, quelquefois, hélas! conduit par vous-même, voit votre fille, lui dit trois mots à l'oreille... et, sur ces trois mots, elle aime l'étranger plus que vous; elle vous quitte pour le suivre, et elle donne à cet étranger sa vie, qui est votre vie... plus encore, son cœur, qui est votre cœur... Voilà ce que tu ne comprenais pas, ma chère Clotilde, voilà ce que tu ne comprendras que lorsque tu seras mère, et que tu verras un étranger t'enlever ton enfant. (Il embrasse Clotilde.) Viens, ma bonne Émilie, viens! il faut que je te parle... Attendez-moi là, mes enfants; nous revenons, votre mère et moi, dans un instant.

(Il sort avec sa femme.)

SCÈNE III

EDMOND, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu, qu'a donc votre père, monsieur Edmond?

EDMOND.

N'avez-vous pas entendu?... Il craint que vous n'aimiez quelqu'un plus que lui... Pauvre père, il est jaloux.

CLOTILDE, vivement.

Il a tort... Je n'aime personne.

EDMOND.

Oh! s'il en était aussi sûr que moi, il ne s'inquiéterait plus.

CLOTILDE.

Ai-je le droit d'aimer quelqu'un? celle qui ne s'appartient pas peut-elle se donner?...

EDMOND.

Et qui donc, au contraire, s'appartient plus que vous?... Orpheline, sans parents, maîtresse de vous-même...

CLOTILDE.

Me donnez-vous la liberté de dire à votre père qui je suis?...

EDMOND.

Oh! Clotilde, attendez encore. Vous avez vu tout à l'heure qu'à la seule idée d'être séparé de vous... il a failli pleurer comme un enfant.

CLOTILDE.

Mais il faut cependant que tout ceci prenne une fin. Je ne puis laisser au hasard le soin de nous sortir de la douloureuse position que le hasard nous a faite.

EDMOND.

Non, ce n'est point le hasard qui vous a donné le même âge et le même nom que la pauvre morte. Oh! non, Clotilde, ne faites pas honneur de tout cela au hasard... et permettez que, plus croyant que vous, j'en remercie, moi, la Providence.

CLOTILDE.

La Providence!... prenez garde, monsieur, c'est peut-être parce qu'on abuse si souvent de son nom, qu'elle descend si rarement sur la terre.

EDMOND.

Clotilde, est-ce à vous de douter d'elle, vous à qui elle a tout donné? Oh! je ne suis pas si ingrat que vous, moi, et je remercie Dieu de ce qu'il a conduit vers moi la jeune fille belle, chaste, aimante, qui avait été l'idéal de mes rêves, que j'avais cherchée vainement en ce monde... et qui n'existait, je commençais à le croire, que dans celui des esprits, des anges et des fées.

(La porte s'ouvre.)

CLOTILDE.

Monsieur, quelqu'un!

(Elle se met au piano.)

EDMOND.

C'est vous, Joseph... Qu'y a-t-il encore?

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

Pardon, c'est M. Edwards Fielding qui se présente pour avoir l'honneur de voir monsieur votre père, et, comme je croyais M. de Gervais...

EDMOND.

Priez M. Edwards Fielding d'attendre un instant au salon, et prévenez mon père...

(Le Domestique sort.)

SCÈNE V

CLOTILDE, au piano; EDMOND.

EDMOND, à Clotilde, qui veut se lever.

Ne vous dérangez pas... restez où vous êtes... J'ai tant de choses à vous dire, Clotilde!

CLOTILDE.

Monsieur Edmond...

EDMOND.

Eh bien, non, je ne dirai rien; mais laissez-moi vous regarder! vous écouter! Tenez, jouez-moi cette larme de Weber, qu'on appelle sa *Dernière Pensée*, je vous en prie!

CLOTILDE, laissant tomber ses mains sur le piano.

Volontiers!

(Elle joue.)

EDMOND, après quelques secondes.

Avez-vous jamais rêvé, dites-moi, quelque chose de plus doux, de plus mélancolique et de plus charmant que cette mélodie?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FIELDING, poussant doucement la porte, entrant et écoutant.

FIELDING.

Oui, ravissante, mais aussi très-bien jouée, très-bien!

CLOTILDE, tressaillant.

Mon Dieu !

EDMOND.

Pardon, monsieur ; mais...

FIELDING.

Oh ! mademoiselle, je vous en supplie, achevez d'abord... ou bien ce serait me dire que j'ai été indiscret... ce qui peut être vrai... et qu'il faut que je me retire... Cependant, j'avais tout lieu d'espérer qu'Edwards Fielding n'était pas tout à fait un étranger pour les enfants de son ami de Gervais. Car c'est sans aucun doute à M. Edmond et à mademoiselle Clotilde que j'ai l'honneur de parler ?

EDMOND.

En effet, monsieur, mon père nous a dit toutes les obligations qu'il vous avait, et M. Edwards Fielding avait toute raison de croire qu'il n'était pas un étranger pour nous. Ainsi donc, ma chère Clotilde, puisque monsieur vous en prie...

(Clotilde reprend la mélodie.)

FIELDING.

Bravo, mademoiselle !... Jamais le génie de l'auteur du *Freitzchütz* n'a été compris par un cœur plus tendre, par une main plus habile.

CLOTILDE.

Monsieur !

FIELDING.

Ah ! mais que vois-je là ? un roman de notre compatriote Cooper dans sa langue originale !... C'est vous qui lisez ce livre, monsieur Edmond ?

EDMOND.

Non, monsieur, c'est ma sœur.

FIELDING.

Vous parlez l'anglais, mademoiselle ?

CLOTILDE, se levant.

Oh !... un peu, monsieur...

FIELDING.

Pour lire Cooper, il faut parler l'anglais beaucoup... C'est un auteur très-difficile pour les étrangers !

CLOTILDE.

Moins que Walter Scott pourtant.

FIELDING.

Oui, à cause des mots écossais qu'il introduit dans ses livres... Et vous aimez Cooper?

CLOTILDE.

Beaucoup.

FIELDING.

Plus que Walter Scott?

CLOTILDE.

Je n'oserais décider entre deux pareils génies. Cependant, je trouve plus d'idéalité dans le romancier américain, un plus profond sentiment de l'étendue, une plus grande perception de l'immensité.

FIELDING.

Je fais compliment à mon ami de Gervais, et vois qu'il ne m'avait rien dit de trop.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DE GERVAIS.

DE GERVAIS, du seuil.

C'est lui!...

EDMOND.

Mon père, monsieur...

FIELDING.

Ah! mon cher de Gervais!

DE GERVAIS.

Mon bon Fielding!... (A ses enfants.) Mes amis, regardez bien cet homme! Quand votre père, arrivant chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, errant sur une terre qui ne le reconnaissait pas pour son fils, allait douter de tout, de l'honneur, de Dieu même, cet homme m'a tendu les bras comme à un frère. Si vous me voyez vivant, c'est à son cœur que vous le devez... Si vous me voyez riche, c'est à son appui que je dois ma fortune... De tout ce qu'il me demandera à son tour, je n'ai le droit de lui rien refuser; ma fortune et ma vie sont à lui!... Edmond, Clotilde, demandez-lui l'honneur de lui serrer la main.

EDMOND.

Monsieur...

(Fielding serre la main d'Edmond et baise celle de Clotilde.)

DE GERVAIS.

Et maintenant, laissez-nous seuls, mes enfants; nous avons à causer, Fielding et moi.

CLOTILDE, s'éloignant à droite.

Pourquoi donc tremblé-je ainsi?

EDMOND, s'éloignant à gauche.

Oh! que peut vouloir cet homme?

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

FIELDING, DE GERVAIS.

FIELDING.

Vous avez là de charmants enfants, mon cher de Gervais.

DE GERVAIS.

Oui, n'est-ce pas?... et je suis un heureux père... Vous vous êtes donc décidé à venir en France, cher ami?

FIELDING.

Et, si j'eusse eu l'idée du trésor qui m'attendait ici, je ne me fusse point arrêté en route comme je l'ai fait.

DE GERVAIS.

C'est donc à cause de cela que vous êtes de quinze jours en retard?

FIELDING.

Et alors, vous vous êtes dit : « Edwards Fielding est un homme sans parole. »

DE GERVAIS.

Non! non! je me suis dit qu'il était arrivé quelque empêchement à votre voyage.

FIELDING.

Il n'y a pas d'empêchement quand il y a engagement pris. Eh bien, mon ami, j'ai vu Clotilde.

DE GERVAIS, avec un soupir.

Et vous dites?

FIELDING.

Je dis que mon fils est un drôle bien heureux!

DE GERVAIS, lui prenant la main.

Mon Dieu, vous tenez donc beaucoup à ce mariage?

FIELDING.

Comment, si j'y tiens? Plus que jamais! je vous le répète,

je viens de voir votre fille, un miracle de beauté, un trésor de grâce; et vous me demandez, mon cher de Gervais, si je tiens à être le beau-père de cet ange! C'est bien de l'honneur pour moi, je le sais; mais plus l'honneur est grand, plus j'y tiens.

DE GERVAIS.

Eh bien, puisque vous y tenez tant, la chose se fera.

FIELDING.

Comment, la chose se fera?... Mais, je vous l'avouerai, mon cher de Gervais, je la croyais faite : n'est-ce pas vous qui, le premier, m'avez parlé de votre fille? n'est-ce pas vous qui avez deviné dans mon fils l'époux qui convenait à Clotilde?

DE GERVAIS.

Oui, je le sais, et vous ne me direz rien que je ne me sois redit cent fois à moi-même depuis un mois; mais laissez-moi vous avouer une chose, Fielding : quand j'ai rêvé cette union, je n'avais pas revu Clotilde... Je l'aimais tendrement; mais j'ignorais cet empire absolu qu'une fille de son âge prend sur le cœur d'un père. Maintenant, je l'ai revue, je l'ai retrouvée plus belle que je n'osais l'espérer... non-seulement plus belle, mais instruite, distinguée, apte à tous les arts, musicienne, peintre, je dirais presque savante, si, à propos des femmes, grâce à nos préjugés, ce mot n'était pris en mauvaise part... eh bien, mon cœur s'est réjoui de sa présence, ma vie a retrouvé dans sa vue le soleil de la jeunesse... et maintenant, que voulez-vous! elle m'est nécessaire comme l'air que je respire... Je sens que je mourrais si j'étais forcé de m'en séparer.

FIELDING.

Eh bien, mon ami, je suis heureux d'avoir été au-devant de vos désirs, et de pouvoir, tout en réalisant nos projets d'avenir, ne rien vous enlever de votre joie et de votre bonheur.

DE GERVAIS.

Que dites-vous, mon ami? vous abandonneriez...?

FIELDING.

Je suis de quinze jours en retard... Pourquoi? Je vais vous le dire. Parce que je suis venu par Liverpool, Londres et le Havre... J'ai donc vu tous nos correspondants : savez-vous ce que j'ai arrêté avec eux?... J'ai résolu de fonder une maison à Paris. L'amour d'un père pour son fils n'est pas, je le com-

prends bien, celui d'un père pour sa fille. Vous ne pouvez vous séparer de Clotilde?

DE GERVAIS.

Impossible, mon ami.

FIELDING.

Soit; c'est moi qui me séparerai de John!... John fondera à Paris, sous vos yeux, sous votre surveillance, une maison de commerce à l'instar de New-York, et de cette façon vous ne quitterez pas votre fille... Maintenant, êtes-vous content? et suis-je digne d'être votre ami?...

DE GERVAIS.

Vous êtes le plus noble cœur que je connaisse, Edwards, et je vous remercie; mais...

FIELDING.

Ah! il y a un *mais*...

DE GERVAIS.

Oui! pardonnez aux prévoyances exagérées d'un cœur de père; mais votre fils est bien jeune.

FIELDING.

Il a vingt-deux ans.

DE GERVAIS.

Il est dans l'âge des passions...

FIELDING.

On n'a pas de passions dans la maison Fielding.

DE GERVAIS.

On peut en avoir, ce n'est pas défendu par l'acte de société. Eh bien, je m'effraye de donner ma fille à un si jeune homme.

FIELDING.

Préféreriez-vous un vieillard?

DE GERVAIS.

Non; mais je serais plus sûr d'un homme de notre âge.

FIELDING.

Et votre fille, croyez-vous qu'elle serait de votre avis?...

DE GERVAIS.

Oui, si elle était raisonnable!... Tenez, mon ami, il faut que je sois franc avec vous jusqu'au bout. Quand je pense que je vois ma fille à chaque heure, à chaque instant de la journée, que je n'ai qu'à sonner pour qu'elle vienne, qu'à l'appeler pour qu'elle entre, qu'à frapper pour qu'elle accoure; que je puis, à mon aise, à mon gré, à mon loisir,

m'enivrer de sa vue, et qu'il viendra un moment où elle aura une autre maison que la mienne, une autre existence que la mienne, d'autres intérêts que les miens; qu'il faudra, quand je voudrai la voir, que je fasse mettre les chevaux à la voiture, que j'aille frapper à sa porte, que j'aille me faire annoncer chez elle; qu'il y aura là un mari, pour moi un étranger, qui comptera les minutes qu'elle passera avec moi, et qui, au bout d'une heure, d'une demi-heure, d'un quart d'heure, dira : « Assez!... assez!... » tenez, Fielding, c'est insensé, je le sais bien, mais cela me met hors de moi!...

FIELDING.

C'est-à-dire, mon ami, que vous me retirez votre parole?

DE GERVAIS.

Non; mais vous me feriez bien heureux en me la rendant...

FIELDING.

Écoutez, de Gervais, je ne sais sous l'empire de quel sentiment vous me parlez; mais vous êtes à la fois excellent père et honnête homme?

DE GERVAIS.

Fielding!

FIELDING.

Laissez-moi achever. Comme honnête homme, il y a une parole engagée entre nous; comme père, écoutez-moi; je vous dis: Vous connaissez mon fils John Fielding; c'est non-seulement un beau jeune homme à New-York, mais ce serait un élégant gentleman à Londres, un parfait cavalier à Paris. Joignez à cela un esprit cultivé, un cœur droit, une âme honnête, et vous n'aurez reconnu en lui que les qualités que tout le monde lui reconnaît!... Mon ami, vous avez vingt-quatre heures pour réfléchir.

DE GERVAIS.

Fielding!

FIELDING.

A demain, mon ami.

DE GERVAIS.

Fielding, nous quitter ainsi?... Et, tout d'abord, que notre maison soit la vôtre... Restez ici; je ne dois pas souffrir...

FIELDING.

Non, mon ami, j'ai besoin de vous laisser avec vos enfants,

votre femme; ma présence vous gênerait dans votre liberté. A demain, mon ami.

DE GERVAIS.

Fielding!

FIELDING.

A demain!

(Il sort.)

SCÈNE IX

DE GERVAIS, seul.

Oh! il a raison, et ce que je fais là est insensé!... ce que je fais là est non-seulement de la folie, mais encore de l'ingratitude!... Lui seul est dans le vrai, parce que lui seul est dans le juste. Il l'a vue, et elle a produit sur lui l'effet qu'elle produira sur tout le monde. Ces talents, cette éducation, j'en suis presque arrivé à les maudire!

(Il repousse loin de lui Cooper et froisse la musique entre ses doigts.)

SCÈNE X

DE GERVAIS, EDMOND.

EDMOND.

Mon père!

DE GERVAIS.

Ah! c'est toi, Edmond! Mon fils, tu m'aimes, n'est-ce pas?

EDMOND.

En doutez-vous, mon père?

DE GERVAIS.

Non, grâce à Dieu.

EDMOND.

Qu'avez-vous donc?

DE GERVAIS.

Je n'ai rien.

EDMOND.

Si! vous nous cachez quelque chose, mon père... L'arrivée de cet homme vous a préoccupé!... Vous étiez si heureux ce matin! avouez que le malheur est entré avec lui dans notre maison.

DE GERVAIS, agité.

Edmond, appelle ta sœur; il faut que je lui parle.

EDMOND, à part.

Oh! je m'en doutais bien, qu'il s'agissait de Clotilde.

(Fausse sortie.)

DE GERVAIS.

Edmond!...

EDMOND, revenant.

Mon père?

DE GERVAIS.

Tu sais ce que c'est qu'une parole... et ma parole est engagée.

EDMOND.

A cet homme, mon père?

DE GERVAIS.

Hélas! oui.

EDMOND.

Mais il a trente ans de plus que ma sœur.

DE GERVAIS.

Son fils a ton âge.

EDMOND.

Oh! mon père, vous qui l'aimiez tant, à ce que vous disiez...

DE GERVAIS.

Edmond!

EDMOND.

Vous qui prétendiez mourir si on vous séparait d'elle...

DE GERVAIS.

John Fielding vient à Paris.

EDMOND.

Alors, vous refusez de rompre cette union?

DE GERVAIS.

Je cherche un moyen honorable...

EDMOND.

Il y en a dix!

DE GERVAIS.

Appelle ta sœur, Edmond.

EDMOND, ouvrant la porte.

Viens, Clotilde, viens! viens!

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLOTILDE.

EDMOND, bas.

Clotilde, attendez-vous à ce qui peut m'arriver de plus malheureux!...

DE GERVAIS.

Viens, mon enfant, et je vais te dire en deux mots ce dont il est question...

CLOTILDE.

Mon Dieu! vous m'effrayez... Qu'y a-t-il?

EDMOND.

Clotilde, vous êtes fiancée sans vous en douter ; mon père a promis votre main à M. John Fielding.

CLOTILDE.

Oh! monsieur ce mariage est impossible.

EDMOND.

Vous l'entendez, je le disais bien.

DE GERVAIS, vivement.

Impossible, as-tu dit, mon enfant?

CLOTILDE.

Oh! oui...

DE GERVAIS.

Et comment cela?

CLOTILDE.

Mon père, je ne veux pas me marier.

DE GERVAIS, avec joie.

Tu aimes quelqu'un?

CLOTILDE, vivement.

Non, non... personne...

DE GERVAIS.

Oh! si tu aimais, et que j'eusse au moins cette excuse à donner, que je ne peux pas faire le malheur de ma fille... Je connais assez maintenant et la pureté de ton cœur et la distinction de ton esprit pour être sûr que celui que tu aimes est digne de toi!...

EDMOND.

Clotilde, comprenez bien, mon père ne vous demande pas

le nom de celui que vous aimez; mon père ne veut que gagner du temps!

DE GERVAIS, joyeux.

Oui, du temps! une année de bonheur encore, pareille au mois qui vient de s'écouler.

CLOTILDE.

Je dis que cette union est impossible, voilà tout.

DE GERVAIS.

Impossible! comment cela? Dis, mon enfant, dis l'impossibilité! Tu gardes le silence; je comprends, je ne suis pas encore assez devenu l'ami de ma fille pour être initié à tous ses secrets. (Madame de Gervais entre.) Tiens, tu auras peut-être un peu plus de confiance en ta mère... Les femmes entre elles ont un abandon... (A madame de Gervais.) Cause, ma bonne Émilie, avec ta fille; tu seras peut-être plus heureuse que moi; peut-être te dira-t-elle ce qu'elle n'ose m'avouer; mais n'oubliez pas que Fielding attend ma réponse... Viens, Edmond.

(Il sort avec son fils.)

SCÈNE XII

MADAME DE GERVAIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Oh! ma mère! pour la dernière fois peut-être, laissez-moi vous appeler ma mère.

MADAME DE GERVAIS.

Que dis-tu là, mon enfant?

CLOTILDE.

Qu'il faut que je vous dise adieu, que je vous quitte, que je parte!...

MADAME DE GERVAIS.

Oh! mon Dieu, partir! nous étions si heureux!

CLOTILDE.

Trop heureux, madame, et voilà pourquoi ce bonheur ne pouvait durer. Songez donc aux difficultés, aux complications, aux impossibilités que chaque jour amène... Nous ne sommes de retour à Paris que depuis un mois... M de Gervais s'est isolé dans sa tendresse pour ses enfants; mais je ne puis pas toujours me cacher, me dérober à tous les yeux... Au-

jourd'hui... aujourd'hui... c'est chose plus grave: c'est un mariage que l'on me propose, c'est tout un avenir ! non pas l'avenir d'une seule famille, mais de deux, que l'on bâtit sur moi; j'ai beau résister, on m'entraîne; je suis un faux perpétuel et vivant dans votre maison, et je m'épouvante en sentant où je vais.

MADAME DE GERVAIS.

Oui, c'est vrai... Mais, que veux-tu, mon enfant ! peut-être, au moment de son arrivée, pouvions-nous annoncer à M. de Gervais la perte qu'il avait faite. L'absence est une demi-mort; il était préparé, par la séparation momentanée, à la séparation éternelle. Mais, aujourd'hui, cette blessure que nous avons hésité à lui faire, guérissable peut-être alors... aujourd'hui qu'il t'a vue, qu'il t'aime, et que tu lui es nécessaire, que tu es devenue une partie de son existence... aujourd'hui... à coup sûr, cette blessure serait mortelle!

CLOTILDE.

Mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DE GERVAIS.

M. de Gervais veut te marier; mais il t'aime tant, que, dès que tu lui diras que ce mariage ferait ton malheur, il y renoncera. Demande à voyager, il y consentira; et nous, nous, que nous importe d'habiter avec toi l'Italie, l'Allemagne ou l'Angleterre, pourvu que le bonheur qui est entré avec toi dans la maison n'en sorte pas?

CLOTILDE.

Mais votre fils m'aime, madame ! il m'aime!

MADAME DE GERVAIS.

Mon Dieu, crois-tu que, depuis un mois que je vous observe l'un et l'autre, je n'aie pas vu naître et grandir cet amour?

CLOTILDE.

Madame ! au nom du ciel, éloignez-le, ou éloignez-moi! ne nous laissez pas plus longtemps l'un près de l'autre dans la même maison, sous le même toit !

MADAME DE GERVAIS.

Que m'importe qu'il t'aime? que m'importe que je doute de lui, si je ne doute pas de toi?...

CLOTILDE.

Oh! madame ! madame!

MADAME DE GERVAIS.

Mais puisque tu es sûre de ton cœur! mais puisque tu n'aimes personne!

CLOTILDE.

Ma mère, ma mère! laissez-moi... laissez-moi, vous le dire, si bas que personne ne l'entende, pas même mon cœur... Edmond... je l'aime! (Mouvement de madame de Gervais.) Ah! vous voyez bien qu'il faut que l'un de nous deux parte, et, puisque je suis l'étrangère, il est tout simple que ce soit moi.

(De Gervais paraît au fond.)

MADAME DE GERVAIS.

M. de Gervais!

SCÈNE XIII

Les Mêmes, DE GERVAIS.

DE GERVAIS, résigné mais abattu.

Eh bien, ma bonne Émilie, que t'a dit notre enfant?

MADAME DE GERVAIS.

Elle m'a dit, mon cher Gervais, que, puisque tu la laissais libre de refuser ou d'accepter ce mariage... elle refusait.

DE GERVAIS.

Malheureusement, la question n'est pas si simple que cela... Ma parole est engagée, et à un refus il faut une raison.

MADAME DE GERVAIS.

Eh bien, mon ami, veux-tu que je t'avoue une chose?... Je crois que Clotilde aime quelqu'un!...

DE GERVAIS.

Je le lui ai demandé, elle m'a dit que non.

MADAME DE GERVAIS.

A toi, mon ami, elle n'a peut-être pas osé...

DE GERVAIS.

Clotilde!

CLOTILDE, se rapprochant.

Me voilà!

DE GERVAIS.

Pourquoi ne m'as-tu pas avoué...?

CLOTILDE.

Quoi?

DE GERVAIS.

Que ton cœur n'était pas libre; je te l'ai demandé. (Clotilde jette un regard de reproche à madame de Gervais.) Eh bien, voyons, puisque tu as fait un premier aveu, achève... Qui aimes-tu?

CLOTILDE.

Ma mère vous a dit cela, mon père, parce qu'elle sait la douleur, le chagrin, le regret...

DE GERVAIS.

Oui, et ce n'est pas vrai, je comprends... Vous me veniez en aide par un mensonge... Allons, soyons fort; nous avons, en homme d'honneur, engagé notre parole; tenons notre parole en homme d'honneur.

(Il va à une table, s'assied, soupire, s'essuie le front, prend une plume et commence à écrire.)

MADAME DE GERVAIS s'approche de son mari avec embarras.

Alors, en ce moment, il serait maladroit de venir te parler.

DE GERVAIS.

De quoi, chère amie?

MADAME DE GERVAIS.

Cesse d'écrire, et écoute-moi.

DE GERVAIS.

Volontiers, parle; qu'allais tu me dire?

MADAME DE GERVAIS.

J'allais te dire qu'il faut, malgré ta tendresse pour tes enfants, te séparer au moins de l'un deux.

DE GERVAIS.

Duquel?...

MADAME DE GERVAIS.

D'Edmond?

DE GERVAIS.

Ah! et pourquoi?

MADAME DE GERVAIS.

C'est que, depuis longtemps, Edmond, en sa qualité d'artiste, nourrit le désir de faire un voyage en Italie.

DE GERVAIS.

Ah! et pourquoi, depuis un mois que je suis de retour, ne m'en a-t-il jamais parlé?

MADAME DE GERVAIS.

Il aurait craint de t'affliger.

DE GERVAIS, après avoir regardé sa femme et Clotilde.

C'est bien; dans quelques jours, Edmond partira.

MADAME DE GERVAIS.

Moi, je crois, mon ami, que demain, aujourd'hui vaudrait peut-être mieux encore.

DE GERVAIS.

Ah! nous verrons.

(Il se remet à écrire.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, EDMOND.

EDMOND.

Que fait mon père?

MADAME DE GERVAIS.

Tu vois.

EDMOND.

Il écrit... A qui?

CLOTILDE, ne pouvant retenir un cri de douleur.

Edmond!... Edmond!...

EDMOND, à de Gervais.

Mon père, à qui écrivez-vous?

DE GERVAIS.

Mais à M. Edwards Fielding.

EDMOND.

Et que lui écrivez-vous?

DE GERVAIS.

Que je suis prêt à tenir ma parole.

EDMOND, vivement.

Mon père!

MADAME DE GERVAIS, le retenant.

Edmond!

EDMOND, bas.

Mais vous entendez, vous voyez, ma mère! dans dix minutes, il sera trop tard.

CLOTILDE.

Ah! madame, je vous en supplie, dites-lui tout.

EDMOND, bas.

Non, c'est moi qui...

MADAME DE GERVAIS, bas.

Arrête, Edmond!... c'est à la mère, c'est à la femme d'annoncer au mari et au père la terrible nouvelle!

EDMOND.

Alors, ma mère...

(Jeu muet ; moment d'hésitation entre les personnages du fond.)

MADAME DE GERVAIS, à son mari.

Mon ami !

DE GERVAIS.

Quoi ?

MADAME DE GERVAIS.

Avant que tu ailles plus loin, mon ami...

DE GERVAIS.

Qu'as-tu, et pourquoi es-tu si émue, si tremblante ?

MADAME DE GERVAIS.

C'est que le moment est venu de te dire...

DE GERVAIS.

Voyons, parle.

MADAME DE GERVAIS.

Écoute-moi, mon ami ; c'est souvent au moment où l'on se croit le plus heureux, le plus certain du bonheur...

DE GERVAIS.

Mais tu m'inquiètes ! qu'as-tu donc ?

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, FIELDING.

LE DOMESTIQUE.

M. Edwards Fielding.

DE GERVAIS.

Déjà !

FIELDING.

Excusez-moi, mon cher de Gervais... Vous ne vous attendiez pas à me revoir si tôt, n'est-ce pas ? (Il salue madame de Gervais.) Madame... (A Gervais.) En vous quittant, j'ai été chez mon correspondant...

DE GERVAIS.

Et ?...

FIELDING.

Chez mon correspondant, j'ai trouvé...

DE GERVAIS.

Qu'avez-vous trouvé, mon ami ?...

FIELDING.

Une lettre de monsieur mon fils.

DE GERVAIS.

Bien.

FIELDING.

Non, pas bien...

DE GERVAIS.

Je ne comprends pas.

FIELDING.

Vous avez désiré que je vous rendisse votre parole, mon ami, je vous la rends.

DE GERVAIS.

Fielding !...

CLOTILDE, à part, avec joie.

Mon Dieu !

EDMOND, de même.

Oh ! merci !

MADAME DE GERVAIS, à part.

Oh ! je n'ai rien dit...

FIELDING.

John a profité de mon absence pour épouser, là-bas, une jeune fille dont il était amoureux, et il m'écrit qu'il est marié...

EDMOND, bas.

Oh ! Clotilde, Clotilde !... tu entends.

CLOTILDE, bas.

Monsieur...

MADAME DE GERVAIS, à Edmond.

Prends garde, ton père te voit.

FIELDING.

Ainsi, mon ami, ce n'est pas vous qui manquez à votre parole, c'est moi ; mais... mais... attendez !... John a compromis l'honneur de la maison Fielding et fils, en manquant à sa parole... Or, la maison Fielding et fils n'a jamais manque à sa parole : je viens donc, et je dis à mon ami de Gervais : C'est moi qui fonde une maison de commerce à Paris; c'est moi qui tiens l'engagement de mon fils; c'est moi, enfin, qui épouse mademoiselle Clotilde de Gervais.

CLOTILDE, à part.

Mon Dieu !

EDMOND, à part.

Ah!

FIELDING.

Vous m'avez dit tantôt, cher ami, que vous seriez plus heureux, plus tranquille, si votre fille épousait un homme de notre âge. (Se tournant vers Clotilde.) Mademoiselle, j'ai quarante-deux ans; je vous offre un nom honorablement connu partout où il a été prononcé; je vous reconnais un million de dot... Voulez-vous de moi pour mari?

EDMOND, ironique.

Vous, monsieur?

DE GERVAIS.

Edmond!

FIELDING.

Oui, moi, monsieur.

DE GERVAIS.

Clotilde!

CLOTILDE, interrompant de Gervais.

Mon père?...

DE GERVAIS.

Tu es libre, mon enfant.

FIELDING.

Mademoiselle...

CLOTILDE.

Bientôt, monsieur, vous aurez ma réponse.

EDMOND, bas, à Clotilde.

Oh! repoussez cet homme, je vous en supplie!

DE GERVAIS, qui a surpris ces derniers mots.

J'avais peur qu'ils ne s'aimassent point assez... Si je m'étais trompé! s'ils s'aimaient trop!

ACTE TROISIÈME

Un salon.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, LE DOMESTIQUE, entrant.

LE DOMESTIQUE.

M. Edwards Fielding.

CLOTILDE.

Faites entrer.

SCÈNE II

FIELDING, CLOTILDE.

FIELDING, saluant.

Mademoiselle...

CLOTILDE.

Asseyez-vous, monsieur; car j'ai beaucoup de choses à vous dire!...

FIELDING, s'asseyant.

Tant mieux! car je suis heureux en vous entendant parler.

CLOTILDE.

Monsieur Fielding, écoutez-moi... M. de Gervais avait promis la main de sa fille à M. John Fielding; mais, du moment que votre fils a rompu de lui-même...

FIELDING.

De Gervais est dégagé envers moi, je le reconnais.

CLOTILDE.

C'est alors que vous m'avez fait l'honneur de me demander en mariage... N'étant plus enchaînée par la parole de mon père, j'aurais pu, monsieur, et cela sans blesser en rien votre susceptibilité, j'aurais pu répondre que je voulais encore garder ma liberté; mais je suis devant M. Edwards Fielding, devant l'homme auquel M. de Gervais doit la fortune, la vie peut-être! Ce n'est donc pas un simple refus, quoique enve-

loppé de politesse, qu'il faut adresser à M. Fielding ; il lui faut une raison tellement grave, tellement imposante, que M. Fielding, tout en regrettant peut-être de voir ses vœux repoussés, soit heureux encore de voir l'estime qu'il inspire et la profonde confiance qu'on a en lui... Je vais vous parler, monsieur, avec la conviction que je parle à un honnête homme. Prenez-vous l'engagement de me garder le secret ?

FIELDING.

Sur l'honneur, mademoiselle, je le promets.

CLOTILDE.

Monsieur, je ne suis point la fille de M. de Gervais.

FIELDING, étonné.

Vous n'êtes point la fille de M. de Gervais?

CLOTILDE.

Non ; laissez-moi tout vous dire... Trois jours avant l'arrivée de M. de Gervais, sa fille est morte...

FIELDING.

Sa fille ?...

CLOTILDE.

Une heure avant qu'il débarquât, je me présentais chez madame de Gervais avec une lettre de recommandation. M. de Gervais adorait sa fille ; j'avais à peu près l'âge qu'elle devait avoir, je portais le même nom, et, lorsque le père appelait Clotilde, j'entrai comme si la main de Dieu m'avait poussée... Il me prit pour sa fille... Madame de Gervais et son fils, épouvantés de la douleur qu'allait lui causer la perte de cette illusion, me firent signe de ne rien dire. Je me laissai appeler *ma fille ;* mais ce rôle que je joue devant M. de Gervais, pour lui sauver une douleur, je ne puis le continuer en face de vous, en face des magistrats, en face de l'Église. En face de vous, c'eût été un vol ; en face des magistrats, c'était un faux ; en face de l'Église, un sacrilége...

FIELDING.

Oh ! je comprends.

CLOTILDE.

Alors, je me suis dit : « Il n'y a qu'un moyen de tout concilier, la franchise ; il n'y a qu'un homme à qui l'on puisse avouer ce secret, c'est M. Fielding ; il n'y a qu'une personne qui puisse le lui avouer, c'est celle qui perd tout en l'avouant. »

FIELDING, se levant.

Ainsi, vous n'êtes pas la fille de M. de Gervais?

CLOTILDE.

Non, monsieur.

FIELDING.

Au moment de son arrivée, vous veniez pour la première fois et par hasard dans sa maison?

CLOTILDE.

Pour demander une place d'institutrice ou de demoiselle de compagnie près de celle qui était morte.

FIELDING.

Vous êtes pauvre, et vous ne dépendez que de vous absolument?...

CLOTILDE.

J'ai ce malheur.

FIELDING.

Vous avez le même âge?

CLOTILDE.

Dix-huit ans, monsieur.

FIELDING.

Le même nom?

CLOTILDE.

Clotilde.

FIELDING.

Seulement, au lieu de vous appeler Clotilde de Gervais, vous vous appelez?...

CLOTILDE.

Clotilde Duplessis.

FIELDING.

Eh bien, mademoiselle Clotilde Duplessis, j'ai quarante-deux ans, trois millions de fortune, un nom sans tache en Europe et en Amérique... Mademoiselle Clotilde Duplessis, voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme?

CLOTILDE.

Monsieur...

FIELDING.

Le courrier part dans deux heures; je vous donne une heure pour réfléchir. Dites non, je retourne en Amérique; dites oui, je reste à Paris.

CLOTILDE.

Mais, monsieur...

FIELDING, saluant.

Dans une heure juste, j'aurai l'honneur de venir prendre votre réponse.

(Il sort.)

SCÈNE III

CLOTILDE, puis EDMOND.

CLOTILDE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

EDMOND.

Clotilde !

CLOTILDE.

Vous, Edmond ?...

EDMOND.

J'attendais qu'il sortît... Que lui avez-vous dit ?

CLOTILDE.

Tout ce que je devais lui dire, Edmond ; mais il a autant insisté pour épouser Clotilde Duplessis, plus encore peut-être, qu'il n'eût insisté pour épouser Clotilde de Gervais.

EDMOND.

Et qu'avez-vous répondu ?

CLOTILDE.

Il est sorti sans attendre ma réponse, me donnant une heure pour réfléchir.

EDMOND.

Maintenant, qu'allez-vous faire ?

CLOTILDE.

Le sais-je moi-même, et n'ai-je pas fait tout ce que j'ai pu ?

EDMOND.

Oh ! cet homme avec ses millions !...

CLOTILDE.

Edmond, prenez garde ! vous êtes tout près de m'insulter, et, Dieu merci, je ne vous en ai pas donné le droit ; il a demandé une heure, c'est plus qu'il n'en faut pour que je parte sans que personne, pas même vous, sache où je suis allée.

EDMOND.

Oh ! vous savez bien qu'il vous est impossible de partir.

CLOTILDE.

Et cependant, il m'est plus impossible encore de rester.

EDMOND.

Ainsi, vous aimez mieux faire mon désespoir, faire celui de mon père, le tuer peut-être, que de dire à un étranger que vous ne l'aimez pas, que vous ne voulez pas l'épouser?

CLOTILDE.

Il y a, vis-à-vis de certaines gens, dans certaines circonstances, des choses bien difficiles à dire, monsieur.

EDMOND.

Dites-lui que vous m'aimez, Clotilde.

CLOTILDE.

Vous l'ai-je jamais dit à vous-même?

EDMOND.

Dussiez-vous mentir, dites-le-lui, je vous en supplie.

CLOTILDE.

Oh! Edmond, je vous en ai déjà prié, laissez-moi vous quitter, laissez-moi fuir.

EDMOND.

Eh bien, non, c'est moi qui partirai, qui m'exilerai; je ne reviendrai que sur un signe, sur un mot de vous. Je pars, Clotilde; mais, auparavant, dites-moi que vous m'aimez, avec cet accent qui, partant du cœur, ne laisse point de doute dans le cœur, et je pars, Clotilde. Au nom du ciel, à vos genoux, Clotilde, je vous en supplie, je vous en conjure!

CLOTILDE.

M. de Gervais!

EDMOND.

Mon père!

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE GERVAIS.

DE GERVAIS, très-pâle mais calme, à part.

Je ne m'étais pas trompé. (Haut.) Eh bien, que fais-tu donc là, Edmond, aux genoux de ta sœur?

EDMOND.

Je lui disais de ne pas nous quitter, mon père; je lui disais que son absence serait votre désespoir, plus que votre désespoir, peut-être votre mort!

DE GERVAIS.

Merci, Edmond; c'est d'un bon fils, ce que tu faisais là. Laisse-moi avec Clotilde.

EDMOND.

Mon père, vous lui parlerez dans ce sens, n'est-ce pas? Vous obtiendrez d'elle qu'elle n'épouse pas cet étranger qui, d'un moment à l'autre, peut oublier sa promesse et l'emmener en Amérique.

DE GERVAIS.

Sois tranquille, Edmond, Clotilde ne se mariera jamais que de son plein gré, et je la connais : fille pieuse, elle ne s'éloignera jamais de moi que de mon consentement ; n'est-ce pas, Clotilde?...

CLOTILDE, s'élançant dans les bras de Gervais.

Ah! mon père!

DE GERVAIS, impérieusement.

Laisse-nous, Edmond.

SCÈNE V

DE GERVAIS, CLOTILDE.

CLOTILDE.

Jamais, mon père, non, je ne vous quitterai jamais.

DE GERVAIS, la pressant contre sa poitrine.

Reste là, mon enfant, et écoute ce que j'ai à te dire, car ce que j'ai à te dire est grave et triste.

CLOTILDE.

Mon père!

DE GERVAIS.

Fielding te quitte.

CLOTILDE.

Oui, mon père.

DE GERVAIS.

Je le sais, je l'ai vu. Je ne dirai pas que je le crois amoureux de toi, Clotilde ; mais je crois qu'il t'aime fort et t'estime beaucoup.

CLOTILDE.

Je ne lui ai rien promis, mon père.

DE GERVAIS.

Il me l'a dit; il m'a dit que, si tu répondais non, il partirait dans une heure.

CLOTILDE.

Mon père!...

DE GERVAIS.

M'aimes-tu, Clotilde?

CLOTILDE.

Oh! qui donc ne vous aimerait pas, vous si bon!

DE GERVAIS.

Cet amour irait-il jusqu'à faire un sacrifice à mon bonheur?

CLOTILDE.

Cet amour ira jusqu'où vous l'exigerez, mon père.

DE GERVAIS.

Écoute donc, mon enfant, et, d'abord, grave bien ceci dans ton cœur: que ce n'est pas un ordre que je te donne, mais que c'est une prière que je te fais.

CLOTILDE, à part.

Mon Dieu! que va-t-il me dire?

DE GERVAIS.

Si tu ne te sens pas pour M. Fielding une de ces répugnances invincibles...

CLOTILDE.

Mon père...

DE GERVAIS.

Je le connais comme le cœur le plus noble, l'âme la plus généreuse.

CLOTILDE.

Mais s'il allait me séparer de vous, mon père?...

DE GERVAIS.

Ce serait un grand malheur, sans doute, et qui briserait le rêve de ma vieillesse; mais, que veux-tu! tu sauras cela quand tu auras vécu tes jours, ma pauvre enfant! c'est presque toujours dans son aveuglement que l'homme fait le plan de sa vie à venir; puis les heures coulent, cet avenir rêvé devient le présent, et l'homme s'aperçoit que là où il avait mis son bonheur l'attend parfois la plus amère déception. Clotilde, si tu deviens, ce que je souhaite de tout mon cœur, la femme de Fielding, que Fielding veuille t'emmener, ne résiste pas, mon enfant. Ce sera avec un profond regret que je te dirai adieu après t'avoir revue si tard et t'avoir gardée si peu de temps; mais je te dirai dans mes larmes, dans ma résignation: « Je quitte mon enfant, je me sépare de ma fille bien-aimée; je laisse s'éloigner celle que j'eusse voulu garder éternellement à mes côtés comme la représentation vivante de l'espérance et du bonheur; mais qui sait, mon Dieu!

si sa présence ne serait pas plus fatale encore à ma maison que son absence n'est douloureuse à mon âme ? »

CLOTILDE, baissant la tête.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DE GERVAIS.

Tu me comprends, n'est-ce pas ? toi qui es restée pure et chaste, qui résistes quand on te presse, et qui te défends avec ta pudeur et tes larmes d'un amour que tu dois appeler impie...

CLOTILDE.

Mon père !

DE GERVAIS.

Tu épouseras Fielding, n'est-ce pas, mon enfant?

CLOTILDE.

Mon père !

DE GERVAIS.

S'il veut t'emmener en Amérique, tu l'y suivras?

CLOTILDE.

Mon père !

DE GERVAIS.

Et, s'il ne te le propose pas, et que, toi, tu penses dans ta sagesse que cela devienne nécessaire, eh bien, tu le lui proposeras toi-même.

CLOTILDE, tombant à genoux.

Oh !

DE GERVAIS.

Tu feras cela, n'est-ce pas, mon enfant bien-aimée ?... J'ai commencé par dire que je n'ordonnais pas, que je priais, eh bien, tu céderas à ma prière ; puis, quand ton père te dira, au nom de cet amour qui prouve que l'âme est fille de Dieu, puisqu'elle peut, comme Dieu, aimer d'un amour éternel : « Aime un étranger, suis cet étranger dans un autre monde, pars, éloigne-toi, va-t'en ! » tu t'en iras, tu t'éloigneras, tu partiras, n'est-ce pas, ma fille ? Et moi, un jour, eh bien, quand je sentirai que mon heure approche, n'ayant pu vivre avec toi, je quitterai tout pour aller mourir près de toi. Ta parole, mon enfant, ta parole ?...

CLOTILDE.

Tout ce que vous voudrez, mon père. Ordonnez, j'obéirai : tout, tout !

(Elle se lève.)

DE GERVAIS.

C'est bien, embrasse-moi. Va! je n'aurais plus de forces, et j'ai besoin de toutes mes forces !... mon enfant !...

CLOTILDE, sortant.

Oh ! pauvre Edmond !

(Edmond paraît au fond.)

SCÈNE VI

DE GERVAIS, puis EDMOND.

DE GERVAIS.

Allons, allons, le sacrifice est fait; du courage, du courage! O mon Dieu ! vous qui voulez cette séparation, envoyez-moi donc la force, car vous voyez bien que j'y succombe...

EDMOND.

Mon père !

DE GERVAIS, tressaillant.

C'est lui !

EDMOND.

Mon père !

DE GERVAIS.

Ah ! vous voilà, Edmond.

EDMOND, pâlissant.

Clotilde vous quitte en pleurant; que lui avez-vous dit? qu'avez-vous donc exigé d'elle? Dites !...

DE GERVAIS.

Je l'ai décidée à épouser Fielding et à partir avec lui.

EDMOND, chancelant.

A partir avec lui ?

DE GERVAIS.

Oui.

EDMOND.

Impossible, mon père !...

DE GERVAIS.

Et pourquoi impossible ?...

EDMOND.

Y songez-vous ?... Clotilde quitter la France !... nous quitter !... vous quitter... vous !...

DE GERVAIS.

Dieu n'a-t-il pas dit à la femme : « Tu quitteras ton père, ta mère et ta patrie, pour suivre ton époux ? »

EDMOND.

Oh ! mon père, mon Dieu ! vous qui disiez que vous séparer de l'un de nous à présent, ce serait... votre mort...

DE GERVAIS.

Oui, je l'ai dit.

EDMOND.

Mais vous n'aimez donc pas ma sœur ?

DE GERVAIS.

Mais tu l'aimes donc plus qu'un frère, toi, malheureux !

EDMOND.

Moi... moi... aimer Clotilde !... Qui vous a dit cela ?

DE GERVAIS.

Mais tu ne vois donc rien ? tu ne comprends donc rien ?... parce que ta passion insensée et impie te rend aveugle et sourd, tu me crois donc aveugle et sourd moi-même ?

EDMOND, cherchant à fuir.

Mon Dieu ! mon Dieu !

DE GERVAIS.

J'avais dit que je mourrais si je me séparais de l'un de vous ? Je n'aime pas ta sœur ?... Oh ! voyez-vous ce sacrilége qui dit à un père qu'il n'aime pas sa fille ?... J'avais dit que je mourrais d'une séparation ? Et qui te dit donc que je ne mourrai pas, à toi qui me forces à me séparer ?...

EDMOND.

Mon père !... Non, non... Vous avez raison, c'est à moi de m'en aller, c'est à moi de partir, mon père, à l'instant... (Tombant à genoux.) Votre bénédiction, et je pars...

DE GERVAIS.

Ma bénédiction, à toi, malheureux ?

EDMOND.

Oui, votre bénédiction, car je pars, et je vous dis, moi, que j'ai le droit de vous demander votre bénédiction.

DE GERVAIS, hors de lui.

Tais-toi ! tais-toi !...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME DE GERVAIS.

MADAME DE GERVAIS, accourant.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

EDMOND.

Ma mère ! ma mère, venez à mon secours !

DE GERVAIS.

Oui, oui, venez, madame.

EDMOND.

Je pars... je pars, je vous quitte pour longtemps, pour toujours peut-être; mais, je vous en supplie, dites à mon père que je pars digne de sa bénédiction.

MADAME DE GERVAIS.

Mon ami...

DE GERVAIS.

Venez ici, femme... venez !... non pas pour excuser les autres, mais pour vous justifier vous même... Je pars... je vous laisse deux enfants, un frère, une sœur ; que m'avez-vous rendu ? Répondez !... Un amant !...

MADAME DE GERVAIS.

Gervais !

EDMOND.

Taisez-vous, ma mère ; prions, ne nous justifions pas.

DE GERVAIS.

O mon Dieu, mon Dieu ! moi qui vous demandais de les retrouver tous vivants, ma femme, mon fils, ma fille ! O mon Dieu ! votre colère, en ne m'exauçant pas, n'eût-elle pas été plus clémente que votre bonté en m'exauçant ? Oui... oui, je le dis avec désespoir, plutôt que d'avoir inspiré une telle passion à son frère, pardonnez-moi, mon Dieu, mais j'aimerais mieux que ma fille fût morte !

EDMOND et MADAME DE GERVAIS.

Oh !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARBRIER.

LE DOMESTIQUE, au Marbrier.

Voici M. de Gervais.

LE MARBRIER, s'avançant.

Pardon, monsieur...

EDMOND, effrayé.

Oh ! ma mère, cet homme...

MADAME DE GERVAIS.

Arrête, mon fils ! la main de Dieu est dans tout ceci.

LE MARBRIER.

C'est à M. de Gervais que j'ai l'honneur de parler ?

DE GERVAIS.

C'est moi.

(Le Marbrier lui présente sa note, de Gervais la prend et la lit ; pendant cette lecture, Edmond dit quelques mots au Marbrier, qui se retire.)

DE GERVAIS, lisant.

« Pour avoir fourni la dalle de marbre, 300 francs; pour avoir gravé sur cette dalle de marbre soixante et une lettres composant l'inscription suivante (entrée de Clotilde) : « CLOTILDE » DE GERVAIS, morte à seize ans, le 2 septembre 1850. Priez » pour elle... » Oh ! Edmond, mon fils ! ma femme ! me pardonnerez-vous ?...

(Edmond se jette aux genoux de son père.)

CLOTILDE.

Mon père ! je suis toujours votre fille.

EDMOND.

Seulement, mon père, elle n'est plus ma sœur.

DE GERVAIS.

O mon Dieu ! que vous êtes bon ! que vous êtes grand ! que vous êtes miséricordieux ! vous faites un ange de plus au ciel, et, à sa place, vous rendez une fille pour le père, une épouse pour le fils. (Les pressant tous les deux sur son cœur.) Mes enfants ! mes enfants !

FIN DU MARBRIER

LA CONSCIENCE

DRAME EN SIX ACTES

Odéon, — 4 novembre 1854.

A VICTOR HUGO

C'est à vous, mon cher Hugo, que je dédie mon drame de *la Conscience*.

Recevez-le comme le témoignage d'une amitié qui a survécu à l'exil, et qui survivra, je l'espère, même à la mort.

Je crois à l'immortalité de l'âme.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

ÉDOUARD RUHBERG	MM.	LAFERRIÈRE.
STEVENS	MM.	LAFERRIÈRE.
ALDEN		TISSERANT.
LE CONSEILLER BENAZETTI		KIME.
LE MINISTRE		REY.
LE BARON KARL DE WARDEN		GUICHARD.
RUHBERG père		LAUTE.
MEYER		SAINT-LÉON.
CHRÉTIEN		BARRÉ.
LE BARON DE RITAN		HARVILLE.
FRÉDÉRIC ALDEN		MÉTRÈME.
NEBEL		THIRON.
SALOMON		GRENIER.
UN VALET		ÉTIENNE.
CHARLOTTE	Mlles	BÉRENGÈRE.
LA COMTESSE SOPHIE		LOUISE PÉRIGAT.
LA COMTESSE LOUISE		ISABELLE CONSTANT.
HENRIETTE		SOLANGE.
MADAME RUHBERG	Mme	DESSAINS.

Les trois premiers actes, à Mannheim; les trois derniers, à Munich. 1810.

ACTE PREMIER

A Mannheim, chez Ruhberg.— Un salon à pans coupés. Au fond, une porte donnant sur un jardin; dans le pan coupé de droite, la porte de l'extérieur; dans le pan coupé de gauche, une porte qui, en s'ouvrant, laisse voir un cabinet où se trouve une autre porte sur laquelle est écrit le mot CAISSE : la porte du pan coupé doit être très en vue du public. Au premier plan à droite, la chambre de madame Ruhberg; au deuxième plan, un piano; une table à gauche; chaises et fauteuils, une cheminée garnie.

—

SCÈNE PREMIÈRE

ALDEN, seul.

Oh! oh! serait-ce un parti pris de me faire attendre? Ces Ruhberg sont fiers comme des chevaliers du Saint-Empire! et, sans doute, cela blesse M. le receveur de l'État Ruhberg, d'être soumis, chaque trimestre, au contrôle du vérificateur Alden.

SCÈNE II

ALDEN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, entrant et courant à Alden.

Oh! pardon, monsieur le vérificateur! j'ignorais que vous fussiez là.

ALDEN.

Oui, mademoiselle, j'y suis, et depuis... (il tire sa montre) depuis dix-sept minutes, même.

CHARLOTTE.

Depuis dix-sept minutes! Mais comment se fait-il que ni mon frère, ni ma mère, ni mon père ne soient près de vous?

ALDEN.

Je m'étonnais précisément de leur absence lorsque vous êtes entrée.

CHARLOTTE.

Avez-vous demandé mon père?

ALDEN.

Oui, mademoiselle; et Chrétien, le valet de chambre, m'a répondu que je pouvais attendre, que M. Ruhberg allait rentrer; j'attends, et, vous le voyez, il ne rentre pas.

CHARLOTTE.

Il ne faut pas en vouloir à mon père; je suis bien sûre que, s'il vous savait ici, il hâterait son retour.

ALDEN.

Hum! hum!

CHARLOTTE.

Il ne faut pas en vouloir à ma mère; je suis certaine que, si elle avait été prévenue...

ALDEN.

Votre mère dormait encore, mademoiselle; elle a daigné me le faire dire.

CHARLOTTE.

Oui, ma mère se lève tard... C'est une habitude...

ALDEN.

D'aristocratie.

CHARLOTTE, timidement.

Quant à mon frère...

ALDEN, posant sa canne et son chapeau sur la table à gauche.

Oh! je ne me suis pas même enquis de lui; je sais que sa coutume n'est point de rentrer de si bonne heure.

CHARLOTTE.

Hélas! monsieur, c'est vrai; mais, moi, me voilà, et, si je pouvais vous offrir quelque chose...

ALDEN.

Oui, je sais cela : vous, vous êtes le bon génie de la maison; vous restez au logis quand les autres sont dehors; vous veillez quand les autres dorment; vous priez quand les autres se damnent. Vous, vous êtes une bonne et excellente fille, et ce n'est point votre faute si votre père est un homme faible, votre mère une dépensière, votre frère un joueur.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ALDEN.

Allons, bon! je fais pleurer les anges, moi; brutal que je suis! Excusez-moi, mademoiselle, j'ai tort; mais je suis un ancien militaire, et j'ai pris au camp l'habitude de dire tout

ce que je pense. Quant à accepter ce que vous m'offrez, merci. Il y a déjà assez de gens qui prennent dans la maison.

CHARLOTTE.

Monsieur Alden, ne me faites pas de peine, je vous aime tant!

ALDEN.

Vous m'aimez, vous? et vous m'avez vu trois ou quatre fois!

CHARLOTTE.

Il est vrai que c'est moins que je n'eusse voulu.

ALDEN.

Vous m'aimez et vous me connaissez à peine!

CHARLOTTE.

Je vous connais comme le plus honnête homme et comme le meilleur cœur de la ville.

ALDEN.

Honnête homme, c'est possible; mais bon cœur, vous vous trompez. Je suis dur, brutal, entêté; il n'y a que les niais qui aient bon cœur. Ah çà! mais pourquoi me regardez-vous ainsi, mon enfant? (Charlotte lui prend la main et veut la baiser.) Ah! par exemple!

(Il l'embrasse au front.)

SCÈNE III

LES MÊMES, FRÉDÉRIC ALDEN.

FRÉDÉRIC.

Mon père embrassant Charlotte!

ALDEN.

Bon! voilà que vous faites surprendre le père par le fils; mais c'est qu'aussi vous êtes une sirène.

CHARLOTTE.

Monsieur Alden, vous n'êtes plus seul maintenant, permettez que j'achève la commission dont ma mère m'avait chargée hier au soir.

ALDEN.

Allez, allez, mon enfant, et que la bénédiction de Dieu soit avec vous!

(Charlotte sort par le jardin en échangeant un regard avec Frédéric.)

SCÈNE IV

ALDEN, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Vous m'avez fait dire de vous rejoindre où vous seriez, mon père, parce que vous aviez quelque chose de pressé à me dire, et que vos vérifications vous tiendraient probablement toute la journée dehors; je me suis informé, j'ai appris que vous étiez chez M. le receveur Ruhberg, et je suis venu.

ALDEN.

C'est bien.

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous à m'ordonner?... J'écoute.

ALDEN.

Ce que j'ai à t'ordonner, c'est de passer, avant midi, chez M. de Wolsheim, qui part à deux heures pour Carlsruhe.

FRÉDÉRIC.

Et que ferai-je chez M. de Wolsheim, mon père?

ALDEN.

Tu le remercieras.

FRÉDÉRIC.

De quoi, mon père?

ALDEN.

De ce qu'il consent à te donner sa fille.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle de Wolsheim?...

ALDEN.

Sera ta femme, et, à partir d'aujourd'hui, tu es autorisé à te présenter dans la maison comme son fiancé; cela a été décidé ce matin entre son père et moi. Eh bien, tu ne me remercies pas? tu te tais?

FRÉDÉRIC.

Je vous remercie d'abord, mon père, de ce que vous avez fait ou de ce que vous avez cru faire pour mon bonheur.

ALDEN.

Hein?

FRÉDÉRIC.

Je ne répondrai pas à votre bonté par la dissimulation.

ALDEN.

Platt-il?

FRÉDÉRIC.

Ne m'en veuillez pas, mon père, mais je suis forcé de vous faire un aveu.

ALDEN.

Un aveu! et lequel?

FRÉDÉRIC.

Je ne puis épouser mademoiselle de Wolsheim.

ALDEN.

Oh! oh! tu ne peux épouser...?

FRÉDÉRIC.

Non, mon père.

ALDEN.

Ah! par exemple, je voudrais bien savoir pourquoi. La famille est riche, en bonne position à la cour du grand-duc; la fille est honnête, jeune, jolie...

FRÉDÉRIC.

Je ne trouverai pas mieux, mon père, et, puisque vous aviez choisi une femme pour votre fils, c'était sans doute celle qui lui convenait... Mais...

ALDEN.

Mais quoi? Voyons.

FRÉDÉRIC.

Mais j'en aime une autre, mon père.

ALDEN.

Ah bon! la réponse ordinaire des fils rebelles.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon père...

ALDEN.

« J'en aime une autre, » la bonne raison!

FRÉDÉRIC, souriant.

Que voulez-vous! c'est la seule que je trouve. J'en aime une autre, je suis aimé d'elle, et par elle seule je puis être heureux!

ALDEN.

Être aimé! être heureux! grands mots.

FRÉDÉRIC.

Grandes choses, mon père.

ALDEN.

Et qui est-elle, cette autre? Voyons, est-ce que je la connais, même?

FRÉDÉRIC.

Vous la connaissez.

ALDEN.

Où est-elle?

FRÉDÉRIC.

En ce moment, je ne puis vous le dire; mais tout à l'heure elle était là, dans vos bras.

ALDEN.

La fille du receveur de l'État?

FRÉDÉRIC.

Charlotte Ruhberg, oui, mon père.

ALDEN, secouant la tête.

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?

ALDEN.

Cela ne te convient pas.

FRÉDÉRIC.

Vous ne me refuserez pas la femme qui ferait mon bonheur sans me dire les raisons de votre refus; cela ne serait pas juste, mon père.

ALDEN.

Eh bien, les raisons de mon refus, les voici : cela ne peut pas être; cela ne doit pas être; je ne veux pas que cela soit. (Allant reprendre son chapeau.) Quant aux autres raisons, attends six mois, trois mois, huit jours peut-être, et tu les connaîtras aussi bien que moi.

FRÉDÉRIC.

J'attendrai le temps que vous voudrez, mon père; car j'espère qu'un jour viendra où vous apprécierez Charlotte.

ALDEN.

Le jour est venu; j'apprécie Charlotte : c'est une fille belle, brave et bonne; mais la famille ne vaut rien.

(Il va pour sortir.)

FRÉDÉRIC.

Expliquez-vous, mon père.

ALDEN.

Écoute, si tu restes ce que tu es, tu ne seras pas grand'-

chose. Il faut que tu ailles plus loin; tu as besoin de protection et de fortune, ou, sans cela, tu demeureras Frédéric Alden, avocat sans cause, fils de Rodolphe Alden, vérificateur des rentes, c'est-à-dire un pauvre diable, enterré dans un quartier perdu d'une petite ville de province. Si tu étais riche, cela ne serait rien encore; mais, vieux soldat, avec une retraite de deux cents thalers et une place de cinq cents, je ne te laisserai, en mourant, qu'une maison sans dettes et un nom sans tache. Les Ruhberg sont complétement ruinés; le père est un fou, la mère une orgueilleuse, le fils un joueur, et la fille,... la fille a été élevée comme si elle devait épouser un prince régnant.

FRÉDÉRIC.

Vous voyez bien que cette éducation n'a pas influé sur son cœur, mon père, puisqu'elle m'aime.

ALDEN.

Chansons!... Va faire ta visite au conseiller Wolsheim et ne viens pas me rebattre plus longtemps les oreilles de plans impossibles.

FRÉDÉRIC.

Impossibles?

ALDEN.

Impossibles! c'est moi qui te le dis, c'est moi qui te le répète, jamais la fille du receveur de l'État Ruhberg ne sera ta femme.

(Il s'apprête à sortir.)

FRÉDÉRIC.

Alors, mon père, jamais une autre ne le sera non plus; car j'ai engagé ma parole.

ALDEN, s'arrêtant près de la porte.

Hein!

FRÉDÉRIC.

Comptant sur cette parole, Charlotte a refusé le baron de Volfrang, attaché d'ambassade.

ALDEN.

Tu lui as donné ta parole?

FRÉDÉRIC.

Je la lui ai donnée.

ALDEN.

Tu as dit « Foi d'Alden? »

FRÉDÉRIC.

Je lui ai dit: « Foi d'honnête homme. »

ALDEN.

Est-ce vrai, cela?

FRÉDÉRIC.

Je vous le jure, mon père.

ALDEN.

Alors, c'est autre chose, il faut épouser.

FRÉDÉRIC.

Oh! mon père!

ALDEN.

Cela brise tous mes plans, cela me fait grand'peine; mais, si tu as donné ta parole, si tu as dit: « Foi d'honnête homme, » tu ne serais plus un honnête homme en manquant à ta parole. Il faut épouser.

FRÉDÉRIC.

Oh! je savais bien que vous étiez le plus loyal des hommes. Toute votre vie, vous bénirez le jour où vous avez rendu votre fils si heureux.

ALDEN.

Soit!... mais, pour l'instant, j'avais d'autres plans, monsieur, d'autres visées... Enfin, puisque c'est impossible, n'en parlons plus. C'est toi qui vas attendre le receveur de l'État et lui dire ce que tu as à dire; moi, au lieu de vérifier la caisse ce matin, je la vérifierai ce soir. Adieu.

FRÉDÉRIC.

Mon père!

ALDEN.

Adieu, adieu... Je ne suis plus surpris que la petite m'ait dit qu'elle m'aimait; je ne suis plus surpris qu'elle ait voulu me baiser les mains. Ah! sirène, sirène!

(Il sort.)

SCÈNE V

FRÉDÉRIC, seul.

Allons! la chose a été plus vite arrangée que je ne le croyais... Ah! c'est que, sous cette rude écorce, il y a un bon et grand cœur! Et maintenant, si je pouvais trouver Charlotte et lui tout dire... M. Ruhberg!...

SCÈNE VI

RUHBERG, FRÉDÉRIC.

RUHBERG.

Ah! bonjour, monsieur Frédéric! Je m'attendais à la visite de votre père, mais pas à la vôtre, et l'inattendu de votre présence me la rend plus agréable encore.

FRÉDÉRIC, lui prenant la main.

Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là, monsieur? ou bien usez-vous à mon égard d'une de ces phrases banales dont on masque, vis-à-vis des indifferents, le vide de la pensée et du cœur?

RUHBERG.

Je vous dis la vérité, monsieur; je vous aime et vous estime... Quelle cause vous amène?

FRÉDÉRIC.

Ce n'est point une cause ordinaire, monsieur.

RUHBERG.

En effet, vous paraissez ému.

FRÉDÉRIC.

Plus qu'ému, monsieur, troublé.

RUHBERG.

Que craignez-vous donc?

FRÉDÉRIC.

Une réponse défavorable à une demande que je viens vous faire.

RUHBERG.

Mon cher monsieur, entre honnêtes gens, on ne doit jamais être embarrassé. Ce que vous avez à me demander ne peut être qu'une chose honorable. Parlez, je vous écoute.

FRÉDÉRIC.

Un mot vous dira tout. J'aime, monsieur, et celle que j'aime s'appelle Charlotte.

RUHBERG.

Vous aimez ma fille?

FRÉDÉRIC, lui prenant la main.

Puis-je dire: « Oui, mon père? »

RUHBERG.

J'étais si loin de me douter, monsieur Alden...

FRÉDÉRIC.

Cette demande vous blesse-t-elle?

RUHBERG, allant s'asseoir.

En aucune façon, monsieur... Mais asseyez-vous et causons.

FRÉDÉRIC.

Permettez-moi de rester debout. C'est mieux que debout, c'est à genoux que je devrais attendre.

RUHBERG.

Je ne vous ferai pas attendre longtemps, monsieur, et, à franche demande, je ferai franche réponse. Vous aimez ma fille, cela me rend heureux, elle mérite qu'un honnête homme comme vous l'aime...

FRÉDÉRIC.

Oh! monsieur, quelle joie!

RUHBERG.

Attendez... C'est à mon tour maintenant d'être embarrassé, c'est à mon tour d'hésiter dans ma réponse; car il se peut, lorsque je vous aurai parlé, lorsque je vous aurai dit oui, que ce soit vous qui répondiez non. Mais, en ce cas, monsieur Alden, d'avance je vous en donne ma parole, cela ne nous brouillera point; vous me tendrez la main, et tout sera dit.

FRÉDÉRIC.

Vous m'effrayez, monsieur.

RUHBERG, se levant.

Vous êtes jeune, vous devez être ambitieux, et c'est votre devoir d'aller à la rencontre de la fortune.

FRÉDÉRIC.

M'est-il défendu d'y arriver par le chemin du bonheur?

RUHBERG.

Nous ne sommes pas ce que vous croyez, monsieur Alden.

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire?

RUHBERG.

Les apparences vous trompent, mon pauvre enfant: vous nous croyez riches, nous sommes pauvres. Celui qui aimera ma fille devra l'aimer pour elle-même, pour elle seule. Charlotte n'a pas un florin de dot. Et maintenant, j'ai dit; embrassez-moi et restons-en là, monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Mon père, je vous embrasse et vous demande de nouveau sa main. Ce que vous venez de me dire, je le savais.

RUHBERG.

Par qui?

FRÉDÉRIC.

Par Charlotte elle-même.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Vous saviez? quoi donc?

RUHBERG.

Tu nous écoutais?

CHARLOTTE, baissant les yeux.

Non; mais, en m'entendant nommer...

RUHBERG.

Pourquoi ne m'avoir rien dit de cet amour, ma fille?

CHARLOTTE.

Depuis quelque temps, vous étiez si triste, si abattu!

RUHBERG.

L'aimes-tu comme il t'aime?

CHARLOTTE.

Je ne sais comment Frédéric m'aime; mais ce que je sais, c'est que je l'aime tendrement.

RUHBERG, prenant la main de Charlotte.

Et vous vous connaissez bien l'un et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Votre bénédiction, mon père!

RUHBERG, prenant la main de Frédéric.

Réfléchissez à mes paroles: je ne vous demande pas si vous vous aimez; je vous demande si vous vous connaissez. Je ne désire pas savoir si votre amour existe, je désire savoir s'il durera.

FRÉDÉRIC.

Je réponds du mien; car il repose encore moins sur la beauté de Charlotte que sur l'estime que je fais d'elle.

CHARLOTTE.

Mon père, au delà de l'époux, je vois l'ami, et l'ami pardonnera ses faiblesses à la meilleure des amies.

RUHBERG.

Vous le voulez; Dieu le veuille!... Frédéric, tu es l'homme, c'est-à-dire la force. Songe bien que les labeurs et les soucis de l'existence te regardent; quand tu les auras supportés toute la journée, secoue-les à la porte, comme fait un pèlerin de la poussière de la route, et rentre joyeux à la maison. Respecte l'âme de l'épouse et de la mère, quand même elle n'aurait plus ce fard virginal que tes lèvres effaceront un jour de la joue de la jeune fille. Sois maître toujours, jamais tyran. Ordonne, mais ne torture pas. — Charlotte, tu es la femme, c'est-à-dire la faiblesse, mais en même temps le charme de la maison. Après les soucis et les labeurs de l'existence, que ton époux trouve en toi la tendresse qui console de toutes les peines, la gaieté qui les fait oublier! Ces devoirs vous seront toujours chers? vous le promettez l'un et l'autre?

FRÉDÉRIC.

Toujours, mon père!

CHARLOTTE.

Toujours!

RUHBERG.

Alors, embrassez-vous, vous avez ma bénédiction; je demanderai pour vous celle de votre mère. Je l'attends. Laissez-moi avec elle; j'ai à lui parler de choses qui, si elles étaient dites devant vous, mes enfants, attristeraient vos pauvres cœurs. Pas de nuages pour vous, s'il est possible, dans un jour comme celui-ci. Allez.

(Frédéric et Charlotte remontent vers le jardin; là, Charlotte s'arrête, puis elle revient se jeter dans les bras de son père et sort avec Frédéric.)

SCÈNE VIII

RUHBERG, MADAME RUHBERG.

MADAME RUHBERG, venant de la droite.

Charlotte avec M. Alden!

RUHBERG, l'invitant à s'asseoir.

Je vous expliquerai cela tout à l'heure, madame; venez, j'ai à vous parler.

MADAME RUHBERG.

Comme vous me dites cela gravement, mon ami!

RUHBERG, prenant une chaise au fond.

C'est que j'ai à vous parler de choses graves.

MADAME RUHBERG.

Il me semble que vous avez pleuré.

RUHBERG.

Avec les jeunes années, le temps des sourires passe... Je réclame toute votre attention, et, si, par hasard, dans ce que je vais vous dire, il sortait de ma bouche un mot qui vous blessât, je proteste d'abord que ce serait contre mon intention.

MADAME RUHBERG.

Rien ne peut me blesser de votre part, mon ami.

RUHBERG, s'asseyant.

Lorsque vous voulûtes bien m'accepter pour époux, j'étais pauvre, et vous étiez riche.

MADAME RUHBERG.

Monsieur!

RUHBERG.

Il est besoin d'établir cela. Élevée au milieu du luxe d'une grande vie, vous n'eûtes point le courage de réformer ce luxe, et, moi, je n'eus point la force de vous rien refuser... Vous avez vécu, madame, non point selon notre état, mais selon votre naissance. Je me suis contenté d'épargner le plus possible sur la dépense. Cette économie vous a permis d'être heureuse une année ou deux de plus, puisque votre bonheur était dans le luxe. J'ai tenu les comptes les plus exacts, je ne dirai pas de notre fortune, mais de votre fortune : vous êtes complétement ruinée, madame.

MADAME RUHBERG.

Ruinée?

RUHBERG.

J'ai là, dans mon bureau, la justification de ma gérance, les comptes de mon administration.

MADAME RUHBERG.

Des comptes, à moi? mon ami serait obligé de me rendre des comptes? Ah! voilà ce que vous aviez prévu, voilà ce qui me blesse.

RUHBERG.

Vous ne me comprenez point. Il fallait vous prouver que,

lorsque je vous épousai, je recherchais votre cœur et non votre fortune. Il fallait vous prouver que cette fortune est bien restée la vôtre, et que la moindre parcelle n'en a jamais été distraite, même pour l'éducation de nos enfants. Maintenant, ma chère, il ne nous reste que mon traitement de receveur de l'État : quinze cents florins. Vous voyez qu'il est impossible avec cela de soutenir une maison qui, jusqu'à présent, en a dépensé six ou huit mille par an. De mon côté, je n'aurai pas de changements à faire dans mon existence, j'ai toujours vécu comme un simple employé ; mais, du vôtre, ce sera différent.

MADAME RUHBERG, se levant.

Je me soumettrai à tout, monsieur, ne regrettant qu'une chose : c'est que mon repentir ne puisse expier mes fautes.

RUHBERG.

De sa sincérité dépendra désormais le repos de notre vie. Quant à ce qui regarde Charlotte, il s'est trouvé pour elle un parti. Le jeune Alden l'aime, et il vient de me demander sa main.

MADAME RUHBERG.

Et vous la lui avez accordée?

RUHBERG.

Avec joie.

MADAME RUHBERG.

C'est un pauvre mariage que fera là notre chère enfant, monsieur.

RUHBERG.

Ah! vous trouvez?

MADAME RUHBERG.

Rang, éducation, relations du monde, tout donnait à notre Charlotte le droit d'espérer mieux.

RUHBERG.

Vraiment?

MADAME RUHBERG.

Sans compter que nous sommes de noblesse...

RUHBERG, remontant.

Petite noblesse, madame, de mon côté du moins : noblesse de robe.

MADAME RUHBERG.

Et que cette mésalliance pourra nuire aux vues de son frère.

RUHBERG, redescendant.

Oui! sur mademoiselle de Kœnigstein, une jeune fille riche, noble, orgueilleuse, pour laquelle Édouard se ruine, et qui ne consentira jamais à l'épouser. Je sais que vous allez traiter cette opinion d'extravagante; je sais que, grâce à vos folles dépenses, vous et votre fils, vous vous croyez près d'arriver au but; mais j'y vois clair, et je vous déclare qu'aujourd'hui, Édouard aura la promesse de la jeune fille ou qu'il ne retournera plus dans cette maison.

MADAME RUHBERG.

En lui donnant un si court délai, vous perdez certainement l'occasion d'établir votre fils.

RUHBERG.

Tant mieux!

MADAME RUHBERG.

Tant mieux! dites-vous?

RUHBERG.

Oui, je remercierai Dieu de toute mon âme, lorsqu'il permettra qu'un bon et loyal jeune homme soit ramené de la société des joueurs et des hommes dissipés dans celle des honnêtes gens. (Il sonne.) Chrétien!

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Monsieur a sonné?

RUHBERT.

Allez dire à Édouard que sa mère voudrait lui parler.

CHRÉTIEN, embarrassé, remontant la chaise de Ruhberg.

Oui, monsieur... j'y vais...

RUHBERG.

Vous connaissez mes intentions, madame; j'entends que, dans les vingt-quatre heures, la famille de Kœnigstein ait pris une décision à l'égard de votre fils. (A Chrétien, qui n'est pas sorti.) Eh bien?

CHRÉTIEN, avec embarras.

C'est que M. Édouard...

MADAME RUHBERG, vivement.

Je le verrai tantôt. (A son mari.) Vous désiriez, mon ami, me remettre des papiers?...

RUHBERG.

Des comptes; oui, madame. Je vous sais gré de votre empressement à les vérifier.

MADAME RUHBERG.

Oh! monsieur!...

RUHBERG.

Venez.

MADAME RUHBERG, bas, à Chrétien.

Chrétien, mon fils n'est pas chez lui?

CHRÉTIEN, de même.

Non, madame!

MADAME RUHBERG.

Est-il déjà sorti? ou n'est-il pas rentré depuis hier?

CHRÉTIEN.

Il n'est pas rentré, madame.

MADAME RUHBERG.

Plus bas! Attendez-le ici, et prévenez-moi dès qu'il sera de retour. (Haut, à Ruhberg.) Me voilà, mon ami, je vous suis.

(Ils entrent tous deux dans le bureau.)

SCÈNE X

CHRÉTIEN, seul.

Attendre! Dieu sait combien de temps j'attendrai... Mais, si M. Édouard ne revient pas, il vient du monde pour lui. Cinq papiers timbrés et sept ou huit factures pour aujourd'hui seulement, et il n'est encore que dix heures du matin!

SCÈNE XI

CHRÉTIEN, HENRIETTE, puis SALOMON.

HENRIETTE.

Monsieur Chrétien, il y a dans l'antichambre plusieurs fournisseurs et un homme bien laid et bien mal mis, qui tous demandent M. Édouard.

CHRÉTIEN.

Il n'y est pas!

SALOMON, passant la tête à la porte du fond.

Peut-on entrer?

(Il se glisse d'un air patelin dans le salon.)

CHRÉTIEN.

Ah! c'est encore vous?

HENRIETTE, bas, à Chrétien.

C'est celui-là que je trouve si laid!

CHRÉTIEN.

Que venez-vous faire ici?

SALOMON.

Je viens pour dire un mot à ce cher M. Édouard.

CHRÉTIEN.

Que lui voulez-vous? Il n'est point à la maison.

SALOMON.

Ah! j'en suis fâché!

CHRÉTIEN.

Dites-moi ce que vous avez à lui dire et je le lui répéterai.

SALOMON.

Eh bien, je voulais lui faire savoir que la petite traite... la petite traite... la petite traite de cent louis, vous savez bien!

CHRÉTIEN.

Non, je ne sais pas.

SALOMON.

Ah! vous ne savez pas? Eh bien, j'ai eu besoin d'argent, j'ai été forcé de m'en dessaisir; de sorte qu'elle n'est plus entre mes mains, et que celui chez qui elle est, n'ayant pas les mêmes raisons que moi pour ménager M. Édouard...

CHRÉTIEN.

Eh bien?

SALOMON.

A pris jugement contre lui... jugement exécutoire.

CHRÉTIEN.

Ce qui veut dire que, si M. Édouard ne paye pas...

SALOMON.

Dans les vingt-quatre heures...

CHRÉTIEN.

Il sera arrêté.

SALOMON.

Cela me fait bien de la peine...

CHRÉTIEN.

Brigand !

SALOMON.

Plaît-il?

CHRÉTIEN.

Je t'appelle par ton nom, maudit! (Bas, à Henriette.) Tâchez de nous débarrasser de tout ce monde qui est là.

HENRIETTE, bas.

Ils ne veulent pas s'en aller. Ils disent qu'ils attendront M. Édouard, dussent-ils l'attendre jusqu'à demain.

SALOMON.

Je suis bien sûr que cette gentille demoiselle vous annonce tout bas que M. Édouard est rentré?

CHRÉTIEN.

Voulez-vous savoir ce qu'elle dit?

SALOMON.

Je ne suis pas curieux; mais, puisque vous m'offrez...

CHRÉTIEN.

Elle dit que madame Ruhberg vous a vu entrer...

SALOMON.

Pauvre chère dame, Dieu lui conserve les yeux !

CHRÉTIEN.

Et que, fort inquiète de savoir chez elle un homme de si mauvaisse mine, elle me prie de lui faire dire qui vous êtes?

SALOMON.

Et vous lui répondez?

CHRÉTIEN.

Que vous êtes un vieux coquin que je vais mettre à la porte

SALOMON, menaçant.

Monsieur Chrétien !

CHRÉTIEN.

Monsieur Salomon !

SALOMON, avec beaucoup de douceur.

Votre très-humble serviteur, monsieur Chrétien.

SCÈNE XII

LES MÊMES, hors SALOMON.

CHRÉTIEN.

Quand on pense que la loi ne peut mettre le pied sur ces reptiles-là, qu'ils lui échappent, et qu'à l'abri de toute poursuite, ils peuvent effrontément dévorer le peu de substance qui nous reste!

HENRIETTE.

Ah! vous avez raison, monsieur Chrétien; je crois qu'il ne nous reste pas grand'chose, à en juger par ce qui se passe. Vous savez, madame me renvoie.

CHRÉTIEN.

Je me doutais que cela ne tarderait pas.

HENRIETTE.

Elle me renvoie, ainsi que l'autre femme de chambre. En outre, monsieur vend ses chevaux et a réglé les comptes du cocher, du domestique et du cuisinier; si bien, que maintenant... (On entend un grand bruit dans l'antichambre.) Qu'est-ce que cela?

CHRÉTIEN.

C'est M. Édouard qui rentre et qui secoue les fournisseurs.

HENRIETTE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

CHRÉTIEN, ouvrant la porte du jardin.

Passez par ici, si vous craignez de vous trouver au milieu de la bagarre.

HENRIETTE.

Dois-je dire à madame que M. Édouard est rentré?

CHRÉTIEN.

Oui. Non, laissez-moi ce soin...

(Henriette s'enfuit.)

SCENE XIII

CHRÉTIEN, ÉDOUARD, très-richement habillé, mais en désordre.

ÉDOUARD, fermant la porte avec violence.

Allez-vous-en au diable! Chrétien, qu'est-ce que tous ces misérables qui encombrent l'antichambre?

CHRÉTIEN.

Hélas ! monsieur, ces misérables, ce sont des gens à qui vous avez acheté des bijoux, ou à qui vous avez emprunté de l'argent, et qui aujourd'hui veulent être payés.

ÉDOUARD.

J'avais défendu qu'on laissât entrer toute cette canaille-là.

CHRÉTIEN.

Oui ; mais elle est entrée malgré la défense.

ÉDOUARD.

N'y a-t-il donc plus de domestiques ici ? Que font le cocher, le cuisinier, le valet de chambre ?

CHRÉTIEN.

Ils font leurs malles.

SALOMON, entr'ouvrant la porte.

J'en suis bien fâché, monsieur Ruhberg, mais il faut payer.

ÉDOUARD.

Encore !

CHRÉTIEN.

Attends-moi !

(Il s'élance sur les pas de Salomon, qui prend la fuite.)

SCÈNE XIV

ÉDOUARD, seul.

Oh ! quelle vie, mon Dieu !... Le cuisinier, le valet de chambre et le cocher font leurs malles. C'est donc vrai, ce que me disait ma mère, que nous étions ruinés... Ah ! ma pauvre mère ! et quand on pense qu'il ne me faudrait qu'une bonne veine pour réparer tout cela ; que, cette nuit, j'ai eu jusqu'à quinze mille florins devant moi ; qu'avec le double de cette somme, je payais mes dettes et ne jouais plus... J'ai voulu doubler, j'ai perdu... Chrétien ! Chrétien !

SCÈNE XV

ÉDOUARD, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Eh ! monsieur, un peu de patience... C'est fort difficile à mettre à la porte, des gens qui viennent réclamer de l'argent.

ÉDOUARD.

Enfin, ils sont partis?

CHRÉTIEN.

Oui.

ÉDOUARD.

Et vais-je avoir un quart d'heure de tranquillité?

CHRÉTIEN.

Je l'espère.

ÉDOUARD, tirant sa montre et sa chaîne de son gousset, et son épingle de sa cravate.

Tiens, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Il me faut de l'argent; vends cette montre et cette épingle: elles valent cent louis.

CHRÉTIEN.

Mais, monsieur, à peine m'en donnera-t-on trente.

ÉDOUARD.

Si l'on t'en donne trente, prends-les.

CHRÉTIEN.

Oh! monsieur!

ÉDOUARD.

Va! cours!

CHRÉTIEN.

Vous le voulez?

ÉDOUARD.

Oui; il faut que je retourne d'où je viens. Attends!... Mon père a-t-il demandé après moi?

CHRÉTIEN.

Oui, monsieur.

ÉDOUARD.

Combien de fois?

CHRÉTIEN.

Une fois hier et une fois ce matin.

ÉDOUARD.

Et ma mère?

CHRÉTIEN.

Toujours.

ÉDOUARD.

Pauvre mère!... (Apercevant Charlotte.) Ma sœur!... (A Chrétien.)

Va, et ne dis pas un mot. Il me faut de l'argent, il m'en faut, et, ne te donnât-on que vingt louis, prends toujours... Va!

SCÈNE XVI

ÉDOUARD, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, se jetant dans ses bras.

Bonjour, Édouard.

ÉDOUARD.

Bonjour, sœur.

CHARLOTTE.

Tu n'es pas rentré cette nuit?

ÉDOUARD.

Tu le vois bien!

CHARLOTTE, tristement.

C'est mal, Édouard!

ÉDOUARD, allant s'asseoir dans le fauteuil à droite.

Allons, ne vas-tu pas me faire de la morale, petite fille!

CHARLOTTE, s'appuyant sur son épaule.

Mon Édouard, je ne te fais pas de morale; mais je te dis: Quand tu ne rentres pas, je pleure, ma mère pleure; et mon père... Dieu te pardonne, Édouard, car tu ne fais pas la chose méchamment... mon père pleure aussi.

ÉDOUARD.

Que veux-tu, mon enfant! Je suis dehors, dans un monde où je m'amuse; une discussion intéressante entraîne, elle mène plus tard qu'on ne croit; quelqu'un propose de souper, on soupe, et la nuit se passe ainsi.

CHARLOTTE.

Édouard, Édouard! le monde nous a pris ton cœur, pourvu qu'il sache l'apprécier.

ÉDOUARD.

Le cœur du fils et du frère est toujours avec vous; seulement, c'est vrai, le cœur de l'amant est ailleurs.

CHARLOTTE.

Et cette femme pour laquelle tu fais tant de sacrifices, t'aime-t-elle, au moins?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

CHARLOTTE.

Elle ne te l'a donc pas dit?

ÉDOUARD.

Non; mais elle me l'a laissé deviner.

CHARLOTTE.

Édouard, quand on aime les gens, on ne le leur laisse pas deviner, on le leur dit.

ÉDOUARD.

Charlotte!

CHARLOTTE.

Oui, et je trouve cela tout simple : j'aimais Frédéric Alden, et je le lui ai dit, moi.

ÉDOUARD.

Et qu'en ont pensé nos parents?

CHARLOTTE.

Ils ont pensé que j'avais bien fait.

ÉDOUARD, se levant.

Oui, cela se passe ainsi dans la bourgeoisie.

CHARLOTTE.

Dans la bourgeoisie! C'est cette ambition de sortir de la bourgeoisie qui te perdra.

ÉDOUARD.

Je vois que ma sœur me regarde déjà comme perdu.

CHARLOTTE.

Si tu voulais, comme nous pourrions encore être heureux!

ÉDOUARD.

Sois tranquille, petite sœur, tout ira pour le mieux.

CHARLOTTE, le conduisant devant la glace à gauche.

Et, en attendant, regarde-toi dans cette glace.

ÉDOUARD.

Les émotions du jeu; j'ai perdu!

(Il marche à grands pas.)

CHARLOTTE.

Édouard!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Je comprends, tu as besoin d'argent. Je n'en ai pas beaucoup, mais je serai si heureuse si tu veux l'accepter! Tiens, mon frere...

ÉDOUARD.

Quoi !

CHARLOTTE.

Voilà ma bourse.

ÉDOUARD.

Charlotte !

CHARLOTTE.

Oui, je sais bien, c'est peu; mais je n'ai jamais eu de bijoux, et c'est tout ce que j'ai d'argent. N'importe, prends toujours.

ÉDOUARD, mettant ses mains sur ses yeux et se laissant tomber dans le fauteuil à droite.

Ah !

CHARLOTTE, apercevant madame Ruhberg, qui vient d'entrer et qui a écouté.

Ma mère !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MADAME RUHBERG.

Charlotte court au-devant de sa mère et l'embrasse tendrement.

CHARLOTTE.

Soyez bonne pour lui.

MADAME RUHBERG.

Hélas! ce n'est point ma sévérité qu'il a à craindre... Édouard !

ÉDOUARD, tressaillant, se levant et allant à sa mère.

Ma mère!

MADAME RUHBERG.

Tu as encore perdu?

ÉDOUARD.

Oui !

MADAME RUHBERG.

Beaucoup?

ÉDOUARD.

Trop !

MADAME RUHBERG.

Sais-tu que notre fortune est épuisée?

ÉDOUARD.

Je le sais.

MADAME RUHBERG.

Sais-tu que nous sommes pauvres... très-pauvres?

ÉDOUARD.

Bonne chère mère!

MADAME RUHBERG.

Écoute, les choses ne peuvent rester longtemps dans cet état.

ÉDOUARD.

Je le comprends!

MADAME RUHBERG.

Il faut que celle que tu aimes agrée ou repousse ton amour, te dise oui ou non; ton père l'exige.

ÉDOUARD.

Oui, ma mère; il a raison, il le faut.

MADAME RUHBERG.

Et si elle te refusait?

CHARLOTTE, vivement.

Elle l'aime! il le croit, du moins.

ÉDOUARD.

Elle m'aime, ma mère.

MADAME RUHBERG.

Te refuser! Penser qu'une femme peut refuser mon fils parce qu'il n'est point assez riche, parce que la fortune à laquelle il avait droit, je l'ai follement dépensée.

ÉDOUARD.

Ne dites donc pas de ces choses-là, ma mère.

MADAME RUHBERG.

Pauvre! pauvre! je suis pauvre, et, pour être heureux, mon fils a besoin d'argent.

ÉDOUARD.

Ma mère, ma mère, je vous jure que tout se décidera aujourd'hui.

MADAME RUHBERG.

Mais, si elle te refuse, malheureux?

ÉDOUARD.

Eh bien, ma mère, ne serez-vous pas là? Vous me consolerez de mon amour brisé, et, moi, je m'efforcerai de vous distraire de votre fortune perdue. Ah! si elle me refuse... moi qui ai répondu d'elle, j'aurai bien des torts à réparer envers ma sœur, envers vous, envers mon père, et peut-être envers moi-

même ! Si elle me refuse !... Oh ! ma mère, si elle me refuse je serai bien malheureux !

MADAME RUHBERG.

Voici ton père.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RUHBERG.

RUHBERG.

Édouard, votre mère vous a fait connaître ma volonté ?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

RUHBERG.

Vous avez pleuré ?

ÉDOUARD.

Ma mère est malheureuse !

RUHBERG.

Par votre faute.

MADAME RUHBERG.

Mon ami !

CHARLOTTE.

De grâce !

MADAME RUHBERG.

Épargnez-le !

RUHBERG.

Édouard, je veux que vous vous rendiez sur l'heure auprès de la famille de Kœnigstein. Il me faut de sa part une réponse nette et précise.

ÉDOUARD.

Vous l'aurez, mon père ; permettez-moi d'espérer qu'elle sera satisfaisante. Si vous aviez consenti à venir une fois seulement dans la maison, vous auriez vu...

RUHBERG.

Ce que vous ne voyez pas, vous : qu'on vous y méprise.

ÉDOUARD.

Mon père !

RUHBERG.

Assez !... Vous pourriez être le premier de votre classe, vous aimez mieux être le dernier d'une autre. Allez me chercher cette réponse, je l'attends... Seulement, comme on vous a

vu cette montre, cette épingle, reprenez-les. Vous aviez besoin de trente louis, les voici... Mais ne les joue pas, Édouard; ce sont les derniers...

ÉDOUARD.

Mon père !

RUHBERG.

Eh bien, qu'y a-t-il?

ÉDOUARD.

Gardez cet argent, gardez!

RUHBERG.

Pourquoi ?

ÉDOUARD.

Je n'en veux pas... Je reste ici.

MADAME RUHBERG.

Mon fils!

ÉDOUARD.

Non ! non! je n'irai plus jamais... Ne me quittez pas, ma mère, ma sœur. Dites-moi que vous pouvez me pardonner, et je ne retourne pas dans la maison maudite.

RUHBERG.

Bien, Édouard; mais, pour que je puisse compter sur ta résolution, il faut qu'elle ait été mise à l'épreuve. Prends... Si, à ton retour, tu as pu résister à la tentation fatale; si tu as su triompher de toi-même, alors, mon fils, tu auras fait quelque chose de grand; alors, tu pourras tenir la promesse que tu nous feras. C'est moi-même qui t'ouvre la porte, c'est moi qui t'invite à sortir. Va, chez mademoiselle de Kœnigstein.

ÉDOUARD.

Mon père !...

RUHBERG.

Va! j'attendrai ton retour pour t'embrasser.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE

CHRETIEN, seul.

« Chrétien, vous rangerez le salon. » Ranger! ranger! si cela continue, ce sera bien facile avant peu de ranger dans la maison : il n'y aura plus rien.

SCÈNE II

CHRÉTIEN, UN VALET DE CHAMBRE, en grande livrée.

LE VALET.

Pardon, il n'y a personne pour me répondre, j'entre.

CHRÉTIEN.

Que voulez-vous, mon ami?

LE VALET.

M. Édouard Ruhberg est-il à la maison?

CHRÉTIEN.

Non, pas pour le moment. Que lui voulez-vous?

LE VALET.

Une lettre de mon maître, le baron de Daunberg; il s'agit d'une dette de jeu.

CHRÉTIEN, apercevant Ruhberg qui revient de la Caisse.

Chut! ne dites rien devant le père!

LE VALET.

Je comprends...

CHRÉTIEN.

S'il y a une réponse, je vous la ferai porter.

LE VALET.

Non, je vais à l'hôtel d'*Europe*; en repassant, j'entrerai pour savoir si M. Édouard est rentré.

CHRÉTIEN.

Allez.

(Le Valet sort.)

SCÈNE III

RUHBERG, MADAME RUHBERG, CHRÉTIEN.

RUHBERG.

Qu'est-ce que cet homme?

CHRÉTIEN.

Le valet de chambre du baron de Daunberg, qui apportait un billet de son maître pour M. Édouard.

RUHBERG.

Alors, mon fils n'est pas rentré?

CHRÉTIEN.

Pas encore.

MADAME RUHBERG.

Mais il ne peut tarder maintenant.

RUHBERG.

Chrétien, veillez dans l'antichambre, j'attends M. Alden.

CHRÉTIEN.

Oui, monsieur.

RUHBERG.

S'il y avait quelque créancier, quelque huissier dans l'antichambre, attendant Édouard, tâchez de les éloigner, et qu'ils ne se trouvent pas en contact avec le vérificateur.

CHRÉTIEN.

Je ferai ce que je pourrai, monsieur.

SCÈNE IV

RUHBERG, MADAME RUHBERG.

RUHBERG.

Brave Chrétien! je sais que tu feras ce que tu pourras; tout le monde ici fait ce qu'il peut, et vous la première, chère amie; laissez-moi vous remercier, vous vous êtes bravement exécutée. Maintenant, il y aura un dernier sacrifice à faire.

MADAME RUHBERG.

Lequel?

RUHBERG.

Cette maison à mettre en vente.

MADAME RUHBERG.

Oh! mon Dieu ! une maison que nous habitons depuis vingt-quatre ans, une maison que mon père tenait de son père !

RUHBERG.

Aimez-vous mieux que nous ayons des dettes? aimez-vous mieux que nous soyons poursuivis? aimez-vous mieux qu'on doute de moi et que je sois forcé de donner ma démission de receveur de l'État ?

MADAME RUHBERG.

Oh! non, certes! Votre place est notre seule ressource. Vous vendrez la maison, mon ami.

RUHBERG.

Silence! Voici M. Alden, qui vient arrêter avec moi les conditions du mariage de nos enfants. Avez-vous fait faire un peu de feu dans ma chambre?

MADAME RUHBERG.

Oui.

SCÈNE V

LES MÊMES, ALDEN, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Est-ce que vous n'aimez pas autant que ce soit moi qui vous introduise qu'un domestique ?

ALDEN.

Si fait; mais je ne voulais pas vous déranger.

CHARLOTTE.

Vous ne me dérangez pas. Je savais que vous deviez venir, et je vous attendais.

ALDEN.

Vous êtes une belle enfant et une honnête fille, mademoiselle.

RUHBERG.

Soyez le bienvenu, monsieur Alden.

ALDEN.

Serviteur, monsieur le conseiller. (Sèchement.) Serviteur, madame.

MADAME RUHBERG.

Monsieur...

ALDEN.

Je viens plus tôt que vous ne m'attendiez, peut-être?

RUHBERG.

A toute heure vous êtes le bienvenu. Mais où est notre avocat?

ALDEN.

Au palais, où il plaide. Aussitôt son homme condamné ou absous, il est ici.

CHARLOTTE.

Oh! je suis sûre qu'il gagnera sa cause.

ALDEN.

Oui-da!... Savez-vous que vous avez là une charmante enfant, madame! Quel âge?

MADAME RUHBERG.

Dix-sept ans!

ALDEN.

Ah!... Eh bien, voyons, les deux enfants veulent donc se marier?

RUHBERG.

Il paraît.

ALDEN.

Soit, je n'y vois pas d'inconvénient.

MADAME RUHBERG, piquée, va s'asseoir à gauche.

Vous n'en voyez pas?... En vérité, c'est bien flatteur pour nous, monsieur Alden.

ALDEN.

Oh! ne vous y trompez pas, cela n'a pas toujours été ainsi.

MADAME RUHBERG.

Ah! monsieur le vérificateur, c'est la première fois que j'entends pareille chose.

ALDEN.

Pourquoi ne l'entendriez-vous pas, puisque c'est la vérité?

MADAME RUHBERG.

Ainsi, ce mariage vous déplaisait?

ALDEN.

C'est-à-dire que, lorsque mon fils m'en a parlé la première fois, j'eusse autant aimé m'être cassé une jambe.

MADAME RUHBERG.

Grand merci, monsieur!

ALDEN.

Oh ! moi, je ne sais pas dissimuler ; chacun, d'ailleurs, a pour ses enfants des projets arrêtés. Donc, l'affaire me déplut d'abord ; mais, bientôt après, je me dis : « La fille est bonne, le père est honnête, la mère seule a la tête un peu éventée... »

MADAME RUHBERG.

Monsieur...

ALDEN.

« Mon fils a donné sa parole, et, comme je n'ai jamais manqué à ma promesse, je ne veux pas que mon fils manque à la sienne... » Alors, j'ai consenti.

MADAME RUHBERG.

En vérité?

CHARLOTTE.

Ma mère !

RUHBERG.

Madame, il est ainsi fait. Vous ne le changerez point, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Écoutez, venez par ici. (Elle entraîne Alden à droite.) Pour vous récompenser d'avoir consenti à notre mariage, votre distraction, votre joie, votre bonheur, seront notre seule pensée.

ALDEN.

Vrai, mon enfant?

CHARLOTTE.

Oh ! je vous le jure en mon nom et au nom de Frédéric.

ALDEN.

Alors, vous vous chargez de moi?

CHARLOTTE.

Je crois bien ! Vous vivrez chez nous, avec nous, et vous verrez comme nous vous soignerons.

ALDEN.

Cela ne fera pas de mal. Il y a déjà cinq ans que j'ai perdu ma pauvre Marguerite, ma femme bien-aimée, qui avait dix ans de moins que moi. Je comptais un peu sur elle pour ma vieillesse. Elle aurait dû me survivre dans l'ordre ordinaire des choses. Au contraire, elle est partie devant. Mon fils a ses affaires, son étude, son état ; d'ailleurs, les hommes... De sorte que je n'ai plus personne qui me soigne quand, de temps en temps, la vieillesse me fait dire : « Attends-moi, Marguerite, je suis là, je viens ! » Notre corps renferme un

tas de serviteurs qui nous obéissent sans réplique tant que nous sommes jeunes. Faut-il allonger la jambe, la jambe s'allonge toute seule ; faut-il lever le bras, le bras est en l'air avant que la pensée ait eu le temps de lui en faire le commandement... Mais il arrive une heure, ma belle enfant, où ces domestiques, il est vrai, nous servent encore, mais à tout propos raisonnent, font des observations, geignent, jusqu'à ce que, un beau jour, ils refusent tout à fait le service. Alors, bonsoir! il faut partir. Grâce à Dieu, je n'en suis pas là et j'ai encore dix bonnes années à vous faire enrager. Embrassez-moi, mon enfant ! Et nous autres, monsieur le conseiller, allons bâcler l'affaire. (Il prend le bras du Conseiller.) Madame Ruhberg, votre serviteur... Ah ! de quel côté allons-nous ?

RUHBERG.

Par ici, monsieur Alden, par ici.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VI

MADAME RUHBERG, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Quel digne homme que ce M. Alden, n'est-ce pas, ma mère?

MADAME RUHBERG.

Il faut s'y habituer, il est un peu rude.

CHARLOTTE.

Oui ; mais au delà de cette écorce...

(Chrétien entre et lui parle bas.)

MADAME RUHBERG.

Que dit Chrétien ?

CHARLOTTE.

Mon frère rentre avec un de ses amis, M. de Ritan, et Chrétien pense qu'ils voudraient être seuls.

MADAME RUHBERG.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il encore de nouveau ?

CHARLOTTE.

Descendons au jardin, maman, et, aussitôt que M. de Ritan sera parti, Chrétien nous préviendra ; n'est-ce pas, Chrétien?

CHRÉTIEN.

Je n'y manquerai pas, mademoiselle.

CHARLOTTE.

Venez, maman.

MADAME RUHBERG.

Oh! pourvu que cela ne finisse pas encore plus mal que nous ne le craignons.

CHARLOTTE.

Bon courage, ma mère; Dieu est là!

(Elles sortent.)

SCÈNE VII

CHRÉTIEN, puis ÉDOUARD et LE BARON DE RITAN.

CHRÉTIEN.

J'ai peur que, pour le moment, ce ne soit plutôt le diable. J'ai vu venir de loin M. Édouard, et il avait un air si sombre!...

RITAN.

Allons, haut la tête, du courage! n'es-tu plus un homme?

ÉDOUARD.

Oui, tu as raison, Ritan, du courage!

RITAN.

Que diable! ce n'est pas d'hier que tu joues, la chance tourne.

ÉDOUARD.

Depuis quelque temps, mon cher, elle a cessé de tourner, et je l'ai contre moi.

CHRÉTIEN, à part.

Je parierais qu'au lieu d'aller chez mademoiselle de Kœnigstein, il a encore été jouer!

RITAN.

Mais c'est qu'anssi, ma parole d'honneur, tu t'obstinais, cette nuit, sur la rouge...

ÉDOUARD.

Oui, mon obstination m'a coûté cher. J'ai perdu tout ce que j'avais; plus, mille écus sur parole avec le baron de Daunberg.

CHRÉTIEN.

A propos du baron de Daunberg, son valet de chambre sort d'ici.

ÉDOUARD.

Ah!

CHRÉTIEN.

Et il a remis pour monsieur ce billet de son maître.

ÉDOUARD.

Oui, je sais ce que c'est.

(Il froisse le billet.)

RITAN.

Tu ne lis pas ce billet?

ÉDOUARD.

A quoi bon? Il me demande ses mille écus, parbleu! J'avais promis qu'ils seraient chez lui à neuf heures, et il est midi.

CHRÉTIEN.

Le domestique a dit qu'en revenant de l'hôtel d'*Europe*, il repasserait par ici.

ÉDOUARD, allant s'asseoir à gauche.

C'est bien! Laisse-nous, Chrétien.

CHRÉTIEN.

C'est que j'ai encore à remettre à monsieur....

ÉDOUARD.

Quoi?

CHRÉTIEN.

Un autre papier.

ÉDOUARD.

Donne.

CHRÉTIEN.

Celui-ci est timbré.

ÉDOUARD.

Laisse-nous. (Il lit.) Décidément, c'est une malédiction!

RITAN.

Qu'y a-t-il?

ÉDOUARD.

Il y a que, jusqu'à présent, nous en avons été quittes pou l'éclair! Voilà la foudre!

RITAN.

Enfin, parle!

ÉDOUARD.

Tu sais, cette affaire de douze cents florins?...

RITAN.

Pour laquelle on te poursuivait?

ÉDOUARD.

On vient d'obtenir à la Chancellerie un décret d'arrestation contre moi.

RITAN.

Diable! ceci devient plus sérieux!

ÉDOUARD, amèrement et se levant.

Oui, cela brûle! Aussi, vois! (Il s'essuie le front et montre sa main mouillée par la sueur.) Allons, il n'y a plus d'autre ressource! Ritan, puis-je compter sur toi?

RITAN.

Parbleu! excepté pour de l'argent. Je suis sans le sou, et il s'écoulera bien trois jours avant qu'une somme assez considérable que j'attends...

ÉDOUARD.

Il ne s'agit point d'argent. Ce matin, j'étais parti pour aller chez mademoislle de Kœnigstein.

RITAN.

Bon! je comprends.

ÉDOUARD.

J'avais promis à mon père de rapporter un oui ou un non; mais, me défiant de ma hardiesse à solliciter de vive voix une pareille réponse, j'avais préparé une lettre. En passant devant la maison de jeu, j'ai pensé que j'avais trente louis dans ma poche, qu'avec ces trente louis et un peu de bonheur, je pouvais faire sauter la banque, et que, si j'avais deux ou trois cent mille écus, je serais bien plus hardi pour parler mariage. Je suis entré... J'ai tout perdu.

RITAN.

Et tu m'as ramené ici?...

ÉDOUARD.

Pour te prier de me rendre un service. Il faut qu'aujourd'hui mon sort se décide. Va chez mademoiselle de Kœnigstein, et remets-lui cette lettre.

RITAN.

Cette lettre?

ÉDOUARD.

Oui.

RITAN.

Cette lettre ! c'est celle du baron de Daunberg !

ÉDOUARD.

C'est vrai. (Avec désespoir.) Tu étais là cette nuit. Pourquoi ne m'as-tu pas dit de ne pas m'entêter sur cette rouge?

RITAN.

Eh! je te l'ai dit, morbleu ! tu ne m'écoutais pas.

ÉDOUARD.

Pourquoi ne m'as tu pas pris par les cheveux? pourquoi ne m'as-tu pas arraché de la table?

RITAN.

Avec cela que tu es facile à manier, quand tu perds!

ÉDOUARD.

Ah! tu eusses été mon bon ange!... Ritan, mon ami, j'ai bien envie, pour en finir, de me faire sauter la cervelle.

RITAN.

Beau moyen! d'ailleurs, tu n'as pas lu cette lettre; peut-être est elle moins pressante que tu ne crois.

ÉDOUARD, lisant.

« Monsieur, vous avez perdu, cette nuit, mille écus contre moi; ils devaient m'être payés à neuf heures du matin. Il est midi, et j'attends encore. Remettez, je vous prie, les mille écus à mon domestique, qui en payera une dette que j'ai retardée parce qu'elle n'est pas une dette d'honneur. — Baron de Daunberg. » Tu vois... Allons, va chez mademoiselle de Kœnigstein.

RITAN.

La lettre ?

ÉDOUARD.

La voici.

RITAN, revenant.

Comptes-tu beaucoup sur cette démarche ?

ÉDOUARD.

Que veux-tu dire?

RITAN.

Je veux dire que, criblé de dettes comme tu es, la proposition est non-seulement ridicule, mais encore...

ÉDOUARD.

Achève, voyons.

RITAN.

Ma foi, disons le mot : peu délicate.

ÉDOUARD.

Ritan!...

RITAN.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Je serais de ton avis si ces dettes... ce n'était pour elle que je les eusse faites.

RITAN.

Voilà ce qu'il sera difficile de lui persuader.

ÉDOUARD.

Non, car elle m'aime.

RITAN.

En es-tu bien sûr?

ÉDOUARD.

Quelque chose te fait-il croire le contraire?

RITAN.

Écoute : il me semble qu'une jeune fille qui aime un homme ne permet pas qu'on le persifle devant elle,

ÉDOUARD.

Hein! qui s'est permis cela?

RITAN.

Ah! ma foi, tout le monde, hommes et femmes, à qui mieux mieux.

ÉDOUARD.

Ritan! Ritan! j'aurais besoin qu'on me soutînt, et tu m'écrases.

RITAN.

N'importe, tu comprends, je suis à tes ordres.

ÉDOUARD, prenant son chapeau sur la table.

Non, j'y vais moi-même, et, si je vois un seul de ces jeunes fats qui l'entourent sourire, celui-là aura affaire à moi... Merci, Ritan, attends moi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Ne sortez pas, monsieur.

ÉDOUARD.

Pourquoi?

CHRÉTIEN.

Ce matin, le juif Salomon est venu, je l'ai mis à la porte.

ÉDOUARD.

Et tu as bien fait.

CHRÉTIEN.

Mais le jugement qu'il avait contre vous est exécutoire, à ce qu'il paraît.

ÉDOUARD.

Bon! il ne nous manquait plus que cela!

CHRÉTIEN.

De sorte que l'on vient d'apporter la contrainte, et que, si vous sortiez, vous pourriez être arrêté.

ÉDOUARD.

Tout à la fois! tout ensemble!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE VALET DE CHAMBRE.

LE VALET.

M. Édouard Ruhberg?

ÉDOUARD.

Me voici! que me voulez-vous?

LE VALET.

C'est moi qui suis venu, ce matin, vous apporter une lettre de la part de mon maître, M. le baron de Daunberg.

ÉDOUARD.

Ah! oui; c'est bien, j'enverrai.

LE VALET.

Pardon, monsieur, mais je dois dire alors à M. le baron...?

ÉDOUARD.

Que je lui demande vingt-quatre heures.

LE VALET.

Ah! vingt-quatre heures, cela le contrariera beaucoup. N'importe, je vais lui rendre cette réponse où il est.

ÉDOUARD.

Où est-il?

LE VALET.

Chez la comtesse de Kœnigstein.

ÉDOUARD, à part.

Chez elle?

LE VALET.

Il déjeune avec ces dames.

ÉDOUARD.

Un instant, alors; attendez dans l'antichambre, mon ami, attendez; tout à l'heure je suis à vous.

(Chrétien et le Valet sortent.)

SCÈNE X

RITAN, EDOUARD.

RITAN.

Voilà une complication!

ÉDOUARD.

Oui, n'est-ce pas?

RITAN.

Il ne manquera pas de tout dire.

ÉDOUARD.

Si je ne le paye pas; mais, si je le paye, il ne dira rien.

RITAN.

Comment le payer? Je ne puis avant trois jours disposer de mes fonds, et tu n'as pas d'argent.

ÉDOUARD.

Si fait, j'en ai.

(Il sort vivement par la porte qui conduit à la Caisse.)

RITAN, seul un instant.

Eh bien, alors, s'il a de l'argent, pourquoi attendre ainsi le dernier moment?

ÉDOUARD, revenant très-pâle.

Ritan!

RITAN.

Hein?

ÉDOUARD.

Je puis compter sur ton amitié, n'est-ce pas? Et tu crois bien qu'une fois tous ces gens-là payés, ma chance d'être agréé par mademoiselle de Kœnigstein se double?

RITAN.

Sans doute... Mais qu'as-tu?

ÉDOUARD.

Rien!

RITAN.

Rien ? Tu es pâle comme un mort et ton front ruisselle de sueur !

ÉDOUARD.

Rien, te dis-je. Attends-moi.

(Il rentre dans la Caisse.)

RITAN.

Si je comprends quelque chose à tout ce manége, je veux que le diable m'emporte !

ÉDOUARD, sortant du cabinet, très-pâle, avec des rouleaux de louis dans les mains.

Voici l'argent.

RITAN.

Édouard !...

ÉDOUARD.

L'argent du majordome, l'argent du juif, l'argent de la traite. Charge-toi de tout cela, Ritan, et, ces gens payés, porte la lettre.

RITAN.

Édouard ! d'où te vient cet argent ?

ÉDOUARD, fiévreusement.

Que t'importe ? C'est moi qui te le donne : c'est moi qui en réponds.

RITAN.

Mais...

ÉDOUARD.

Va, cours, mon ami ; hâte-toi, comme si ton âme était en danger.

RITAN.

Mais... cependant...

ÉDOUARD.

Va, te dis-je ! va ! chaque minute de retard m'est mortelle.

(Il le pousse dehors.)

SCÈNE XI

ÉDOUARD, puis CHRÉTIEN.

Édouard tombe anéanti sur une chaise; puis, s'apercevant que la porte de la Caisse est restée ouverte, il court la fermer; faisant ensuite quelques pas, il se trouve devant la glace.

ÉDOUARD.

En effet, il ne se trompait pas, je suis pâle!

CHRÉTIEN, effaré.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHRÉTIEN.

Il paye!

ÉDOUARD.

Qui?

CHRÉTIEN.

M. Ritan. Il paye le juif, il paye le valet de chambre; il a des rouleaux d'or plein les mains.

ÉDOUARD.

Après?

CHRÉTIEN.

Monsieur, monsieur, d'où cet argent vient-il?

ÉDOUARD, poussant Chrétien et passant devant lui.

Silence!... Frédéric Alden!... Pas un mot sur ta vie, malheureux!

FRÉDÉRIC.

Bonjour, Édouard.

CHRÉTIEN, à part, sortant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Ah! c'est vous?

FRÉDÉRIC, étonné.

Vous?

ÉDOUARD.

Non, toi... Pardon.

(Il se laisse tomber sur un fauteuil.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, mon cher Édouard, une bonne nouvelle!

ÉDOUARD.

Laquelle?

FRÉDÉRIC.

Je viens de sauver la vie à un homme!

ÉDOUARD.

Et tu appelles cela une bonne nouvelle?

FRÉDÉRIC.

Comment?

ÉDOUARD.

Je veux dire qu'il y a des moments où la vie ne mérite pas qu'on se donne la peine de la sauver.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon client ne pensait pas comme toi.

ÉDOUARD.

Ton client?

FRÉDÉRIC.

Oui, le vieux Sivert, le receveur d'Heildelberg, celui dans la caisse duquel on avait reconnu un déficit de quinze mille francs. N'as-tu donc pas entendu parler de cette terrible affaire?

ÉDOUARD.

Si fait, je crois...

FRÉDÉRIC, allant poser son chapeau sur la cheminée.

Ah! la défense n'était pas facile. Depuis quelque temps, ces sortes de crimes deviennent si fréquents, que le grand-duc a fait décréter la peine de mort pour le vol dans les caisses publiques.

ÉDOUARD, se levant.

La peine de mort?... Au fait, cela vaut mieux... quoique...

FRÉDÉRIC.

Quoique?...

ÉDOUARD.

Quoique l'homme qui prend de l'argent dans une caisse ne soit pas toujours un voleur.

FRÉDÉRIC.

Ah! par exemple!

ÉDOUARD.

Sans doute. Le vieux Sivert, ton client, avait peut-être l'intention de remettre, le lendemain, dans la caisse, cette somme qu'il avait prise.

FRÉDÉRIC.

Mais, mon cher, avec de pareils accommodements, le premier coquin venu disposera de l'argent de l'État pour ses plaisirs ou ses besoins.

ÉDOUARD.

Il n'en est pas moins vrai que ton client a été acquitté.

FRÉDÉRIC.

C'est-à-dire qu'il a été condamné aux galères, au lieu d'être condamné à mort.

ÉDOUARD.

Malheureux! et tu appelles cela avoir gagné ton procès?

FRÉDÉRIC.

Mais de quelle humeur es-tu donc aujourd'hui? qu'as-tu?

ÉDOUARD.

Moi? Rien... Au revoir, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Édouard!

ÉDOUARD, à part, sortant.

Les galères! les galères!

SCÈNE XIII

FRÉDÉRIC, MADAME RUHBERG, CHARLOTTE.

FRÉDÉRIC, qui est remonté vers le fond, en regardant s'éloigner Édouard.

Mais qu'a-t-il donc?

MADAME RUHBERG.

Monsieur Frédéric, je croyais Édouard avec vous.

FRÉDÉRIC.

Il y était en effet, madame; mais il est monté dans sa chambre.

MADAME RUHBERG.

Dans quelle situation d'esprit était-il?

FRÉDÉRIC.

Il m'a paru fort agité, et j'allais vous demander la cause de cette agitation.

MADAME RUHBERG.

Un cœur aimant est souvent trompé dans ses espérances, monsieur Frédéric.

CHARLOTTE.

Tout le monde n'est pas aussi heureux que nous.

FRÉDÉRIC.

Peut-être aussi à ses douloureuses préoccupations vient-il d'ajouter des tourments.

CHARLOTTE, bas.

Silence devant ma mère !

FRÉDÉRIC, bas, à Charlotte, qu'il prend à part.

Charlotte, la première chose dont nous nous occuperons, c'est de le débarrasser de tous ces tracas d'argent.

CHARLOTTE.

Oh! mon Frédéric, que vous êtes bon!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, RUHBERG, ALDEN, puis ÉDOUARD.

ALDEN, descendant entre ses enfants.

Bravo, enfants! bravo ! Les pères font les affaires, les jeunes gens font l'amour, chacun est dans son emploi. Comment cela s'est-il passé au palais, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Mon père, embrassez-moi : j'ai sauvé aujourd'hui la vie d'un homme. Croyez-moi, Charlotte, c'est une belle dot à apporter à une femme le jour des fiançailles !

ALDEN.

Allons, monsieur Ruhberg, allons faire ce soir ce que nous aurions dû faire ce matin, si nous n'avions pas perdu notre temps à marier ces enfants.

ÉDOUARD, entrant, à part.

Mon père et M. Alden !

MADAME RUHBERG, l'aperçevant.

C'est lui, enfin !

RUHBERG.

Ah ! te voilà revenu?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

RUHBERG.

Que s'est-il passé?

ÉDOUARD.

Je vous dirai tout cela quand nous serons seuls.

ALDEN.

Allons, allons, venez... L'heure du dîner approche, et je suis aussi réglé dans mes repas que vous l'êtes dans vos comptes.

(Ils entrent dans le cabinet.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, hors ALDEN et RUHBERG.

ÉDOUARD les suivant des yeux avec inquiétude.

Où vont-ils?

MADAME RUHBERG.

Édouard!

ÉDOUARD.

Ma mère?

MADAME RUHBERG.

Eh bien, oui ou non?

ÉDOUARD, très-agité et distrait.

Je ne sais pas encore. Ritan est-il revenu?

MADAME RUHBERG.

Non; pourquoi cela?

ÉDOUARD.

C'est lui que j'ai chargé de la demande. (A voix basse.) Charlotte, où vont-ils donc?

CHARLOTTE.

Qui?

ÉDOUARD.

Le père et M. Alden?

CHARLOTTE, riant.

Ils étaient si émus du bonheur de Frédéric et du mien, que, pour se remettre de leur émotion, ils sont allés vérifier la caisse.

ÉDOUARD, très-pâle.

Vérifier la caisse?

CHARLOTTE.

Oui; c'est aujourd'hui le 5, jour de vérification.

ÉDOUARD, à part.

Malheur ! je l'avais oublié !

ALDEN, dans le cabinet.

Au secours ! au secours !

MADAME RUHBERG.

Mon Dieu !

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il ?

FRÉDÉRIC.

C'est la voix de mon père !

ÉDOUARD.

Je suis perdu !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ALDEN.

ALDEN.

Frédéric, un médecin, vite ! vite ! Va, cours et reviens avec lui.

FRÉDÉRIC.

Un médecin, et pourquoi ?

ALDEN.

Pas de questions ! va !

FRÉDÉRIC.

J'y cours.

(Il sort.)

MADAME RUHBERG.

Qu'a donc mon mari ?

CHARLOTTE.

Qu'a donc mon père ?

ALDEN, à Charlotte.

Du vinaigre, des sels, mon enfant ! et, pour l'amour de Dieu, ne laissez entrer personne que le docteur et moi dans la chambre de votre père.

CHARLOTTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle disparaît un moment par la droite.)

MADAME RUHBERG.

Mais qu'y a-t-il ?

ALDEN.

Il y a?... Je vais vous le dire, ce qu'il y a. Il y a qu'il manque cinq mille écus dans la caisse de votre mari.

ÉDOUARD, tombant dans un fauteuil près du piano.

Ah!...

MADAME RUHBERG.

Dites-vous vrai, monsieur?

ALDEN.

Oui, par malheur. Il manque mille louis d'or, et, quand il a vu cela, votre mari est tombé évanoui.

(Charlotte rentre.)

ÉDOUARD, à part.

Mon père!...

CHARLOTTE.

Je veux le voir, monsieur, je veux le voir.

ALDEN.

Silence, enfant!... (A madame Ruhberg.) Approchez, madame.

MADAME RUHBERG.

Que me voulez-vous, et pourquoi me parler ainsi?

ALDEN.

Où est cet argent?

MADAME RUHBERG.

Vous me demandez cela, à moi?

ALDEN.

Oui, je le demande à vous; car vous le savez. Remettez cette somme dans la caisse de votre mari, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG.

Moi?

ALDEN.

C'est un vol domestique. La caisse n'est ni faussée ni brisée.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, rentrant.

FRÉDÉRIC.

Quelle caisse?

ALDEN.

La caisse publique. Cinq mille écus manquent... Où est le médecin?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai fait conduire près de M. Ruhberg.

MADAME RUHBERG.

Mon mari!

ALDEN, l'arrêtant.

Je vous dis de rester, madame; vous n'avez pas besoin là.

FRÉDÉRIC, à son père.

Cinq mille écus dans la caisse publique! Et connaît-on le voleur?

ALDEN, regardant madame Ruhberg.

On le soupçonne, du moins.

MADAME RUHBERG, comme si un éclair lui traversait l'esprit.

Ah!

ALDEN.

Je vous disais bien que vous savez qui a pris les cinq mille écus.

MADAME RUHBERG.

Monsieur, ne nous perdez pas.

ALDEN.

Les cinq mille écus! les cinq mille écus, vous dis-je! Oh! j'arracherai son honneur de vos mains, ne fût-ce que pour le rendre à son cadavre!

MADAME RUHBERG.

Monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Mais, mon père, qui soupçonnez-vous?

ALDEN.

Regarde cette femme au front, et tu connaîtras la coupable.

ÉDOUARD, avec explosion, se jetant en avant.

Vous mentez, monsieur! le coupable, c'est moi.

ALDEN.

Vous?...

FRÉDÉRIC et CHARLOTTE.

Malheur!

ÉDOUARD.

Oui, poussé par le destin, harcelé par la fatalité, tenté par

le démon, j'ai pris l'argent. Le coupable est devant vous, monsieur; que la justice fasse de moi ce qu'elle voudra.

ALDEN.

Viens, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

M'en aller! pourquoi cela, mon père?

ALDEN.

Parce que tu n'as plus rien à faire ici.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ALDEN.

Je casse le mariage.

CHARLOTTE.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Jamais!

ALDEN.

Je ne veux pas que tu deviennes le beau-frère de cet homme et le fils de cette femme.

ÉDOUARD.

Monsieur, méprisez-moi, torturez-moi, dénoncez-moi, je mérite tout; mais n'insultez pas ma mère... ou tremblez!

FRÉDÉRIC, se jetant au-devant de lui.

Édouard!...

MADAME RUHBERG.

Mon fils!...

CHARLOTTE.

Mon frère!

ALDEN.

C'est bien; menace, comme si tu étais un honnête homme... Misérable!

ÉDOUARD.

Oui, à moi, à moi, tant que vous voudrez; mais pas un mot à ma mère.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, RUHBERG, paraissant, pâle et défait, sur le seuil de son cabinet.

RUHBERG.

Édouard!

ÉDOUARD, allant tomber aux genoux de son père.

Mon père, maudissez-moi !

ACTE TROISIÈME

Même décoration. Une malle posée sur deux chaises.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLOTTE, MADAME RUHBERG.

MADAME RUHBERG, assise, embrassant Charlotte, qui est à genoux devant elle.

Pauvre enfant ! tu étais au comble de la joie, au sommet du bonheur, et je t'ai précipitée du haut de ta joie et de tes espérances ; car il avait raison, vois-tu, cet homme, lorsqu'il disait que c'était moi qui avais pris les mille louis dans la caisse de ton père.

CHARLOTTE.

Ma mère ! ma mère ! ne parlez pas ainsi, vous me désespérez.

MADAME RUHBERG.

Tu allais épouser un homme que tu aimais, et le père de cet homme ne veut plus de toi pour sa fille. Je te lègue la misère pour héritage.

CHARLOTTE.

Ah ! ma mère ! ma mère ! ne parlons plus de Frédéric. Je renonce à lui pour rester près de vous, je ne veux pas vous quitter, non, jamais ! Ne suis-je donc pas votre fille ? Je n'ai rien à partager avec vous, je le sais, que mon cœur. Ma mère, ne repoussez pas mon cœur !

MADAME RUHBERG.

Et c'est toi qui me dis cela, toi, Charlotte, à qui j'ai préféré ton frère. Oh ! mon enfant ! Dieu fasse de toi une mère plus juste et plus heureuse que je ne l'ai été !

SCÈNE II

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Madame!

MADAME RUHBERG.

Ah! c'est vous, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Oui, madame.

MADAME RUHBERG.

Le docteur?

CHRÉTIEN.

Il est parti.

MADAME RUHBERG.

Que lui avez-vous dit pour motiver l'évanouissement de M. Ruhberg?

CHRÉTIEN.

Je lui ai dit qu'une lettre était arrivée de Berlin, venant du frère de madame, et annonçant un grand malheur. J'ai dit la même chose à tous les gens de la maison.

MADAME RUHBERG.

Bien, mon ami.

CHARLOTTE.

Mais mon père ne nous a-t-il donc pas demandées?

CHRÉTIEN.

Si fait, mademoiselle; il m'a dit: « Aussitôt que le médecin sera parti, préviens ma fille et ma femme que je désire les voir. »

CHARLOTTE.

Allons, ma mère, montons près de lui.

MADAME RUHBERG.

Oh! que vais-je lui répondre?... Viens, ma fille, viens!

(Elles sortent.)

SCÈNE III

CHRÉTIEN, puis ÉDOUARD.

CHRÉTIEN.

Allons, maintenant, achevons d'exécuter les ordres de monsieur.

(Il sort un instant. Édouard paraît, venant du jardin; pâle et accablé de tris-

tesse, il va s'asseoir à côté de la porte de son père. Chrétien rentre, apportant des habits qu'il met dans la malle.)

ÉDOUARD.

Chrétien!

CHRÉTIEN.

Monsieur?

ÉDOUARD.

As-tu revu mon père?

CHRÉTIEN.

Je viens de le quitter.

ÉDOUARD.

Que fait-il?

CHRÉTIEN.

Hélas!...

ÉDOUARD.

Est-il toujours aussi pâle qu'il était?

CHRÉTIEN.

Davantage!

ÉDOUARD.

Alors, il ne reprend pas ses forces?

CHRÉTIEN.

Non.

ÉDOUARD.

Qu'a dit le docteur?

CHRÉTIEN.

Que c'est grave!

ÉDOUARD.

Que fais-tu donc?

CHRÉTIEN.

Vous voyez...

ÉDOUARD.

Ce sont mes effets que tu places dans cette malle?

CHRÉTIEN.

Oui.

ÉDOUARD.

Pourquoi?

CHRÉTIEN.

Monsieur l'a ordonné ainsi. Il m'a dit : « Enlève toutes les armes, tous les couteaux, ferme la maison, emballe les effets

de mon fils. » Puis, en pleurant, il ajouta doucement ; « Dis-lui surtout que je lui défends de se tuer. »

ÉDOUARD, cachant sa tête entre ses mains.

Oh ! pauvre père !

CHRÉTIEN.

Oui, pauvre père !

ÉDOUARD.

Chrétien, il faut que je lui parle !

CHRÉTIEN.

Oh ! monsieur, c'est impossible !

ÉDOUARD.

Pourquoi ?

CHRÉTIEN.

Il ne veut pas vous voir.

ÉDOUARD.

Il m'a en horreur ?...

CHRÉTIEN.

Non, il vous aime trop, au contraire.

(On entend sonner.)

ÉDOUARD.

On sonne !

CHRÉTIEN.

Permettez que j'aille ouvrir, monsieur ; j'ai éloigné tout le monde.

(Il sort.)

SCÈNE IV

ÉDOUARD, puis LE BARON DE RITAN.

ÉDOUARD.

C'est, sans doute, Ritan. Si la nouvelle était bonne, tout pourrait encore s'arranger... (Voyant entrer le Baron, et courant à lui.) Ah ! c'est toi, mon ami ; viens vite, viens !

RITAN.

Je t'ai fait attendre ?

ÉDOUARD.

Peu importe, puisque te voilà.

RITAN.

Qu'as tu, et pourquoi ce trouble ?

ÉDOUARD.

Laissons cela. La réponse?

RITAN.

Je l'ai ; mais...

ÉDOUARD.

Donne, alors.

RITAN.

Auparavant, dis-moi...

ÉDOUARD.

La réponse? la réponse?

RITAN.

Le mariage de ta sœur...

ÉDOUARD.

Mais tu veux donc me tuer ! La réponse?

RITAN.

Mais, auparavant, que diable, écoute-moi !

ÉDOUARD.

J'écoute.

RITAN.

Les Kœnigstein sont de vieille noblesse, très-délicate en matière d'alliance, et le mariage de ta sœur avec un avocat...

ÉDOUARD.

Eh bien?

RITAN.

Les choque.

ÉDOUARD.

Cet avocat, aujourd'hui même, a sauvé la vie d'un homme. Ritan, voilà ses titres de noblesse.

RITAN.

Enfin, que veux-tu! ce sont des préjugés, je le sais...

ÉDOUARD.

Mais la réponse? la réponse?

RITAN.

Mon ami, crois bien que je souffre avec toi, et que la réponse, si elle était telle que je la désire...

ÉDOUARD.

Elle refuse ?

RITAN.

Ce billet...

ÉDOUARD, lui arrachant le papier des mains.

Donne ! (Il l'ouvre et lit.) « Monsieur, M. le baron de Ritan

m'a transmis votre singulière lettre... » Tiens, lis toi-même, Ritan; la tête me tourne, j'ai un nuage devant les yeux, je n'y vois plus.

RITAN, lisant.

« ... Votre singulière lettre... Je ne puis, je vous l'avoue, comprendre une pareille proposition. Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit... »

ÉDOUARD, l'arrêtant.

Non, il n'y a pas cela !

RITAN.

Vois.

ÉDOUARD.

Oh ! mon Dieu ! Allons, continue.

RITAN.

« Quelques innocentes plaisanteries ne vous ont donné aucun droit de vous croire aimé; mais, comme, avec cette bonne opinion que vous paraissez avoir de vous-même, vous pourriez me compromettre, je vous prie, monsieur, à l'avenir, de ne plus honorer notre maison de vos visites. »

ÉDOUARD.

Est-ce tout?

RITAN.

Oui.

ÉDOUARD.

Oh! c'est impossible! Cette lettre, elle l'a écrite pour ses parents, pour son père, son frère. Tu en as une autre...

RITAN.

Elle était seule, et personne ne la contraignait.

ÉDOUARD.

Ritan, je suis sûr que tu as autre chose que cette lettre!

RITAN.

Autre chose, oui ; mais j'avoue que j'hésitais...

ÉDOUARD.

Tu hésitais! et pourquoi? Tu ne sais donc pas que ma vie est suspendue à ce message.

RITAN.

Tu comprends que, chargé de tes intérêts, je ne me suis pas laissé battre ainsi.

ÉDOUARD.

Cher Ritan, va !

RITAN.

Je lui ai dit les sacrifices que tu avais faits pour elle...

ÉDOUARD.

Bien.

RITAN.

Et auxquels elle pouvait mesurer ton amour.

ÉDOUARD.

Et qu'a-t-elle répondu ?

RITAN.

« Ah ! pauvre garçon ! a-t-elle dit ; qui pouvait se douter de cela ? Il jouait comme un millionnaire ! C'est autre chose. »

ÉDOUARD.

Ah ! tu vois !

RITAN.

Alors...

ÉDOUARD.

Alors ?...

RITAN.

Elle a été à son secrétaire.

ÉDOUARD.

Et elle t'a donné une seconde lettre ?

RITAN.

Non. Elle a voulu me donner... un rouleau d'or.

ÉDOUARD.

Un rouleau d'or ? de l'or pour mon âme perdue, pour mon père assassiné ? Oh ! la misérable ! oh ! l'infâme !...

(Il prend son chapeau.)

RITAN, l'arrêtant.

Où vas-tu ?

ÉDOUARD.

Lui donner quittance.

RITAN.

Édouard ! Édouard !

ÉDOUARD.

Laisse-moi ! laisse-moi ! (Apercevant Ruhberg, qui sort de sa chambre.) Mon père ! mon père !

RITAN, à Ruhberg.

Monsieur ! monsieur ! au nom du ciel, retenez votre fils.

RUHBERG.

Laissez-nous.

RITAN.

Monsieur...

(Il s'incline et sort.)

SCÈNE V

RUHBERG, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, tombant à genoux.

Pitié, pitié pour moi, mon père!

RUHBERG.

Relevez-vous, et regardez-moi.

ÉDOUARD.

Mon père, je n'ose!

RUHBERG.

Oui, cela vous est difficile, je comprends, de regarder le visage d'un honnête homme!

ÉDOUARD.

Soyez miséricordieux, mon père!

RUHBERG.

Oh! vous m'avez cruellement traité, et toutes les joies du monde, en supposant que le monde pût me garder encore des joies, toutes les joies du monde ne me rendraient pas les forces que vous m'avez prises aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Malheur! malheur sur moi, alors!

RUHBERG.

Voilà ma récompense pour mes angoisses à son chevet, lorsque, enfant, il était malade; pour mes insomnies, quand, jeune homme, il commençait à déserter la maison et que je passais les nuits à l'attendre; pour mes cheveux blanchis dans la terreur de ce qui arrive aujourd'hui... Oh! Édouard, Édouard! tu aurais pu mieux me récompenser.

(Il tombe sur un fauteuil.)

ÉDOUARD, toujours à genoux.

Oui! oui! vous avez raison, mon père; repoussez le fils indigne, maudissez l'enfant ingrat qui, en échange de tout votre amour, vous rend le crime et la honte.

RUHBERG.

Édouard, vous allez partir ce soir même, nous ne nous reverrons plus.

ÉDOUARD, se relevant.

Ne plus vous revoir, mon père! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

RUHBERG.

Plus dans ce monde, du moins.

ÉDOUARD.

Vous quitter, prendre la fuite, quand c'est moi...? Non! Vous n'y songez pas. C'est impossible.

RUHBERG, se levant.

Il le faut, je l'exige!

ÉDOUARD, retombant à genoux.

Mais qu'allez-vous devenir?

RUHBERG.

Moi? Je deviendrai ce que deviennent les dépositaires infidèles.

ÉDOUARD.

Ne dites pas cela, je vous en prie, mon père, ne dites pas cela!

RUHBERG.

Frédéric consentira peut-être à plaider pour moi, comme il a plaidé pour le vieux Sivert.

ÉDOUARD.

Mon père!

RUHBERG.

D'ailleurs, quelque chose qui arrive, le grand-duc est bon; il aura pitié d'un vieillard.

ÉDOUARD, se relevant.

Oh! non, non, cela ne sera pas ainsi; je cours me dénoncer, dire que je suis coupable, et...

RUHBERG.

Et...?

ÉDOUARD.

Et je me tue!

RUHBERG.

Malheureux! voilà justement ce que je ne veux pas. Si vous vous tuez, où sera le repentir? Si tu te tues, où sera l'expiation? Non. Il faut vivre, il faut lutter, il faut forcer les hommes à mettre la chose commise sur le compte de la jeunesse et des passions folles; il faut leur dire : « J'ai été perdu par l'ardeur du jeu, par une ambition insensée, par un amour fatal. Jeune, faible, j'ai payé ma dette au mauvais génie; je suis tombé, et mon honneur m'a suivi dans ma chute;

mais je me suis relevé!... Soutenu par le repentir et l'espérance, deux anges de Dieu, je me suis relevé et j'ai traversé, pour arriver à des régions plus sereines, ces régions mauvaises. Me voici maintenant plus grand parce que j'ai été abaissé; plus fort, parce que je me suis repenti; meilleur, parce que j'ai été éprouvé. »

ÉDOUARD.

Oui, oui, mon père, ce serait beau, ce serait grand! Mais vous? mais vous?

RUHBERG.

Moi, je n'ai plus que quelques jours à vivre; moi, je suis le passé; toi, tu es l'avenir.

(Il tombe à demi évanoui dans un fauteuil.)

ÉDOUARD, se jetant au cou de son père.

Ah! mon père! Au secours! au secours!

SCÈNE VI

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Qu'y a-t-il, mon Dieu?

ÉDOUARD, à genoux.

Mon père est mort! mon père est mort! et c'est moi qui l'ai tué.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME RUHBERG, ALDEN, FRÉDÉRIC.

ALDEN, saisissant le bras d'Édouard.

Plus loin! plus loin! Vous n'êtes pas digne de baiser les genoux de cet homme.

ÉDOUARD.

Sauvez mon père, et vengez-vous sur moi.

ALDEN.

C'est ce qui me ramène ici.

ÉDOUARD.

Oh! monsieur, monsieur, votre cruauté est ma consolation. Mon père veut que je parte, libre, impuni, moi son meur-

trier! Ne souffrez pas cela... Dénoncez-moi, monsieur, dénoncez-moi! et peut-être déjà l'avez-vous fait?

ALDEN.

Eh bien, quand cela serait?

ÉDOUARD.

Oh! je vous bénirais à genoux.

MADAME RUHBERG.

Mais, moi, monsieur, moi, je vous demanderais compte de mon enfant, qu'on pouvait sauver et que vous auriez perdu.

(Édouard va s'appuyer sur la cheminée avec désespoir.)

ALDEN.

Qu'on pouvait sauver! Comment? Essayez un peu de le sauver, vous! Est-ce avec votre fortune? Vous l'avez mangée. Est-ce avec l'aide de vos amis? Vos amis, où sont-ils? Cherchez, appelez-les à votre aide, demandez-leur mille louis; et, s'ils viennent, s'ils accourent, s'ils vous donnent la somme, je ne dis plus rien. Remettez la somme dans la caisse, et je n'ai rien vu.

MADAME RUHBERG.

Oh! vous savez bien que ce que vous demandez là est impossible!

ALDEN.

Ainsi, partout la misère, partout la honte, nulle part le salut!

FRÉDÉRIC, s'approchant de son père.

Mon père, ce que vous faites là est mal. Au lieu de guérir le malade, vous le tuez; au lieu d'être juste, vous êtes cruel. C'est moi, c'est moi, votre fils, qui vous dis cela.

ALDEN.

Et, moi, je te dis que, puisque la misère conduit à ce que tu vois, je ne veux pas pour mon fils d'une fille pauvre, et c'est pour cela que... (Faisant signe à Charlotte.) Viens ici, mon enfant!... (Charlotte passe à sa gauche et Frédéric à sa droite.) C'est pour cela que je donne à Charlotte ce portefeuille, qui contient deux mille louis... Elle, elle-même, de son innocente main, elle replacera les mille louis dans la caisse de son père; les mille autres seront sa dot. Seulement, vous l'avez dit, mes enfants, vous me nourrirez, vous aurez soin de moi; car je n'ai plus rien.

TOUS.

Ah! monsieur Alden!

MADAME RUHBERG.

Vous nous sauvez!

RUHBERG.

Mon ami!

ÉDOUARD, à part.

Oh! que l'homme est grand lorsqu'il est à votre image, ô mon Dieu!

ALDEN, désignant Édouard.

Et... il partira!

(Édouard, resté près de la cheminée, regarde son père, qui marche vers lui lentement et semble attendre sa réponse.)

ÉDOUARD.

Oui, oui, monsieur Alden, j'obéirai.

(Passant devant Frédéric, qui est au fond du salon et qui lui serre la main, Édouard embrasse sa sœur, puis sa mère, qui s'est élancée vers lui.)

MADAME RUHBERG, sanglotant.

Mon fils!

ÉDOUARD s'approche d'Alden, resté seul à droite, et, avançant vers lui sa main avec crainte, le regard suppliant.

Monsieur Alden, donnez-moi votre main.

(Alden le regarde un moment en silence et retire froidement sa main.)

ÉDOUARD accablé, va s'incliner devant son père, qui se trouve à l'autre extrémité du salon.

Votre bénédiction, mon père.

RUHBERG, maîtrisant son émotion.

Quand vous l'aurez méritée.

(Édouard se relève péniblement. Alden, qui, du regard, a fortifié la résolution de Ruhberg, remonte vers Frédéric et Charlotte, qui pleure. Chrétien paraît à la porte avec les effets de voyage: madame Ruhberg le supplie de veiller sur son fils. Édouard s'éloigne lentement de son père, fixant toujours sur lui un regard désolé; puis, tandis qu'Alden, qui s'est rapproché de Ruhberg, lui serre la main pour soutenir son courage, Édouard, suffoqué par la douleur, se jette dans les bras de sa sœur et de sa mère.

ACTE QUATRIÈME

A Munich. — Les bureaux du ministère. Salon à pans coupés; cinq portes, une table à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE

MEYER, déchiquetant une plume; LE CONSEILLER BEZANETTI.

LE CONSEILLER, entrant.

Ah! bonjour, Meyer!

MEYER.

Votre humble serviteur, monsieur le conseiller.

LE CONSEILLER.

Le ministre est-il dans son cabinet?

MEYER.

Je le crois.

LE CONSEILLER.

Vous le croyez?

MEYER.

Sans doute! Comment voulez-vous que je sois sûr de cela?

LE CONSEILLER.

En y entrant, parbleu!

MEYER.

Entrez-y, alors.

LE CONSEILLER, à lui-même.

Oh!! oh! qu'a donc ce matin M. le valet de chambre en titre? (Il va à la porte et essaye de l'ouvrir.) La porte de communication fermée en dedans!... que signifie cela?

MEYER.

Que, selon toute apparence, le ministre est enfermé avec le nouveau favori.

LE CONSEILLER.

Encore!

MEYER.

Monsieur le conseiller, il se trame quelque chose contre nous.

LE CONSEILLER.

D'où te vient ce soupçon?

MEYER.

Hier, le secrétaire était, comme aujourd'hui, enfermé avec Son Excellence. J'allais et venais comme de coutume dans le cabinet, essayant d'attraper par-ci, par-là, quelques bribes de la conversation : le ministre m'a dit de sortir.

LE CONSEILLER.

Eh bien?

MEYER.

Monsieur le conseiller, il y a trente ans que je suis valet de chambre de M. de Walden, premier ministre de Sa Majesté le roi de Bavière; j'ai vu dans le cabinet de mon maître des comtes, des princes, des archiducs d'Autriche; voilà la première fois que l'on me dit de sortir.

LE CONSEILLER.

Oh! oh!... Et de quoi parlait-on, Meyer? car tu dis avoir saisi par-ci, par-là, quelques bribes de la conversation, et je te connais, tu es assez intelligent pour avoir reconstruit la phrase entière.

MEYER.

On parlait... Tenez, c'est une honte, monsieur le conseiller, que l'on parle de pareilles choses sans vous consulter. On parlait de supprimer les jeux.

LE CONSEILLER.

Ah! oui, qui sont donnés à ton beau-père, et dans lesquels tu as un intérêt?

MEYER.

Oh! monsieur, un intérêt bien minime : la moitié!

LE CONSEILLER.

C'est grave cela, Meyer; c'est grave.

MEYER.

Depuis que ce nouveau secrétaire, ce M. Stevens est ici, on n'entend plus que ces mots : économies à faire, progrès à encourager, abus à détruire. Monsieur le conseiller, si l'on détruit les abus, de quoi vivront les honnêtes gens?...

LE CONSEILLER.

Meyer, vous venez de dire un mot bien profond... Chut!

MEYER.

Soyez sans inquiétude, c'est le maître de chapelle; il est des nôtres.

SCÈNE II

LES MÊMES, NEBEL.

NEBEL, le visage épanoui.

Eh! voilà ce cher conseiller aulique...

LE CONSEILLER.

Meyer, veillez à ce qu'on ne puisse nous entendre.

NEBEL.

Et qui donc se défie de nous?

LE CONSEILLER.

Le nouveau venu!

NEBEL.

Oh! ce cher M. Stevens. Je l'ai rencontré chez madame la comtesse Sophie.

LE CONSEILLER.

Et il vous a fait mille amitiés?

NEBEL.

Non; je me serais douté de quelque chose. Au contraire, il n'a pas paru faire attention à moi. Ce n'est point comme cela que l'on se conduit d'ordinaire dans ce pays-ci quand on veut du mal aux gens.

LE CONSEILLER.

Vous jugez de lui par nous autres gens de cour; mais le secrétaire n'a pas encore les habitudes du terroir. Et où les aurait-il prises? Un aventurier...

MEYER.

Silence! voici Chrétien, son domestique.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

NEBEL.

Eh! bonjour, Chrétien! Et ce cher M. Édouard Stevens, va-t-il bien, ce matin?

CHRÉTIEN.

Oui.

NEBEL.

Peut-on lui présenter ses civilités?

CHRÉTIEN.

Non.

NEBEL.

Il est donc absent?

CHRÉTIEN.

Oui.

(Il sort par la gauche.)

LE CONSEILLER.

Ce n'est point par lui que vous apprendrez...

NEBEL.

Non; mais j'ai découvert quelque chose d'un autre côté... Ce Stevens est entré comme simple ouvrier dans la fabrique de M. Blum, aux environs de Stuttgart. D'où diable venait-il? On l'ignore : il vivait seul et ne parlait à personne. Quoi qu'il en soit, à force de persévérance et de travail, il devint contre-maître dans la maison, puis commis principal, puis véritable chef de l'établissement. C'est alors que le baron Karl, le fils du premier ministre, frappé de son intelligence, l'amena à Munich pour en faire d'abord un employé, puis un ami, puis le secrétaire intime de son père...

LE CONSEILLER.

Puis notre maître à tous; car, ne vous y trompez pas, Nebel, cet homme dispose à son gré de l'esprit de Son Excellence. Il éblouit les gens sérieux par son application aux affaires, les badauds par la variété de ses connaissances. A un Français, il citera des vers de Corneille; avec un Anglais, il discutera, en anglais, sur les mérites de Pitt ou de Fox. Bref, cet homme, en se faisant universel, touche à toutes les positions, les menace toutes, et ne laisse à chacun de nous d'autre alternative que de lutter contre sa fortune ou de se voir perdu sans retour.

NEBEL.

Permettez! permettez! Il peut savoir le français sur le bout du doigt, parler anglais comme Canning ou lord Brougham; mais, parbleu! je le défie bien de jouer du violon!

MEYER.

Vous vous trompez, monsieur Nebel, il en joue.

NEBEL.

Ah! bah!

MEYER.

Et d'une façon si distinguée, qu'hier, chez le ministre, la

comtesse Louise, sa nièce, étant au piano, M. Stevens l'a accompagnée avec tant d'âme et de talent, que tout le monde disait : « Quel bonheur que M. Nebel ne soit pas venu! »

LE CONSEILLER, riant.

Ah! ah!

NEBEL.

Un moment! vous n'allez pas me faire accroire qu'il renonce à la position de secrétaire du ministre pour solliciter ma place de maître de chapelle?

MEYER.

Non; mais peut-être celle de maître de chant de la comtesse Sophie, qui a cent mille écus de dot.

NEBEL.

Cent mille écus?

MEYER.

Tout autant.

NEBEL.

Donnés par la famille?

LE CONSEILLER.

Ou par Son Excellence, dont elle est en quelque sorte la fille adoptivé.

MEYER.

On ne sait pas au juste. L'histoire de la comtesse Sophie est un roman mystérieux, une énigme dont personne n'a la clef. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'époque où le ministre partit subitement pour l'aller chercher, ce fut une lettre de Fribourg qui décida son départ. A force de tourner cette lettre, de la retourner, d'appuyer dessus, de la faire bâiller, je parvins à savoir qu'elle était du comte de Moroff, un vieil ami de mon maître; mais je n'en ai jamais su davantage.

NEBEL.

Messieurs! messieurs! dans l'intérêt public d'abord, et dans le nôtre ensuite, il faut savoir quel est ce Stevens, d'où il vient, connaître sa famille. Un homme si ponctuel dans l'accomplissement de ses devoirs, si rigide envers lui-même, si soupçonneux à l'égard des autres, si intègre, si vertueux, doit avoir quelque chose à se reprocher.

LE CONSEILLER.

Nebel, je le répète, vous êtes très-fort.

NEBEL.

C'est à vous à nous aider dans nos recherches, mon cher Meyer.

MEYER.

Comment cela?

NEBEL.

Ne loge-t-il pas ici?

MEYER.

Eh bien?

LE CONSEILLER.

Ne reçoit-il pas de lettres?

MEYER.

Après?

NEBEL.

En les tournant, en les retournant, en appuyant dessus, en les faisant bâiller, comme vous avez fait pour celle du comte de Moroff, ne serait-il pas possible...?

MEYER.

Messieurs, j'y ai bien pensé; mais...

LE CONSEILLER.

Mais?...

MEYER.

Le croiriez-vous? on se défie de moi!

NEBEL.

Ah! voilà qui est injuste.

MEYER.

Et ce vieux drôle de Chrétien, le valet de chambre du Stevens, est toujours là quand les dépêches arrivent.

LE CONSEILLER.

Peut-être, en guettant le courrier tous les jours...

NEBEL.

Avec persévérance...

LE CONSEILLER.

On parviendrait...

NEBEL, tirant sa montre.

Neuf heures.

LE CONSEILLER.

L'heure du courrier.

MEYER.

Je cours le recevoir.

LE CONSEILLER.

Voici le ministre.

MEYER.

Avec le Stevens.

NEBEL.

A nos postes!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE MINISTRE, LA COMTESSE SOPHIE, puis ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Bonjour, messieurs! (Au Valet de chambre.) Meyer, dites à l'huissier de service que je ne donnerai pas d'audience ce matin. Appelez M. Stevens. (Meyer sort.) Sa discrétion lui a fait un devoir de nous laisser seuls, ma chère Sophie; mais il connaîtra bientôt le sujet de notre entretien; car je n'ai pas de secrets pour lui. (Édouard entre.) Pardon, mon cher Stevens, d'avoir si longtemps enchaîné votre liberté sans avoir mis à profit votre zèle pour les intérêts de l'État, votre amour pour le bien public; le temps que je vous dérobe est un temps perdu pour le bonheur de tous, je le sais; cependant, je me réserve encore un quart d'heure; dans un quart d'heure, je compte sur vous; j'ai un service à vous demander.

ÉDOUARD.

Un service, à moi? Monseigneur donnera ses ordres et ils seront exécutés.

NEBEL, bas.

Quel ton mielleux et rampant! (Haut.) Monseigneur!

LE MINISTRE.

Ah! c'est vous, Nebel. Des considérations particulières me font supprimer les leçons que vous donniez à la comtesse Sophie; mais, sur la proposition de Stevens, j'ai augmenté vos appointements de maître de chapelle du roi.

NEBEL.

Monseigneur!...

LE MINISTRE.

Ce n'est pas moi, c'est Stevens qu'il faut remercier de cet acte de justice.

LE CONSEILLER, bas, à Nebel.

On ne vous signifie pas moins votre congé! (Haut.) Monseigneur!...

LE MINISTRE.

A propos, mon cher conseiller, vous vous étiez trompé dans cette affaire des paysans de Selberg. Il est évident que la fille a reçu l'argent qui lui revenait du fait maternel, et que sa réclamation contre son père était injuste.

LE CONSEILLER.

Vous croyez, monseigneur?

LE MINISTRE.

J'en suis sûr; j'ai fait décréter en faveur du père, et je crois la chose heureuse pour vous, Bezanetti.

LE CONSEILLER.

Comment cela, Excellence?

LE MINISTRE.

Oui, la fille est jolie, et l'on eût pu calomnier l'intérêt que vous lui portiez.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, je ne demande qu'une chose: c'est qu'on revoie tous mes rapports, et je serai reconnaissant, soit à M. Stevens, soit à tout autre qui m'épargnera une injustice.

NEBEL, bas, au Conseiller.

Vous avez perdu votre procès, mon bon ami.

MEYER, rentrant.

La comtesse Louise attend Son Excellence dans son cabinet.

LE MINISTRE.

Faites venir cette chère enfant; moi aussi, j'ai besoin de la voir.

SOPHIE, bas, à Édouard.

J'ai à vous parler.

LE MINISTRE.

Dans un quart d'heure, Stevens. A demain, messieurs!

MEYER, bas et rapidement, au Conseiller.

Il y a du nouveau!

LE CONSEILLER.

Déjà?

LE CONSEILLER, bas, à Nebel.

Tout à l'heure, ici.

NEBEL, de même.

C'est entendu. (Haut, saluant.) Monseigneur!...

(Ils sortent.)

SCÈNE V

LE MINISTRE, LOUISE.

LE MINISTRE.

Viens, mon enfant, viens !

LOUISE.

Mon cher oncle !

(Le Ministre l'embrasse.)

LE MINISTRE.

Comme cela s'épanouit, ces fleurs de jeunesse et de beauté ! et cependant, tu mènes une vie triste, n'est-ce pas, chez ton vieil oncle ?

LOUISE.

Moi ? Et à quel propos me dites-vous cela ? Quelle vie est plus heureuse que la mienne ? tout ne vient-il pas au-devant de mes désirs ? Une seule chose me manquait, une amie ; mais, vous qui comprenez tout, vous avez deviné ce besoin de mon cœur.

LE MINISTRE.

Oui, j'ai fait venir Sophie, une fille adoptive, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Et elle a été bienvenue !

LE MINISTRE.

Tu l'aimes donc ?...

LOUISE.

Comment ne l'aimerait-on pas ? Il est vrai que j'aurais pu être envieuse en voyant près de moi une personne si parfaite ; mais, vous le savez, mon oncle, j'admire et je n'envie pas.

LE MINISTRE.

Alors, tu es contente d'elle ? Cela me fait plaisir. D'ailleurs, il me semble, à moi aussi, que c'est une charmante personne.

LOUISE.

Si charmante et si bonne, que je suis toute triste en pensant qu'il faudra un jour me séparer d'elle.

LE MINISTRE.

Eh ! justement, je voulais te parler de cela ; le moment de cette séparation approche, mon enfant.

LOUISE.

Retourne-t-elle en France?

LE MINISTRE.

Non.

LOUISE.

Se marie-t-elle?

LE MINISTRE.

Elle et toi, vous vous mariez.

LOUISE.

Moi?

LE MINISTRE.

Le mariage est l'écueil où se perdent, d'habitude, les amitiés de jeunes filles. Le mariage ouvre d'autres horizons, amène d'autres devoirs, crée d'autres tendresses. Mais qu'as-tu?

LOUISE.

Pardon, mon cher oncle, la nouvelle que vous m'annoncez est si inattendue...

LE MINISTRE.

Tu sais, mon enfant, que les hautes positions ont leurs exigences suprêmes : rarement une fille de ta condition choisit son mari!

LOUISE.

Je le sais, et c'est peut-être là ce qui m'a causé tout à l'heure un si violent serrement de cœur. Oh! rassurez-vous, vous n'éprouverez de ma part aucune résistance ; ma volonté sera soumise à votre volonté, et ce qui vous rendra heureux me rendra contente. Mais pardonnez-moi mon trouble, cher oncle, j'ai toujours tremblé devant ce moment et toujours je me suis dit: « C'est à cette heure-là, pauvre Louise, que tu t'apercevras que tu n'as plus de mère! »

LE MINISTRE.

Remets-toi, ton émotion est grande, et, dans ce moment, tu accorderais par reconnaissance ce que, plus tard, tu n'oserais révoquer par honte. Je te connais, noble et chère enfant! tu préfères le bonheur des autres au tien. Écoute-moi donc : l'homme que je te destine...

LOUISE.

Arrêtez! je ne puis me laisser surpasser en franchise. J'aime.

LE MINISTRE.

Tu aimes ?

LOUISE.

Vous le meilleur de mes amis, vous le plus ancien de mes confidents, écoutez-moi... J'obéirai à vos ordres ; j'estimerai. je respecterai, j'épouserai l'homme de votre choix. Mais l'aimer ! oh ! l'aimer ! c'est impossible. Je n'aimerai jamais que lui seul ; il est bon, il est noble, ses vertus sont un héritage qu'il tient de son père. Oh ! ayez pitié de moi, mon oncle : celui que j'aime, c'est Karl ! c'est votre fils !

LE MINISTRE.

Que Dieu bénisse ma bonne Louise ! que Dieu bénisse ma maison et mon Karl ! Louise, c'était lui que je voulais te proposer, c'était lui que je t'avais choisi pour époux.

LOUISE.

Lui, mon père ? Oh ! laissez-moi embrasser vos genoux !

SCÈNE VI

LES MÊMES, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Oh ! venez, Stevens ! venez hâter le bonheur de cette belle et chère enfant.

ÉDOUARD.

Moi, monseigneur ?

LOUISE, lui tendant la main.

Monsieur Stevens, soyez mon ami, comme vous êtes celui de Karl.

ÉDOUARD, s'inclinant profondément.

Mademoiselle !

LOUISE.

Au revoir, mon cher oncle. Oh ! vous venez de faire de moi une fille aussi heureuse que reconnaissante.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LE MINISTRE, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Comprenez-vous, Stevens ! Il s'agit du bonheur de deux êtres qui me sont chers, et ce bonheur est entre vos mains.

ÉDOUARD.

Alors, monseigneur, j'oserai vous dire que la Providence ne pouvait mieux le placer.

LE MINISTRE.

J'ai résolu de marier ma nièce Louise à mon fils Karl ; mais Karl ne me semble point un partisan bien ardent du mariage ; vous, son ami, vous qu'il aime comme un frère, je vous charge de lui porter cette proposition en mon nom, et de lui dire qu'il fera deux heureux en l'acceptant : moi et sa cousine, qui l'aime.

ÉDOUARD.

Monseigneur, tout ce que la persuasion peut inspirer d'ardentes paroles au cœur et aux lèvres d'un ami, la reconnaissance le fera jaillir de mon cœur et de mes lèvres.

LE MINISTRE.

Merci, Stevens ! Oh ! c'est le ciel qui vous a envoyé parmi nous. Merci ! merci !... A propos, tenez, dressez-moi ce contrat de mariage.

ÉDOUARD.

Celui de la comtesse Louise avec le baron Karl ?

LE MINISTRE.

Non ; c'est celui de la comtesse Sophie avec le comte de Meldensteim ; nous ferons les deux noces en même temps. Au revoir, mon cher Stevens ; je suis attendu chez le roi, je vous laisse et reviens dans quelques minutes.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

EDOUARD, seul.

Qu'a-t-il dit ? Le mariage de la comtesse Sophie avec le comte de Meldensteim. Oh ! c'est mon malheur ! c'est mon

désespoir ! c'est ma mort que vous venez de m'annoncer là, monseigneur !

(Il tombe dans un fauteuil, la tête appuyée dans ses mains.)

SCÈNE IX

ÉDOUARD, MEYER, venant du fond; LE CONSEILLER BEZANETTI, NEBEL, arrivant chacun furtivement, par une porte du pan coupé.

MEYER, rapidement, aux deux autres.

Il ne s'appelle pas Stevens : il s'appelle Ruhberg; il est de Mannheim, fils d'un receveur des rentes. Son père se meurt par suite d'un chagrin inconnu.

NEBEL.

J'ai une vieille tante qui arrive de Mannheim; elle y connaît tout le monde.

LE CONSEILLER.

Dans une heure, chez moi.

NEBEL.

Bon !

MEYER.

Bien !

TOUS TROIS.

Chut!

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME

Chez Édouard. — Petit salon; un bureau à droite, un fauteuil de chaque côté du bureau; à gauche, un canapé, et une chaise derrière.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉDOUARD, assis près de la table; puis CHRÉTIEN.

ÉDOUARD.

La marier ! Sophie! Ah! c'est le dernier coup. Adieu, mes rêves, mes folles espérances !... Tout est fini pour moi, tout!

CHRÉTIEN, accourant.

Monsieur Édouard! monsieur Édouard! une lettre de Mannheim.

ÉDOUARD.

Comment! une heure en retard sur le courrier?

CHRÉTIEN.

Par extraordinaire, je n'étais pas là quand elle est arrivée...

ÉDOUARD.

Donne! L'écriture de ma sœur!... Cachetée de rouge, Dieu merci!

CHRÉTIEN.

C'est justement ce que je me disais en l'apportant... Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau?

ÉDOUARD.

Tout va bien là-bas, mon pauvre Chrétien. Les mille louis ont été remboursés à M. Alden, partie par la vente de la maison, partie...

CHRÉTIEN.

Sur ce que vous avez envoyé. Et Dieu sait que vous vous êtes privé de tout pour vous acquitter. Enfin, voilà une nouvelle qui, je l'espère, vous rendra plus gai.

ÉDOUARD.

Plus gai? Vois ce qui suit...

CHRÉTIEN, lisant.

« M. Alden exige, mon cher Édouard, que je t'apprenne ce que j'eusse voulu te cacher, c'est-à-dire que notre pauvre père va de plus mal en plus mal. »

ÉDOUARD, laissant tomber sa tête entre ses mains.

Ah!

CHRÉTIEN.

Mon cher monsieur Édouard!...

ÉDOUARD.

Oh! mon père! mon père!

CHRÉTIEN.

Il faut espérer en Dieu; M. Ruhberg est encore jeune.

ÉDOUARD.

Chrétien! Chrétien! il m'a défendu de me tuer, et il se laisse mourir!

CHRÉTIEN.

Monsieur, écrivez-lui que votre position est belle, hono-

rable, enviée de tous; écrivez-lui que vous êtes heureux, et ce sera, croyez-moi, un baume sur sa blessure.

ÉDOUARD.

Je ne puis lui écrire cela, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Pourquoi?

ÉDOUARD.

Parce que ce n'est pas vrai, parce que je suis plus malheureux que je ne l'ai jamais été, parce que je suis au désespoir!

CHRÉTIEN.

Vous? Quelque complot de ces méchantes gens, n'est-ce pas? des Nebel, des Bezanetti? C'est encore l'intrigue des hommes qui menace votre fortune?

ÉDOUARD.

Non, Chrétien! c'est la justice de Dieu qui menace mon amour!

CHRÉTIEN.

Votre amour? Oh! monsieur, depuis que vous avez été trompé par cette affreuse femme, vous aviez tant juré de ne plus aimer personne!

ÉDOUARD.

Oui, c'est vrai. J'avais juré cela; mais, que veux-tu! je n'ai pas su tenir ma promesse, Chrétien!... J'ai vu chez le ministre sa fille adoptive.

CHRÉTIEN.

La comtesse Sophie?

ÉDOUARD.

En vain mon bon ange me criait: « Ne regarde pas de ce côté! Fuis! fuis! malheureux! » J'ai tourné la tête vers elle: un de ses regards m'a dit de rester, et je n'ai plus eu la force de fuir!

CHRÉTIEN.

Oh! monsieur, vous l'aimez!

ÉDOUARD.

Non-seulement je l'aime, Chrétien, mais encore je suis aimé d'elle. Et tout à l'heure, ici, le ministre vient de m'ordonner de dresser le contrat de mariage de la comtesse avec le comte de Meldensteim; comprends-tu, Chrétien?... J'étais comme un fou, comme un désespéré!

CHRÉTIEN.

Pauvre cher monsieur Édouard!

ÉDOUARD.

Elle ignore qui je suis, et j'aspirais au moment où je pourrais la séparer de ce monde que je redoute. Je l'aurais conduite si loin, qu'aucun écho du passé ne serait venu troubler notre amour... Mais non!... maintenant, tout est devenu impossible. Oh! que ce prétendu bonheur qui m'a tiré des mains de la justice est un bonheur implacable! Qu'est-ce que la prison perpétuelle, qu'est-ce que l'échafaud auprès de cette crainte de tous les instants, auprès de ces terreurs qui m'assiégent le soir quand je me couche, le matin quand je me lève, et qui murmurent à mon oreille: « La nuit se passera-t-elle sans qu'on apprenne ce que tu as fait? le jour s'écoulera-t-il sans que l'on découvre ton crime? »

CHRÉTIEN.

Ah! mon cher maître!

ÉDOUARD.

On peut feindre toutes les vertus, il ne faut pour cela qu'être hypocrite comme Nebel, ou ambitieux comme Bezanetti; mais il y en a une qui, parce qu'elle est en quelque sorte le résumé de toutes les autres, il y en a une qui donne au mendiant en haillons, demandant l'aumône, ce regard serein qui pénètre jusque dans le ciel; à l'accusé, cette voix calme qui va au cœur des juges et qui dit : « Votre accusation est injuste! » Cette vertu, je l'avais, Chrétien : je l'ai perdue, et, avec elle, j'ai perdu le courage, la force, tout ce qui est grand et noble...

CHRÉTIEN.

Ah! cher monsieur Édouard, vous exagérez!

ÉDOUARD.

Non, vois-tu, il y a dans un coin du cerveau de l'homme, sous la voûte de son crâne, une lumière qui brûle pour lui seul, qui lui fait voir les vrais contours de la vie, qui lui montre, au milieu du vague chemin que lui trace la destinée, le bien et le mal, le juste et l'injuste, la droiture et la félonie; cette lumière, c'est la conscience! Fais souffler sur elle les quatre vents du ciel, et l'ouragan qu'ils soulèveront ne l'empêchera pas de monter pure et droite vers Dieu; mais passe le crime, et qu'il l'effleure de son haleine, la lumière

s'éteint, et le criminel va trébuchant dans la nuit de la honte, dans les ténèbres de l'ignominie!

CHRÉTIEN.

Oh! cher maître, un repentir comme le vôtre mériterait l'absolution du plus grand crime, et, d'ailleurs, depuis quatre ans que vous êtes parti de Mannheim, rien de cette fatale aventure n'a transpiré, tout le monde ignore...

ÉDOUARD.

Tout le monde ignore!... Mais je sais, moi! Oh! je suis plein de bonnes intentions, je le jure, Dieu le voit, et ces bonnes intentions, le ministre ne demande pas mieux que de les seconder. Je m'aperçois qu'on le trompe, que la justice est trahie, que la faveur est achetée, que les places sont vendues, que les honnêtes gens échouent, que les misérables réussissent; je m'aperçois de tout cela, et je n'ose prendre l'intrigue au collet, la mettre sous mon genou, lui arracher son masque. Une injustice me révolte, mon sang bout, la parole monte menaçante à mes lèvres, j'ouvre la bouche, je vais parler... Oui! mais le sentiment de ma honte me prend aux cheveux, ma conscience me crie : « Qui es-tu, toi qui veux reprendre les autres? » Il me semble que tous les yeux qui me regardent avidement lisent au fond de mon âme; que toutes ces bouches, qui me sourient amèrement, murmurent, au milieu de leur sourire, ce mot que chaque battement de mes artères fait sonner à mon oreille : « L'honneur de ton père, misérable! l'honneur de ton père! »

(Il se laisse tomber sur le canapé.)

CHRÉTIEN.

Oh! mon pauvre maître! jamais je ne vous ai vu ainsi! Oh! si vous aviez du courage!

ÉDOUARD.

Eh bien?

CHRÉTIEN.

Le baron Karl de Warden, le fils du ministre est votre ami; allez le trouver et contez-lui tout.

ÉDOUARD.

Ce qui est arrivé là-bas?

CHRÉTIEN.

Oui!

ÉDOUARD.

Il me méprisera, Chrétien.

CHRÉTIEN.

Non, monsieur! vous lui parlerez comme vous venez de me parler, à moi; au lieu de fuir vos ennemis, faites-leur face; marchez à eux, la tête haute!

ÉDOUARD.

Ami, deux fois mon ami, puisque tu l'es dans ma misère; toi qui te montres reconnaissant des bienfaits que tu pris avec mesure, quand d'autres sont devenus ingrats; j'accepte ton conseil, et j'aurai la force de le suivre. Oh! que tu es grand là où tant d'autres sont petits! Je ne puis te récompenser; mais ton cœur te récompensera... Embrasse-moi, Chrétien.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CONSEILLER BEZANETTI.

CHRÉTIEN, apercevant le Conseiller, se retire des bras d'Édouard.

Ah! monsieur! tant de bontés...

ÉDOUARD.

Pourquoi t'éloignes-tu?

CHRÉTIEN.

Le conseiller!

ÉDOUARD.

Que le ciel me refuse la main d'un ami pour me fermer les yeux à ma dernière heure, s'il existe un seul être sur la terre à qui je voudrais cacher que c'est toi l'homme qui m'aime le mieux et que tu es celui que j'aime le plus. Viens dans mes bras, Chrétien, dans mes bras! (Il l'embrasse. Se retournant.) Bonjour, monsieur le conseiller!

LE CONSEILLER.

Pardon, monsieur Stevens, mais j'interromps, à ce qu'il paraît, une scène de sentiment qui fait à la fois honneur au maître et au domestique.

ÉDOUARD.

Va, mon cher Chrétien; car ta modestie semblerait de l'humilité, et ma reconnaissance de l'orgueil; va!

SCÈNE III

ÉDOUARD, LE CONSEILLER BEZANETTI.

ÉDOUARD, indiquant le canapé au Conseiller et prenant un fauteuil.

J'attends vos ordres, monsieur.

LE CONSEILLER.

Monsieur Stevens, plus je vous vois et plus j'apprends à vous connaître, plus je crois m'apercevoir que la position que vous occupez près du ministre est contraire à vos inclinations.

ÉDOUARD, s'asseyant à quelque distance du Conseiller.

Ce n'est pas précisément la position, monsieur, qui est contraire à mes inclinations, c'est le système d'intrigue que je combats et qui, j'en ai bien peur, triomphera, malgré tous mes efforts; voilà pourquoi je songe quelquefois à m'éloigner de la cour. Je voudrais quitter les affaires, parce que je suis inhabile aux affaires !

LE CONSEILLER.

Demandez-vous des compliments?

ÉDOUARD.

Non, je demande seulement du repos.

LE CONSEILLER.

Du repos, à votre âge? qnand vous êtes dans toute la force de votre jeunesse, quand les faveurs pleuvent sur vous?

ÉDOUARD.

Les faveurs changent de nom, monsieur, et deviennent des bienfaits, lorsqu'elles dépassent le mérite de celui qui les obtient. Je me rends justice et confesse hautement que je ne mérite pas ce que l'on fait pour moi.

LE CONSEILLER.

Les faveurs sont toujours bien placées, monsieur, lorsque par hasard elles s'adressent à la fois à un esprit distingué et à un homme... *d'honneur*.

ÉDOUARD, un peu troublé.

Monsieur le conseiller !...

LE CONSEILLER.

Comment, vous rougissez? Mais, en vérité, monsieur Stevens, je n'ai jamais vu de modestie pareille à la vôtre. Un homme *d'honneur*, c'est le moins qu'on puisse être.

ÉDOUARD.

Alors, je vous remercie, monsieur, de m'estimer comme une chose que vous croyez la moindre du monde.

LE CONSEILLER.

Je vais vous prouver, monsieur, que vous ne tenez pas une si médiocre place dans mon esprit. Je viens de voir le ministre au palais; je lui ai parlé de cette répugnance que vous paraissez avoir pour le côté militant de la politique, du désir que j'avais remarqué en vous de mener une vie plus retirée et plus tranquille, et, sur ma proposition, il vous offre la place de directeur de la caisse des douanes.

ÉDOUARD.

A moi ?

LE CONSEILLER.

Vous n'espériez pas si bien, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD.

Aussi, permettez-moi d'en douter...

LE CONSEILLER.

Le décret sera signé demain si vous le voulez, et, dès que vous aurez déposé le cautionnement, la caisse vous sera remise.

ÉDOUARD.

La caisse?... Oh !

LE CONSEILLER.

Vous savez que c'est une des plus considérables du royaume, et qu'elle renferme toujours deux ou trois millions !

ÉDOUARD.

Je n'ai point désiré, je n'ai point demandé cette place, monsieur.

LE CONSEILLER.

Il n'en est que plus honorable pour vous d'avoir été jugé digne de l'occuper, et par vos amis et par vos ennemis. Oh ! ce n'est pas comme dans la politique, et il n'est question ici ni de raison ni de sentiment : l'emploi de directeur de la caisse des douanes est une affaire de simple comptable et n'occupe que les mains... Eh bien, vous ne répondez pas ?

ÉDOUARD, embarrassé.

Pardon, monsieur, je pense au cautionnement, à la difficulté, je dirai même à l'impossibilité de me le procurer.

LE CONSEILLER.

Bah ! on a des amis en ce monde. N'êtes-vous pas de Mannheim ? Eh bien, je suis sûr qu'à Mannheim dix person-

nes s'empresseront de vous prêter ce misérable cautionnement. Je connais très-bien Mannheim, moi, et, si vous hésitez à faire les demarches, je les ferai pour vous, enchanté que je serai de servir un homme qui m'a empêché de commettre une injustice dans l'affaire de la belle paysanne de Selberg contre sa famille... (Fausse sortie.) Adieu, monsieur Ruhberg... Ah! pardon, je me trompe; mais j'ai connu autrefois à Mannheim un M. Ruhberg, qui est bien souffrant en ce moment, pauvre homme! et je ne sais comment son nom m'est venu aux lèvres à la place du vôtre. Pardon encore une fois... Adieu, monsieur Stevens.

(Il sort.)

SCÈNE IV

ÉDOUARD, seul.

Directeur des douanes, une caisse de deux millions, un emploi qui n'occupe que les mains, un cautionnement que je trouverai à Mannheim, mon père malade, le nom de Ruhberg prononcé comme par erreur... Oh! c'est impossible que tous ces coups de couteau donnés dans la même plaie soient l'effet du hasard. Je suis perdu! Que faire? Fuir! abandonner Sophie! reculer devant l'orage qui s'amasse! me courber sous la tempête qui gronde! Je dirai tout au baron. Mais, quand il saura que celui qu'il a protégé, appelé son ami, quand il saura que cet homme... Mon Dieu, que faire? Si vous êtes véritablement le Dieu de miséricorde et que le repentir vous touche, envoyez quelqu'un de vos anges à mon aide. Mon Dieu, secourez-moi! mon Dieu, soutenez-moi!

SCÈNE V

ÉDOUARD, CHRÉTIEN, puis SOPHIE.

CHRÉTIEN.

Monsieur, la comtesse Sophie!

ÉDOUARD.

Ici? chez moi?

SOPHIE, entrant.

Oui, chez vous, Édouard; car quelque chose se trame

contre vous. Il fallait que vous fussiez averti par une amie. Ne vous voyant pas venir, je suis accourue... Me voici!

(Elle dépose sa mante sur le fauteuil.)

ÉDOUARD.

Chrétien, veille sur nous, et avertis-moi si quelqu'un se présentait à qui je ne pusse pas refuser ma porte. Va !

CHRÉTIEN, sortant.

Soyez tranquille, monsieur.

SCÈNE VI

ÉDOUARD, SOPHIE.

ÉDOUARD.

Asseyez-vous, chère Sophie; vous êtes tout émue, toute tremblante!

SOPHIE.

N'est-ce pas le conseiller Bezanetti que j'ai vu sortir de chez vous?

ÉDOUARD.

Lui-même !

SOPHIE.

Que venait-il vous dire?

ÉDOUARD, tristement.

Ce qu'il venait me dire... c'est que je suis perdu !

SOPHIE.

Vous?

ÉDOUARD.

Oui... Mais peu m'importe, Sophie.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas!

ÉDOUARD.

Pour qui tenais-je à ma position, à mon honneur, à ma vie? Pour vous!

SOPHIE.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Que m'importent ma vie, mon honneur, ma position, du moment que je vous perds?

SOPHIE.

Du moment que vous me perdez?... Mais vous êtes fou, Édouard!

ÉDOUARD, lui présentant un papier.

Lisez !

SOPHIE.

Un projet de contrat de mariage entre moi et le comte de Meldensteim.

ÉDOUARD.

Que le ministre m'a chargé de rédiger.

SOPHIE.

Et vous lui obéirez?

ÉDOUARD.

Je suis son secrétaire, c'est mon devoir.

SOPHIE.

Vous avez raison, Édouard, et chacun fera le sien, rassurez-vous; jamais je ne serai la femme du comte de Meldensteim.

ÉDOUARD.

Sophie! que dites-vous là?

SOPHIE.

Ne vous ai-je pas avoué que je vous aime? ne vous ai-je pas promis d'être votre femme? ne vous ai-je pas juré, si je ne pouvais tenir ce serment, de n'être, du moins, jamais à un autre?

ÉDOUARD.

Mais votre père? mais le comte?

SOPHIE.

Le comte n'est pas mon père; je n'ai jamais connu mon père. Un jour, on m'a fait venir de France: le comte m'a embrassée, m'a conduite ici et m'a dit qu'à l'avenir je vivrais près de sa nièce; il m'a donné, comme à elle, un titre; mais tous ces bienfaits, Édouard, n'engagent que mon cœur; ils n'engagent pas ma personne. Du jour que le comte me demandera le sacrifice de mes sentiments les plus chers, la rupture des engagements pris, je supplierai d'abord le comte de ne point faire, par une alliance sans amour, le malheur de ma vie, et, s'il ne veut pas me donner à celui à qui je me suis fiancée moi-même dans la religion de mon cœur, je lui redemanderai, pour le reste de mes jours, cet oubli dans lequel j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

ÉDOUARD.

Mais, s'il repousse votre prière, s'il exige que vous épousiez le comte?

SOPHIE.

Alors, je dirai : « Édouard Stevens, je suis votre fiancée devant Dieu et devant les hommes; je rends au comte le titre que je tiens de lui, je refuse la dot qu'il m'offre, je redeviens la jeune fille sans parents, sans fortune, sans appui; quittons la Bavière, et allons vivre dans quelque coin ignoré, riches de votre mérite et de notre amour. »

ÉDOUARD.

Sophie, vous feriez cela, sans hésitation, sans remords?

SOPHIE.

Sans remords!

ÉDOUARD.

Sans connaître celui auquel vous unissez votre destinée autrement que vous ne le connaissez?

SOPHIE.

Édouard, un certain orgueil qui est en moi me dit que je ne saurais aimer un homme plus digne de moi!

ÉDOUARD.

Sophie!

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

La voiture du baron de Warden vient de s'arrêter dans la cour.

SOPHIE.

Le fils du ministre! S'il me trouvait ici... Je me retire.

(Elle va reprendre sa mante.)

ÉDOUARD, avec résolution.

Non, Sophie! il faut que mon sort se décide aujourd'hui même; j'avais une confidence à faire au baron; entrez là, ma bien-aimée Sophie, et ne perdez pas un mot de ce que je vais dire. Quand vous m'aurez entendu, si vous me croyez indigne de vous, sortez par la petite porte de ce cabinet qui donne sur le corridor. Ne vous voyant point reparaître quand le baron sera parti, je comprendrai tout. Pour moi, dans

une heure, je quitte Munich et, dans trois jours, la Bavière: vous ne me reverrez jamais; si, au contraire, malgré ce que vous aurez entendu, vous m'aimez encore, alors, Sophie, alors, je ne m'appartiens plus; je suis à vous corps et âme, vous ordonnerez et j'obéirai à vos ordres! Vous marcherez devant moi et je vous suivrai partout où vous irez, et, quand il vous plaira de vous arrêter, je tomberai à vos genoux en disant: « Sophie, ce n'est pas votre époux, c'est votre esclave qui est à vos pieds. »

CHRÉTIEN, reparaissant.

Le baron de Warden.

ÉDOUARD, poussant Sophie dans le cabinet à gauche.

Entrez, Sophie, entrez.

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, LE BARON KARL DE WARDEN, en costume d'officier bavarois.

LE BARON, très-amicalement.

Bonjour, mon cher Stevens!... Vous étiez avec quelqu'un, ce me semble; ne suis-je pas importun?

ÉDOUARD.

Vous êtes mille fois le bienvenu, au contraire, cher baron! je souhaitais ardemment de vous voir, et j'allais me rendre chez vous.

LE BARON.

Ainsi, tous deux, en même temps, nous avions même pensée, même désir. Mais vous, Édouard, ce n'est point un sentiment égoïste qui vous poussait vers moi; vous n'avez point de confidence à me faire, de secret à verser dans mon sein?

ÉDOUARD.

Hélas!

LE BARON.

Oh! parlez, alors; si un chagrin confié à un ami devient plus léger, dites que je ne suis point votre ami, s'il ne s'allége pas à partir d'aujourd'hui.

ÉDOUARD.

Vous me devinez, vous m'encouragez. Toujours noble, toujours généreux, oh! je vous reconnais bien là.

LE BARON.

Parlez, je vous écoute.

ÉDOUARD.

Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Qu'avez-vous ?

ÉDOUARD.

J'ai qu'au moment d'aborder un aveu terrible, j'hésite, je tremble. Oh! baron, je voudrais, au lieu de tout vous devoir, vous avoir rendu de mon côté quelques-uns de ces services éminents qui engagent un homme envers un autre homme, tandis que je vous dois tout.

LE BARON.

Eh bien, ce service éminent que vous regrettez de ne pas m'avoir rendu, je venais, précisément, le réclamer de votre amitié. Laissez-moi parler le premier, promettez-moi de faire selon le désir de mon cœur ; puis, alors, vous parlerez vous-même, et ma reconnaissance sera si grande, que, quelque service que vous me demandiez et que je vous rende, je serai encore votre obligé, puisque je vous devrai le bonheur de ma vie.

(Il lui prend le bras et l'emmène au canapé.)

ÉDOUARD.

J'accepte le pacte saint que vous m'offrez, baron, et je jure fidélité à vos intérêts, quand même le chemin de votre bonheur devrait passer sur mon tombeau.

(Il s'assied près du canapé.)

LE BARON, lui serrant la main.

Écoutez : ma jeunesse a été une triste jeunesse, je suis arrivé à l'âge de vingt-cinq ans sans amitié, sans amour.

ÉDOUARD.

Et maintenant?

LE BARON.

Maintenant, j'ai tous les deux... Un ami qui m'aime, une femme que j'aime.

ÉDOUARD.

Sauriez-vous déjà qu'aujourd'hui votre père, le comte de Warden...?

LE BARON.

Vous a chargé de sonder mes sentiments à l'égard de ma cousine la comtesse Louise. Je le sais.

ÉDOUARD.

Eh bien ?

LE BARON.

La comtesse Louise n'est pas celle que j'aime, Édouard.

ÉDOUARD.

Mais votre père s'était fait une joie de ce mariage.

LE BARON.

Mon père sait trop ce que c'est qu'une union où, d'un côté, l'amour manque, pour insister sur la mienne, quand vous lui direz, Édouard, non-seulement que je n'aime pas la comtesse Louise, mais encore que j'aime une autre femme.

ÉDOUARD.

Une autre femme!

LE BARON.

Vous lui direz que j'aime la comtesse Sophie.

ÉDOUARD, se levant.

La comtesse Sophie?... Ah !...

LE BARON, debout.

Qu'avez-vous, Édouard?

ÉDOUARD.

Rien; mais laissez-moi vous parler franchement, baron; je ne crois pas que la comtesse Sophie vous aime.

LE BARON.

Vous ne croyez pas? et pourquoi ? d'où vous vient ce doute, Édouard? Vous ne répondez pas; vous paraissez embarrassé.

ÉDOUARD.

Vous savez que votre père m'avait chargé de vous parler de votre mariage avec la comtesse Louise. Il attend une réponse. Que lui dirai-je?

LE BARON, devenu très-froid.

Rien encore; ne lui dites rien de mon amour. Je lui parlerai de tout cela moi-même; c'est une affaire à débattre entre le père et le fils, et il est inutile qu'un étranger s'en occupe.

ÉDOUARD.

Un étranger ?

LE BARON.

Pardon, Édouard, mais c'est qu'il m'a semblé que vous n'étiez pas favorable à la comtesse Sophie.

ÉDOUARD.

Moi?

LE BARON.

Depuis que j'ai prononcé son nom, on dirait qu'un souffle de glace a passé entre nous!

ÉDOUARD.

Je vous ai juré fidélité, inébranlable fidélité, baron! Doutez-vous de ma parole?

LE BARON.

Non; je sais que vous êtes un homme sur la foi duquel on peut compter. Maintenant, ami, la confidence a fait du bien à mon cœur; et j'ai là, à mon tour, de la place pour votre chagrin.

ÉDOUARD.

Baron, mon histoire n'est point de celles que l'on raconte aux gens heureux.

LE BARON.

Édouard, vous m'avez promis...

ÉDOUARD.

Je vous écrirai.

LE BARON.

Vous m'écrirez? Vous me vouliez parler tout à l'heure!

ÉDOUARD.

J'ai réfléchi, je ne le puis plus maintenant; un écrit vaudra mieux que mes paroles.

LE BARON.

Mon Dieu! qu'avez-vous, Édouard? Vous pâlissez!

ÉDOUARD.

Moi?... Non! au contraire; c'est la première fois depuis longtemps que je me sens bien; car, à compter de ce moment, mon parti est irrévocablement pris. Je verrai la comtesse Sophie, et, soyez tranquille, j'agirai de mon mieux.

LE BARON.

Mais, moi, Édouard, ne puis-je rien pour vous?

ÉDOUARD.

Rien, absolument rien, baron. Adieu.

LE BARON.

Au revoir, alors. (Il prend son chapeau sur la table.) Je ne sais, Édouard, mais votre changement subit...

ÉDOUARD.

Vous défiez-vous de mon amitié?

LE BARON, avec hésitation d'abord.

Non! non! (Se retournant près de sortir.) Édouard, je mets mon bonheur entre vos mains.

SCÈNE IX

ÉDOUARD, SOPHIE.

ÉDOUARD, apercevant Sophie sur le seuil du cabinet.

Eh bien, Sophie, suis-je assez malheureux?

SOPHIE.

Pourquoi cela? et en quoi la situation est-elle changée?

ÉDOUARD.

Le baron vous aime, et j'ai fait serment...

SOPHIE.

Oui, j'ai entendu, vous avez juré de le servir près de moi. Mais, moi, Édouard, j'ai juré de ne point écouter ce que vous aviez à me dire!

ÉDOUARD, fiévreusement.

Vous m'écouterez cependant, Sophie; car je vais vous parler du plus profond de mon cœur; car le baron de Warden est un noble esprit, son âme est digne de la vôtre, et, lorsqu'il vous offre un nom irréprochable, un amour immense, une fortune princière, je dois vous dire: Sophie, celui-là est votre époux, ne pensez plus à moi.

SOPHIE.

Pourquoi ne plus penser à vous?

ÉDOUARD.

Parce que, moi, je n'ai rien de ce qu'il a; parce que autant il est digne de vous, autant, moi, Sophie, j'en suis indigne.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

ÉDOUARD.

Ne vous rappelez-vous donc pas que je vous avais ouvert la porte de ce cabinet pour que vous entendissiez une confidence terrible que j'avais à faire au baron?

SOPHIE.

Vous ne l'avez pas faite?

ÉDOUARD.

Non, parce qu'à lui elle était devenue inutile; mais, à vous, Sophie, je dois la faire sans retard, à l'instant même.

SOPHIE.

Parlez, Édouard; vous voyez que je vous écoute avec calme, que j'attends sans pâlir.

ÉDOUARD.

Au nom du ciel, Sophie, ayez pitié de moi, renoncez à moi en m'aimant, en m'estimant. Mon bonheur, au prix de ce que j'ai à vous dire, serait acheté trop cher; car, alors, oh! même avec votre amour, il n'y aurait plus de bonheur pour moi.

SOPHIE.

Edouard, plus ce secret est terrible, plus, moi, votre fiancée, moi, votre femme, j'ai le droit de le connaître, d'en porter la moitié.

ÉDOUARD.

Sophie, le baron de Warden vous aime, il fera de vous une femme riche, honorée, heureuse... Sophie, je vous en conjure, épousez le baron de Warden.

SOPHIE.

J'attends ce secret que vous m'avez promis.

ÉDOUARD.

Vous le voulez? Eh bien...

SOPHIE.

Eh bien?...

ÉDOUARD.

Je suis...

SOPHIE.

Achevez.

ÉDOUARD.

Je suis un... Oh! je n'aurai jamais le courage de prononcer ce mot! Oh! non!

SOPHIE.

Vous avez dit que vous écririez. Écrivez.

ÉDOUARD, passant vivement auprès de la table, puis, au moment d'écrire, jetant la plume.

Vous l'exigez, Sophie?

SOPHIE.

Moi? Je n'exige rien, je ne veux rien, je ne demande rien: parlez ou taisez-vous, peu m'importe! je vous ai dit que je vous aimais, et, quand une femme comme moi a donné son cœur, c'est pour toujours.

ÉDOUARD.

Non, vous n'avez rien promis; non, vous n'avez rien juré; non, aucun serment ne vous lie, et je vous rends votre parole, Sophie, en vous donnant ce papier, sur lequel je signe moi-même mon arrêt de mort. Tenez! (Sophie prend le papier et veut lire, Édouard jette un cri.) Oh! non! non! Pas ici, pas devant moi, pour l'amour du ciel! J'en mourrais de honte! Sophie! Sophie! adieu! (Il la conduit jusqu'à la porte et vient tomber dans un fauteuil.) Oh! c'est maintenant que je suis bien véritablement perdu! (La porte se rouvre, Sophie paraît sur le seuil, s'approche lentement, touche l'épaule d'Édouard, qui, en l'apercevant, se renverse en arrière en jetant un cri.) Ah!...

SOPHIE.

Édouard, la faute est grande; mais la miséricorde de Dieu est infinie, comme mon amour!

ACTE SIXIÈME

Même décoration qu'au quatrième acte, même ameublement; la table à gauche, un fauteuil à côté, un fauteuil à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MEYER, LE CONSEILLER BEZANETTI.

MEYER, au Conseiller, qui vient du fond.

Eh bien?

LE CONSEILLER.

Notre homme est resté tout simplement confondu quand je l'ai appelé par son nom.

MEYER.

Alors, c'est bien lui?

LE CONSEILLER.

Parbleu !

MEYER.

Édouard Ruhberg, de Mannheim?

LE CONSEILLER.

Édouard Ruhberg, de Mannheim.

MEYER, se frottant les mains.

Ah ! nous le tenons donc enfin !... Bon ! Nebel.

SCÈNE II

LES MÊMES, NEBEL.

NEBEL.

Ça chauffe ! ça chauffe !

LE CONSEILLER.

Ah ! ah ! vous paraissez satisfait, Nebel.

NEBEL.

Messieurs, je crois que, ce soir ou demain matin, au plus tard, on pourra le cueillir, il sera mûr.

MEYER.

Dieu soit loué !

LE CONSEILLER, à Meyer.

Maintenant, dites-moi, il me semble que le baron est resté bien longtemps hier chez Stevens.

MEYER.

Et en est sorti bien triste, n'est-ce pas?

LE CONSEILLER.

Triste, oui ; mais pourquoi ?

MEYER.

Voilà ce que j'ignore.

NEBEL.

Et ce que je sais, moi.

LE CONSEILLER.

Ce bon Nebel, il sait tout.

MEYER.

Dites, alors.

NEBEL.

Le baron refuse d'épouser la comtesse Louise.

LE CONSEILLER.

Comment savez-vous cela ?

MEYER.

Et le motif de son refus ? Voilà ce qu'il serait important de savoir.

NEBEL.

Messieurs, je hasarderais bien uue opinion.

LE CONSEILLER.

Hasardez, Nebel, hasardez.

NEBEL.

Eh bien, je jurerais...

MEYER.

Quoi ?

NEBEL.

Que le baron en tient pour la comtesse Sophie.

MEYER.

Je me range à l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER.

Vous disiez, hier matin, que c'était le Stevens qui en tenait pour elle.

NEBEL.

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que deux hommes fussent amoureux de la même femme?

MEYER.

Je suis plus que jamais de l'avis de M. Nebel.

LE CONSEILLER, joyeux.

Mais, alors, attendez donc! le secrétaire est perdu sans ressource. Trois ennemis à la fois : le ministre, le baron Karl et la comtesse Louise, à qui l'on peut faire comprendre adroitement qu'elle doit à une trahison du Stevens un refus qui l'insulte... C'est mon affaire.

MEYER.

Chut !

LE CONSEILLER et NEBEL.

Quoi ?

MEYER.

C'est elle.

SCÈNE III

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Mon oncle est-il chez lui, Meyer?

MEYER.

Le roi l'a fait appeler, mademoiselle; mais peut-être est-il rentré par le petit escalier.

LOUISE, s'asseyant.

Assurez-vous-en, je vous prie, et demandez s'il peut me recevoir.

(Meyer sort; Nebel et le Conseiller s'approchent de la Comtesse.)

LE CONSEILLER.

Comtesse, permettez que nous profitions du hasard qui nous fait trouver sur votre chemin...

NEBEL.

Pour vous présenter nos respectueux hommages.

LE CONSEILLER.

Et pour être les premiers à vous féliciter...

LOUISE.

De quoi, messieurs?

LE CONSEILLER.

Mais... de votre mariage, comtesse. N'épousez-vous point le baron Karl? (Mouvement de Louise. Bas, à Nebel.) Elle sait le refus.

MEYER.

Voici Son Excellence.

NEBEL, bas, au Conseiller.

Cela marche! Au baron, à présent.

SCÈNE IV

LOUISE, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, l'embrassant au front.

Tu me fais demander audience, chère enfant?

LOUISE.

Non, mon oncle. Je désirais seulement savoir si vous n'aviez personne avec vous.

LE MINISTRE.

Si je n'avais personne avec moi? Il y a donc derrière ces belles lèvres-là une confidence cachée qui demande à sortir?

LOUISE.

Mon oncle, vous avez toujours été si bon, si indulgent pour moi, que vous le serez encore aujourd'hui, j'en suis sûre.

LE MINISTRE.

Indulgent! Jamais, depuis que je t'ai reprise aux mains de ta mère mourante, de ma pauvre sœur, ma chère Louise, jamais tu n'as eu besoin de mon indulgence.

LOUISE.

Oh! mon bon oncle!

LE MINISTRE.

Voyons, où en est notre cœur? Si joyeux hier, pourquoi paraît-il si triste aujourd'hui?

LOUISE.

Ah! vous sentez donc que c'est ma tristesse qui m'amène près de vous?

LE MINISTRE.

Y a-t-il besoin de le demander! Seulement, je cherche vainement la cause de cette tristesse. As-tu vu Karl?

LOUISE.

Oui.

LE MINISTRE.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

LOUISE, retenant ses larmes.

Oh! il n'a nullement été question entre nous de vos projets; seulement, en causant, il m'a dit — ce qu'il savait déjà, lui, — qu'il m'aimait comme on aime une sœur, et je me suis aperçue de ce que j'ignorais, c'est que je l'aimais comme on aime un frère.

LE MINISTRE.

Toi?

LOUISE.

Oh! pas autrement, mon oncle, je vous jure.

LE MINISTRE.

Lève un peu sur moi tes beaux yeux, et regarde-moi, Louise. Tu aimes Karl comme on aime un frère, pauvre enfant?

LOUISE.

Du moins, je ferai en sorte... j'y parviendrai... (Tombant à

genoux.) Oh! mon oncle, je suis bien à plaindre... Karl aime une autre femme que moi.

LE MINISTRE.

Une autre que toi? une autre que ma Louise? Oui, quelque amour de jeune homme, quelque caprice que l'on prend pour une passion quand le cœur est désœuvré, quand on a vingt ans... Mais un amour vrai, un amour qui résiste au tien, un sentiment qui puisse balancer le bonheur que tout homme aurait à te nommer sa femme, ma Louise!... Non, Karl ne l'a jamais éprouvé, ce sentiment!... non, son cœur fût-il plein d'une autre, un de tes regards suffirait à l'en chasser pour toujours!

LOUISE.

Il en aime une autre; et ce n'est point, comme vous dites, une fantaisie du moment, un caprice passager comme l'heure qui l'aurait vu naître. La femme qu'il aime ne saurait inspirer qu'un amour profond et durable, et vous ne pouvez lui faire un crime de cet amour. Je ne puis m'en plaindre. Est-ce sa faute si son cœur a parlé? Sais-je quand et comment j'ai aimé, moi? Et ce sentiment qui dormait au fond de mon âme, en soupçonnais-je la force avant d'avoir été si heureuse d'une espérance et si malheureuse de la réalité?

LE MINISTRE.

Mais cette femme, la connais-tu? Quelle est cette femme?

LOUISE.

Cette femme est digne de vous; elle est digne de lui. C'est la comtesse Sophie!

LE MINISTRE.

Sophie?... Mais ce mariage est impossible! Qui t'a dit?... comment sais-tu?...

LOUISE.

Interrogez M. Stevens, il est le confident de votre fils.

LE MINISTRE.

Stevens! Stevens avait connaissance de cet amour, et il me l'avait caché? il a pu tromper ma confiance?

SCÈNE V

Les Mêmes, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Monseigneur...

LE MINISTRE.

Ah! venez, Stevens!... Approchez!... Je n'ai pas besoin de vous apprendre de quoi il va être question entre nous... Les larmes de cette enfant vous le font assez deviner. J'espère donc que vous voudrez bien me dire à l'instant...

LOUISE.

Oh! quand je ne serai plus là!...

LE MINISTRE, la reconduisant doucement jusqu'à la porte de son cabinet.

Tu as raison, pas devant toi, pauvre âme que l'on brise! pauvre ange dont on méconnaît la céleste candeur! Va, laisse-nous! va!

(Il la serre dans ses bras; Louise sort.)

SCÈNE VI

Le Ministre, ÉDOUARD.

LE MINISTRE.

Monsieur Édouard, en vous initiant à mes affaires de famille, en vous chargeant d'une mission intime, je vous donnais plus qu'une marque de confiance, je vous donnais une preuve d'amitié. Pour vous, le dévouement était un devoir. Ce devoir, l'avez-vous rempli?

ÉDOUARD.

Je n'ai rien à me reprocher, monseigneur!

LE MINISTRE.

Vous avez vu mon fils?

ÉDOUARD.

Je l'ai vu.

LE MINISTRE.

Et, connaissant son refus de m'obéir, le mépris qu'il fait de mes plus chères espérances, vous n'avez pas jugé à propos de m'en informer, de m'instruire de l'état de son cœur?

ÉDOUARD.

Monseigneur, il est certains moments, certaines circon-

stances où l'on hésite à faire même ce que l'on considère comme un devoir.

LE MINISTRE.

Et croyez-vous, monsieur, qu'il m'eût été plus pénible d'apprendre de votre bouche le refus de mon fils, que d'en être instruit par cette enfant? Vous ne savez donc pas qu'elle l'aime, monsieur, et que la douleur qu'elle ressent aujourd'hui, on aurait pu la lui épargner, si vous m'eussiez prévenu? J'aurais fait appeler mon fils, j'aurais anéanti d'un mot ses projets insensés. Mais peut-être avez-vous aussi rêvé pour lui un autre mariage!... Je vous dis, moi, que ce mariage ne se fera jamais, que je ne le veux pas, qu'il est impossible.

ÉDOUARD.

Karl aime la comtesse Sophie, monseigneur.

LE MINISTRE.

Ne me dites pas cela.

ÉDOUARD.

Il l'aime, et, quand il m'a fait l'aveu de ses sentiments...

LE MINISTRE.

Vous ne les avez point combattus?

ÉDOUARD.

Je ne le pouvais pas, monseigneur.

LE MINISTRE.

Vous ne le pouviez pas?

ÉDOUARD.

Non; car il m'a dit que le bonheur de sa vie était attaché à cette union.

LE MINISTRE.

Et, dès lors, vaincu par cet aveu, vous avez gardé le silence!

ÉDOUARD.

J'ai fait plus, monseigneur: j'ai cédé à la voix d'un ami, à sa prière; je lui ai donné ma parole de l'aider, de le servir.

LE MINISTRE.

Malheureux! mais savez-vous s'il n'y a pas un secret, une raison terrible qui s'oppose au mariage de mon fils avec la comtesse Sophie? et, d'ailleurs, ne vous avais-je pas fait connaître mes desseins, ma volonté? Qui donc vous a dégagé des devoirs que votre position, sinon votre reconnaissance, vous impose? Avez-vous renoncé à cette position que je vous ai faite? Ai-je reçu votre démission?

ÉDOUARD.

Je venais vous prier de l'accepter, monseigneur.

LE MINISTRE.

Vous, Stevens?... C'est hier, monsieur, qu'il eût fallu la donner. Votre démission, je l'accepte... Envoyez-la-moi. Vous avez raison, monsieur, les rapports entre nous sont désormais impossibles... et, à tout prendre, j'aime mieux me séparer d'un ingrat que d'avoir à me défier d'un traître.

ÉDOUARD.

Monseigneur!...

LE MINISTRE.

J'attends votre démission, monsieur.

(Édouard s'incline. Le Ministre sort.)

SCÈNE VII

ÉDOUARD, CHRÉTIEN.

Édouard reste un moment absorbé, puis tout à coup va à la table.

CHRÉTIEN.

Vous êtes seul, monsieur Édouard?

ÉDOUARD, écrivant sa démission.

Ah! te voilà, Chrétien?

CHRÉTIEN.

Je ne sais ce qui se passe autour de nous, monsieur, mais je suis inquiet de tout ce que je vois. On dirait que quelque grande catastrophe nous menace. Et votre agitation...

ÉDOUARD, se levant.

Chrétien, nous partons dans une heure.

CHRÉTIEN.

Vous quittez Munich?

ÉDOUARD.

Pour n'y jamais revenir.

CHRÉTIEN.

Jamais?... Ne laissez-vous donc ici personne que vous regrettiez, qui vous regrette?... Elle vous aimait, disiez-vous?

ÉDOUARD.

Oui, oh! oui, elle m'aime!

CHRÉTIEN.

Et vous partez malgré cela?

ÉDOUARD.

A cause de cela, Chrétien !... pour qu'elle m'oublie, pour qu'elle en aime un autre.

CHRÉTIEN.

Oh ! monsieur, si le monde connaissait toute la noblesse de votre conduite !

ÉDOUARD.

Je n'agis plus pour obtenir son approbation, mais pour être satisfait de moi. Que tout soit prêt dans une heure ; va !

CHRÉTIEN.

Et où allons-nous, monsieur?

ÉDOUARD.

Le sais-je? Où le hasard nous conduira. Je dis *nous*, car tu ne refuseras pas de me suivre encore, n'est-ce pas ? quoique je sache à peine de quoi nous vivrons et si j'aurai du pain à te donner.

CHRÉTIEN.

Moi, vous quitter, monsieur?... Jamais !

ÉDOUARD, voyant la Comtesse qui entre.

Sophie!... Pas un mot !

(Chrétien sort lentement.)

SCÈNE VIII

ÉDOUARD, SOPHIE.

SOPHIE.

Je vous croyais avec le ministre, Édouard.

ÉDOUARD.

Son Excellence est rentrée dans son cabinet et ne m'a pas dit de l'y suivre.

SOPHIE.

Louise était ici ce matin. Je l'ai rencontrée tout à l'heure et elle a paru m'éviter.

ÉDOUARD.

La comtesse Louise souffre d'un amour qu'elle sait aujourd'hui n'être point partagé, et votre présence est à la fois pour elle un souvenir et une douleur.

SOPHIE.

Mais elle sera heureuse; mais je n'aime pas le baron Karl.

ÉDOUARD.

Il vous aime, lui, madame.

SOPHIE.

Il m'oubliera; car je ne peux être à lui, vous le savez bien.

ÉDOUARD.

Oui, je sais que, belle, heureuse, comblée de tous les dons que l'on ne doit qu'à Dieu, de toutes les faveurs que l'on doit au hasard, vous avez dit à un homme que les événements de la vie avaient jeté sur votre chemin, à un malheureux, à un coupable : « Ce bonheur, je vous le sacrifie; cet éclat, j'y renonce; ce trésor, je vous le donne!... » Et vous l'eussiez fait, Sophie! vous le feriez!... Oh! les paroles qui sont tombées de votre cœur, je les ai recueillies une à une dans le mien. Elles n'en sortiront jamais, Sophie! Je les emporterai avec moi au ciel.

SOPHIE.

Mon Dieu! Édouard, qu'avez-vous? d'où vient cette émotion? Vous me parlez comme si nous ne devions plus nous revoir!

ÉDOUARD.

Le ministre!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MINISTRE.

LE MINISTRE, à Édouard.

Eh bien, monsieur?

ÉDOUARD, après un instant d'hésitation, lui remettant la démission qu'il vient d'écrire.

Voici, monseigneur.

LE MINISTRE.

C'est bien. Vous avez chez vous des papiers importants, qui intéressent l'État : vous me les remettrez ou vous me les ferez remettre avant votre départ.

SOPHIE, à part.

Son départ!

(Édouard, après avoir jeté un regard douloureux sur Sophie, s'incline et sort silencieusement.

SCÈNE X

SOPHIE, LE MINISTRE.

SOPHIE.

M. Stevens vous quitte?

LE MINISTRE.

Oui.

SOPHIE.

Pour longtemps?

LE MINISTRE.

Pour toujours.

SOPHIE.

Alors, ce papier?...

LE MINISTRE.

C'est sa démission.

SOPHIE.

Qu'il vous a offerte ou que vous lui avez demandée?

LE MINISTRE.

Qu'il m'a offerte et que j'ai acceptée.

SOPHIE.

Vous n'ignorez point, monsieur, que votre protection lui a fait ici des ennemis mortels?

LE MINISTRE.

Stevens, en cette circonstance, n'a eu d'autre ennemi que lui-même.

SOPHIE.

Vous qui êtes à la fois l'indulgence et la justice, je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, qu'il n'existe peut-être pas un seul homme qui, dans sa conduite passée, n'ait quelque reproche à se faire.

LE MINISTRE.

J'ignore à quoi vous faites allusion, comtesse. Il s'agit non point de la conduite passée, mais de la conduite présente de M. Stevens, chargé par moi d'une mission de confiance près du baron Karl; où j'attendais le dévouement, j'ai trouvé la trahison.

SOPHIE, à part.

Oh! je sais tout; pauvre Edouard!

LE MINISTRE.

En somme, M. Stevens a eu envers moi des torts graves, il les a compris... il s'éloigne.

SOPHIE.

Êtes-vous bien sûr qu'il soit convaincu de ces torts ? Croyez-vous fermement que ce soit à cause de ces torts qu'il s'éloigne? Ne vous est-il pas venu à la pensée qu'il pourrait y avoir un autre motif que celui que vous supposez à ce départ, si précipité qu'il ressemble à une fuite?... N'avez-vous pas entendu dire qu'il avait existé autrefois tel grand cœur, si grand, qu'il était capable d'abandonner, pour un malheur certain, inouï, éternel, un bonheur dont il avait la modestie de se croire indigne?... Ces hommes-là, prenez-y garde, monseigneur, ils laissent, une fois partis, ils laissent plus qu'un regret, ils laissent un remords au cœur de ceux qui les ont méconnus... Eh bien, je vous dis, moi, monseigneur, que M. Stevens est un de ces hommes-là. Je vous dis que cette action que vous lui reprochez comme une trahison et que je tiens, moi, pour un dévouement suprême, il lui a fallu une force plus qu'humaine pour l'accomplir. Je vous dis cela, monseigneur, et, avec l'aide de Dieu, je vous donnerai la preuve de ce que je vous dis.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XI

LE MINISTRE, seul.

Que veut-elle dire, et que se passe-t-il ici? qu'y a-t-il donc dans l'âme de ce Stevens? quel secret me cache-t-il, à moi qui croyais savoir tous ses secrets? Depuis trois ans, je l'étudie; depuis trois ans, je n'ai pas surpris en lui un sentiment, une pensée qu'il ne pût avouer tout haut en face de tous. A chaque nouvelle preuve de faveur ou de confiance que je lui donnais, il répondait par un dévouement plus absolu. Sévère pour lui, indulgent pour les autres, infatigable au travail, étranger aux plaisirs, inaccessible à la corruption, cherchant, à force de délicatesse et pour satisfaire sa conscience, à racheter une faute de jeunesse qu'il ne croit connue que de lui seul, et que je connais, moi; l'ayant si largement rachetée, que je

le tiens pour plus pur qu'un homme qui n'aurait jamais failli, voilà ce Stevens d'hier; et, aujourd'hui, j'en suis à me demander : est-il traître? est-il ingrat?...

SCÈNE XII

LE MINISTRE, LE BARON KARL, puis MEYER.

LE BARON.

Il est l'un et l'autre, mon père; ingrat envers vous, traître envers moi!

LE MINISTRE.

Envers vous?

LE BARON.

Traître envers moi qui l'ai pris pauvre, ignoré, perdu, qui vous l'ai amené par la main, qui vous ai dit : « Vous cherchez un homme, prenez celui-ci, mon père. » Ingrat envers vous qui l'avez reçu comme un second fils, comblé de distinctions et de faveurs; oui, ingrat envers vous, traître envers moi : il aime la comtesse Sophie!

LE MINISTRE.

Stevens?

LE BARON.

Comprenez-vous l'orgueilleux à qui le titre de votre secrétaire ne suffit pas, l'ambitieux que vous faites le premier après vous, et qui cherche sur quel degré il mettra le pied pour monter plus haut encore, et qui met le pied sur mon cœur?

LE MINISTRE.

Il aime la comtesse Sophie?

LE BARON.

Ah! vous ne pouvez croire à une pareille impudence, n'est-ce pas, monsieur? La comtesse Sophie, une fille noble, titrée, riche, que vous avez traitée comme votre enfant, c'est à elle qu'il s'adresse, c'est elle qu'il aime!

LE MINISTRE.

Stevens!...

LE BARON.

Non-seulement il l'aime, mais il en est aimé.

LE MINISTRE, sonnant.

Stevens ! (A Meyer, qui entre.) Stevens ! appelez Stevens!

MEYER.

A l'instant, monseigneur.

LE MINISTRE.

Non, restez : c'est à la comtesse Sophie de me répondre.

MEYER.

Pardon, monseigneur, les personnes que vous attendiez de Mannheim...

LE MINISTRE.

Sont arrivées, c'est bien. (Meyer sort. Le Ministre à Karl.) Ce que vous m'avez dit de Stevens, monsieur, je ne le crois pas; car, si cela était, car s'il aimait la comtesse Sophie, surtout s'il était aimé d'elle, ce Stevens que vous accusez, et que, moi, je soupçonnais, ce Stevens serait le plus honorable, le plus noble, le plus généreux des hommes; car, ici, tout à l'heure, à cette place, il m'implorait pour un autre, il me demandait la main de la comtesse pour vous, son ami !

LE BARON.

Lui, Stevens?

LE MINISTRE.

Attendez-moi là, monsieur.

(Il sort vivement par la gauche.)

SCÈNE XIII

LE BARON KARL, puis ÉDOUARD.

LE BARON.

Il l'aime, et il en est aimé, et il demandait sa main pour moi ! (Apercevant Édouard.) Ah ! venez, Stevens ! Est-il vrai que vous ayez fait cela, que vous ayez parlé pour moi à mon père?

ÉDOUARD.

Ne m'y étais-je pas engagé, Karl?

LE BARON.

Oui; mais, lorsque je vous ai demandé cet engagement, j'ignorais que c'était compromettre votre bonheur.

ÉDOUARD.

Vous voulez dire ma position, Karl; c'est à vous que je la devais, et je suis heureux de vous la sacrifier. Son Excellence a reçu ma démission.

LE BARON.

Votre démission ?

ÉDOUARD.

Oui; voici des papiers importants que je vous prierai de remettre à votre père; assurez-le surtout de mon éternelle reconnaissance, dont j'ai bien peur qu'il n'ait douté un instant. Adieu, baron.

LE BARON.

Comment, vous partez ?

ÉDOUARD.

Je pars.

LE BARON.

Vous quittez Munich ?

ÉDOUARD.

Je quitte la Bavière.

LE BARON, le retenant.

Oh ! non ! Édouard, vous ne partirez pas ainsi, c'est impossible.

ÉDOUARD.

Je partirai, Karl, et à l'instant même.

LE BARON.

Stevens, j'ai bien souvent dans ma vie entendu parler de générosité, de dévouement, de loyauté; mais c'était à vous d'en donner le plus admirable exemple. Partez donc, mais soyez certain que vous laissez ici un cœur qui vous sera reconnaissant jusqu'à la mort. Votre main, Stevens.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, NEBEL, puis MEYER.

NEBEL, dans l'antichambre.

Oh ! mais le baron le saura, lui ! (Entrant.) N'est-ce pas, monsieur le baron, que vous savez... ?

LE BARON.

Quoi, monsieur ?

NEBEL.

Où est allée la comtesse Sophie.

LE BARON.

La comtesse Sophie ? où est allée la comtesse Sophie ? Expliquez-vous, monsieur.

NEBEL.

L'explication ne sera pas longue : en quittant M. Stevens ou le ministre, elle est montée chez elle, et, après avoir mystérieusement fait avancer une voitnre de place par la ruelle qui longe l'hôtel, elle est partie.

LE BARON.

Partie!...

NEBEL.

Partie sans que personne sache le motif de ce départ, ni de quel côté elle a dirigé sa fuite.

LE BARON.

Partie! Et vous alliez aussi quitter Munich, monsieur Stevens? Partie! la comtesse!... (A Meyer qui entre.) Mais cela est-il vrai, Meyer?

MEYER.

En effet, Excellence, la comtesse Sophie n'est plus à l'hôtel.

LE BARON.

Quoi! elle s'est éloignée ainsi... furtivement, sans l'ordre de mon père, sans son aveu, sans qu'il sût qu'elle s'éloignait? Mais ce que vous me dites là est impossible, messieurs!

MEYER.

C'est précisément ce qu'a dit Son Excellence en trouvant son appartement vide et avant de lire la lettre qu'elle a laissée pour lui.

LE BARON.

Elle a donc laissé une lettre pour mon père?

MEYER.

Oui, très-longue, très-explicative, et une seconde pour vous.

LE BARON.

Pour moi! où est-elle?

MEYER.

La voici.

LE BARON, prenant la lettre.

« Monsieur Stevens... » Cette lettre n'est pas pour moi, Meyer.

MEYER.

Pour qui donc est-elle?

LE BARON.

Pour M. Stevens.

MEYER.

Ah! maladroit que je suis!

(Il échange un coup d'œil avec Nebel.)

LE BARON.

Et vous dites que vous ignoriez le départ de la comtesse Sophie, monsieur?

ÉDOUARD.

Baron, je vous jure que c'est à l'instant même et de la bouche de ces deux messieurs...

LE BARON.

Cette lettre est à votre adresse, je ne puis donc que vous la remettre; mais un homme qui n'aurait rien à se reprocher, un honnête homme la lirait tout haut, monsieur.

ÉDOUARD, décachetant la lettre et lisant tout haut.

« Stevens, ce n'est pas vous... (il baisse la voix) qui partirez le premier; c'est moi qui partirai la première. Je vais vous attendre sur la route de Mannheim. »

LE BARON.

Eh bien, monsieur?

ÉDOUARD.

Karl, il y a des fatalités...

LE BARON.

Cette lettre, monsieur, cette lettre!

ÉDOUARD.

Je ne la lirai pas.

LE BARON, voulant la lui arracher des mains.

Mais je la lirai, moi!

ÉDOUARD.

Prenez-garde, monsieur! c'est le secret d'une femme que je suis chargé de défendre.

LE BARON.

Dites le vôtre. Cette lettre encore une fois, cette lettre! (Édouard traverse lentement le théâtre. Après un moment d'hésitation, il déchire la lettre.) Ah! c'est, à mon tour, moi qui vous dis: prenez-garde, monsieur! en même temps que cette lettre, vous déchirez votre honneur.

ÉDOUARD.

Monsieur!

LE BARON.

Vous partez, et la comtesse Sophie part en même temps que vous... Vous prétendez que vous ignoriez ce départ! Elle

vous écrit en partant, et vous n'osez lire tout haut ce qu'elle vous écrit !... Vous croiriez-vous insulté, monsieur, si je vous disais que vous êtes un hypocrite?

ÉDOUARD.

Karl !

LE BARON.

Je viens vous trouver comme on vient trouver un ami ; je vous ouvre mon cœur comme on fait à un frère. Vous vous taisez devant ces confidences... et vous aimez la femme que j'aime! Vous acceptez la mission que je vous confie avec l'intention de me trahir, et vous me trahissez !... Vous venez supplier mon père de me donner la main de la comtesse Sophie, et vous l'enlevez pendant ce temps-là ! Vous croiriez-vous enfin insulté, monsieur, si, avec mon mépris, je vous jetais mon gant au visage?

(Il le lui jette.)

ÉDOUARD.

Une épée, baron !... une épée !...

LE BARON.

Allons donc, monsieur !... allons donc !

(Il s'élance dans la chambre à gauche ; Nebel et Meyer sortent précipitamment par le fond.)

ÉDOUARD.

Ah ! c'est trop de souffrance, mon Dieu ! et vous me deviez un dédommagement. Il l'a compris, lui, qu'il fallait verser la dernière goutte au calice près de déborder, afin qu'avant de mourir, le patient que, depuis quatre ans, vous tenez sur la roue pût s'en prendre à un homme, et non à la destinée, de tout ce qu'il a souffert. (Courant à Karl, qui rentre avec des épées et en saisissant une.) Mais venez donc, baron, venez donc! Oh ! c'est bien un combat mortel, n'est-ce pas? (Embrassant son épée.) Oh ! merci, arme de délivrance ! merci, fer avec lequel on tue ou par lequel on est tué ! Allons !

SCENE XV

LES MÊMES, LE CONSEILLER BEZANETTI, paraissant au fond, avec MEYER et NEBEL.

LE CONSEILLER.

Où allez-vous ainsi tous deux l'épée à la main, messieurs?

LE BARON.

Accompagnez-moi, Bezanetti ; vous allez me servir de témoin.

LE CONSEILLER.

Et avec qui vous battez-vous?

ÉDOUARD.

Avec moi.

LE CONSEILLER.

Avec vous ?

LE BARON.

Oui.

LE CONSEILLER.

Il y a erreur, baron Karl : on ne se bat pas avec monsieur !

LE BARON.

Comment, on ne se bat pas avec monsieur?

LE CONSEILLER.

Non. (A Stevens.) Dites donc au baron Karl qu'on ne se bat pas avec vous, monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim.

ÉDOUARD, laissant tomber son épée et tombant lui-même accablé dans un fauteuil.

Ah !...

LE CONSEILLER.

Vous voyez.

LE BARON.

Aussi lâche qu'infâme!

(Il jette son épée.)

ÉDOUARD.

Mon Dieu! mon Dieu!

LOUISE, qui vient d'entrer, d'une voix compatissante et lui tendant la main.

Édouard !

ÉDOUARD.

Ah ! l'on m'avait bien dit que c'était sur le chemin du martyre que Dieu plaçait ses anges !

L'HUISSIER, à la porte du fond.

Le ministre!

LOUISE, allant au Ministre.

Mon oncle, ayez pitié !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE MINISTRE, LOUISE, CHRÉTIEN.

LE MINISTRE.

Monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim, voici votre dé-

mission que je vous rapporte... J'avais eu tort de l'accepter, reprenez-la. (Louise tend la main et reçoit la démission. — Regardant Nebel et le Conseiller, qui restent confus.) Monsieur Édouard Ruhberg, de Mannheim, le roi vous fait conseiller de son conseil privé avec le titre de baron de Stevens, et vous nomme commandeur de l'ordre du Mérite civil de Bavière. (Ramassant l'épée de Karl.) Mon fils, reprenez votre épée, vous pouvez vous battre avec monsieur.

LE BARON.

Comment voulez-vous que je me batte avec un homme à qui publiquement vous rendez un pareil témoignage?

LE MINISTRE.

Alors, faites-lui vos excuses et offrez-lui la main de la comtesse Sophie... (bas) votre sœur!

LE BARON, à part, anéanti.

Ma sœur! elle est ma sœur!

(Le Ministre tend la main à Édouard. — Édouard se jette à ses pieds. Le Ministre fait un signe à Chrétien, qui sort par la droite.)

LE MINISTRE.

Et maintenant, Ruhberg, êtes-vous heureux? ne manque-t-il rien à votre bonheur?

ÉDOUARD.

Un pardon.

LE MINISTRE.

On vous l'apporte, mon ami.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, RUHBERG, paraissant, avec CHRÉTIEN.

RUHBERG, ouvrant les bras.

Édouard!...

ÉDOUARD, se jetant dans les bras de son père.

Ah! mon père!

RUHBERG.

Mon fils!

POST-SCRIPTUM

Ce drame est double, comme on vient de le voir; il se compose de deux pièces distinctes: l'une qui pourrait s'intituler *le Crime*, et l'autre, *l'Expiation*.

C'est là le malheur de l'ouvrage ; je ne dis pas son défaut, car il était impossible de le couper autrement.

On pouvait craindre que l'intérêt, porté au plus haut degré au deuxième et au troisième acte, ne pût, au cinquième et au sixième, remonter à la même hauteur.

Il n'y a que les gens du métier qui sentiront combien la difficulté était grande.

Mais aussi il y avait un beau parti à tirer de cette opposition des trois premiers actes, se passant dans un monde bourgeois, avec les trois derniers, se passant dans un monde aristocratique.

Le succès me fait croire que la difficulté a été vaincue, et que le meilleur parti possible a été tiré du sujet.

Le rideau est tombé au bruit d'applaudissements frénétiques, et Laferrière a été interrompu trois fois, au moment de prononcer le nom de l'auteur, par le tonnerre qui grondait dans la salle.

Le public de l'Odéon, qu'il me siffle ou qu'il m'applaudisse, a toujours été pour moi le vrai, le seul, l'unique public de Paris.

Il n'y a qu'à le lâcher sur la piste d'un noble dix cors ou d'un ignoble blaireau, et l'on peut être tranquille, il mènera l'animal jusqu'au bout.

La pièce a été admirablement jouée, du reste. Tisserant, dans le rôle d'Alden; mademoiselle Bérengère, dans celui de Charlotte ; M. Métrême, dans celui de Frédéric, ont eu les honneurs des trois premiers actes. M. Rey, dans le personnage du ministre ; mademoiselle Périgat, dans le personnage de la comtesse Sophie; mademoiselle Isabelle Constant, dans le rôle de Louise, et M. Guichard, dans celui de Karl, ont eu les honneurs des trois derniers.

Trois personnages ingrats, d'intrigants de cour, ont été parfaitement rendus par MM. Kime, Thiron et Saint-Léon.

Le rôle du receveur Ruhberg était joué par M. Laute. C'est un artiste que notre ami Regnier nous avait ramené de Hollande ; nous avons une obligation de plus à notre ami Regnier.

Mais l'homme à qui nous devons la meilleure part de notre succès, disons-le franchement et hautement, — d'autant plus franchement et hautement que nous avons souvent, à cause de son grand talent même, été sévère pour lui, — c'est Laferrière.

Laferrière a été admirable, prodigieux, complet dans le rôle d'Édouard. Jamais artiste, et je parle des plus grands artistes, entendez-vous, n'a été dans une seule soirée plus abattu, plus fiévreux, plus calme, plus poétique, plus aimant, plus désespéré, plus délirant, plus joyeux, plus exalté, plus écrasé que Laferrière. Il portait à lui seul le poids de la pièce, et, jusqu'au bout, il l'a porté sans s'arrêter, sans plier, sans haleter; il est vrai qu'à chaque entr'acte, nous allions lui donner la main et lui porter les compliments de madame Émile de Girardin et de George Sand. On va loin, n'est-ce pas, Laferrière, avec de pareils rafraîchissements sur sa route?

Aussi Laferrière a-t-il été aussi loin, a-t-il monté aussi haut qu'il est permis au talent dramatique d'arriver.

Barré, qui le suivait sous le costume d'un vieux serviteur, a été applaudi tout le long du chemin. Comme son maître n'avait pas toujours d'argent pour le payer, nous l'invitons à prendre ses gages en applaudissements.

Si ce n'était pas un si mauvais souhait à faire à votre avenir dramatique, mon cher Laferrière, nous vous dirions qu'après un pareil succès, les portes du Théâtre-Français doivent vous être ouvertes à deux battants.

Seulement, une fois que vous serez là, il vous faudra renoncer à jouer des Édouard Ruhberg.

Restez donc avec nous, et je me charge, moi, de faire de vous au théâtre tout ce que vous voudrez être.

ALEX. DUMAS.

Paris, 7 novembre 1854.

FIN DE LA CONSCIENCE

L'ORESTIE

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES, IMITÉE DE L'ANTIQUE

Porte-Saint-Martin. — 5 janvier 1856.

AU PEUPLE

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

AGAMEMNON	MM.	HENRI LUGUET.
ÉGYSTHE		VERDELLET.
ORESTE		CHARLY.
PREMIER VIEILLARD		DESHAYES.
DEUXIÈME VIEILLARD		BRÉMONT.
TALTHYBIUS		ADLER.
UNE SENTINELLE		VANNOY.
PYLADE		STEINER.
CASTOR		GUÉTHA.
APOLLON		PAULIN.
L'ARÉOPAGISTE		DUPRÉ.
CLYTEMNESTRE	Mmes	LUCIE MABIRE.
ÉLECTRE		GUYON.
CASSANDRE		MARIE LAURENT.
MINERVE		MÉA.
LA JEUNE ÉLECTRE		PAULINE LAURENT.
PREMIÈRE JEUNE FILLE		DESHAYES.
DEUXIÈME JEUNE FILLE		MÉSANGE.
TROISIÈME JEUNE FILLE		LOUISE.
L'EUMÉNIDE		ABIT.

ACTE PREMIER

AGAMEMNON

A Argos, devant le palais d'Agamemnon.— Au fond, Argos et Mycènes, l'Inachus coulant au pied des murailles d'Argos. Derrière les deux villes, une chaîne de montagnes que domine la cime de l'Arachné. Attenante au palais, une statue d'Apollon.

SCÈNE PREMIÈRE

UNE SENTINELLE, veillant sur la terrasse du palais; puis LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

LA SENTINELLE.

Dieux puissants! inclinés sur l'humaine poussière,
Qui des pâles mortels écoutez la prière,
O dieux, délivrez-moi, vieillard infortuné,
De la garde éternelle où je suis condamné!
Comme le chien captif qui mord sa chaîne aride,
Vous me voyez veillant sur le palais d'Atride:
Le jour, brûlé par l'astre aux rayons dévorants,
La nuit, comptant des yeux tous ces globes errants,
Flambeaux ardents du ciel que Phœbé, dans sa course,
Allume par milliers, de Sirius à l'Ourse,
Et qui, nés, chaque soir, du crépuscule obscur,
Meurent, chaque matin, dans l'aube aux yeux d'azur.
Depuis combien de temps, sans trêve et sans relâche,
Du veilleur obstiné dure la sombre tâche;
Combien de jours, de mois et d'ans sont révolus,
Vous le savez, ô dieux! — mais lui ne le sait plus. —
Depuis l'instant fatal où son œil qui se lasse
Fut chargé d'épier, dans les champs de l'espace,
Le signal enflammé qui, flamboyant dans l'air,
Parti du mont Ida, doit, prompt comme l'éclair,
Annoncer tout à coup à la Grèce surprise
Que l'imprenable Troie enfin vient d'être prise!
Hélas! depuis qu'en vain du feu libérateur

Mes vœux mal exaucés accusent la lenteur,
J'ai vu, frappé des coups sous lesquels tout succombe,
Mon aïeul, chargé d'ans, se coucher dans la tombe;
Puis mon père, après lui, s'endormir sans retour;
Puis, veuve, moi vivant, expirante à son tour,
Ma femme, à ses côtés me cherchant éperdue,
Demander vainement cette flamme attendue.
D'elle j'avais un fils, enfant déshérité!
Il atteignit hier l'âge de puberté,
Et je l'ai vu partir, pensif et taciturne,
Pour ce siége sans fin qui, pareil à Saturne,
Faisant esclave et noble, et riche et pauvre, égaux,
Dévore sans pitié tous les enfants d'Argos!
Enfin me voici seul, ignorant de moi-même,
Et le pied suspendu sur le gouffre suprême;
Mes reins se sont courbés, mes cheveux ont blanchi;
Sous le fardeau des ans mes genoux ont fléchi;
L'âpre vent de l'Épire a ridé ma paupière;
Les songes caressants sur ma couche de pierre,
Craintifs, n'apportent plus, par la terreur glacés,
Leur suc fortifiant à mes membres lassés;
Car, j'ai peur, fermant l'œil, que tout à coup n'éclate
A la cime du mont l'étendard écarlate...

(Une flamme brille au sommet du mont Arachné.)

O dieux!... qu'ai-je donc vu?... Je me trompe... Mais non!
C'est le signal sauveur!... Enfants d'Agamemnon,
Espoir de l'Argolide, avec toute la Grèce,
Allons, éveillez-vous, tressaillant d'allégresse!
Et toi, reine, debout! si ton cœur se souvient;
Car Troie est prise, ô reine, et ton époux revient!

(La Sentinelle descend dans le palais. Le Chœur paraît.)

PREMIER VIEILLARD.

Dix ans sont écoulés depuis que les Atrides,
Du berger de l'Ida buvant l'outrage amer,
Suivis des Argiens, aux brillantes cnémides,
Sur leurs mille vaisseaux ont traversé la mer.

On eût dit, quand la flotte ouvrit toutes ses ailes,
Un essaim de vautours qui, d'un vol menaçant,

Tournoyait au-dessus des aires maternelles
Vides de leurs petits et rouges de leur sang !

Mais, dans le port d'Aulis où la vague se brise,
Le courroux de Diane, un instant endormi,
Se réveille, et la flotte en vain cherche une brise
Qui la pousse vers Troie, au rivage ennemi.

D'où venait ton courroux, Diane Chasseresse ?
On dit qu'Agamemnon blessa d'un trait mortel
La biche consacrée à la chaste déesse,
Qui venait brouter l'herbe au pied de son autel.

On sait comment tomba la céleste colère :
La mère vit la fille arrachée à ses bras,
Et les pleurs de la fille et les cris de la mère,
Ne purent désarmer l'implacable Calchas.

La flotte alors partit suivant ses destinées ;
Et, tandis que, luttant d'un effort inégal,
Grecs et Troyens noyaient dans le sang dix années,
Clytemnestre revint au palais conjugal.

C'est là qu'elle revit cet enfant de l'inceste,
Égysthe, qu'en partant le fort Agamemnon
Laissa, digne héritier de son père Thyeste,
Protecteur de sa femme et roi de sa maison.

Maintenant, qu'a-t-il fait, l'ingrat dépositaire,
Du bonheur du foyer, de l'honneur du mari ?
Perfide, il est entré dans le lit adultère !
Serpent, il a mordu la main qui l'a nourri !

(Égysthe et Clytemnestre poussent doucement la porte du palais.)

Eh ! tenez, les voici, tous deux, glissant dans l'ombre,
Confiant à la nuit leur amour aux abois.
Pied furtif, main tendue, oreille au guet, œil sombre,
C'est le loup et la louve aux lisières d'un bois.

Éloignons-nous, amis ; que notre cœur paisible
Se ferme au cœur royal par le remords troublé ;

Le secret des tyrans, comme un poison terrible,
Fait éclater le vase où leur main l'a scellé.

(Le Chœur se retire hors de la portée de la voix.)

SCÈNE II

CLYTEMNESTRE, ÉGYSTHE, sur le devant; LE CHŒUR DES VIEILLARDS, au fond.

CLYTEMNESTRE.

Oui, vieillard, je l'ai vu, sur la funeste cime,
S'allumer, ce flambeau qui nous montre l'abîme!
Et dont l'éclat tardif, qui réjouit ton cœur,
A fait bondir le mien de haine et de terreur.
Égysthe, la vois-tu, là-bas, sombre et tremblante,
Cette flamme d'enfer à la lueur sanglante,
Qui, d'un époux vengeur annonçant le retour,
Sert de bûcher funèbre à nos dix ans d'amour?

ÉGYSTHE.

Reine, espérais-tu donc une absence éternelle?
L'oracle, tu le sais, d'une voix solennelle,
Avait prédit que Troie, ouverte aux étrangers,
Dans sa chute suivrait Achille aux pieds légers.
Frappé d'un trait mortel, lorsqu'Achille succombe,
Il est juste à son tour que Troie incline et tombe,
Et couvre des débris de ses palais croulants
Le sépulcre du fils de Thétis aux bras blancs.
Ton cœur s'est-il bercé d'une espérance vaine?
L'Espérance, on le sait, trompeuse amie, ô reine!
Se plaît d'entretenir en nous l'illusion,
Nous lançant sur les pas de quelque vision,
Qui, dès que sur nos vœux notre main s'est fermée,
Nous glisse entre les doigts et s'échappe en fumée.
Oh! moi, j'ai repoussé le décevant miroir
Où tes yeux poursuivaient un impossible espoir;
Et, toujours prévoyant la minute fatale,
Dix ans, j'ai coudoyé la Terreur au front pâle,
Qui, tout bas, me disait, soufflant sur l'avenir :
« Égysthe, Troie est prise!... Égysthe, il va venir! »
Et, tout à l'heure encor, tandis que, taciturne,
Aux bleuâtres lueurs de la lampe nocturne,

Le menton dans la main, sur un genou dressé,
Je comptais les soupirs de ton cœur oppressé,
Qui donc a, le premier, vu, l'angoisse dans l'âme,
Briller sur l'Arachné le panache de flamme,
Et le premier encore, en tremblant, entendu
Les joyeuses clameurs du vieillard éperdu?
Moi! héraut de malheur, dont la voix haletante,
Réveillant du retour la douloureuse attente,
Écho fatal, a dit et toujours redira :
« Point de bonheur pour nous tant qu'Atride vivra! »

CLYTEMNESTRE.

Égysthe, ce n'est point un homme habile et sage,
Celui qui prend le masque, ainsi, pour le visage,
Et qui, sachant le cœur plus que la mer profond,
S'arrête à la surface au lieu d'aller au fond.
Oh! si, pour y chercher les tourments que je souffre,
Tu plongeais dans ce cœur ainsi que dans un gouffre,
Pour avoir entrevu cet effrayant séjour,
Tu reviendrais plus pâle et plus tremblant au jour
Que celui dont Charybde avait fait sa victime,
Et qui, l'ayant sondé, sort vivant de l'abîme.
Non, je n'ai point perdu dans des lointains obscurs
Le vengeur qui revient à pas tardifs mais sûrs.
Le jour, dans ma mémoire il habite sans trêve.
La nuit vient : menaçant, il entre dans mon rêve.
De son manteau pourpré l'aurore se revêt:
J'ouvre des yeux craintifs... il est à mon chevet!
Et, si du coup mortel la première je tombe,
J'ai peur de le sentir se coucher dans ma tombe.
Oh! Clytemnestre autant qu'Égysthe se souvient...
Maintenant, réponds-moi : qu'allons-nous faire? Il vient!

ÉGYSTHE.

Avant de décider, reine, il faut que je sache
Si tu veux accomplir à nous deux une tâche
Trop pesante à moi seul, mais qui s'allégera
Dès lors que Clytemnestre avec moi s'unira.
Réponds-moi seulement, et sur ce point j'insiste.
Es-tu femme d'Atride ou maîtresse d'Égysthe?
Voilà, pour le dessein que je vais concevoir,
Ce qu'il est, avant tout, important de savoir.

CLYTEMNESTRE.

Ce qu'on peut accomplir avec des mains de femme,
Égysthe, je le jure... œuvre pie... œuvre infâme,
M'appuyant à ton bras, oui, je l'accomplirai!
Trace-moi le chemin... Marche, et je te suivrai.

ÉGYSTHE.

Eh bien, il faut tromper son amour confiante;
Te montrer à ses yeux joyeuse, impatiente;
Faire ouvrir, appelant esclave et serviteur,
Les portes du palais au roi triomphateur;
Étendre sous ses pas les tapis de Phalère,
Pour que son pied vainqueur ne touche pas la terre;
Et, l'enlaçant des bras ainsi que d'un réseau,
Faire plier le chêne au baiser du roseau!
Si fort qu'il se défie, en son humeur farouche,
Il faudra qu'à la fin il se baigne et se couche.
Alors, lui désarmé, soit au lit, soit au bain,
Avec le poignard thrace ou le glaive thébain,
La mort saura, crois-moi, plus sûre étant plus lente,
S'ouvrir jusqu'à son cœur une route sanglante;
Et, s'il sort du tombeau, spectre, après l'action,
On l'y fera rentrer par l'expiation.

CLYTEMNESTRE.

Oh! le moyen est sombre et fatal... Mais n'importe!
Qu'il vienne, et j'ouvrirai moi-même cette porte.
Qu'il vienne, et j'étendrai la pourpre sous ses pas.
Qu'il vienne, et je saurai, joyeuse entre ses bras,
Accueillant son retour d'un baiser adultère,
Forcer mon front à rire et ma bouche à se taire.

ÉGYSTHE.

Bien!... Alors, tout est dit. Atride peut venir.
Avant que Némésis lui dise de punir,
L'ombre du roi des rois, sur les rivages sombres,
De Thyeste et d'Atrée aura revu les ombres.
Je te quitte, et demeure à quelques pas d'ici...
Mais appelle, et la Mort répondra: « Me voici! »

SCÈNE III

CLYTEMNESTRE, LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

CLYTEMNESTRE.

Vieillards qui présidez aux fêtes de la gloire,
Ceignez-vous du laurier, symbole de victoire.
Convoquez vos enfants, vos femmes et vos sœurs;
Car les dieux ont puni les Troyens ravisseurs,
Et Troie a, par la brèche ouverte en ses murailles,
Senti le fer vainqueur déchirer ses entrailles.

LE CHŒUR.

O reine, que dis-tu?

CLYTEMNESTRE.

Vieillards, je dis au jour
Qui doit, de mon époux éclairant le retour,
Voir enfin expirer l'absence douloureuse :
« Jour! sois le fils heureux de cette nuit heureuse! »

LE CHŒUR.

N'es-tu pas le jouet d'un présage qui ment?
O reine! qui t'a dit ce grand événement?
Crains de te confier aux promesses d'un songe.

CLYTEMNESTRE.

Non! je le tiens des dieux ennemis du mensonge.
Sur le mont Arachné, vois l'ardent tourbillon :
Il devait s'allumer quand la forte Ilion,
Tombée aux mains des Grecs, gigantesque décombre,
De l'herbe sur son front sentirait flotter l'ombre.
Or, ce feu qui vers nous accourt d'un pied léger,
Tu le vois, c'est Vulcain, le divin messager,
Qui, de l'Ida parti, des mers franchit l'abîme,
Et jusqu'à l'Arachné bondit de cime en cime!
Maintenant, espérons que les vainqueurs chez nous
Ne rentrent point chargés du céleste courroux;
Qu'ils ont, pieux soldats, dans la ville abattue,
De la sainte Clémence honoré la statue.
Sinon, malheur sur eux!... Je ne répondrais pas
Que le deuil et la mort ne marchent sur leurs pas!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Reine voici venir de plus sûres nouvelles :

De l'aigle la victoire a les puissantes ailes;
D'un pas pressé vers nous s'avance un inconnu.

CLYTEMNESTRE.

Si tu viens de la part des dieux, sois bienvenu.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TALTHYBIUS.

TALTHYBIUS.

Sainte terre d'Argos, terre de la patrie!
Laisse-moi t'embrasser, ô ma mère chérie!

(Il baise la terre.)

Enfin, après dix ans écoulés loin de toi,
Mes vœux sont exaucés : je te touche et te voi!
Non ! je n'espérais plus, Argos, ô terre sainte!
Presser ton sol sacré de cette douce étreinte,
Et, dans ces lieux si chers, sous ton soleil si beau,
Près des aïeux, un jour retrouver mon tombeau.

(Se relevant.)

Salut, ô mon pays !... Salut, nuit bien-aimée !
Sombre voûte du ciel, de tant de feux semée!
Dieu vainqueur de Python... Dieu terrible, salut !
A tes traits trop longtemps les Grecs servant de but,
Ont, dressant des bûchers sur les bords du Scamandre,
De leurs meilleurs soldats au vent jeté la cendre.
Apollon, dieu du jour, dieu protecteur d'Hector,
Que tes traits courroucés rentrent au carquois d'or,
Et nous te bâtirons, sur les bords du Permesse,
Quelque temple aussi beau que celui de Lyrmesse.

CLYTEMNESTRE.

Maintenant, étranger, dis-nous quel est ton nom.

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius, héraut d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE.

Talthybius !

TALTHYBIUS.

Dix ans de fatigue et de peine
M'ont-ils fait à ce point méconnaissable, ô reine!

Que ton regard hésite, inquiet et jaloux,
A retrouver en moi l'ami de ton époux?

CLYTEMNESTRE.

Talthybius, salut!

TALTHYBIUS.

De bien peu je précède
Celui devant lequel tout s'incline et tout cède.
O palais de nos rois! toits bien-aimés! autels
Que l'hospitalité rend chers aux immortels!
Sur son char de combat le vainqueur va paraître.
Après sa longue absence, accueillez bien le maître.
Nul n'a mieux mérité ce triomphant accueil,
Que l'implacable chef qui mit Troie au cercueil,
Et qui, foulant aux pieds sa splendeur disparue,
Où s'élevaient ses murs fit passer la charrue.

PREMIER VIEILLARD.

O frère, que les dieux bénissent ton retour!

TALTHYBIUS.

Ils l'ont béni. Je puis maintenant, à mon tour,
Lorsque j'aurai revu celui-là qui m'envoie,
Fermer les yeux, amis, et mourir avec joie!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Ainsi donc, loin de nous, loin du pays, ton cœur
Souffrit cruellement de l'absence... ô vainqueur!

TALTHYRIUS.

Oui; mais avec ses maux j'appris ses tristes charmes,
Et que l'œil, au retour, a de bien douces larmes.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Ainsi donc, ce doux mal vous tourmentait aussi,
Et vous pleuriez, là-bas, qui vous pleurait ici!

TALTHYBIUS.

Amis, nous poursuivions notre route inquiète,
Le cœur plein de regrets du cœur qui nous regrette.

PREMIER VIEILLARD.

Et nous, nous nous disions dans nos vœux attristés :
« Reverrons-nous jamais ceux qui nous ont quittés? »

TALTHYBIUS.

Et vous ne saviez pas cependant nos souffrances,
Ce qu'à chaque buisson on laisse d'espérances,
Quand il faut, entraîné par un destin fatal,
Pour le sol étranger quitter le sol natal.

Vous ignoriez les pleurs inondant la paupière
De l'œil désespéré qui regarde en arrière,
Et combien l'âme émue hésite à s'affermir
Quand pas un jour passé ne passe sans gémir.
Vous ne connaissiez pas nos couches arrosées
Par l'humide contact des nocturnes rosées,
Les neiges de l'Ida nous soufflant ces hivers
Où les oiseaux, gelés, tombent du haut des airs,
Et ces chaleurs d'été qui font les cœurs débiles,
Les blés sans mouvement et les mers immobiles ;
Ces maux si grands enfin, que, pour les ressentir,
Les morts de leurs tombeaux n'oseraient pas sortir !
Mais à quoi bon fouler du pied de la pensée,
La route qu'autrefois la douleur a tracée ?
Aujourd'hui, rien n'est plus de ces mortels ennuis...
Nous aurons de beaux jours et de plus belles nuits...
Nous qui venons chercher, de nos baisers jalouses,
Au seuil de nos maisons, nos sœurs et nos épouses.

PREMIER VIEILLARD.

Oui, chers enfants d'Argos, aux exploits vénérés,
Vos épouses, vos sœurs, vous les retrouverez !
Et le courroux des dieux vous vengera de celles
Qui n'auront point gardé les saintes étincelles
De ce feu, par l'amour où l'hymen apporté
Sur l'autel de Junon, la chaste déité !

CLYTEMNESTRE.

Argiens, que je sois la première punie,
A mon illustre époux si, cessant d'être unie,
J'ai, même dans la nuit, mère de la terreur,
Commis d'un songe impur l'involontaire erreur !
Vous m'êtes tous témoins, Argiens, qu'au contraire,
Pour désarmer des dieux la terrible colère,
Fatiguant leurs autels d'un hommage incessant,
J'ai brûlé les parfums et répandu le sang...
Et maintenant encor, si ma course empressée,
Au-devant de ses pas ne s'est point élancée,
Ou si mon œil, dix ans de larmes obscurci,
Pour le revoir plus tôt ne l'attend pas ici,
C'est que, dans le palais où je rentre joyeuse,
Je dois tout préparer, épouse glorieuse,
Pour faire à ce vainqueur, qui revient aujourd'hui,

Une réception qui soit digne de lui...
Héraut, retourne donc vers celui qui t'envoie;
Dis-lui qu'il peut venir, et trouvera la joie,
Sous les traits d'une épouse, au bout de son chemin,
Avec des fleurs au front et des fleurs dans la main.

SCÈNE V

LES MÊMES, hors CLYTEMNESTRE.

TALTHYBIUS, à Clytemnestre, qui rentre au palais.

Je t'obéis... Et vous, quelques instants encore,
Frères, restez ici; car, devançant l'aurore,
Atride va venir, désireux de revoir
Ce palais qu'il avait perdu, même en espoir.

SCÈNE VI

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

PREMIER VIEILLARD.

Ainsi donc, dieux vengeurs, parce qu'un soir Hélène
A, sous d'autres regards que ceux de son époux,
Parjure, dénoué sa ceinture de laine,
Et sur la mer complice a vogué loin de nous;

Parce que, trahissant une paix séculaire,
Pâris souilla d'un rapt le toit de Ménélas,
La Grèce sur l'Asie a, versant sa colère,
Poussé mille vaisseaux et cent mille soldats.

O vieux Priam! quand, plein d'une adultère joie,
Ton fils te ramenait la fatale beauté,
Que n'as-tu refusé les murailles de Troie
A ce violateur de l'hospitalité!

Un homme a, d'une main en désastres fertile,
Pris un jeune lion aux souples mouvements,
Que sa mère, exhalant une plainte inutile,
Redemande au désert par ses rugissements.

Il l'a comme un trésor de jeunesse et de grâce,
Dans sa douce maison apporté sans retards,
Et son hôte, d'abord, oublieux de sa race,
Joue avec les enfants, caresse les vieillards.

Mais, chaque jour, voilà qu'il devient redoutable,
Et que, par son instinct, par le meurtre guidé,
S'échappant, une nuit, il entre dans l'étable,
Et prépare un festin que nul n'a commandé;

Si bien qu'à son retour, l'aurore vigilante
Montre au maître l'objet d'un éternel remord...
Hélas! autant valait qu'en la maison sanglante
Il eût fait élever un prêtre de la mort.

C'est ainsi qu'en tes murs, ô Troie! un jour, sans voiles,
Pénétra cette Hélène... hélas! si douce à voir!
Ses yeux étincelaient, pareils à deux étoiles
Que fait trembler la mer en son mouvant miroir.

Dans son corps gracieux tout était harmonie,
Et chacun, la voyant, demandait, à son tour,
Quel rivage embaumé de la molle Ionie
Avait donné naissance à cette fleur d'amour?

Et cependant, un soir, à cette fleur, dans l'ombre,
Un peuple tout entier respira le trépas;
Et, pareille au lion, beauté fatale et sombre,
Tu marquas dans le sang la trace de tes pas.

(On entend la trompette,)

Mais, par sa voix de cuivre, écoutez la fanfare
Nous annonçant Atride et les vainqueurs joyeux;
Au sommet de ce mont, tu peux t'éteindre, ô phare,
Car le soleil d'Argos va paraître à nos yeux.

SCÈNE VII

LES MÊMES, AGAMENNON, sur son char, avec CASSANDRE; devant le char, TALTHYBIUS, TROMPETTES, ESCORTE, etc.

TALTHYBIUS.

Honneur au roi des rois !

PREMIER VIEILLARD.

O destructeur de Troie !
Frère de Ménélas ! roi d'Argos !... de quel nom,
Pour honorer ta gloire et dire notre joie,
Faut-il te saluer, illustre Agamemnon ?

Alors que, sur tes pas entraînant une armée,
Suivi des Argiens, tu partis sans remord,
O roi ! je t'avouerai que mon âme alarmée
Te blâma d'entraîner nos enfants à la mort.

Mais, aujourd'hui, voilà qu'au retour des batailles,
Tu rentres au bercail tes troupeaux triomphants;
Le bonheur avec toi rentre dans nos murailles,
Sois donc le bienvenu, pasteur de nos enfants !

AGAMEMNON.

A toi d'abord, Argos, nos vœux et notre hommage;
Puis laissez-nous ensuite honorer votre image,
Dieux justes, dieux vengeurs, qui mîtes, en passant.
Dans l'urne de la mort le suffrage du sang.
Ilion a vécu. Sur ses vastes décombres,
La fumée aujourd'hui monte en spirales sombres.
Et le monstre argien, de son cheval sorti,
A, roi, peuple, remparts, maisons, tout englouti.
Aux immortels, selon une sainte habitude,
Je devais avant tout, adresser ce prélude;
Puis, ramenant du ciel ici-bas mon regard,
Te dire : Après les dieux, honneur à toi, vieillard !
Car les dieux, de leurs dons à tous faisant largesse,
Sous les cheveux blanchis ont placé la sagesse;
Comme ils ont, des vieux ans préparant la rigueur,
Mis sous les cheveux noirs la force et la vigueur.
Quant au nom dont tu dois saluer ma rentrée,

O vieillard, nomme-moi simplement fils d'Atrée.
Des œuvres du destin instruments glorieux,
Les rois ont le labeur; le triomphe est aux dieux!
Et maintenant, vieillard, tu comprends, je l'espère,
Que le prince est époux, que le guerrier est père,
Et que, vainqueur du sort, après tant de défis,
Il aspire à revoir son épouse et son fils.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE, avec des fleurs sur la tête et dans la main; elle est suivie d'ÉLECTRE et d'ORESTE, qui s'arrêtent sur les marches du palais; derrière eux sont LES FEMMES DE CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

O maître! à tes genoux tu vois d'abord l'épouse.

(Au Peuple.)

Ne vous étonnez pas que mon amour jalouse,
Trouvant à se produire après tant de retards,
Éclate devant vous, femmes, soldats, vieillards.
On se quitte, et l'absence à deux cœurs est funeste;
Mais les maux du départ sont pour le cœur qui reste.
Oh! oui, c'est un malheur qui trouble la raison
De la femme qui vit seule dans sa maison,
De songer à l'époux dont la main imprudente
Pousse le char d'airain dans la mêlée ardente.
Pendant mes tristes jours et mes plus tristes nuits,
Combien de noirs propos et de sinistres bruits
Sont venus, me faisant une incessante veille,
Grossis par la distance, assourdir mon oreille!
Si ton corps eût été d'autant de coups percé,
Que de fois on t'a dit mortellement blessé!
Ton corps, Agamemnon, compterait plus d'entailles
Qu'au filet d'un pêcheur on ne compte de mailles.
A force de souffrance impuissante à souffrir,
J'ai souvent, cher époux, essayé de mourir;
Mais toujours quelque main, s'étendant éperdue,
Dénoua le lien où j'étais suspendue.
Enfin, j'ai tant veillé ces absentes lueurs,
Qu'en mes yeux l'insomnie a desséché les pleurs.

Si parfois je cédais à des sommeils funèbres,
Alors un moucheron, perdu dans les ténèbres,
De son vol bourdonnant rayant l'obscurité,
Suffisait à rouvrir mon œil épouvanté;
Et, quand je m'éveillais, sur moi fondaient sans trêves
Plus de spectres hideux que jamais pour ses rêves
N'en chassa de l'enfer, sous le fouet du remord,
Le sommeil, fils de l'ombre et frère de la mort.
Mais enfin le voilà, cet époux secourable!
Il est pour moi ce qu'est le berger pour l'étable,
L'ancre pour le vaisseau, le pilier souverain
Pour le palais de marbre ou le temple d'airain;
Ce qu'est, vu sous l'éclair de la tempête sombre,
Le rivage sauveur pour le marin qui sombre,
Et la source d'eau vive, au murmurant concert,
Pour l'Africain perdu dans son brûlant désert.
Descends donc maintenant de ton char de victoire,
Mon maître, mon époux, mon souverain, ma gloire!
Mais garde de poser dans ce poudreux sillon
Le pied qui renversa la puissante Ilion.
Regarde! j'ai tracé la triomphale voie
Que doit suivre, en rentrant au séjour de la joie,
Sans qu'il touche le sol, le chef victorieux
Dont le fer a, là-bas, heurté le fer des dieux!

AGAMEMNON.

O reine! tu m'as fait, dans ta reconnaissance,
Un discours mesuré sur mes dix ans d'absence.
Je l'ai, fleuve de mots, laissé suivre son cours;
J'ignorais que le cœur fît de si longs discours.
Sœur d'Hélène, dis-moi, méconnaissant mon âme,
Pourquoi donc me traiter comme on traite une femme?
Pourquoi donc m'accueillir de clameurs et de cris,
Comme ces rois de Thrace, objets de nos mépris?
Ces tissus étendus par toi sur mon passage
Me feraient refuser le titre d'homme sage
Par ceux qui me verraient, d'un regard envieux,
Fouler la pourpre et l'or réservés aux seuls dieux.
Pour moi, je n'oserais poser un pied profane
Sur ces riches tapis que ma raison condamne;
Au milieu du triomphe un cœur humble et sans fiel
Est le plus noble don que nous fasse le ciel.

Je suis heureux, dis-tu ? Femme, l'aurore éveille
Bien peu de lendemains modelés sur la veille.
Celui-là seul est fils de la prospérité,
Qui ferme en souriant l'œil pour l'éternité,
Et qui, sur son tombeau, de roses couronnées,
Joyeuses, voit passer ses dernières journées.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! mon noble époux se refuse à mes vœux ?

AGAMEMNON.

Les dieux ne veulent pas, femme, ce que tu veux.

CLYTEMNESTRE.

Des hommes, non des dieux, Atride craint le blâme.

AGAMEMNON.

Qu'importe, s'il agit avec sagesse, ô femme !

CLYTEMNESTRE, s'agenouillant.

Clytemnestre pourtant, dans le fond de son cœur,
Avait juré de vaincre aujourd'hui le vainqueur.
Doit-elle voir, en vain devant lui prosternée,
Son époux repousser sa prière obstinée ?

AGAMEMNON.

Non, puisque tu le veux, je fais selon ton gré ;
Mais sur la pourpre au moins pieds nus je marcherai,
De peur que le contact d'une poussière immonde
Ne souille la couleur, chère aux maîtres du monde.

(Un Esclave lui détache ses brodequins.)

En échange, à ton tour, reçois avec bonté

(Montrant Cassandre.)

Sous le toit conjugal, cette sombre beauté,
Fleur de captivité dans le butin choisie ;
C'est la fille des rois qui regnaient sur l'Asie,
L'accueillir doucement sera d'un cœur pieux ;
Honorons le malheur, le malheur vient des dieux !

(Il descend du char.)

Et maintenant marchons, ô femme au cœur superbe !
Sur ce riche tapis comme un pâtre sur l'herbe ;
Et permette le ciel que jamais nous n'ayons
A rendre compte au sort de nos profusions !

CLYTEMNESTRE.

Bon ! nous avons la mer, inépuisable plaine
Que laboure le vent de sa puissante haleine,

Et qui garde aux plongeurs, dans ses gouffres ouverts,
Cette pourpre dont Tyr enrichit l'univers.
Oh! combien de tissus d'une valeur semblable
J'eusse mis sous les pieds du dernier misérable,
Si l'oracle, accueillant les vœux de mon amour,
Eût à ce faible prix annoncé ton retour!
Tant que vit la racine, errante sous la mousse,
De l'arbre aux mille bras le feuillage repousse,
Et son ombre, au retour de la chaude saison,
Des feux du chien céleste abrite la maison.
Eh bien, tant que vivra le roi, l'époux, le père,
Ce palais, grâce aux dieux, triomphant et prospère,
Jamais, pareil à l'arbre, épanchant son trésor,
Ne craindra d'épuiser sa pourpre ni son or.

(Arrivés sur les marches du palais, ils trouvent Électre et Oreste, qui, à l'approche d'Agamemnon, s'agenouillent.)

AGAMEMNON.

Quels sont ces deux enfants? sont-ils de la famille?

CLYTEMNESTRE.

Regarde; celle-ci, c'est Électre...

AGAMENNON.

Ma fille!

CLYTEMNESTRE.

Ta fille!... Elle eut sept ans le jour de ton départ.

ÉLECTRE.

Mon père de son cœur m'a-t-il fait une part?

AGAMEMNON, la relevant et l'embrassant.

Le ciel te garde, enfant, de tout destin funeste!

(Montrant le Garçon.)

Celui-ci, quel est-il?

CLYTEMNESTRE.

Celui-ci, c'est Oreste,
Qu'en partant tu laissas vagissant au berceau.

ORESTE, baisant la main de son père.

Fils des dieux, bénis-moi!

AGAMEMNON.

Grandis, frêle arbrisseau!
Et puisses-tu, plus tard, sous ta vaste ramure
Abriter ton pays comme sous une armure!
Entrons.

(Il entre avec les deux enfants.)

CLYTEMNESTRE, sur le seuil.

En ce palais, Cassandre, entre avec nous.
Le malheur fait plier les plus fermes genoux.
Hercule, nous dit-on, fût vendu comme esclave :
Sage qui se soumet aux dieux, fou qui les brave !
Quand la nécessité, cette fille d'enfer,
Fait sur notre destin peser sa main de fer,
Et rejette les rois dans la commune tourbe,
Il faut bien qu'au niveau du sort le front se courbe.
Viens donc, je te promets, pour calmer ton effroi,
Les égards qui sont dus à la fille d'un roi.

DEUXIÈME VIEILLARD, à Cassandre.

Pourquoi ne suis-tu pas la reine qui t'invite?
Comptes-tu dans ce char demeurer à jamais?
Descends, Cassandre, ou crains que ton refus n'irrite
Celle qui de ton sort dispose désormais.

CLYTEMNESTRE.

Si sa langue n'est point cette langue inconnue,
Que parle l'hirondelle en traversant la nue,
Ma voix vaincra son cœur trop pressé de haïr,
Et la sage raison lui dira d'obéir.

PREMIER VIEILLARD.

Femme, tu ne pouvais, dans ton destin funeste,
Espérer, sans avoir perdu toute raison,
Un sort pareil au sort que la mère d'Oreste
Parmi ses serviteurs t'offre dans sa maison.

CLYTEMNESTRE.

Laissez !... à s'apaiser sa haine sera lente,
Et ce n'est que couvert d'une écume sanglante,
Je le vois... que, plus tard, son orgueil irrité
Saura porter le frein de la captivité.

(Elle rentre.)

SCÈNE IX

LE CHŒUR DES VIEILLARDS, CASSANDRE.

PREMIER VIEILLARD.

La reine avait raison... A nôtre doux langage

Étrangère, sans doute, elle ne comprend rien.
Voyez! dirait-on pas quelque bête sauvage
Que vient de prendre au piége un chasseur argien?

CASSANDRE.

Apollon!

PREMIER VIEILLARD.

Elle parle!

CASSANDRE.

Apollon! grâce! grâce!
J'espérais qu'à la fin ta vengeance était lasse!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Écoutez! elle invoque Apollon, dieu du jour.

CASSANDRE.

Apollon, si je t'ai refusé mon amour,
Punissant mes dédains par la flamme et l'épée,
Ne m'as-tu pas assez cruellement frappée?

DEUXIÈME VIEILLARD.

Oui, femme, nous savions que tes puissants attraits
Avaient soumis le dieu qui lance au loin les traits.

CASSANDRE.

Oh! je croyais, voyant Ilion qui succombe,
Voyant mon frère mort, mon père dans la tombe,
Je croyais que ta haine, adoucie à mes pleurs,
Ne me pousserait pas vers de nouveaux malheurs,
Et j'espérais qu'enfin ta clémence tardive
S'attendrirait aux cris de Cassandre captive.

PREMIER VIEILLARD.

Ne vous semble-t-il pas qu'elle résiste en vain,
Et que son front pâlit sous le souffle divin!

CASSANDRE.

Destin, qui m'as de Troie en ces lieux amenée,
A de pires douleurs suis-je encor condamnée?

LE CHŒUR.

Tu vois donc le malheur qui point à l'horizon?

CASSANDRE.

O sinistre retour! ô fatale maison!
Murs humides de pleurs, terre de sang couverte!
Enfants en deuil, époux égorgé, tombe ouverte!...
Forfait qui dans Argos n'a pas vu son pareil,
Depuis l'heure où, d'effroi, recula le soleil!

LE CHŒUR.

Voyez, son dieu l'entraîne; en vain elle résiste :
Comme un chien, elle suit quelque meurtre à la piste.

CASSANDRE.

Regardez avec moi dans l'avenir sanglant,
Vers l'astre qui déjà se lève étincelant.
Un nuage s'avance aux flancs chargés d'orage;
Quel est le vent fatal qui pousse le nuage?
Sur l'azur qu'il ternit, à l'Océan pareil,
Il roule menaçant au-devant du soleil...
C'est la mort, océan à la sombre marée,
Qui vient de ses flots noirs battre le seuil d'Atrée!

DEUXIÈME VIEILLARD.

La mort? Explique-toi: qui, victime du sort,
Dans ce palais maudit est donc mûr pour la mort?

PREMIER VIEILLARD.

Achève, et que l'oracle, au travers de son voile,
Brille, comme à travers la nuit brille l'étoile.

CASSANDRE.

O parricide épouse, elle va l'achever,
Ce crime que son âme à peine osait rêver.
Elle va, secondant son complice farouche,
Frapper l'époux divin, maître et roi de sa couche...
Elle va... Dieux puissants, ayez pitié de nous!...
Tenez, voyez les coups qui succèdent aux coups.
Et vous, dieux ennemis des enfants de Tantale,
Poussez le cri joyeux, voici l'heure fatale.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Femme, quels sont ces dieux avides de malheurs,
Que nous les désarmions par nos cris et nos pleurs?
Ta parole de mort, d'effroi glaçant mon âme,
Est entrée en mon cœur comme une froide lame.

CASSANDRE.

Voyez-vous ces enfants sortant de leurs tombeaux?
Dans leurs mains, de leur chair ils portent les lambeaux.
Les reconnaissez-vous à leur pâleur funeste?
Ce sont les deux enfants d'Érope et de Thyeste.
Le père, en un supplice à jamais renaissant,
Croit qu'il mange leurs chairs, rêve qu'il boit leur sang.
Convives obligés de la sanglante fête,
Ils viennent assister au festin qui s'apprête,

Et, sombres envoyés de l'abîme sans nom,
Voir couler à son tour le sang d'Agamemnon!
Ah! tu vas donc savoir, destructeur de Pergame,
Ce que les longs discours et les pleurs d'une femme
Cachent, en s'abritant sous de tendres regards,
De menaces de meurtre et de coups de poignards.
Je sais bien qu'à ma suite, ô peuple qui m'écoute,
Un dieu dans sa vengeance a répandu le doute;
Mais, demain, à l'aspect des morts, tu t'écrieras:
« Tes oracles, Cassandre, étaient trop vrais, hélas! »

PREMIER VIEILLARD.

O femme! comment donc penses-tu que l'on croie
Qu'Atride, en ce moment doublement solennel,
Le jour même où vainqueur il arrive de Troie,
Va rencontrer la mort au foyer paternel?

CASSANDRE.

Et la mort cependant est là, voilée et sombre!
Prête à frapper, sa faux étincelle dans l'ombre.
Devant ce crime impie, oh! voilez-vous, mes yeux!
Romps-toi, sceptre augural, présent fatal des dieux!
Fatidique manteau, pythique bandelette,
Glissez de mon épaule et tombez de ma tête!
Peuple, sauve ton roi, ton roi marche au trépas.
A quoi me servez-vous, puisqu'on ne vous croit pas?
Pourquoi me croirait-on, en effet, à cette heure,
Puisque, quand j'habitais ma royale demeure,
Les Troyens m'appelaient, à mes oracles sourds,
Vagabonde et menteuse au coin des carrefours?
Entrons... Mais non, jamais je n'aurai ce courage.
Oh! ce palais respire une odeur de carnage!
Peuple, il est temps encore, on va tuer ton roi;
Les assassins sont là, sauve-le, sauve-moi!

DEUXIÈME VIEILLARD.

Serais-tu donc pareille au blanc oiseau des rives
Qui prêta son plumage au plus puissant des dieux,
Et qui, près de mourir, par des notes plaintives,
A la terre qu'il fuit adresse ses adieux?

CASSANDRE.

Oh! trop heureux le sort du cygne au blanc plumage!
Que n'en ai-je reçu l'harmonieux langage,
Qui fait dire à la terre écoutant son accord:

« Un cygne va mourir ! ô mort ! cruelle mort !... »
Mais, moi, je descendrai muette dans la tombe,
Sans qu'un soupir s'exhale ou qu'une larme tombe,
Sans que dise un ami prêt à me secourir :
« Fleur, pourquoi te faner ? vierge, pourquoi mourir ? »
Adieu, beau Simoïs... Adieu, divin Scamandre !
Vous ne reverrez plus votre chère Cassandre,
Dont l'enfance a grandi sur vos bords bien-aimés...
Adieu, flots transparents, rivages embaumés !...
Combien de fois, courant par vos vertes prairies,
Guidant l'essaim joyeux des blanches théories,
J'ai, sur le frais tapis aux brillantes couleurs,
Fait la douce moisson de vos plus belles fleurs !
Hélas ! avant demain, j'irai, sombre visite,
Cueillir le pavot noir sur les bords du Cocyte...
Et le sort rigoureux, de Cassandre jaloux,
M'ôte jusqu'au bonheur de mourir près de vous !...

(Elle fait un dernier geste de supplication.)

PREMIER VIEILLARD.

Peuple, n'écoute pas cette femme... Elle est folle...

CASSANDRE.

Attendez, je veux dire encore une parole ;
Je veux quelques instants sur moi pleurer encor.
Soleil, astre divin, archer aux flèches d'or,
Par tes rayons sacrés, par ta douce lumière,
Que ne reverra plus ma mourante paupière,
Soleil, je t'en conjure à genoux, l'œil en pleurs,
Soleil, fais-leur payer ma dette de douleurs ;
Fais qu'ils portent envie à mon destin funeste !
Fais... O terreur !... je vois son propre fils... Oreste,
Oreste qui, sauvé par sa sœur dans la nuit,
Revient, pareil au tigre, en rampant et sans bruit !
Et, de sa feinte mort dévoilant le mystère,
Frappe du même coup son tyran !... et sa mère !...
Merci, rayon divin qui luit sur l'avenir !
Maintenant, je suis prête, et la mort peut venir !...

DEUXIÈME VIEILLARD.

Mais, alors, si tu sais ta prochaine disgrâce,
Comment ne fuis-tu pas le sort qui te menace ?

CASSANDRE.

Si l'heure est arrivée, on ne fuit pas son sort,

Et nul n'a de sursis quand le juge est la mort!
Marchons donc à l'autel... Puisse au moins être ferme
La main que les trois sœurs chargent de mettre un terme
A des jours dont l'enfer alluma le flambeau!
Ouvrez vos deux battants, portes de mon tombeau!...

(Elle rentre.)

SCÈNE X

LE CHŒUR DES VIEILLARDS.

PREMIER VIEILLARD.

Amis, n'écoutez pas la sombre prophétie
De celle dont les dieux ont troublé la raison.
Tout oracle est menteur, et la seule Pythie
Rend au mont Delphien, les decrets d'Apollon.
Et vous que du retour presse la douce étreinte,
Vous, citoyens, soumis à de vulgaires lois,
Attendus sans remords, rentrez chez vous sans crainte.
Heureux mortels, ô vous qui n'êtes pas des rois !
Quant à nous, nous restons ! la vieillesse est craintive;
Et nous voulons, demain, les premiers, au réveil,
Reconnaissant l'erreur de la pâle captive,
Ensemble saluer Atride et le soleil.

(Les Soldats, les Femmes et les Enfants sortent; les Vieillards se groupent au fond.)

SCÈNE XI

LE CHŒUR, au fond; CLYTEMNESTRE, puis ÉGYSTHE.

CLYTEMNESTRE, apparaissant à la porte.

Égysthe!

(Elle descend deux marches.)

Égysthe!

(Elle descend deux autres marches.)

Égysthe !

ÉGYSTHE.

Eh bien ?

CLYTEMNESTRE.

Il dort !

ÉGYSTHE.

C'est l'heure!

CLYTEMNESTRE.

Égysthe, faut-il donc absolument qu'il meure?

ÉGYSTHE.

Je croyais le projet entre nous arrêté,
Et que sa mort était une nécessité?

CLYTEMNESTRE.

Je le pensais aussi, mais pendant son absence...
Lui de retour, j'hésite...

ÉGYSTHE.

Admirable puissance
D'un amour mal éteint qui renaît et, vainqueur,
Reprend les premiers droits qu'il avait sur un cœur!

CLYTEMNESTRE.

Oh! tu sais bien, complice et fauteur de mon crime,
Que dix ans ont creusé l'infranchissable abîme
Qui sépare à jamais notre amour de ses droits,
Le passé du présent, aujourd'hui d'autrefois...
Ne perdons point le temps sur une fausse trace,
Et, fermes, regardons le destin face à face.
Nous avons deux moyens de conjurer le sort...

ÉGYSTHE.

Ces moyens, quels sont-ils?

CLYTEMNESTRE.

Notre fuite ou sa mort...
Pouvons-nous fuir?

ÉGYSTHE.

Fuyons... Mais sur nos pas la Grèce
Va, pareille à la meute ardente et vengeresse
Qui suit le cerf blessé, par les monts, par les eaux,
Sur nos traces lancer et soldats et vaisseaux.
Quel prince après Priam, quelle ville après Troie,
Osera, réponds-moi, lui dérober sa proie,
Et dans ses murs croulants cacher au même prix
Cette nouvelle Hélène et ce nouveau Pâris?
Fuir! nous, fuir!... Insensée!... ô trois fois insensée
Est celle qui conçoit une telle pensée!

CLYTEMNESTRE.

C'est vrai... Fais-toi de bronze... abjure le remord...

Et tourne-toi, mon cœur, du côté de la mort...
Égysthe, je t'ai dit qu'il dormait... Entre et frappe !...

ÉGYSTHE.

Non, car c'est le moyen le plus sûr qu'il échappe.
Puis-je, moi que tout hait, tout dénonce, trahit,
Puis-je atteindre sa chambre, arriver à son lit,
Sans entendre dix fois jeter ce cri funeste :
« Prends-garde, Agamennon ; c'est le fils de Thyeste !... »

CLYTEMNESTRE.

Mais qui donc parviendra jusqu'à lui ?

ÉGYSTHE, regardant Clytemnestre.

Qui ?

CLYTEMNESTRE.

Terreur !
Ce n'est pas moi, j'espère ?

ÉGYSTHE.

Éphémère fureur !
Qui veut anéantir le monde et puis qui cède...

CLYTEMNESTRE.

Écoute... Tu m'as dit : « Suis-moi !... Je te précède !... »
Marche donc, je te suis... Mais seule ?... Oh ! non, jamais !...

ÉGYSTHE.

Sais-tu ce qui t'attend, cœur faible, désormais ?...
As-tu vu cette esclave en son char ramenée ?

CLYTEMNESTRE.

Cassandre ?

ÉGYSTHE.

C'est l'épouse à son lit destinée.

CLYTEMNESTRE.

Que m'importe ?

ÉGYSTHE.

En ce cas, n'en parlons plus ; c'est bien...

CLYTEMNESTRE.

Parlons-en, au contraire, et découvre un moyen
De rendre l'énergie à mon âme abattue.
Moi, jalouse ? Pas plus que la froide statue
Que je touche dans l'ombre en étendant la main.
L'injure qui m'attend cette nuit ou demain
Par mon indifférence est largement vengée ;
Si je l'aimais encore, il m'aurait outragée ;

Mais je ne l'aime plus. Ne sois donc pas surpris.
Que par le mépris seul je réponde au mépris.

ÉGYSTHE.

Puisque sans sourciller tu bois la coupe amère,
A défaut de l'épouse, essayons de la mère...

CLYTEMNESTRE.

Égysthe!

ÉGYSTHE.

Ah! la blessure est ouverte toujours,
N'est-ce pas?... Parlons donc d'elle, de tes amours,
De cette douce enfant, de cette Iphigénie,
Dont la Grèce pleura la cruelle agonie.
Quel âge était le sien?... Dis!... Seize ans?...

CLYTEMNESTRE.

Oh! douleur!

ÉGYSTHE.

La beauté sur son front éclatait dans sa fleur;
C'était de l'Argolide et l'orgueil et la joie !...
Mais il fallait du vent au destructeur de Troie...
Ce qu'ils vendent, hélas! les dieux le vendent cher.
On acheta du vent aux dépens de ta chair,
O femme! et vainement tu crias, éperdue :
« C'est ma fille! » Ta voix ne fut pas entendue.
Vainement, à l'autel te traînant à genoux,
Ta douleur adjura le père après l'époux,
Rien ne fit... Dans tes bras vainement enlacée,
T'offrant à tous les coups, tu la tenais pressée,
Le fer trouva son cœur, et son sang généreux...

CLYTEMNESTRE, rugissant.

Ah !...

ÉGYSTHE.

Tu rugis enfin, lionne!... C'est heureux !...

CLYTEMNESTRE.

Un poignard !

(Égysthe lui met un poignard dans la main.)

Ce n'est pas, dans sa douleur amère,
L'épouse qui te tue, Atride !... c'est la mère !...

(Elle entre.)

SCÈNE XII

ÉGYSTHE, puis CASSANDRE.

ÉGYSTHE.

O femme! va toujours, et nous verrons plus tard
De quel signe maudit est marqué ton poignard.
Il ne faillira point à ta main, je l'atteste;
Atride le connaît, c'est le fer de Thyeste...
Écoutons...

AGAMEMNON, dans le palais.

Ah!

CASSANDRE, dans le palais.

Malheur!

LE CHŒUR.

Quels cris!

AGAMEMNON.

Ah!

CASSANDRE, paraissant.

Du secours!

ÉGYSTHE, la frappant.

Demandes-en, Cassandre, à l'enfer, où tu cours.

(Il la frappe.)

CASSANDRE.

Je meurs!

(Elle rentre à reculons dans le palais. Égysthe l'y suit.)

LE CHŒUR.

Entendez-vous, amis, ce cri funeste?

ÉLECTRE, sur la terrasse et apportant le jeune Oreste.

Vieillards, au nom des dieux, vieillards, sauvez Oreste!

LE CHŒUR.

Atride?

ÉLECTRE.

Est mort!...

LE VIEILLARD.

Fuyons!

LE CHŒUR.

Par les dieux réservé,
Oreste vengera son père.

ÉLECTRE, tombant à genoux.

Il est sauvé!...

(Le théâtre s'ouvre et montre Agamemnon couché sur son lit un poignard dans la poitrine, Cassandre couchée sur les marches du lit, la tête fendue d'un coup de hache. Les deux assassins regardent, à moitié cachés par un rideau rouge.)

ACTE DEUXIÈME

ÉLECTRE

Même décoration qu'au premier acte. De plus, à gauche du spectateur, le tombeau d'Agamemnon.

SCÈNE PREMIÈRE

UN VIEILLARD, ORESTE, PYLADE.

Le Vieillard entre le premier; il fait signe à Oreste et à Pylade qu'ils peuvent s'approcher.

LE VIEILLARD.

O dernier rejeton du destructeur de Troie,
Les dieux m'ont donc gardé cette suprême joie
De ramener l'enfant sous mes yeux élevé
Au lieu même où, par moi, jadis il fut sauvé!
Ces murs sont ceux d'Argos; ce ruisseau qui serpente,
C'est l'Inachus; ce mont à la rapide pente,
C'est le mont Arachné; ce palais, c'est celui
Où nous devons rentrer inconnus aujourd'hui,
Pour accomplir des dieux l'arrêt vengeur et sombre.
Enfin, dans ce tombeau repose la grande ombre
De celui qui tomba sous de perfides coups.
Pylade, incline toi! — Fils d'Atride, à genoux!

ORESTE, debout et les mains au ciel.

O fils de Jupiter, messager des ténèbres,

Toi qui guides les morts dans les sentiers funèbres,
Et qui m'as en ces lieux fidèlement conduit
A travers les dangers inconnus de la nuit,
Mercure, jusqu'au bout couvre-moi de ton aile.
Tu me vois honorant la tombe paternelle ;
Mais, ce devoir rempli, fatal élu des dieux,
Tu me verras venger un forfait odieux.
Fais donc qu'Agamemnon sur sa couche de pierre
Rouvre, au son de ma voix, l'oreille et la paupière,
Et, tressaillant au pas du sombre voyageur,
Reconnaisse à la fois son fils et son vengeur !

(Il s'agenouille.)

Mon père, écoute-moi, regarde-moi. J'atteste
Que celui qui te parle à genoux, c'est Oreste!
Penché sur ton tombeau, je t'appelle, entends-moi,
Si les dieux de la mort ont suspendu la loi ;
Pour arriver au but, écoute ce qu'ordonne
Celui qui fait parler les chênes de Dodone :
« Oreste, m'a-t-il dit, si tu veux sûrement
Venger l'époux, punir et l'épouse et l'amant,
Ne prends contre ceux-là, que ton exil accuse,
Pour témoin que la nuit, pour appui que la ruse. »
Or, suivant en tout point l'oracle solennel,
Étranger, je reviens au foyer paternel,
Avec ces deux amis, chargés chacun du rôle
Que d'avance traça ma prudente parole.
Mon père, tu vas donc, dans le projet conçu,
Les voir agir tous deux selon l'ordre reçu ;
Leur œuvre, c'est la mienne ; à tous trois sois propice!
Et maintenant, au lieu du riche sacrifice
Que je voudrais t'offrir et t'offre par mes vœux,
Mon père, laisse-moi déposer ces cheveux,
Don le plus précieux, offrande la plus chère
Que puisse faire un fils à la tombe d'un père.

(Il coupe avec son poignard une boucle de cheveux à sa tête et la dépose sur le tombeau. — A Pylade et au Vieillard.)

Et vous qui de ce fils partagez les douleurs,
Joignez à ces cheveux vos cyprès et vos fleurs,
Afin que de chacun, l'ombre sévère et tendre
Reçoive le tribut qu'elle a le droit d'attendre !

ÉLECTRE, dans le palais.

Hélas! infortunée!

PYLADE.

Ami, n'entends-tu pas
Une voix qui se plaint?

ÉLECTRE.

Infortunée! hélas!

PYLADE.

Quelque nouveau malheur, dans la maison funeste,
Va-t-il donc s'éveiller pour ton retour, Oreste?

LE VIEILLARD.

Regarde!

SCÈNE II

ÉLECTRE paraît avec UN CHŒUR DE JEUNES FILLES; ORESTE, PYLADE et LE VIEILLARD, près du tombeau.

ÉLECTRE, sur les marches du palais.

Azur du ciel, air pur, feux de la nuit,
Hélas! combien de fois, quand s'endormait tout bruit,
Avez-vous entendu, veillant dans les ténèbres,
Le douloureux accent de mes plaintes funèbres?

ORESTE.

Quelle est donc cette femme aux sombres vêtements,
Dont la douleur s'épanche en longs gémissements,
Triste comme une esclave et pâle comme un spectre?
Oh! je la reconnais à ses pleurs, c'est Électre!
Électre seule peut, fidèle à ton cercueil,
Mon père, en ce palais, mener ce triste deuil.

ÉLECTRE.

Combien de fois mes pleurs ont arrosé la terre!
Oh! seule, tu le sais, ma couche solitaire;
Seul aussi, toi peut-être, hôte de l'Achéron,
Qui croulas comme un chêne aux coups du bûcheron;
Car on dit que le mort, sur sa tombe fermée,
Compte les pleurs que verse une paupière aimée.

ORESTE.

Tu vois, elle est fidèle au moins à nos douleurs.

LE VIEILLARD.

Mon fils, laissons la femme impuissante à ses pleurs;
Mais nous, hommes, avec les dieux d'intelligence,

Agissons, et marchons droit à notre vengeance.
Viens!

ORESTE.

Au revoir, Électre.

(Tous trois sortent.)

SCÈNE III

ÉLECTRE, LE CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Oh! oui, je pleurerai.
Tant qu'on verra, brillant de leur splendeur première,
Dans l'océan des cieux, ces îles de lumière,
Comme le rossignol appelant ses petits,
Fait sans cesse aux échos dire : « Ithys! cher Ithys! »
Sans cesse je dirai cette plainte suprême
A l'écho de la tombe, ô mon père que j'aime!
Pluton, du sombre empire ô sombre souverain!
Terribles Érynnis, Mercure souterrain,
Dieux qui vengez le meurtre, en mon destin contraire,
Prenez pitié de moi! Renvoyez-moi mon frère;
Car, seule, je succombe à ce fardeau vainqueur
Que la rigueur du sort fait trop lourd pour mon cœur.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, représentant le chœur.

Électre, tu le sais, ni prières ni larmes
Ne peuvent arracher ton père aux sombres bords.
Orphée avec ses chants, Hercule avec ses armes,
Ont pu, seuls, jusqu'ici vaincre le dieu des morts.

ÉLECTRE.

N'essayez pas, mes sœurs, de calmer mes tristesses;
Mes yeux, devenant secs, deviendraient criminels,
Et j'estime à l'égal des plus grandes déesses
Niobé, dont le marbre a des pleurs éternels.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

O ma sœur! la Justice, au front pâle, à l'œil sombre,
Prompte, frappe parfois dans le jour avec bruit;
Mais, lente, plus souvent elle marche dans l'ombre,
Et n'arrive à son but qu'au milieu de la nuit.

Quand le sang a coulé, que sur sa main immonde

Le coupable l'a vu sans cesse renaissant,
L'Océan aux deux mers réunirait son onde,
Qu'à laver cette main il serait impuissant.

ÉLECTRE.

J'attends depuis sept ans. Depuis sept ans, j'espère.
Ma jeunesse a passé sous ces noirs vêtements.
Depuis sept ans, tu vois ton Électre, ô mon père !
Esclave, se nourrir des plus vils aliments.

Hélas ! depuis sept ans, vers la voûte céleste,
Triste, sans me lasser, j'élève les deux bras.
Depuis sept ans, aux dieux je redemande Oreste :
Depuis sept ans, les dieux ne me le rendent pas !

Plus que je ne le suis, je devrais être forte
Et laisser la justice accomplir ses desseins ;
Mais, lorsque, chaque soir, je franchis cette porte,
Et me sens face à face avec ses assassins ;

Lorsque je vois assis sur ton trône, ô mon père !
Ta couronne à leur front, ton sceptre dans leur main,
Ma mère et cet Égysthe !... alors, je désespère,
Et dis : « L'éternité s'appelle donc demain !... »

Quand je les vois répandre au foyer domestique,
A la place où leur bras fit le crime sans nom,
La libation sainte, et, sous la voûte antique,
Suer leur adultère au lit d'Agamemnon,

Je crie alors, pareille à la noire Euménide :
« O Jupiter, vengeur des hommes et des dieux !
La foudre est donc éteinte et l'Olympe est donc vide ?
Il n'est donc plus d'éclairs ni de tonnerre aux cieux ? »

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Pour qu'ainsi ta parole et l'accuse et le brave,
Il faut que du palais Égysthe soit absent.

ÉLECTRE.

Il est absent, mes sœurs ; sans quoi, la pauvre esclave
N'oserait pas franchir ce seuil taché de sang.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Oh ! qu'un dernier espoir au fond du cœur te reste !

ÉLECTRE.

Tout espoir s'est éteint au souffle des douleurs.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Ne vois-tu pas de loin venir ton frère Oreste ?

ÉLECTRE.

On voit mal quand les yeux sont inondés de pleurs.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Un matin du retour te garde les surprises.

ÉLECTRE.

Au retour trop tardif le cœur n'a plus de foi.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

On hésite à tenter les grandes entreprises.

ÉLECTRE.

Ai-je donc hésité quand je l'ai sauvé, moi ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Prends courage, ma sœur !

ÉLECTRE.

En moi, plus rien ne vibre !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Le jour va naître au ciel.

ÉLECTRE.

Le jour m'est odieux !

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Voudrais-tu donc mourir ?

ÉLECTRE.

Je voudrais être libre !

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Sais-tu ce qu'est la mort ?

ÉLECTRE.

C'est le baiser des dieux !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉLECTRE au tombeau ; CLYTEMNESTRE, sur les marches du palais.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Silence ! du palais je vois dans les ténèbres

Sortir ta mère, Électre, en proie à ses remords
Et tenant à sa main ces offrandes funèbres
Que l'amour des vivants fait au tombeau des morts.

ÉLECTRE.

Comme vous, je la vois ! Oh ! sa terreur, j'espère,
Cherche quelque autre objet que ce tombeau sacré.
Elle vient profaner ton sépulcre, ô mon père !
Mais je suis là, mon père, et je le garderai !

CLYTEMNESTRE, aux Esclaves suivantes d'Électre.

Femmes, éloignez-vous !

(A ses Femmes.)

Venez !

(Apercevant Électre voilée.)

Quel est ce spectre
Qui garde le tombeau d'Agamemnon !

ÉLECTRE.

Électre.

CLYTEMNESTRE.

Dans ton appartement ne peux-tu demeurer?
Ici que viens-tu faire, à cette heure?

ÉLECTRE.

Pleurer !

CLYTEMNESTRE.

Crains de lasser enfin ma trop longue indulgence !
Que demandes-tu donc sans cesse aux dieux?

ÉLECTRE.

Vengeance !

CLYTEMNESTRE.

Vengeance? de quoi donc? du meurtre d'un époux?
Mais Thémis elle-même a frappé par mes coups !
Et toi, si ta raison ne se fût obscurcie,
Tu m'eusses dû prêter ton assistance.

ÉLECTRE.

Impie !

CLYTEMNESTRE.

Mais cet Agamemnon que tu pleures toujours,
D'Iphigénie, enfin, avait tranché les jours.
Il n'avait point passé par les douleurs amères

De cet enfantement qui déchire les mères ;
Car il n'eût point souscrit à ce meurtre odieux.
Qui donc le commandait? qui l'exigeait?

ÉLECTRE.

Les dieux!

CLYTEMNESTRE.

Les dieux! mais Ménélas avait une famille,
Deux enfants ! De quel droit venir prendre ma fille?
L'oracle, et c'était juste, à sa place acceptait
L'enfant de celui-là pour qui l'on combattait.
Le sombre dieu des morts était-il plus avide,
Dis, du sang du premier, que du second Atride?
Ou ce père cruel n'avait-il donc d'amour
Que pour ceux qui de lui ne tenaient pas le jour?
D'un avis différent d'autres seront peut-être;
Mais, si la pauvre morte, ici, pouvait renaître,
Et sortir un instant de la sombre prison,
On verrait qui de nous, près d'elle, aurait raison!

ÉLECTRE.

Oh! vous ne direz point, pour cette fois, ma mère,
Qu'Électre vous blessa par quelque plainte amère.
C'est vous qui, conduisant la provocation,
Demandez, imprudente, une explication!
Je vais donc la donner, calme, simple, rapide,
Et telle qu'elle sied à la fille d'Atride.
O reine! plût aux dieux que jamais votre cœur
N'eût de l'âpre Vénus senti le feu vainqueur!
Et plût aux dieux aussi que votre sœur Hélène
N'eût jamais navigué sur la liquide plaine!
L'une, en abandonnant son époux Ménélas,
Hélène a mis l'Asie en flammes; l'autre, hélas!
Pour savourer en paix un amour adultère,
A tué son époux! L'autre, c'est vous, ma mère!
Il est vrai qu'en votre âme endormant le remord,
Vous dites que sa mort fut le prix de la mort.
Ma mère, dites-le, d'autres pourront vous croire,
N'ayant pas du passé comme moi la mémoire.
Avant que vous partiez, ma mère, pour Aulis,
Avant qu'Iphigénie eût ses jours accomplis,
Déjà tressant les nœuds de votre chevelure,
Vous ne vous occupiez que de votre parure,

Et, cambrant votre taille au reflet d'un miroir,
Vous donniez la journée à l'orgueil de vous voir.
Or, son époux absent, femme qui se fait belle,
Appelez-la d'avance une femme infidèle;
Car elle n'a désir de se faire admirer
Que pour trahir l'époux qu'elle devrait pleurer.
Ce n'est pas tout : cédant à des espoirs infâmes,
Seule, je vous ai vue, entre toutes nos femmes,
Aux succès des Troyens applaudissant, encor
Que vous pleuriez tout bas aux défaites d'Hector !
Tant la crainte était grande, en votre âme en détresse,
De voir Agamemnon de retour dans la Grèce !
O femme ! et cependant vous aviez un époux
Si grand, qu'Égysthe à peine atteignait ses genoux;
Si brave, que les Grecs d'une voix unanime
L'avaient donné pour chef à leur cause sublime;
Si prudent, que sa voix aux avis précieux
Balançait les conseils d'Ulysse, fils des dieux !
Maintenant, si, frappant au cœur de sa famille,
Mon père, dans Aulis, immola votre fille,
Oreste et moi, quel crime avons-nous donc commis,
Que nous soyons traités par vous en ennemis ?
D'où vient que vous chassez, étant mort le coupable,
Les enfants du palais, les agneaux de l'étable,
Et, d'un nouvel époux achetant le soutien,
Payez son alliance au prix de notre bien ?
Cet époux, qui nous fait un destin si funeste,
A-t-il, lui, par l'exil, payé l'exil d'Oreste ?
Et par son esclavage, ou même son remord,
Payé mon esclavage, à moi, pis que la mort ?
Ne parlez pas ainsi ; car, dans ma crainte amère,
C'est moi qui vous le dis : prenez garde, ma mère !
Si tout meurtre est puni par un meurtre certain,
Vous ne vivez que grâce au sursis du destin.
Si vous avez frappé justement et sans crainte,
Vous serez justement et sans remords atteinte.
Et maintenant, voyons, dites, que venez-vous
Faire avec cette offrande au tombeau d'un époux ?

CLYTEMNESTRE,

Hélas ! j'aurais voulu demander à son ombre
Pourquoi les dieux pour moi font cette nuit si sombre,

Et d'un rêve effrayant, à mes côtés debout,
Confier le secret à la Mort, qui sait tout.

ÉLECTRE.

Ce n'est point, ce me semble, à cette tombe sainte
Que vous devez, ma mère, abriter votre crainte.
Vous ne sauriez offrir sans profanation
Aux mânes d'un époux une libation,
Quand cet époux tombé, sous votre main funeste,
Invoque encore en vain la justice céleste.
Si d'un songe vengeur le trouble vous poursuit,
Demandez avant tout à sa mère, la Nuit,
Si ce songe sortait, réel ou dérisoire,
Par la porte de corne ou la porte d'ivoire.
Vous avez fait tailler dans le plus pur paros
L'image d'Apollon, protecteur de Claros.
Interrogez celui dont l'oracle est suprême,
Puisque vous honorez ce dieu; ce dieu vous aime,
Et vous répondra, certe, avec plus de bonté
Que ne le pourrait faire un époux irrité.

CLYTEMNESTRE, à elle-même.

D'où vient que j'obéis quand Électre commande?

(Au pied de la statue.)

Apollon Loxias, accepte mon offrande...
Reçois avec mes vœux et ce lait et ces fleurs,
Et dissipe d'un mot mes nocturnes terreurs.
Voici ce que j'ai vu, dieu puissant, dans un rêve :
La Mort, à mon époux accordant une trêve,
Et, rendant à la terre un Atride géant,
Pâle le rejetait de son tombeau béant.
Lui, cependant, le front plutôt joyeux que triste,
S'avançait, et, prenant son sceptre aux mains d'Égysthe,
Tandis que celui-ci de terreur haletait,
Ainsi qu'un jeune chêne en terre il le plantait.
Une branche en jaillit dont le vaste feuillage
Aussitôt sur Argos étendit son ombrage,
Et, sortant de leurs murs, les Argiens, joyeux,
Baisaient cet arbre-sceptre et rendaient grâce aux dieux!
Maintenant, si, malgré cette sombre figure,
Ce songe était pour moi d'un favorable augure,
Si l'ombre de mes nuits n'assombrit pas mes jours,
Laisse, ô grand Apollon, mes destins à leur cours !

Mais, si dans mon récit tu voyais, au contraire,
Quelque complot tramé par Électre où son frère,
Apollon, dont la main tient l'avenir soumis,
Retourne ce complot contre mes ennemis,
Et fais que, toujours calme et toujours honorée,
Je porte en paix le sceptre et le bandeau d'Atrée.

UNE FEMME.

Clytemnestre, un vieillard s'avance vers ces lieux,
Qui semble t'apporter la réponse des dieux.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN VIEILLARD, portant une urne.

LE VIEILLARD.

Étrangère, veuillez éclaircir dans son doute
Un voyageur perdu qui demande sa route :
Je désire savoir où je me trouve ici.

CLYTEMNESTRE.

Près d'Argos.

LE VIEILLARD.

Le palais d'Égysthe ?

CLYTEMNESTRE.

Le voici.

LE VIEILLARD.

Maintenant, si j'en crois la majesté suprême
Empreinte sur ce front, c'est la reine elle-même
Qu'au-devant de mes pas conduisit le hasard ?

CLYTEMNESTRE.

Oui, c'est elle, en effet. Que lui veux-tu, vieillard ?

LE VIEILLARD.

Avant tout, laisse-moi te saluer, ô reine !
Le ciel de jours heureux fasse ta coupe pleine,
Et ne permette pas que le Destin moqueur
En change le doux miel en amère liqueur !

CLYTEMNESTRE.

Un tel souhait, vieillard, est d'un ami fidèle.

LE VIEILLARD.

O reine ! je t'apporte une riche nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Dis.

LE VIEILLARD.

Pour Égysthe et toi se déclare le sort.

CLYTEMNESTRE.

Je t'écoute, vieillard; achève.

LE VIEILLARD.

Oreste est mort!

ÉLECTRE.

Hélas!

CLYTEMNESTRE.

Répète!

LE VIEILLARD.

Mort!

CLYTEMNESTRE, joyeuse.

En es-tu sûr?

ÉLECTRE.

Infâme!

CLYTEMNESTRE.

Vieillard, n'écoute pas les cris de cette femme...
Oreste est mort?

LE VIEILLARD.

Oui, reine.

ÉLECTRE.

Inexorable loi!

CLYTEMNESTRE.

Mort!... nous sommes sauvés!

ÉLECTRE.

Mort!... C'en est fait de moi!

CLYTEMNESTRE.

Oh! je doute!...

LE VIEILLARD.

La paix dans ton cœur va descendre.
Cette urne...

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, cette urne?...

LE VIEILLARD.

Elle contient sa cendre.

ÉLECTRE, lui prenant l'urne des mains.

Donne! sur elle j'ai le droit de la douleur.

(Elle se couche au pied du tombeau d'Agamemnon, tenant entre ses bras l'urne d'Oreste.)

Fais ton œuvre à présent, messager de malheur!

CLYTEMNESTRE.

Oui, raconte-moi tout! — Mais, d'abord, qui t'envoie?

LE VIEILLARD.

Lycus le Phocéen.

CLYTEMNESTRE.

Le ciel le tienne en joie!

(Le Vieillard va pour parler.)

Attends... Fut-il témoin de sa mort?

LE VIEILLARD.

Je le fus.

CLYTEMNESTRE.

Que tes désirs jamais n'éprouvent de refus!
J'écoute.

LE VIEILLARD.

Eh bien, Oreste avec toute la Grèce,
Cherchant, sûr de sa force et fier de son adresse,
Le glorieux danger d'un concours orageux,
A Delphe était venu pour prendre part aux jeux.
Sitôt que du héraut la clameur souveraine
Appela les élus, il parut dans l'arène.
Alors, chaque regard, sur lui se concentrant,
Le vit, grand par son nom, par son malheur plus grand,
Et chaque spectateur dans son âme étonnée
Éprouva le désir que de cette journée,
Sur tous les concurrents, objets de son mépris,
Vainqueur aux cinq combats, Oreste obtînt le prix;
Et, vainqueur en effet, à la course, à la lutte,
Au saut, au pugilat, au disque, dans sa chute,
Exemple par le sort offert aux nations,
Oreste recueillit plus d'acclamations
Que jamais souverain triomphant et prospère
N'en souleva, montant au trône de son père.
Cent mille voix criaient en répétant son nom :
« C'est Oreste d'Argos, le fils d'Agamemnon!...
Du héros, qui, jadis, contre Troie alarmée,
De nos pères vainqueurs guida l'illustre armée,
Et que le monde entier, témoin de ses exploits,
Dans son étonnement nomma le roi des rois! »
Il triomphait ainsi; mais, dans sa jalousie,
Quand par le doigt d'un dieu la victime est choisie,
L'homme le plus puissant ne saurait échapper
Au coup dont le Destin s'apprête à le frapper!

Le lendemain le cirque était plein dès l'aurore;
Oreste s'avança, guidant le char sonore,
Et maîtrisant d'un geste et d'un accent aimés
Deux blancs coursiers d'Élide au frein accoutumés;
Parmi ses concurrents, un venait d'Étolie,
Un de Thèbe, un de Sparte et deux de Thessalie;
Un autre était d'Épire; un autre Libyen;
Un autre, le huitième, était Athénien.
Les arbitres des jeux avaient proscrit le reste :
Ils étaient donc en tout neuf, en comptant Oreste.
Lorsque, selon le sort, on eut aux concurrents
Remis leurs numéros et désigné leurs rangs,
Le signal retentit, et, prompts comme l'orage,
Les neuf chars emportés, dans un poudreux nuage,
Firent jaillir, ainsi que d'un choc souterrain,
Des tonnerres de bronze et des éclairs d'airain.
D'abord, l'œil vainement chercha dans la carrière
A distinguer les chars qui restaient en arrière,
De ceux qui, plus ardents, poussés par l'aiguillon,
Sur le sable imprimaient un flamboyant sillon;
Mais on ne voyait rien qu'une confuse houle,
Semblable aux flots bruyants que la tempête roule,
Lorsque le vent arrache, en passant sans l'éclair,
Leur crinière d'écume aux coursiers de la mer!
Six fois on vit ainsi l'ardente cavalcade,
Rapide tourbillon, faire le tour du stade,
Et les neuf concurrents, consommés dans leur art,
A ce sixième tour pressés comme au départ.
Mais enfin les chevaux du citoyen de Sparte
S'emportent... C'est en vain que le Thébain s'écarte:
Le char de son rival, contre le sien poussé,
Le heurte et sur le sol le jette renversé,
Tandis qu'au même choc l'autre, perdant sa roue,
Dans le cirque, à son tour, comme un navire échoue...
Les autres chars venaient à leur suite... Surpris,
Cinq d'entre eux, emportés, vont heurter ces débris,
Et couvrent, fracassés, éperdus, hors d'haleine,
De naufragés nouveaux cette fatale plaine.
Avec l'Athénien, dans l'immense cercueil,
Oreste est seul debout... Ainsi, longeant l'écueil
Où vient de se briser une imprudente flotte,

Derrière elle, l'on voit un habile pilote
Manœuvrer au milieu du dangereux récif,
Et tirer du détroit l'équipage et l'esquif;
Ainsi, des chars brisés évitant les approches,
Habile nautonier voguant entre les roches,
On voit soudain Oreste, au milieu des bravos,
Pareil au dieu du jour, jaillir de ce chaos,
Et, calme, souriant, poursuivre sa carrière,
Aussi beau qu'Apollon sur son char de lumière.
Reste l'Athénien ; désormais entre eux deux
Se débattra le prix du combat hasardeux;
Pour le leur disputer plus de gloires rivales !
Légèrement courbé sur ses blanches cavales,
Mais pour les exciter n'employant que la voix,
Oreste a parcouru le stade quatre fois,
L'Athénien le suit et parfois le précède ;
Seulement, on le voit appeler à son aide
Des coups pressés du fouet le dangereux secours,
Et l'on pense qu'il reste à faire encor deux tours,
Et que, dans ces deux tours, grâce aux cavales blanches,
Le fils d'Atride aura de faciles revanches.
L'Athénien aussi le pense, et, furieux
De perdre ainsi le prix qu'ont entrevu ses yeux,
Le cœur désespéré, le front pâle, l'œil morne,
Il pousse avec son char Oreste vers la borne.
Oreste voit le piége, et, d'un cercle sanglant,
Son fouet des blancs coursiers enveloppe le flanc.
De rage et de douleur les cavales hennissent.
D'un indomptable élan, maître et chevaux bondissent.
Et l'essieu, d'un seul coup, heurte et brise de front
Et la borne et le char, et, les brisant, se rompt.
Aussitôt retentit un long cri d'épouvante;
Car on ne voyait plus, dans l'arène mouvante,
Qu'un groupe monstrueux, et, par le sang marbrés,
Des chars se renversant sur des chevaux cabrés !
Broyé par ses coursiers, déchiré sur le sable,
Mourant, défiguré, sanglant, méconnaissable,
Ce fut de ces débris qu'après bien des efforts,
Du malheureux Oreste on dégagea le corps.

(A Électre, qui sanglote.)

Oh! pleurez! trop de pleurs ne se peuvent répandre

Sur ce corps qui n'est plus, hélas ! qu'un peu de cendre
Que dans l'urne d'airain je rapporte, pieux,
Pour qu'elle ait une place au tombeau des aïeux !

LE CHŒUR.

D'aujourd'hui, ta maison, Atride, est en ruine ;
Car Oreste au tombeau rejoint Agamemnon,
Et de l'arbre coupé jusque dans sa racine
La mort vient de briser le dernier rejeton.

CLYTEMNESTRE.

Apollon, que penser de ce récit funeste ?
Dois-je me réjouir ou bien pleurer Oreste?
Je sens qu'au fond du cœur, hélas ! malgré leurs torts,
Une mère ne peut haïr ses enfants morts.

LE VIEILLARD.

Reine, est-ce une douleur que ma voix te révèle?

CLYTEMNESTRE.

Non, non... C'est, tu l'as dit, une heureuse nouvelle.
Il n'était point mon fils, celui qui, loin de nous,
A, presque enfant, pour fuir, glissé de mes genoux,
Et qui, me reprochant l'assassinat d'un père,
S'unissait à sa sœur pour menacer sa mère.
Mais toute crainte cesse à partir d'aujourd'hui ;
Je ne redoute plus rien d'elle ni de lui.
Mes ennemis sont morts, et leur plainte importune
Ne viendra plus jeter d'ombre sur ma fortune.
Grâce soit donc rendue à l'heureux messager
Qui, de mon front royal, écarte le danger.

ÉLECTRE.

Oreste, cher Oreste ! hélas ! c'est à cette heure
Que véritablement ton Électre te pleure,
Puisque c'est à cette heure, ô dernier coup du sort !
Qu'elle voit Clytemnestre applaudir à ta mort !

CLYTEMNESTRE.

Oh ! oui, j'applaudirais... fût là toute la Grèce !

ÉLECTRE.

Tu ne l'entends donc pas, Némésis vengeresse?

CLYTEMNESTRE.

Entre dans ce palais, vieillard aimé des dieux !

ÉLECTRE.

Car, si tu l'entendais, tu descendrais des cieux!

(Clytemnestre rentre avec le Vieillard et les Femmes de sa suite. Électre, couchée au pied du tombeau, reste avec les Jeunes Filles.)

SCÈNE VI

ÉLECTRE, LES JEUNES FILLES.

LA PREMIÈRE JEUNE FILLE, regardant s'éloigner Clytemnestre.

Ainsi, ce doux instinct, cette sainte tendresse
Qu'aux cœurs les plus cruels mettent les dieux cléments,
Cet amour des enfants qui fait que la tigresse
Pleure ses petits morts par des rugissements,

Nous l'avons, ô mes sœurs! au cœur de cette femme
Demandé vainement au nom de son fils mort!
Épouse parricide, et marâtre sans âme,
Elle a laissé sa joie éclater sans remord.

ÉLECTRE.

Que vas-tu devenir, maintenant, pauvre Électre?
Oreste te manquant pour frapper tes bourreaux,
Tu vas, toutes les nuits, errante comme un spectre,
Sur deux urnes gémir, pleurer sur deux tombeaux!

O monument pieux! seul prix de mes souffrances,
Cendres qui de la mort remontez jusqu'à moi,
Qu'avez-vous fait, hélas! des sombres espérances
Dont mon cœur s'était fait une pieuse loi?

Que n'ai-je succombé dans cette nuit suprême
Qui mit un terme, Atride, à tes jours triomphants!
Mon frère, sous leurs coups, que n'es-tu mort toi-même!
Un seul marbre eût couvert le père et les enfants.

Mais non, pauvre exilé, sur des rives funestes,
Tu tombas tristement, loin d'Électre, et ses mains,
O fils du roi des rois! n'ont pu rendre à tes restes
Ces devoirs qui sont dus au dernier des humains.

Enfant, j'avais pour toi les soins d'une nourrice,

Soins qui, pour mon amour, étaient pleins de douceur;
Et ta bouche, à son tour, par un tendre caprice,
Longtemps avant ta mère avait nommé ta sœur.

Oh! je te vois encor, de jeunesse splendide,
Courant, roi des enfants par ton ordre assemblés,
Fier de tes cheveux blonds, qui, seuls, dans l'Argolide,
Étaient, avec les miens, de la couleur des blés!

Chaque matin alors amenait une fête;
L'espoir nous couronnait de ses plus belles fleurs;
Mais ton soleil d'un jour, en brillant sur ma tête,
Fait plus profonde encor la nuit de mes douleurs.

Je partageais ton sort, qu'il fût brillant ou sombre;
Nous marchions éclairés par le même flambeau;
Du moment que tu meurs, je ne suis plus qu'une ombre...
A tes côtés fais-moi place dans ton tombeau.

Jours avant l'heure éteints, flamme trop tôt ravie,
Arbre brisé trop vite aux tempêtes du sort,
Puisqu'il m'est défendu de te rendre à la vie,
Mon frère bien-aimé, reçois-moi dans la mort!

(Elle se baisse sur l'urne et laisse glisser sa main, qui se porte sur les rameaux et les fleurs.)

Mais sur ces froids degrés, est-ce donc un prodige?
On dirait des rameaux, il semblerait des fleurs
Qu'une pieuse main arrache de leur tige
Pour parer cette tombe! Éclairez-moi, mes sœurs!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Hélas! Oreste mort, Électre prisonnière,
Qui donc pour ce sépulcre a gardé des regrets?

ÉLECTRE.

O mes sœurs, hâtez-vous! approchez la lumière...
Je ne me trompais pas : des fleurs et des cyprès!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Que ces fleurs, par nos mains saintement recueillies,
A dire ses secrets forcent la Nuit qui ment.

ÉLECTRE.

Vous le voyez, ces fleurs sont fraîchement cueillies ;
O mes sœurs ! ces rameaux sont brisés fraîchement.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Quel peut être celui dont la douleur pieuse
Sur ce marbre apporta son offrande et ses vœux ?

ÉLECTRE, trouvant la boucle de cheveux.

Voyez, mes sœurs, voyez, chose plus précieuse,
Non-seulement des fleurs, mais encor des cheveux.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Les enfants éplorés sur la tombe d'un père,
Les épouses en deuil au tombeau d'un époux,
La sœur désespérée au sépulcre d'un frère,
Offrent seuls leurs cheveux, don le plus saint de tous !

ÉLECTRE.

Regardez !... ces cheveux sont blonds, prodige étrange !
Blonds comme les cheveux de mon frère et les miens.
Enfants, nous les tressions, tendre et charmant mélange !
Et nul ne distinguait alors les miens des siens.

Voyez, avec ceux-ci formant une couronne,
Je présente à vos yeux un mélange pareil ;
Sont-ils plus ressemblants sur le front de l'automne,
Deux blonds épis dorés par le même soleil ?

Qui donc s'agenouilla, ce soir, sur cette pierre?
Qui voua ces cheveux, ces rameaux et ces fleurs ?
Qui donc, en les vouant, répandit sa prière
Sur ce marbre qui semble humide encor de pleurs ?

Oh ! c'était un ami, celui-là qui, dans l'ombre,
Se cachant aux regards de mes tyrans jaloux,
Est venu, comme moi, le cœur triste, l'œil sombre,
Sur la trace des miens poser ses deux genoux !

Attendez ! sur le sable il a laissé peut-être
L'empreinte de son pas, le pieux visiteur.
Mon cœur, chasse l'espoir qui dans toi veut renaître...
Impossible ! n'importe, éclaire-moi, ma sœur !

Helas! quand, autrefois, nous courions dans la plaine,
Mon cher Oreste et moi, nous tenant par la main,
Et qu'au but arrivés, ayant repris haleine,
Nous repassions tous deux par le même chemin ;

De mes pas et des siens l'enfant cherchant l'empreinte,
S'amusait à marcher sur nos traces ployé,
Et, pressant le terrain d'une nouvelle étreinte,
Dans le contour du mien il appuyait son pied.

Et ce nouvel effort sur l'argile ou le sable,
Dans le moule étranger marquait aussi le sien;
Seulement, plus petit, mais en tout point semblable,
Il était débordé par le contour du mien.

Maintenant, s'il vivait, c'est moi qui, sur sa trace,
Comme il faisait jadis, marcherais à mon tour,
Et verrais, dénonçant une commune race,
Son pied grandi du mien déborder le contour!

(Mesurant son pied dans la trace laissée par le pied d'Oreste.)

O prodige! mes sœurs, cette forme est la même!
J'hésitais... Maintenant, mon doute est éclairci,
C'est le pied de mon frère. O justice suprême!
Oreste n'est pas mort! Oreste...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Me voici !

ÉLECTRE.

Jour mille fois heureux !

ORESTE.

Ma sœur qui m'es si chère !

ÉLECTRE.

Est-ce bien toi qui parle, ô douce voix d'un frère?

ORESTE.

Oui, c'est moi ! c'est ma voix !

ÉLECTRE.

Tu vis, mon seul amour!
Toi que, depuis sept ans, j'appelle nuit et jour,
Et que tu revois juste à l'heure douloureuse
Où tu pleurais sa mort, Électre bienheureuse!

ORESTE.

Couvre-moi tout entier de ton regard joyeux,
Mon cœur contre ton cœur et tes yeux sur mes yeux...
Ma sœur!...

ÉLECTRE.

Oh! c'est bien lui, Minerve protectrice!
Au-dessus de son œil, voici la cicatrice
D'un coup qu'il se donna, dans une chute, enfant,
Un jour que nous courions après un jeune faon.

(Aux Jeunes Filles.)

O vous, à l'esclavage avec moi condamnées,
Qui n'avez, jusqu'ici, connu que mes douleurs,
Le voilà! cet Oreste, aux nobles destinées,
Qui vient, comme Phœnix, de renaître à nos pleurs!

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Jour si longtemps promis, heure terrible et sainte,
Tu te lèves enfin à l'horizon vermeil!
Salut, lumière absente et qu'on croyait éteinte;
Et devant qui, demain, pâlira le soleil!

ÉLECTRE.

Oh! sois le bienvenu dans Mycènes ravie!
Qu'Argos te reconnaisse et t'ouvre ses remparts,
Cher objet de mes soins, chère âme de ma vie,
Toi pour qui de mon cœur le ciel fit quatre parts!

Que j'aime de l'amour que j'avais pour mon père;
Que j'aime de l'amour que j'aurais pour ma sœur;
Que j'aime de l'amour que j'eusse eu pour ma mère;
Que j'aime de l'amour que j'ai pour mon vengeur!

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Oh! puisque te voici, fils d'Atride, courage!
L'ombre d'Agamemnon marchera devant toi.

Rends trépas pour trépas, outrage pour outrage,
Mal pour mal, sang pour sang; c'est notre vieille loi !

ÉLECTRE.

Mais, d'abord, dis-moi tout, déroule-moi la chaîne
De ces événements qui forment chaque jour;
Nomme tes ennemis, afin qu'ils aient ma haine;
Apprends-moi tes amis, pour qu'ils aient mon amour.

ORESTE.

Nous n'avons d'ennemis, ma sœur, sur cette terre,
Que l'époux parricide et l'épouse adultère;
Et nous n'avons d'ami digne de notre foi
Que celui-ci, ma sœur... Pylade, approche-toi.
Ma sœur, voici celui qui, dans les jours d'orage,
A, d'un œil souriant, relevé mon courage;
Qui, le cœur sur mon cœur et la main dans ma main,
Exilé, m'a conduit dans mon âpre chemin :
Qui, lorsque les frimas descendaient de la nue,
Étendait son manteau sur ma poitrine nue;
Qui, lorsque le soleil montait à l'horizon,
Ramenant les ardeurs de la chaude saison,
Comme il avait vaincu les frimas au temps sombre,
Sur un sol embrasé savait répandre l'ombre;
Qui, sous le sort fatal lorsque, courbant mon front,
Inhabile à souffrir la misère et l'affront,
Je tombais, haletant, sur le bord de la route,
Criant: « J'ai soif ! » criant : « J'ai faim ! » criant: « Je doute ! »
Savait trouver, avec l'hôtesse qui sourit,
L'onde qui désaltère et le pain qui nourrit;
Et, mieux que tout cela, la parole de flamme
Qui rend la force au corps, rendant l'espoir à l'âme...

ÉLECTRE, tendant la main a Pylade.

Mon frère !

PYLADE.

Oreste a dit, ma sœur, les mauvais jours ;
Mais aux cieux incléments ne règnent pas toujours
Le Verseau répandant une froide rosée,
Ou le Lion soufflant son haleine embrasée.
Même pour l'exilé, sombre et chargé d'ennuis,
Il est quelques beaux jours et quelques douces nuits.

Oreste a dit la route aride et difficile,
Le précipice ouvert, la montagne indocile,
Les ardeurs de l'été, la bise des hivers·
Mais il a négligé les beaux horizons verts
Qu'avril, en souriant, de sa corbeille épanche ;
Et septembre cueillant un fruit sur chaque branche!
Trop indulgent pour moi, trop ingrat pour les dieux,
Il n'a point raconté ces matins radieux
Où l'aube, au haut des monts, apparaissant féconde,
D'un doux frissonnement fait tressaillir le monde ;
Ni ces soirs où, suivant du regard le soleil,
Navire d'or qui sombre à l'occident vermeil,
Nous écoutions chanter Philomèle plaintive,
Ou murmurer la mer qui vient lécher sa rive ;
Ni ces nuits où, pensifs, la reine au char d'argent,
Sous son silence ami, nous a vus voyageant,
Et, se penchant vers nous, douce comme une mère,
Caressait nos deux fronts de sa pâle lumière...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE VIEILLARD, sur la terrasse.

LE VIEILLARD.

Vous perdez votre temps en frivoles propos,
Enfants, et le tyran va revenir d'Argos.

ORESTE.

Égysthe est donc absent?

ÉLECTRE.

Jusqu'à l'aube prochaine.

LE VIEILLARD.

Non ; car un messager envoyé par la reine
Est parti dès longtemps, et doit le prévenir
Qu'Oreste est mort.

ORESTE, joyeux.

Alors, Pylade, il va venir.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

O mes sœurs, invoquons la puissance céleste !
Le moment est venu qui va briser nos fers.
Le glaive expiateur est à la main d'Oreste...
Place sur le chemin qui conduit aux enfers!

ÉLECTRE.

Oh ! ne va pas fléchir dans l'œuvre qui t'amène !
Notre divinité, souviens-t'en, c'est la haine !
C'est la sombre Érynnis, déesse au cœur d'airain,
Qui tient, même endormie, un poignard dans sa main.
Ne va pas oublier la nuit du parricide...
Elle dira qu'elle est ta mère, la perfide !
Mensonge !... il n'en est rien... Réponds-lui par tes coups;
Frappe l'épouse, ainsi qu'elle a frappé l'époux :
Sans pitié, sans relâche !... Est-elle notre mère,
Celle qui nous a fait cette existence amère ?...
A toi l'exil, à moi la captivité ! — Voi
Ce qu'il advient de ceux qu'elle tient sous sa loi :
La chaîne à chaque main, à chaque pied l'entrave;
Suis-je sa fille, dis, ou suis-je son esclave ?
Dieux vengeurs ! notre mère !... elle, Oreste ?... Non, non !
Tu ne serais pas là, tombe d'Agamemnon,
Si nous étions vraiment les fils de cette infâme !...
Pour être mère, il faut avant tout être femme :
Et c'était un démon aux enfers échappé,
Celui qui, sans remords, mon père, t'a frappé,
Et qui, l'œil sec, ainsi qu'un ennemi qui tombe,
T'a, d'un pied dédaigneux, poussé dans cette tombe !

ORESTE.

C'est bien; rentre au palais, Électre. Je suis fort;
Par ruse, sous leurs coups, Agamemnon est mort;
Par ruse, ils tomberont, et, sur ce marbre avide,
Feront libation de leur sang parricide.
Si les dieux, jusqu'ici, m'ont conduit vainement,
Si mon cœur s'amollit au suprême moment,
Mon père, je consens que ton ombre puissante
Du fond du monument se lève menaçante,
Et, tournant contre moi son bras désespéré,
M'appelle enfant ingrat et fils dénaturé !...
Va, ma sœur.

(Électre sort.)

SCÈNE IX

ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

ORESTE.

Vous, veillez. Nous, Pylade, à nos rôles!
Détache ce manteau de dessus mes épaules;
Le moment est venu d'accomplir mon dessein;
Préparons donc le piége où prendre l'assassin!

UNE JEUNE FILLE.

Oreste, on voit d'ici, sur la route prochaine,
A l'endroit où, passant au pied d'un if brisé,
Se croisent les chemins d'Argos et de Mycène,
Un homme qui vers nous marche d'un pas pressé.

ORESTE.

Est-il seul?

LE CHŒUR.

Un porteur de torche le précède.

ORESTE.

Est-ce Égysthe, ma sœur? le reconnaissez-vous?

LE CHŒUR.

C'est lui!

ORESTE.

Vous le voyez, les dieux nous sont en aide.

(Au Chœur.)

Pleurez Oreste mort! — Toi, Pylade, à genoux!

(Oreste se couche. Pylade le couvre de son manteau et s'agenouille près de lui.)

LE CHŒUR, se lamentant.

Messager du trépas, sombre écho des ténèbres,
Qui, faisant tressaillir le monde souterrain,
Au fond des monuments, sur leurs couches funèbres,
Vas réveiller les morts comme un clairon d'airain,

Un instant en ce lieu suspends ton vol rapide;
Celui dont les trois sœurs ont éteint le flambeau
Était prince d'Argos et fils de cet Atride
Qui dort depuis sept ans couché dans ce tombeau.

Fais entendre la voix à son oreille éteinte,
Aux larmes des vivants rouvre son œil fermé;
Dis-lui de se ranger, et qu'en la sombre enceinte
Il lui faut faire place à son fils bien-aimé.

SCÈNE X

LES MÊMES, ÉGYSTHE.

ÉGYSTHE.

O femmes! qui poussez cette plainte funeste,
Est-ce vrai, répondez, ce que l'on dit d'Oreste?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Si l'on t'a dit, ô roi! qu'il avait existé,
Le messager funèbre a dit la vérité.

ÉGYSTHE.

Mais celui qui nous met à cette rude épreuve,
Nous a-t-il de sa mort apporté quelque preuve?

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Tu peux l'interroger toi-même, il est ici.

ÉGYSTHE.

Je cherche vainement du regard...

PYLADE.

Me voici!

ÉGYSTHE.

Toi, jeune homme?...

PYLADE.

Déjà j'ai prévenu la reine.

ÉGYSTHE.

Et tu peux m'annoncer sa mort comme certaine?

PYLADE.

Il est mort sous mes yeux, il est mort dans mes bras.

ÉGYSTHE.

Dis-moi tous les détails de cette mort.

PYLADE.

Hélas!
Inutile. Et voilà qui parle à voix plus haute
Que ne ferait ma bouche, à cette heure, ô mon hôte!

(Il montre Oreste couvert de son manteau. Électre paraît sur la terrasse.)

ÉGYSTHE.

Eh quoi! le corps d'Oreste?...

PYLADE.

Apporté par mes soins.

ÉGYSTHE.

Sous ce manteau son corps?

PYLADE.

Les dieux m'en sont témoins.

ÉGYSTHE, à son Esclave.

Soulève ce manteau... Mais non!... je veux moi-même
M'assurer si c'est bien son cadavre...

(Oreste se relève sur un genou.)

Anathème!
Est-ce l'ombre d'Oreste ou mon vivant remord?

(Reculant.)

Oreste... Il est debout! il frappe!... Grâce!... Ah!...

ÉLECTRE.

Mort!

ORESTE, se relevant.

Le sang du meurtrier, mon père, est sur mon glaive...
Est-ce tout?... Un des deux te suffit-il?

ÉLECTRE.

Achève!

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE, au seuil du palais.

CLYTEMNESTRE.

Quel est ce cri?

ORESTE, reculant.

C'est elle!

ÉLECTRE.

Oreste, souviens-toi...

CLYTEMNESTRE.

Oreste! Ici, qui donc invoque Oreste?

ÉLECTRE.

Moi!

CLYTEMNESTRE.

Delphe des jours d'Oreste a vu couper la trame.

ÉLECTRE.

Oreste vit.

CLYTEMNESTRE.

Tu mens !

ÉLECTRE.

Oreste vit, madame.

CLYTEMNESTRE.

Oreste !

ORESTE.

Est devant vous.

CLYTEMNESTRE.

O ténébreux desseins !
Palais vide d'amis et rempli d'assassins !
Quel piége caches-tu sous ton ombre perfide ?

ÉLECTRE.

Le même dans lequel se débattit Atride.

(Oreste saisit Clytemnestre par la main et veut l'entraîner vers le tombeau.)

CLYREMNESTRE.

A moi !... grâce !

ORESTE.

Venez !

CLYTEMNESTRE.

Égysthe ! mon époux !

ÉLECTRE.

Son époux, comprends-tu, c'est Égysthe ?

ORESTE.

A genoux !

CLYTEMNESTRE.

Égysthe !

ORESTE.

Voyez...

CLYTEMNESTRE.

Mort ! cher Égysthe !

ÉLECTRE.

Adultère,
Jusque sur ton tombeau, tu l'entends, ô mon père !

CLYTEMNESTRE.

Mon fils, ne poursuis pas ton projet criminel ;
Ce fer...

(Elle l'écarte.)

Oh ! loin, ce fer, de ce sein maternel

Où, suivant autrefois les lois de la nature,
Tes lèvres ont puisé la douce nourriture...

ORESTE, faiblissant.

Pylade, elle me prie.

PYLADE.

Entends l'ordre des dieux.

ORESTE.

Électre, tu la vois?...

ÉLECTRE.

Frappe en fermant les yeux!

ORESTE, frappant avec un geste solennel, comme frappe un sacrificateur.

Femme! ce n'est pas moi qui contre toi décide...
C'est le destin!... Meurs donc!

CLYTEMNESTRE.

Malheur au parricide!

(Elle tombe.)

ORESTE.

Vous l'avez entendu, ce râle de douleur!...
Elle a dit : « Parricide!... » Elle a crié malheur!...

(Il se voile de son manteau.)

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Les imprécations, ma sœur, sont accomplies.
Le mort était vivant, et les vivants sont morts.
Remets ton fer sanglant aux saintes panoplies.
Qui suit l'ordre des dieux, Oreste, est sans remords.

ORESTE, toujours se cachant le visage.

Si c'est l'ordre des dieux, Jupiter doit m'absoudre.

(Le tonnerre gronde.)

Mais alors pourquoi donc fait-il gronder sa foudre?

(L'éclair brille.)

Si c'est l'ordre des dieux, pourquoi donc dans les airs
A pleines mains ainsi secouer les éclairs?

(Les Euménides sortent de terre.)

Si c'est l'ordre des dieux, pourquoi, sombre Euménide,
Sors-tu donc de l'enfer en criant : « Parricide! »

L'EUMÉNIDE.

Parricide!

TOUS.

Grands dieux !

ORESTE.

Là... là... les voyez-vous ?

(Courant se jeter aux pieds d'Électre.)

Protége-moi, ma sœur !

ÉLECTRE, brisant une branche de laurier et l'étendant au-dessus de la tête d'Oreste.

Apollon, défends-nous !

(Après une obscurité complète, une lueur brille au ciel et un rayon de lumière descend sur le palais.)

LE VIEILLARD.

Mais que vois-je ! au-dessus de la maison fatale,
Du ciel descend vers nous un rayon radieux.
Oh ! relève ton front, petit-fils de Tantale !
Nous sommes, vils mortels, visités par les dieux.

SCÈNE XII

LES MÊMES, CASTOR et POLLUX, descendant du ciel et s'arrêtant sur la terrasse.

CASTOR.

Fils d'Atride, tu vois en nous les Dioscures.
Nous veillons dans les cieux pendant les nuits obscures,
Et, du haut de l'azur, le regard sur les flots,
Nous protégeons les nefs des hardis matelots ;
Mais notre œil a quitté l'Océan solitaire,
Car aujourd'hui l'orage éclate sur la terre !...
Par l'ordre d'Apollon t'érigeant en vengeur,
Oreste, tu frappas ta mère, notre sœur.
Elle était adultère, impure, criminelle :
Mais, aux regards d'un fils, majesté maternelle !
Ton bras s'est égaré dans la punition.
Le châtiment est juste, et non pas l'action.
Voilà pourquoi, sortant de leurs gouffres avides,
Te menacent déjà les noires Euménides,
Qui, prêtresses d'enfer, sur les pas du malheur
Vont moissonnant le fruit amer de la douleur.
Voici donc le décret du souverain suprême

Que, d'après son désir, je t'apporte moi-même :
Il est auprès d'Athène un temple révéré,
Sur la colline sainte à Pallas consacré.
Dirige vers ces lieux ta course expiatoire :
De la sœur d'Apollon baise les pieds d'ivoire,
Et son bras étendra sur ton front pâlissant
Du bouclier sacré le disque menaçant.
Puis elle assemblera ce tribunal de sages,
De qui les jugements sont le flambeau des âges,
Et ces hommes divins prononceront sur toi
En t'appliquant l'antique ou la nouvelle loi.
Tel est l'ordre des dieux !

ORESTE.

J'obéis ! Sœur si chère...
Il faut nous dire adieu.

ÉLECTRE.

Je te suivrai, mon frère.

ACTE TROISIÈME

LES EUMÉNIDES

La façade du temple d'Apollon.

SCÈNE PREMIÈRE

LES EUMÉNIDES, endormies ; ORESTE, enchaîné par le corps, il a les pieds et les mains libres ; LA STATUE D'APOLLON.

ORESTE, à demi-voix.

Dorment-elles ?... Silence !... écoutons. La dernière
Vient de fermer enfin sa tardive paupière.
Elles dorment... Aux cieux... sur la terre... tout dort !...
Fils de la Nuit, Sommeil ! doux frère de la Mort,
Chaque chose créée accepte ton empire ;

Et tu donnes le calme à tout ce qui respire.
L'oiseau divin s'endort aux pieds de Jupiter;
Le nuage se berce endormi dans l'éther;
Les blés, pendant le mois à la brûlante haleine,
Sur leurs sillons courbés, s'endorment dans la plaine;
La mer dort sur sa rive, attendant le reflux.
Tout dort dans l'univers; moi seul, je ne dors plus,
Depuis que, s'éteignant près du tombeau d'Atride,
Une voix a crié : « Malheur au parricide! »
Cette voix me poursuit, sombre écho du trépas.
Je fuis!... fuite inutile! En vain devant mes pas
Se déroulent les mers, se dressent les montagnes!...
Sans cesse relancé par mes rudes compagnes,
Devant elles chassé comme un cerf aux abois,
J'ai franchi les torrents, j'ai traversé les bois.
Enfin, j'ai cru trouver pour ma force abattue
Un refuge, Apollon, au pied de ta statue.
Mais le marbre impuissant auquel j'avais recours
A leurs serpents hideux m'a livré sans secours!
Apollon, dieu menteur, à l'oracle frivole,
Qui voudra désormais agir sur ta parole,
Hélas! si celui-là t'implore vainement,
Qui n'a fait qu'obéir à ton commandement?

(Se dégageant lentement d'entre les Euménides, mais retenu par des liens dont elles tiennent les extrémités tout en dormant.)

Mais non! pardonne-moi!... je crois en ta promesse,
Dieu puissant qu'on adore aux rives du Permesse;
Et tu prendras pitié d'un malheureux client
Qui dépose à tes pieds le rameau suppliant.

APOLLON.

Ce n'est pas vainement que ta main, dans sa crainte,
Aura touché la main qui tient la lyre sainte,
Oreste! et, soutenu par les bras d'un ami,
Je veux que jusqu'au bout tu marches affermi.
Autour de toi regarde, et vois les sœurs cruelles :
Le sommeil sur leur front a secoué ses ailes;
Qui donc, sinon le dieu qui lance au loin les traits,
Fit dormir celles-là qui ne dorment jamais?

ORESTE.

Eh! que m'importe, à moi, que l'infernale horde

Veille ou dorme? Enlacé des nœuds de cette corde,
Pris ainsi qu'un lion dans un réseau de fer,
Suis-je pas le captif de ces filles d'enfer?
A mon aide, Apollon! Il est temps... je succombe...
De ta puissante voix dis que l'entrave tombe...
Libre alors, je fuirai... Mais avant... je ne puis,
Apollon protecteur!...

APOLLON, le touchant du rameau.

C'est bien, sois libre, et fuis!

(Les cordes tombent.)

ORESTE.

Ah! je suis donc enfin délivré de mes chaînes!
Maintenant, quel chemin me conduit vers Athènes?...
Sois mon guide, Apollon, ne m'abandonne pas.

APOLLON.

La ville que tu vois à l'horizon, là-bas,
C'est la ville sacrée à ton repos promise,
Et que de ses flots bleus arrose le Céphise:
Là, Minerve t'attend.

ORESTE.

Dieu du sacré vallon...
Je te promets un temple, ô Phœbus Apollon!

(Il sort.)

SCÈNE II

LES EUMÉNIDES, endormies; L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE, sortant de terre.

L'OMBRE.

Tu dors, fille d'enfer; tu dors, triple Euménide...
Allons, réveille-toi! alerte au parricide!...
Je croyais qu'il n'était pour toi ni nuits ni jours,
Que sur les meurtriers ton œil veillait toujours,
Et que, ton fouet vengeur les poursuivant sans trêve,
Ils ne connaissaient plus de repos, même en rêve!
Alerte! vois-tu pas dans l'ombre de la nuit,
Libre de ses liens, ton prisonnier qui fuit?...
Seule entre tous les morts, serai-je négligée?
Je suis le spectre errant de la mère égorgée...
Regarde la blessure où ruisselle le sang.
L'esprit a, quand il dort, le regard plus perçant...

Écoute... et, t'accusant, cette bouche funeste
Demande : Qu'as-tu fait du parricide Oreste ?
Tiens, le vois-tu là-bas ? Pieds et bras déliés,
Bondissant comme un faon qui franchit les halliers,
Il va dans un instant disparaître au bois sombre...
Sus !... sus !... n'entends-tu pas les plaintes de mon ombre?

L'EUMÉNIDE, rêvant.

Arrête !... arrête !... arrête !...

L'OMBRE.

Inutiles abois !
Pareils à ceux du chien qui rêve qu'en un bois
Il poursuit le gibier d'une course impuissante,
Et qui ferme les dents sur une proie absente !
Allons ! allons ! debout ! Assez dormir, va, cours !
Seuls entre tous les dieux, les miens seront-ils sourds?
Mais ton prisonnier fuit !... ton prisonnier t'outrage !
Tes serpents ont-ils donc perdu toute leur rage?
Oh ! d'indignation mon sang revit et bout !
Allons, filles du mal, debout ! debout ! debout !

(Elle rentre en terre.)

SCÈNE III

LES EUMÉNIDES, APOLLON.

L'EUMÉNIDE.

Éveillons-nous, mes sœurs !... Debout ! est-ce un vain songe
Dont la nuit a sur nous secoué le mensonge?

(Regardant autour d'elle.)

Mais non, tout est réel. Notre captif a fui.
O mes sœurs ! quelle honte est sur nous aujourd'hui !
Vainement notre meute après la piste aboie,
Du piége nous avons laissé fuir notre proie.
O vainqueur de Python, dieu jeune et plein d'orgueil,
C'est toi qui, le voyant prisonnier sur ton seuil,
Eus, brisant nos liens, pitié de ses détresses,
Et nous insultes, nous, titaniques déesses !
Sauver un suppliant qui t'implore en ce lieu,
C'est ton droit ; je dis plus, ton devoir comme dieu,
Dès lors que c'est à toi qu'est consacré ce temple ;

Mais donner aux mortels cet exécrable exemple
De soustraire à nos coups celui-là justement
Dont le crime appelait le pire châtiment,
Celui-là qui, conçu dans une nuit amère,
Parricide, s'est fait l'assassin de sa mère,
C'est l'audace inouïe, ô fils de Jupiter,
Où l'on vous reconnaît, vous autres dieux d'hier !
Placé bien haut, tu peux descendre de ce faîte :
L'Olympien déjà t'exila chez Admète,
Et dieu-berger, tombé de la lyre aux pipeaux,
Comme un simple mortel, tu gardas les troupeaux !
Vainement donc le ciel sur le coupable tonne
Quand on est protégé par le fils de Latone.
C'est la guerre ! — Eh bien, soit ! Juge sans équité,
A toi le contempteur du destin irrité,
Je dis, moi : Ton Oreste est à mon fouet immonde,
Et je le rejoindrai, fût-ce au centre du monde !

APOLLON.

En attendant, objet des mortels exécré,
Ne souille plus l'abord de mon parvis sacré,
Ou crains, pour te punir, que mon carquois n'épanche
Le trait rapide et sûr, serpent à l'aile blanche,
Qui te fera jeter, dans ton cœur s'enfonçant,
Ta venimeuse écume et vomir tout le sang
Que tes lèvres ont bu depuis que dans l'abîme
Le meurtre te jeta sa première victime !
Que viens-tu faire ici ? Ton empire est ailleurs.
Va parmi les bourreaux, parmi les tenailleurs
Qui torturent les chairs sur le champ des supplices,
La douleur fait ta joie et la mort tes délices.
Ce n'est point dans ce temple aux prophétiques murs
Que vous devez chercher un chevet, fronts impurs !
C'est dans l'antre sanglant, dans la caverne sombre,
Où se traîne en rampant le tigre, ami de l'ombre.
Erre donc sans berger, loin du toit protecteur,
Troupeau, dont aucun dieu ne veut être pasteur.

L'EUMÉNIDE.

O Nuit ! terrible Nuit ! déesse redoutée,
Pour l'effroi des méchants toi qui m'as enfantée,
Souviens-toi que Phœbus a sur mon pâle front
Fait passer la rougeur de son premier affront !

Venez, mes sœurs, venez, et, sur la terre humide,
A la trace du sang suivons le parricide!

(Elles sortent.)

SCÈNE IV

APOLLON, seul.

O Minerve, ma sœur! qu'à cette heure tu sois
Sur terre ou dans les cieux, Minerve, entends ma voix!
Franchis les océans et traverse les plaines;
Mon suppliant t'attend, dans ton temple d'Athènes.
Être sourd au malheur embrassant nos autels,
C'est offenser les dieux et trahir les mortels!...

Le théâtre change et représente l'intérieur du temple de Minerve, à Athènes.

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, seul et entrant d'une course précipitée.

O toi que pour soutien Apollon me réserve,
Reçois-moi sous ta garde, ô puissante Minerve!
Celui qui te supplie et t'adresse ces vœux,
Ce n'est plus un maudit, ce n'est qu'un malheureux,
Et le sang qu'a lavé l'hécatombe récente
Commence à s'endormir sur ma main pâlissante.
O Minerve! courbé sous mes destins amers,
Pour venir jusqu'ici j'ai traversé deux mers,
Mesurant mon désir, et non pas la distance,
Et je tombe à tes pieds, où j'attends ma sentence.

SCÈNE II

ORESTE, LES EUMÉNIDES.

L'EUMÉNIDE.

Alerte! alerte! alerte! Il est proche. Voyez!

Sur le marbre voici la trace de ses pieds.
Ah ! je le savais bien, qu'arrachée à sa proie,
La meute du gibier retrouverait la voie.
Le voyez-vous, là-bas, le maudit, le souillé ?
Au pied de sa Minerve il est agenouillé !
Espérant le retour de sa force abattue,
De sa main criminelle il presse la statue;
Afin de se soustraire au juste châtiment,
Sa voix aux dieux nouveaux demande un jugement.
Il peut se racheter par la sainte hécatombe,
Celui-là dont la main a poussé dans la tombe
L'ennemi qui venait au-devant de ses pas;
Mais le sang maternel ne se rachète pas !
Adjure donc ensemble Apollon et Minerve :
Ce que la terre a bu, la terre le conserve,
Et l'immuable arrêt du Destin tout-puissant
Veut que ce sang versé soit payé par ton sang.
Il faut, dusses-tu fuir aux confins de la terre,
Qu'en la rouge liqueur ma soif se désaltère;
Il faut que, succombant sous une lente mort,
L'œil à peine fermé, rouvert par le remord,
Tu te sentes, rebelle au trépas qui délivre,
Revivre pour mourir, et remourir pour vivre.

ORESTE.

O Minerve ! Apollon m'a promis ton secours;
Je t'appelle à grands cris, accours, Minerve, accours !
Accours ! Et je te donne Argos avec Mycènes,
Mon royaume, vallons, lacs, monts, forêts et plaines,
Esclaves, paysans, citoyens, chefs et roi;
Mais accours sans retard ! A moi, Minerve, à moi !

SCÈNE III

LES MÊMES, MINERVE, sur son char.

MINERVE.

Arrêtez ! Du rivage où se lève l'aurore,
J'entends le suppliant d'Apollon qui m'implore.
A ses accents plaintifs, je monte sur mon char,
Et, craignant un reproche en arrivant trop tard,
Je mets, pour renverser tout obstacle au passage,

Aux flancs de mes coursiers les ailes de l'orage.
Est-il temps ? Me voici. Femmes, que voulez-vous
A celui dont la bouche embrasse mes genoux ?

L'EUMÉNIDE.

Ne reconnais-tu pas à leurs faces livides
Celles que les enfers nomment les Euménides ?

MINERVE.

Si fait, je vous connais, quoique, parmi les dieux,
On n'ait jamais souffert votre aspect odieux.

L'EUMÉNIDE.

Notre séjour n'est point, en effet, sur la cime
Où s'assied menaçant l'Olympien sublime :
Filles de la Nuit sombre et du sombre Achéron,
Nous habitons l'abîme, et, quand, noir bûcheron,
La Mort, n'attendant pas le compte des années,
Tranche violemment les grandes destinées,
Nous jaillissons soudain de l'ombre des enfers,
Et qui nous voit passer nous prend pour trois éclairs !
Quand nous l'avons marqué, pas un qui ne succombe :
Plus le coupable est haut, et plus de haut il tombe.
Or, celui qu'Apollon contre tout droit soutient
Est par nous réclamé, car il nous appartient ;
Son nom seul changera ta clémence en colère :
C'est Oreste d'Argos, l'assassin de sa mère !

ORESTE.

O puissante Minerve ! Apollon Loxias
M'avait, tu le sais bien, ordonné son trépas.
Des maux affreux devaient retomber sur ma tête,
Si, dans l'enivrement de leur sanglante fête,
J'hésitais à frapper, sourd au commandement,
Avec le même fer, et l'amante et l'amant.
Dans cette extrémité, dis ! que devais-je faire,
Quand j'avais sous les yeux le tombeau de mon père,
Et quand un dieu vengeur, d'accord avec mes vœux,
Me traînait vers le meurtre en disant : « Je le veux ! »

MINERVE.

Nul mortel n'oserait, fût-ce Minos lui-même,
Rendre entre Oreste et vous un jugement suprême.
Jupiter pense donc que l'arrêt vaudra mieux
Émanant à la fois des hommes et des dieux.
Quant à moi, je ne puis, déesse trop rigide,

Repousser qui chercha l'ombre de mon égide.
Je sais que, noirs huissiers des arrêts de l'enfer,
Vous les exécutez avec des mains de fer !
Mais, si des temps futurs j'ai compris la pensée,
Des implacables dieux je crois l'ère passée,
Et que du jugement que nous allons porter
Désormais, plus clémente, une autre va dater.

(Les Vieillards entrent.)

Venez, sages vieillards, aréopage auguste,
Nous allons séparer le juste de l'injuste ;
Voir si le criminel, une fois condamné,
Doit être, à tout jamais, à son crime enchaîné ;
S'il lui faut dire adieu, public objet de haine,
A l'espoir de rentrer dans la famille humaine,
Et s'il doit renoncer, courbé sous l'abandon,
A cueillir ce fruit d'or qu'on nomme le pardon.
Héraut, fais ton devoir, que la trompette sonne,
Que du seuil de ce temple on n'écarte personne,
Car l'arrêt qui sera dans un instant porté
Est celui qu'à genoux attend l'humanité.
Vieillards, place en vos rangs où l'équité réside ;
Les débats sont ouverts et Minerve préside.

ORESTE.

Mon père, défends-moi, sors de la tombe !... sors !

L'EUMÉNIDE.

Assassin de sa mère, il compte sur les morts !

UN VIEILLARD.

La parole est à toi, déesse accusatrice ;
Parle donc la première.

MINERVE.

A tous il faut justice.
D'abord, à l'accusé je dois un défenseur.
Homme ou dieu, qui défend Oreste ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Moi, sa sœur !

ORESTE.

Électre!... mon Électre!

ÉLECTRE.

Oreste!

ORESTE.

Oh! sœur si chère!

ÉLECTRE.

Ne t'avais-je pas dit que je te suivrais, frère!

UN VIEILLARD.

Parlez!

L'EUMÉNIDE.

Sages vieillards qui remplacez les dieux,
Quelles lois vont régir et la terre et les cieux
Si le meurtre triomphe, et du coupable immonde
Si l'absolution épouvante le monde?
Il faut alors dresser au crime souverain
Un autel au milieu de notre âge d'airain;
Préparer la famille aux angoisses amères,
Car le bras des enfants est levé sur les mères.
Songez-y donc, vieillards, si le courroux divin
Sur les pas du coupable impuni, marche en vain,
Si nous ne sommes plus les trois sœurs vengeresses,
De l'implacable enfer, implacables prêtresses,
Le temple de Thémis, ébranlé par vos coups,
Inutile, n'a plus qu'à s'écrouler sur nous.
J'ai dit!... Que maintenant votre équité décide...
Nous venons réclamer de vous le parricide!

LE VIEILLARD.

Le crime est-il nié?

ORESTE.

Non.

ÉLECTRE, vivement.

Écoutez ma voix!...

L'EUMÉNIDE.

Bien! le lutteur n'a plus qu'à succomber deux fois!

LE VIEILLARD.

Répondez.

ÉLECTRE.

Celle-là qu'il poussa dans l'abîme,
Avait commis, hélas! elle, un bien autre crime,
Crime tellement noir, tellement odieux,

Qu'il n'a pas son pareil à la face des dieux.
La nuit où son époux, après dix d'absence,
Revoyant le palais où notre double enfance
D'un tyran étranger subissait les affronts,
Du baiser paternel éclaira nos deux fronts,
Cette nuit qui pour tous eût été solennelle,
Fut une nuit de sang pour cette criminelle!...
Ah! vous ne savez pas, vous, quelle fut la mort
De celui que sa main égorgea sans remord!
Par quels semblants d'amour, quelle fatale adresse
Elle enlaça l'époux confiant, la tigresse!
Non, vous n'étiez point là, vous n'avez pas vu, vous,
Mon père se débattre expirant sous ses coups,
Adjurant, enchaîné de mortelles entraves,
Dieux, parents, citoyens, amis, soldats, esclaves!
Entendu de sa voix les râles étouffants,
Et son dernier soupir qui criait : « Mes enfants! »
Vous n'avez pas, sanglant, emporté votre frère!...

L'EUMÉNIDE.

Celui qu'elle emportait devait tuer sa mère.

ÉLECTRE.

Vous n'avez pas sept ans supporté comme nous,
Lui l'exil, moi les fers... Oh! vous n'avez pas, vous,
Innocents, poursuivis par un destin funeste,
Erré de mers en mers, comme mon cher Oreste.
Tandis qu'au toit fatal profané sans retour,
Régnait effrontément un adultère amour.
Nul de vous, rejeton d'une race royale,
N'a, fils d'Agamemnon, petit fils de Tantale,
Désaltéré sa soif au torrent écarté,
Mangeant le pain douteux de l'hospitalité,
Demandé sous quel toit, quel rocher ou quel chêne,
Reposerait son front pendant la nuit prochaine;
Et, lorsque de sa mort le bruit vint jusqu'à moi,
De l'Olympe, dieux bons, vous vîtes mon effroi;
Qu'ainsi que tombe l'eau de l'arbre qu'on secoue,
Ainsi tombaient les pleurs ruisselants sur ma joue.
Vous le vîtes, dieux bons, puisque, prenant pitié,
Vous m'avez de mon cœur rendu l'autre moitié.
Oh! quelle joie, alors que tu revins, mon frère!...

L'EUMÉNIDE.

Celui qui revenait venait tuer sa mère.

ÉLECTRE.

Oh ! voulez-vous savoir qui la tua? — Voyez
Ce carcan à mon cou, ces anneaux à mes pieds;
Voyez ces bras meurtris au contact de ma chaîne,
Ces vêtements de deuil, sombres comme ma haine.
Joignez-y le spectacle incessant, odieux,
De mon malheureux père égorgé sous mes yeux,
Mes craintes pour mon frère alors que, noir présage,
Les cris de l'alcyon m'annonçaient quelque orage,
Et que je le rêvais, jouet des flots amers,
Roulé comme Ceyx, au sein des vastes mers !
Qui? lui, son meurtrier? Non, par les dieux, j'atteste
Que le vrai meurtier, c'est moi, non pas Oreste.
Alors qu'elle essayait d'écarter de son sein
Le fer expiateur du pieux assassin,
Et qu'Oreste, à ses pieds laissant tomber ses armes,
Tournait de mon côté ses yeux remplis de larmes,
C'est moi, cœur sans pitié, c'est moi, bras inhumain,
Qui ramassai le glaive échappé de sa main;
C'est donc moi la coupable, et non pas toi, mon frère !

L'EUMÉNIDE.

Avec ce glaive impie, il a tué sa mère.

MINERVE.

Vieillards aimés des dieux, sans partialité,
Ce qui vient d'être dit, vous l'avez écouté.
Thémis entre vos mains a remis sa balance,
Donnez votre suffrage et rendez la sentence.

L'EUMÉNIDE, pendant que l'Aréopage vote.

J'ai, soyez-en témoin, vidé sur l'accusé
Jusqu'à son dernier trait mon carquois épuisé.
Nous allons, maintenant que le crime est notoire,
Voir à qui de nous deux restera la victoire.

ORESTE.

O puissant Apollon, toi par qui j'ai tout fait,
Si tu l'as inspiré, charge-toi du forfait;
Mais, si j'en ai conçu la pensée en mon âme,
Livre-moi, j'y consens, à la déesse infâme.

MINERNE.

Athéniens, comptez les votes avec soin,

Songez que vous avez le monde pour témoin:
Un suffrage de moins le supplice s'achève;
Un suffrage de plus, l'accusé se relève.

LE VIEILLARD.

Les votes sont égaux par un hasard du sort!
Six sont pour le pardon, et six sont pour la mort;
Maintenant, c'est à toi, Pallas, déesse sage,
De peser sur l'arrêt par ton divin suffrage.

MINERVE.

C'est bien. Passez-moi l'urne où sont les votes blancs:
J'apporte l'espérance aux coupables tremblants.
La haine a jusqu'ici fait la terre déserte,
Il est temps qu'à la fin la porte soit ouverte
A l'avenir clément où pour l'homme abattu
Le repentir sera la suprême vertu.
L'âge antique est fini, l'âge nouveau commence.
La sagesse toujours vota pour la clémence!

LE HÉRAUT.

Peuple, écoute l'arrêt sur Oreste porté!

LE VIEILLARD.

Oreste, repentant, par nous est acquitté.

TOUS.

Oreste est acquitté!...

ÉLECTRE, s'agenouillant.

Divin aréopage!...

ORESTE.

O ma sœur, désormais reprenons notre hommage
A ces antiques dieux qui n'ont su que punir,
Et rendons grâce, Électre, aux dieux de l'avenir.

Merci aux artistes qui, après m'avoir fait un succès, m'ont forcé de venir recevoir les applaudissements qui leur étaient dus.

ALEX. DUMAS.

5 janvier 1856.

FIN DU TOME DOUZIÈME

TABLE

ROMULUS. 1
LA JEUNESSE DE LOUIS XIV. 57
LE MARBRIER. 227
LA CONSCIENCE. 281
L'ORESTIE. 397

FIN DE LA TABLE

POISSY. TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

OUVRAGES PARUS FORMAT GRAND IN-18,
à 3 francs le volume.

LES UNS ET LES AUTRES
Par MÉRY. . . . . 1 vol.
NAUFRAGE AU PORT
Par ÉDOUARD GOURDON . . . . . 1 vol.
VIE DE JEANNE D'ARC
Par l'Auteur de *Madame la duchesse d'Orléans* . . . 1 vol.
LA VIE FANTASTIQUE
Par MÉRY. . . . . 1 vol.
LA BELLE REBECCA
Par AMÉDÉE PICHOT. . . . . 1 vol.
LE SECRET DU BONHEUR
Par ERNEST FEYDEAU . . . . . 2 vol.
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE
ET DE LITTÉRATURE
Par D. NISARD . . . . . 1 vol.
LA COMTESSE FAUSTINE
Par Mme IDA HAHN-HAHN . . . . . 1 vol.
DUELS ET DUELLISTES
Par ROGER DE BEAUVOIR. . . . . 1 vol.
RYNO
Par Mme MANOEL DE GRANDFORT, 2e édition . . . . . 1 vol.
BONJOUR ET BONSOIR
Par MIE D'AGHONNE. . . . . 1 vol.
EN CHEMIN DE FER
Par X. MARMIER . . . . . 1 vol.
THÉATRE DE NOHANT
Par GEORGE SAND . . . . . 1 vol.
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART
Par L. VITET . . . . . 2 vol.
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE
Par CORNÉLIS DE WITT . . . . . 1 vol.
UN CHEVAL DE PHIDIAS
Par VICTOR CHERBULIEZ. . . . . 1 vol.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE
Par ERNEST RENAN (7e édition, revue et corrigée). . . 1 vol.
LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES
Par CH. MONSELET . . . . . 1 vol.
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES
Par PASCAL DORÉ . . . . . 1 vol.
LES CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE
Par PAUL CAILLARD. . . . . 1 vol.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

SEP 28 1938